
U d'/ of Ottawa
39003001004943

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE.

Seconde Édition.

TOME II.



MIRECOURT, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE HUMBERT.

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES ORATEURS

ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'OEUVRE,

PAR

l'Abbé HENRY,

Directeur de l'Institution de la Trinité à Lamarche (Vosges), et Chanoine honoraire de Saint-Dié.

Hoc certè prorsùs eximatur ex animo, rerum pulcherrimam eloquentiam cum vitiis mentis posse misceri.

QUINTILIANUS, lib. XII, cap. 1.

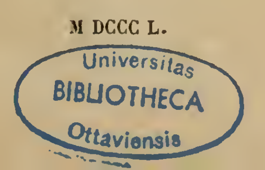
SECONDE ÉDITION.

TOME II.

PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 29.

M DCCC L.



ÉLOQUENCE

DES

SAINTS PÈRES.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

PRÉDICATION DES APÔTRES.

Caractères de l'Eloquence des Apôtres. — Saint Pierre. — Saint Paul.

L'Éloquence chrétienne est sortie du Cénacle avec les apôtres ; et l'on peut affirmer qu'ils furent de grands orateurs. Mais cette assertion, si elle était mal comprise, paraîtrait affaiblir la merveille de l'établissement du christianisme. Hâtons-nous donc de reconnaître avec Fénelon que l'enseignement de la foi n'a été fondé ni sur le raisonnement, ni sur la persuasion humaine ; c'était un ministère dont toute la force venait d'en haut. La conversion du monde entier devait être, selon les prophéties, le grand miracle du Christianisme. C'était ce royaume de Dieu qui venait du ciel, et qui devait soumettre au vrai Dieu toutes les nations de la terre. Jésus-Christ crucifié annoncé aux peuples devait attirer tout à lui, mais attirer tout par l'unique vertu de sa croix. Les philosophes avaient raisonné sans convertir les hommes et sans se convertir eux-mêmes ; les Juifs avaient été les dépositaires d'une loi qui leur montrait leurs maux sans leur apporter le remède ; tout était sur la terre convaincu d'égarement et de corruption. Jésus-Christ vient avec sa croix, c'est-à-dire qu'il vient pauvre, humble et souffrant pour nous, pour imposer silence à notre raison vaine

et présomptueuse : Il ne raisonne point comme les philosophes, mais il décide avec autorité par ses miracles et par sa grâce; il montre qu'il est au-dessus de tout : pour confondre la fausse sagesse des hommes, il leur oppose la folie et le scandale de sa croix, c'est-à-dire l'exemple de ses profondes humiliations. Ce que le monde croit une folie, ce qui le scandalise le plus, est ce qui doit le ramener à Dieu. Les apôtres imitent son exemple. Ils ne recherchent point la vaine pompe et les grâces frivoles des orateurs païens; ils ne s'attachent pas aux raisonnements subtils des philosophes, qui faisaient tout dépendre de ces raisonnements dans lesquels ils s'évaporaient, comme dit saint Paul; ils se contentent de prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; en un mot, ils foulent aux pieds l'éloquence et la sagesse humaine, et la conversion du monde qu'ils opèrent a ce caractère divin, de n'être appuyée sur rien d'estimable selon la chair. (*Dialogues sur l'éloquence.*)

Cependant Dieu, qui a tout fait dans cette grande œuvre, a voulu communiquer à l'instrument visible qu'il employait, à la parole de ses envoyés, une onction céleste, une force toute puissante, qui était une éloquence très-réelle, et bien supérieure à toutes les conceptions du génie de l'homme. Suivons dans leurs prédications ces orateurs d'un genre tout nouveau. Ils commencent à Jérusalem. Après avoir reçu le Saint-Esprit, ils paraissent tout-à-coup dans le temple; quelque chose de divin brille sur leur visage; ils sont comme hors d'eux-mêmes; des paroles de feu s'échappent de leurs lèvres; ils embrasent la multitude de leurs auditeurs également étonnés de ce qu'ils voient et de ce qu'ils entendent. Ce n'est pas assez pour eux d'éclairer l'esprit et de toucher le cœur; ils pressent vivement ceux qui les écoutent de céder à la lumière de la foi, de faire pénitence, de se convertir à Jésus-Christ. S'il y eut jamais de l'éloquence, ce fut dans ces discours brûlants que l'esprit de Dieu inspirait aux apôtres. Ils continuèrent pendant quelque temps à prêcher ainsi dans la ville sainte. Saint Pierre surtout, comme le chef de tous, parle souvent dans le temple. Il rappelle toutes les prophéties de l'ancienne loi, il en explique le sens, il montre qu'elles se sont accomplies, et que celui que la nation juive a crucifié est le Messie qu'elle attendait. La grâce de Dieu fécondant ses paroles, il opère des conversions innombrables. Les apôtres se répandent ensuite dans l'univers pour s'adresser aux Gentils; et l'éloquence divine qui sort de leur bouche opère les mêmes prodiges.

« Il ira, dit Bossuet en parlant de saint Paul, il ira, cet igno-

rant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine; il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes. Il abattra aux pieds de Jésus-Christ la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. » (*Panégyrique de saint Paul.*)

L'éloquence des apôtres s'exerçait dans trois occasions principales : en présence des Juifs, à qui ils expliquaient le sens des prophéties; en présence des Gentils, à qui ils annonçaient le vrai Dieu , et dans les assemblées des fidèles qu'ils instruisaient et fortifiaient dans la foi. Dans toutes ces occasions, leur parole enflammée devait produire de surprenants effets. Qu'on se représente l'impression toute récente des grands mystères opérés par Jésus-Christ; le contraste des vertus de ses disciples avec les vices et la corruption qu'offrait le monde à cette époque; la pureté et l'élévation de la doctrine nouvellement apportée du ciel en opposition avec les fables ridicules ou abjectes qui jusqu'alors avaient régné; le doute et l'incertitude auxquels étaient en proie les plus grands philosophes , tandis qu'une conviction profonde dominait tous les nouveaux chrétiens; les dangers que couraient les fidèles ; le courage avec lequel la plupart savaient les braver, méprisant toutes les choses de ce monde, ne désirant que le ciel, se réjouissant des souffrances et des mépris qui les rendaient semblables à leur maître, soupirant même après les tourments et la mort, et regardant comme un bonheur insigne de sceller la foi de leur sang et de souffrir le martyre; qu'on se représente toutes ces circonstances, et l'on comprendra que ces premiers orateurs de la religion parlant avec l'autorité de l'apostolat, avec la force et l'onction que leur donnait une éminente sainteté, dûrent être, nous ne craindrons pas de le dire, les hommes les plus éloquents que le monde ait jamais vus.

En signalant ainsi la supériorité de l'éloquence chrétienne dans la prédication des apôtres, loin d'affaiblir la merveille de la conversion des peuples, on ne fait au contraire que la rendre

plus manifeste. Il fallait la puissance d'en haut, l'action de l'Esprit-Saint pour donner à des hommes simples et ignorants cette élévation de pensées, cette force de langage, cette vivacité de sentiments que les plus grands philosophes et les plus célèbres orateurs n'avaient jamais pu atteindre. Cette éloquence inconnue jusqu'alors est elle-même un prodige aussi frappant que tous les autres prodiges.

Au reste, quoique miraculeuse, elle doit être, sous un rapport, proposée pour modèle aux orateurs chrétiens. Ils ne peuvent attendre de l'Esprit-Saint une inspiration comme celle que reçurent les apôtres; mais ils doivent, à leur exemple, ne pas compter sur les moyens humains; il faut qu'ils s'oublient eux-mêmes, et se rendent dociles aux impressions intérieures de la grâce; il faut qu'ils ne soient occupés que du désir de procurer la gloire de Dieu, et de sauver les âmes; c'est alors seulement qu'ils seront éloquents, que les études profondes qu'ils ont faites, que les connaissances qu'ils ont acquises seront utiles, et que Dieu fera germer la semence du salut qu'ils répandront dans les cœurs. C'est surtout dans la chaire que l'éloquence vient de l'âme, et qu'elle ne consiste pas dans un vain enchaînement de paroles; il lui faut une conviction forte, une émotion profonde : si l'idiome qu'elle emploie est informe et barbare, elle ne pourra transmettre ses inspirations à la postérité; toutefois elle agira puissamment sur ceux qui l'entendront : mais, nous le répétons, pour trouver cette éloquence du cœur, il faut être rempli de l'esprit de Dieu, d'un zèle véritablement apostolique. L'éloquence chrétienne est placée à cette hauteur au-dessus de toute autre éloquence; elle n'a rien d'humain; et si elle emploie les pompes et la grandeur du langage, ces ornements, qui peuvent être ailleurs un savant artifice, ne doivent être ici qu'une inspiration. Nous verrons dans la suite que le désir de plaire ne peut produire que de vains efforts et le triste étalage d'une rhétorique mondaine.

CHAPITRE PREMIER.

PÈRES APOSTOLIQUES.

Saint Barnabé. — Saint Clément. — Saint Ignace. — Saint Polycarpe. — Hermas.

On donne le nom de Pères de l'Eglise aux docteurs catholiques, grecs et latins, des six premiers siècles, dont les écrits contiennent, soit des explications des livres saints, soit des instructions dogmatiques et morales, soit la défense de la religion contre les païens, soit la réfutation particulière des nouveautés hérétiques. Les écrivains qui sont venus après eux sont nommés simplement auteurs ecclésiastiques.

Les Pères apostoliques, rapprochés de l'inspiration divine, ont pour caractère distinctif la simplicité, la candeur et cette onction touchante qui pénètre à la fois l'esprit et le cœur. Leurs écrits font sentir en quelque sorte le contact avec les premiers disciples; ils respirent toute la vivacité de leur foi, toute l'ardeur de leur charité, tout le parfum de cette fleur des premiers temps.

Les Pères apostoliques sont saint Barnabé, saint Clément, saint Ignace et saint Polycarpe. On peut y joindre Hermas à qui on attribue le livre du *Pasteur*.

Saint Barnabé. (Premier siècle.)

Saint Barnabé, que l'on compte parmi les apôtres, nous a laissé, sous le nom d'*Epître catholique*, une lettre adressée particulièrement aux Juifs hellénistes qui, nouvellement convertis à la foi, restaient encore attachés aux cérémonies judaïques. Elle se divise en deux parties : l'une établit que les rites mo-

saïques ont été abolis par la loi nouvelle; l'autre en tire des inductions utiles à la conduite des mœurs. Sur la fin de la première, l'apôtre expose avec éloquence comment nous sommes devenus les temples vivants de l'Esprit-Saint.

« Avant que nous eussions la foi, notre cœur ressemblait aux temples élevés de mains d'hommes; c'était l'asile de la corruption et de la faiblesse, la demeure des démons : il était plein d'idoles. De ce temple immonde s'élève un temple digne de la majesté de Dieu, parce que l'espérance est son sang, et la rémission des péchés fait de nous des créatures nouvelles.

» Dieu alors habite réellement dans nos cœurs par la parole de la foi, par la vocation à la promesse, par la sagesse de ses préceptes. Il parle, il prophétise au dedans de nous; les esclaves de la mort deviennent des temples incorruptibles; c'est ainsi qu'un temple tout spirituel est élevé au Seigneur. »

Plusieurs auteurs graves ont contesté l'authenticité de la lettre de saint Barnabé. « Mais quelqu'en soit l'auteur, dit Tillemont, cette épître est assurément digne de vénération, et par l'estime qu'on en a toujours faite et par sa haute antiquité. »

Saint Clément. (...—100.)

Le pape saint Clément a laissé une épître adressée aux fidèles de Corinthe, dont l'Eglise était en proie à la discorde. Cette lettre est un des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne. L'éloge des vertus qui distinguaient les premiers chrétiens, l'Eglise de Corinthe, le tableau de l'harmonie qui règne dans l'univers, celui de la grandeur du Christ, sont des morceaux très-remarquables. Nous citerons, comme plus intéressant pour l'histoire, l'éloge des vertus de l'Eglise de Corinthe.

« Quel étranger, amené parmi vous, ne vantait votre foi si ferme et si riche de vertus, n'admirait la sagesse et la douceur de votre piété envers Jésus-Christ, ne publiait partout la magnificence de votre hospitalité, et ne vous estimait heureux de connaître la vérité d'une manière si parfaite et si certaine?

» Vous faisiez tout sans acception de personne; vous marchiez dans les voies du Seigneur, soumis à vos pasteurs et rendant à vos vieillards un juste tribut d'hommages; vous inspiriez à la jeunesse des sentiments honnêtes et vertueux; vous recommandiez

aux femmes d'agir en tout avec une conscience pure, chaste, irréprochable, de porter à leurs maris toute l'affection qui leur est due; enfin, vous leur appreniez, dans la dépendance où la loi de Dieu les a placées, à faire régner la décence dans leurs maisons, la modestie dans toute leur conduite.

» Humbles de cœur, exempts de tout orgueil, soumis plutôt que dominateurs, plus portés à donner qu'à recevoir, vous saviez vous contenter de ce que Dieu nous accorde pour le voyage de cette vie; vous prêtiez l'oreille la plus attentive à sa parole; vous élargissiez vos cœurs pour la recevoir : l'image de ses souffrances était sans cesse sous vos yeux. Alors vous jouissiez d'une paix profonde, honorable; vous éprouviez un désir insatiable de bonnes œuvres; l'abondance des dons de l'Esprit-Saint se répandait sur tous; remplis d'un zèle saint et d'une pieuse ardeur, vous éleviez vos mains vers le Tout-Puissant avec une tendre confiance, le suppliant de vous pardonner s'il vous échappait quelques fautes involontaires.

» Jour et nuit vous montriez une tendre sollicitude pour vos frères, un désir ardent de voir tous les élus de Dieu parvenir au salut par l'effet de sa miséricorde et par la pureté de leur conscience.

» On admirait votre candeur, votre simplicité, votre disposition à pardonner les injures. La moindre apparence de schisme et de division vous faisait horreur. Vous pleuriez les chutes de vos frères; vous vous jugiez coupables de leurs actions. C'était sans regret que vous faisiez le bien, prêts à tous les genres de bonnes œuvres. »

La lettre de saint Clément était encore lue publiquement dans l'église de Corinthe plus de soixante-dix ans après sa date.

Il est une seconde lettre aux Corinthiens attribuée à saint Clément par quelques auteurs. Outre qu'elle respire la plus saine doctrine, elle est d'une grâce et d'une simplicité remarquables, elle renferme de grandes leçons noblement exprimées et propres à inspirer l'amour d'une vie sainte et digne de Dieu.

Saint Clément reçut de saint Paul un magnifique témoignage; le grand apôtre dit dans son épître aux Philippiens : « Le nom de Clément et de ses autres collaborateurs est écrit dans le livre de vie. »

Saint Ignace. (...—107.)

Saint Ignace appartient au second siècle littéraire du Christianisme, parce qu'il n'écrivit que pendant la persécution de Trajan,

107 ans après J.-C. Mais il était disciple des apôtres et avait succédé sur le siége d'Antioche, dès l'année 68, à l'évêque Evode établi par saint Pierre lui-même, lorsqu'il alla fonder l'Eglise de Rome. Pendant la persécution de Domitien, saint Ignace avait gouverné l'Eglise d'Antioche avec une grande sagesse; mais il s'affligeait profondément de n'avoir pas été trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Ce qu'il n'avait pas obtenu sous Domitien, il l'obtint sous Trajan. L'antiquité chrétienne nous a conservé le dialogue entre le disciple de Jésus-Christ et l'Empereur païen. « — Qui est celui, dit l'empereur, qui ose mépriser mes ordres et persuader aux autres de se perdre? — Mon nom est Théophore, répondit Ignace (c'était ainsi qu'on le nommait comme portant Dieu en lui-même). — L'Empereur : Qui est celui qui porte Dieu? — Ignace : Celui qui a Jésus-Christ dans le cœur. — L'Empereur : Tu crois donc que nous n'avons pas dans le cœur des dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis? — Ignace : Vous vous trompez en nommant dieux les démons des Gentils. Il n'y a qu'un Dieu, au royaume duquel j'aspire. — L'Empereur : Tu parles de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — Ignace : Celui qui a crucifié le péché avec son auteur, et qui met toute la nature et les démons sous les pieds de ceux qui le portent dans le cœur. »

La sentence de Trajan ne se fit pas attendre. Elle est ainsi conçue : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui le crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome par les soldats, pour être dévoré par les bêtes dans les spectacles donnés au peuple. »

Lorsque saint Ignace fut conduit d'Antioche à Rome pour le martyre, il reçut des Eglises les plus grandes marques d'affection; leurs pasteurs se portaient avec empressement sur son passage pour lui offrir des secours au nom des fidèles, et en même temps pour lui faire honneur et le féliciter comme s'il eût été conduit au triomphe. C'est lui-même qui nous l'apprend dans ses admirables épîtres, où il témoigne sa reconnaissance. C'est avec raison qu'on dit de ces épîtres qu'elles étaient moins l'ouvrage d'un homme que celui de l'esprit de Jésus-Christ, qui animait les martyrs et embrasait les âmes d'un feu tout divin. Quelle vigueur de pensée! quelle énergie d'expression! et en même temps quelle touchante effusion de cœur, quelle abondance de sentiments, quelle charité pour tous ses frères, quelle sollicitude pour son troupeau! Jamais trône, jamais trésor, furent-ils l'objet de désirs plus ardents que ceux dont brûle saint Ignace pour trouver la mort, pour jouir des tortures, pour s'emparer de son Dieu? N'est-ce point là, dans

toute sa force, cette première sève du Christianisme dont parle Bossuet?

Les écrivains du premier ordre, dans tous les partis, ne trouvent rien au-dessus des sept épîtres écrites par le saint martyr, dans le cours de son voyage, aux Eglises d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles, de Rome, de Philadelphie, de Smyrne, et à Saint-Polycarpe. Cependant la plus belle de toutes est celle que le saint martyr écrivait de Smyrne aux fidèles de Rome. Il avait appris qu'ils voulaient gagner le peuple, et, par argent ou par sollicitations, empêcher qu'il ne fût exposé aux bêtes féroces. Il les conjure de n'en rien faire; il demande avec instance qu'il lui soit permis de mourir, comme un autre demanderait qn'il lui soit permis de vivre. Enfin, il ne veut pas qu'on mette obstacle à son bonheur. C'est ainsi qu'il appelle sa mort.

Les raisons qu'il emploie sont si vives, si pressantes, si fort au-dessus de la nature, qu'on ne peut lire cette épître sans attendrissement, sans un transport d'admiration qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Rien n'est comparable, dans aucune langue, à cette épître; c'est bien mieux que de l'éloquence, c'est du ravissement, c'est de l'extase, c'est le sublime transport de saint Paul, s'écriant qu'il n'a qu'un désir, celui de mourir, d'être avec Jésus-Christ. Presque tous les Pères ont répété ces paroles si énergiques par lesquelles le saint demande à « être broyé sous la dent des bêtes comme froment de Dieu, pour devenir le pain de Jésus-Christ. »

« Enfin, à force de prières, j'ai obtenu du Seigneur le bonheur de vous voir, vous, si dignes de le voir lui-même. C'était là l'objet de tous mes vœux. Les chaînes que je porte pour le nom de Jésus-Christ me font espérer que bientôt je pourrai vous embrasser, si toutefois c'est la volonté du Seigneur que j'arrive au terme de la carrière.

» Le début m'a bien réussi; serai-je assez heureux maintenant pour obtenir qu'aucun obstacle ne vienne m'empêcher de saisir mon héritage? Mais je redoute votre affection pour moi; je crains qu'elle ne me nuise; car il vous serait facile d'arriver à votre but. Mais moi pourrai-je jamais arriver à mon Dieu, si votre tendresse ne m'épargne aujourd'hui?

» Je ne veux point voir en vous cet amour pour l'homme; ne songez plus qu'à plaire à Dieu, ainsi que vous l'avez toujours fait.

» Non, jamais nous n'aurons une occasion aussi favorable, moi,

de m'emparer de lui, vous d'encourager une plus belle action. Si vous gardez le silence, je suis à Dieu. Mais si en moi vous n'aimez que l'homme, il me faudra de nouveau rentrer dans la lice. Tout ce que vous pourriez faire pour moi vaut-il le bonheur d'être immolé au Seigneur, quand l'autel est préparé et n'attend plus que la victime?

» Tous réunis par l'amour, formez un chœur de louanges, et chantez par Jésus-Christ un hymne de reconnaissance à Dieu le Père, de ce qu'il nous a jugés dignes qu'un évêque de Syrie se trouvât ainsi transporté d'Orient en Occident pour le martyre. Il m'est glorieux de tomber sous le glaive du monde pour la cause de mon Dieu, afin de me relever en lui.

» Jamais vous n'avez porté envie à personne; vous formiez les autres sur vous-mêmes par vos leçons. Eh bien! je veux que vous pratiquiez ces leçons à mon égard. Demandez seulement que j'aie la force nécessaire au-dedans et au-dehors, pour qu'en moi la volonté s'accorde avec les paroles, et que je sois chrétien non par le nom, mais par les œuvres. C'est seulement quand j'aurai fait ces œuvres que je pourrai prendre ce titre; c'est lorsque j'aurai quitté ce monde, qu'on pourra m'appeler fidèle. L'apparence n'est rien; ce n'est pas ce qui frappe les yeux qui est bon. Jamais Jésus-Christ, notre Dieu, ne paraît plus grand que lorsque la foi le contemple caché au sein de son Père. La croyance seule ne fait pas le chrétien, mais la force, puisque ce titre nous signale à la haine du monde.

» J'écris aux Eglises, je leur mande à toutes que j'aspire à mourir pour Jésus-Christ; ne vous y opposez pas, ce serait une tendresse hors de saison que je vous conjure de m'épargner. Souffrez que je sois la pâture des bêtes féroces; par elles je serai plutôt en possession du Seigneur. Je suis le froment de Dieu, je veux être broyé par la dent des bêtes pour devenir le pur et digne pain de Jésus-Christ. Flattez, carressez plutôt ces bêtes farouches, pour qu'elles soient mon tombeau; qu'il ne reste rien de moi; que je ne nuise à personne quand je ne serai plus. Alors seulement je me croirai un disciple de Jésus-Christ, lorsque le monde ne verra plus rien de ma dépouille mortelle.

» Priez donc le Christ que je devienne, par la dent des bêtes, une victime digne de lui.

» Je ne vous commande pas ici comme l'auraient pu faire Pierre et Paul. Ils étaient apôtres, je suis un condamné; ils étaient libres, je suis encore esclave; mais que je sois martyr, et je deviens affranchi de Jésus-Christ, et je renais à la vraie liberté.

» Dès à présent, dans ces fers, j'apprends à me dégager de tout lien terrestre. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes, sur terre et sur mer, le jour et la nuit, lié comme je le suis à dix léopards (c'est le nom qui convient aux gardes qui m'entourent); un bienfait les rend plus furieux. Mais, dans leurs outrages, je puise de nouvelles leçons. Je suis loin pour cela de me croire justifié.

» Puissé-je jouir des bêtes qu'on me prépare ! Je veux les trouver promptes à s'élancer sur moi; je les flatterai, je les solliciterai de ma main pour qu'elles me dévorent plus vite; qu'elles ne me fassent point grâce, comme elles l'ont fait à quelques martyrs qu'elles n'osaient toucher! si elles se refusaient à l'impatience de mes désirs, je leur ferais une sorte de violence.

» Pardonnez-moi, je sais ce qui m'est utile; c'est d'aujourd'hui seulement que je suis un disciple; je ne demande plus rien aux créatures visibles ou invisibles, c'est à Jésus-Christ que je veux arriver. Que les feux, que les croix, que les attroupements de bêtes féroces, que le brisement des os, que le déchirement des membres, le broiement de tout le corps, que toutes les tortures imaginées par l'esprit de ténèbres soient mon partage, peu m'importe, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.

» A quoi me serviraient toutes les contrées de la terre, tous les royaumes de ce monde? Il m'est bien plus avantageux de mourir pour Jésus-Christ que de commander au monde entier. Je cherche celui qui est mort pour moi; je veux celui qui est ressuscité à cause de moi. Voilà le trésor qu'il faut à mon âme. Epargnez-moi, mes frères; ne m'empêchez pas d'aller à la vie; et pour cela souffrez que je meure.

» Puisque je veux être à Dieu, ne jetez pas le monde entre lui et moi; écartez la séduction des objets sensibles; laissez-moi boire à la source pure de la lumière. Arrivé là, c'est alors que je serai homme. Mais souffrez qu'auparavant je sois l'imitateur des souffrances de mon Dieu.

» Si quelqu'un de vous possède ce Dieu en lui-même, il comprendra mon désir; il saura compatir à l'ardeur qui me dévore, il sentira tout ce que j'éprouve.

» Le prince de ce monde veut m'arracher, veut corrompre en moi cet amour pour mon Dieu. Qu'aucun de vous, témoin de la lutte, ne lui prête main forte. Soyez plutôt pour moi, c'est-à-dire pour Dieu. Ne me parlez que de Jésus-Christ, si le monde vit dans votre âme, et ne m'enviez pas à moi ce qui fait ma vie.

Si je vous tenais jamais un autre langage, ne m'écoutez pas; appelez-en de mes paroles à ma lettre.

» Encore plein de vie, je vous écris avec un cœur épris d'amour pour la mort.

» Mon amour est crucifié, et le feu qui me dévore ne souffre pas d'eau qui le tempère. C'est un feu vivant; il parle en moi; il me dit intérieurement : Hâte-toi de venir à ton père.

» Je ne trouve ni goût ni plaisir aux aliments corruptibles, à tout ce qu'on appelle délices de la vie. C'est le pain de Dieu qu'il me faut, et ce pain, c'est la chair de Jésus-Christ, né du sang de David. Je veux pour breuvage son divin sang, principe d'un amour toujours pur, source intarissable de vie.

» Non, je ne veux plus de cette vie mortelle; elle finira pour moi, si vous le voulez : ayez cette volonté, je vous en conjure, elle appellera sur vous la grâce. Cette lettre bien courte vous le demande; croyez ce qu'elle vous dit. Jésus-Christ vous fera connaître toute la sincérité de mon âme. Elle ne ment point, la bouche par laquelle nous parle le Dieu de vérité. Demandez pour moi que je le possède au plutôt. Je ne vous écris point selon les vues de l'homme, mais selon l'esprit de Dieu. Si je suis admis, vous aurez voulu mon bonheur. Si je suis rejeté, vous m'aurez poursuivi de votre haine.

» Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise de Syrie, dont Dieu maintenant est le pasteur en ma place; elle aura pour la gouverner, au lieu de son évêque, Jésus-Christ seul et votre charité. J'ai honte de me voir compter parmi les chrétiens de cette Eglise, je n'en suis pas digne, moi le dernier de tous, moi chétif avorton; mais je puis être quelque chose par sa miséricorde si je le possède enfin. Recevez le salut que je vous adresse, ainsi que ces Eglises brûlantes de charité qui m'ont reçu au nom de Jésus-Christ, bien autrement qu'on ne reçoit un étranger qui ne fait que passer. Celles qui n'ont pu visiter mes chaînes se sont empressées, chacune pour leur part, de contribuer aux frais du voyage. Je vous écris de Smyrne par les Ephésiens, si dignes de leur bonheur. Crocus, dont le nom m'est si cher, est maintenant près de moi avec plusieurs autres serviteurs fidèles. Je crois que vous connaissez maintenant ceux qui m'ont devancé de Smyrne à Rome, pour y travailler à la gloire du Seigneur. Faites-leur savoir que je serai bientôt près d'eux. Ils sont tous dignes de Dieu et de vous. Il est convenable de les soulager dans tous leurs besoins.

» Je vous écris ces choses le 9 des calendes de septembre

(24 août). Soyez forts jusqu'à la fin, dans l'attente du jour de Jésus-Christ. »

Il semble, dit Tillemont, que la plume de saint Ignace soit trempée dans le sang même de Jésus-Christ, auquel il brûle de mêler le sien.

Saint Polycarpe. (...—169.)

Le nom de Polycarpe est d'autant plus cher à l'Eglise de France, que nous lui sommes redevables du bienfait de la foi ; c'est lui qui envoya saint Pothin, saint Irénée et quelques autres de ses disciples pour la prêcher dans les Gaules. Nous savons qu'il était évêque de Smyrne, qu'il fut disciple de l'apôtre saint Jean, ami de saint Ignace, et, comme lui, défenseur de la foi qu'il scella de son sang.

Il ne nous reste qu'une seule épître de ce grand saint : elle est adressée aux Philippiens qui avaient reçu chez eux saint Ignace lorsqu'il passa par leur ville pour aller à Rome, où il devait consommer son martyre. Saint Polycarpe leur écrivit pour avoir des nouvelles de cet hôte illustre qu'ils avaient eu le bonheur de posséder. Mais en même temps, à l'imitation des apôtres et des écrivains des temps apostoliques, il donne des instructions à tous les fidèles ; il parcourt tous les rangs et tous les états pour apprendre à chacun ses devoirs. Son style se fait remarquer par une noble simplicité.

« J'ai pris une part bien vive à votre joie en Jésus-Christ, Notre Seigneur, de ce que vous avez reçu chez vous les modèles de la vraie charité, et de ce qu'il vous a été donné d'accompagner, avec tous les honneurs convenables, ces hommes chargés de chaînes, les seules que puissent porter les saints, nobles diadêmes pour les vrais élus de Dieu et de Jésus-Christ ; enfin, de ce que la foi qui vous a été annoncée dès les premiers temps est chez vous si bien enracinée qu'elle subsiste toujours, et porte des fruits dignes de Jésus-Christ, Notre Seigneur, qui a voulu pour nos péchés descendre jusqu'à la mort, et que Dieu a ressuscité, après avoir rompu les liens de l'enfer ; Jésus-Christ, que vous n'avez pas vu, mais en qui vous croyez, et dont la foi vous fait éprouver des transports d'une joie ineffable, glorieuse, que bien des hommes voudraient partager. Car ils savent que le

salut vous vient de la grâce et non des œuvres, que vous le devez à la volonté de Dieu par Jésus-Christ.

» Ceignez donc vos reins et servez le Seigneur dans la crainte et dans la vérité. Laissez-là les vains discours de la multitude et ses erreurs, pour croire en celui-là seul qui a ressuscité Notre Seigneur Jésus-Christ d'entre les morts, et lui a donné la gloire et une place à sa droite. Tout, en effet, est soumis à Jésus-Christ, au ciel et sur la terre; tous les esprits lui obéissent; il s'avance comme Juge des vivants et des morts; Dieu redemandera son sang à tout homme qui n'aura pas cru en lui.

» Le Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts nous ressuscitera nous-mêmes, si nous faisons sa volonté, si nous marchons dans la voie de ses commandements, si nous aimons ce qu'il a aimé; si nous nous abstenons de toute injustice, de toute fraude, de toute avarice, de toute calomnie, de tout faux témoignage, ne rendant point le mal pour le mal, injure pour injure, outrage pour outrage, ni imprécation pour imprécation. »

Le caractère qu'il trace du véritable pasteur est d'une grande beauté.

« Il faut que le pasteur soit porté à l'indulgence, compatissant envers tous, occupé à ramener les brebis égarées, à visiter tous les malades, plein de zèle pour la veuve, pour l'orphelin, pour le pauvre; toujours attentif à faire le bien devant Dieu et devant les hommes, à éviter toute colère, toute préférence, tout jugement injuste; entièrement affranchi d'avarice, de cette légèreté qui croit le mal trop facilement, et d'une certaine sévérité qui juge avec trop de rigueur; qu'il sache que nous avons tous une dette à payer pour quelques péchés. Si donc nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne, nous devons aussi pardonner. »

Hermas. (Premier siècle.)

Nous avons, sous le nom d'Hermas, un écrit intitulé *le Pasteur*, et divisé en trois livres, dont le premier contient des visions ou apologues; le second des préceptes; et le troisième des similitudes. Voici quelques similitudes.

« Hermas se promenait un jour dans la campagne; il vit une vigne et un orme, et s'arrêta pour les considérer. Le pasteur lui apparut pendant qu'il les regardait : « Cette vigne, dit-il, porte

beaucoup de fruits; l'orme n'en donne pas; mais si elle n'était appuyée sur lui, la vigne elle-même n'en produirait que fort peu, et celui qu'elle produirait ne vaudrait rien, rampante comme elle le serait sur la terre. Ainsi, comme elle ne peut avoir du fruit en abondance et de bonne qualité qu'avec son appui, l'orme n'est pas moins fécond que la vigne. Celui qui vit dans l'opulence est pauvre ordinairement aux yeux du Seigneur; car ses trésors le détournent de Dieu, et sa prière est courte, faible, sans aucune vertu; s'il donne aux pauvres ce qui lui est nécessaire, le pauvre qui est riche aux yeux du Seigneur, et dont la prière est puissante, le pauvre prie pour lui et Dieu l'exauce; ainsi le riche l'ayant pris pour soutien, ils sont tous deux féconds devant le Très-Haut, l'un par l'aumône, l'autre par la prière. »

» Le pasteur montrait à Hermas des arbres dépouillés de leurs feuilles. « Pendant l'hiver, disait-il, aucun arbre ne porte de feuilles, et l'on ne saurait distinguer des autres ceux qui sont morts : en ce monde on ne peut distinguer les justes des hommes pervers. »

» Le pasteur montra à Hermas un saule qui couvrait de ses rameaux les plaines et les montagnes, et à l'ombre duquel venaient s'asseoir tous ceux qui étaient appelés au nom du Seigneur; un ange d'une grande beauté se trouvait près de ce saule, coupant avec une grande faux ses branches qu'il distribuait à la multitude. Chacun reçut un petit rameau, d'une coudée de long à peine, et cependant l'arbre était toujours entier et tel qu'Hermas l'avait vu d'abord; ce qui le remplissait d'admiration. L'ange ayant posé sa grande faux, appela par ordre tous ceux auxquels il avait donné des branches, et leur ordonnant de les lui montrer, il les examinait attentivement; les unes étaient desséchées, pourries et comme rongées des vers; d'autres desséchées seulement, et d'autres desséchées à moitié; d'autres à demi-desséchées et fendues en tous sens; d'autres une moitié desséchée, l'autre moitié toute verte; d'autres desséchées aux deux tiers, le troisième encore vert; d'autres vertes aux deux tiers, le troisième déjà sec; d'autres toutes vertes, mais fendues en tous sens; d'autres au contraire toutes sèches, mais le bout encore vert. Et l'ange fit ranger en troupes séparées ceux dont les branches étaient dans ces différents états : d'autres avaient leurs rameaux tels qu'ils les avaient reçus, tout verts, et l'ange en ressentit une grande joie, car c'était le plus grand nombre; les rameaux de plusieurs non-seulement étaient verts, mais encore remplis de fleurs et de fruits, et le bonheur était peint sur leurs visages : l'ange du saule et le pasteur en

étaient transportés d'allégresse, et le pasteur fit apporter des couronnes de palmier et les leur donna, et il les fit entrer dans la tour. Il fit aussi entrer dans la tour ceux dont les branches avaient des bourgeons, après leur avoir donné à chacun un sceau et une robe blanche; et il fit encore entrer dans la tour revêtus d'une robe blanche, ceux qui avaient conservé les rameaux tels qu'ils les avaient reçus. Cela fait, il dit au pasteur : « Je m'en vais; pour toi, prends sous ta garde ceux qui n'ont pu entrer dans la tour, examine leurs rameaux encore une fois, et envoie chacun dans le lieu qu'il mérite, si quelqu'un se trompait, je l'éprouverais sur l'autel. Lorsqu'il fut parti, le pasteur dit à Hermas : « Plantons toutes ces branches, elles reverdiront peut-être, le saule est si vivace! » Et il les planta, et il les arrosa de telle sorte que l'eau les couvrait. Au bout de quelques jours, il revint avec Hermas dans ce même lieu, et lui ayant fait mettre un linge blanc autour du corps : « Appelle, lui dit-il, ceux dont les branches ont été plantées; que chacun arrache la sienne et me l'apporte. » Ils vinrent dans le même ordre que la première fois, ceux dont les branches avaient été trouvées sèches et pourries les premiers, et ainsi de suite; et le pasteur faisait séparer des autres ceux dont les branches étaient devenues meilleures : les unes avaient reverdi, les autres n'avaient plus de fente, d'autres avaient des bourgeons et même des fruits; et le pasteur était dans la joie, et il disait à Hermas : « Je te l'avais bien dit, le saule est vivace. »

» Ce saule est la loi de Dieu donnée à toute la terre, et à l'ombre de laquelle se repose la multitude des croyants, gouvernés par Michel, qui connaît et qui éprouve ceux qui l'accomplissent; les martyrs reçoivent des couronnes, et entrent dans la cité céleste; ceux qui ont confessé la foi, mais qui ne sont pas morts pour elle, y entrent aussi avec un sceau et une robe blanche, et la foule des justes qui ont observé les commandements de Dieu y entrent encore comme eux, vêtus de blanc. Quant à ceux qui ont péché, Dieu ne les rejette pas aussitôt, il les arrose des eaux de la pénitence, et malheur à ceux qui n'en profitent pas! Mais bienheureuses les âmes qui reverdissent dans les eaux salutaires, et s'y couvrent de bourgeons et de fruits! »

CHAPITRE SECOND.

PÈRES APOLOGÉTIQUES.

Apologistes grecs : Saint Justin. — Tatien. — Saint Théophile. — Athénagore. — Hermias. — Impuissance de la philosophie séparée de la foi. — Ecole chrétienne d'Alexandrie. — Saint Pantène. — Clément d'Alexandrie. — Controverse contre l'idolâtrie. — Ecclectisme alexandrin. — Origène. — Apologistes latins : Tertulien. — Minutius Félix. — Arnobe. — Lactance. — Coup d'œil sur Carthage. — Saint Cyprien.

Les travaux des apôtres et de leurs disciples immédiats avaient eu pour objet la prédication. Leurs successeurs continuèrent avec éclat cet important ministère. Ils exposèrent, dans un langage touchant et souvent sublime, les dogmes de la foi et les principes de la morale évangélique. Ils exhortèrent à la pratique des vertus qu'inspire le Christianisme, prémunirent contre le danger, et fortifièrent contre la crainte des tyrans. Mais bientôt un plus vaste champ s'ouvrit à leur zèle. Ils entreprirent de plaider la cause des chrétiens injustement persécutés. Ils adressèrent aux peuples, aux proconsuls et aux empereurs d'éloquentes réclamations. Des préjugés étaient répandus contre les disciples de Jésus-Christ, ils les dissipèrent. Ils firent briller la beauté de la foi chrétienne, les merveilles de sa propagation et les célestes vertus de ses sectateurs. En même temps ils montrèrent la fausseté et l'immoralité du paganisme. Ils eurent aussi d'autres ennemis à combattre. En effet, pendant qu'ils repoussaient les ennemis du dehors, l'Eglise était déchirée au-dedans par des enfants ingrats qui corrompaient sa doctrine. On n'a pas assez remarqué cette nouvelle lutte qu'elle eut à soutenir dès sa naissance ; elle n'était cependant pas la moins terrible. Les persécutions servaient à montrer le courage héroïque des fidèles ; les calomnies qu'on répandaient contre eux tombaient d'elles-mêmes tôt ou tard, parce

qu'elles étaient trop absurdes; mais les innovations des sectaires, attaquant les vérités de la foi, tendaient à détruire l'unité sans laquelle l'Eglise ne pourrait manquer de périr. Mais Dieu, qui veillait sur elle, ne permit les hérésies que pour lui procurer tous les genres de triomphe. Les différentes sectes qui se formèrent eurent alors la destinée de toutes celles qui vinrent dans la suite; elles furent comme des branches séparées de l'arbre, elles se desséchèrent; et l'Eglise, au contraire, reprit une nouvelle vie par le retranchement de ces branches mortes ou corrompues. Quoi qu'il en soit, les Pères qui, dans ces siècles de persécution, furent suscités par la Providence pour prêcher et défendre la foi, accomplirent avec un étonnant succès leur glorieuse mission. Leurs écrits, remarquables par une vaste science et une logique invincible, étincellent souvent du feu du génie. Ils occupent une magnifique place dans les monuments de l'éloquence.

APOLOGISTES GRECS.

Saint Justin. (103—167.)

Saint Justin, surnommé le Philosophe, est le plus ancien de tous les apologistes dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous.

Né vers l'an 103, à Sichem, l'ancienne capitale de la Samarie, dans la Palestine, il fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie; mais en même temps il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles lettres. Il chercha de bonne heure à connaître les sectes diverses de philosophes qui partageaient les écoles. Il raconte lui-même, dans son *Dialogue avec Tryphon*, qui est un traité de controverse contre les Juifs, quel chemin il parcourut avant de parvenir à la connaissance de la vérité. « Plein du dessein de me former à la philosophie, j'étais allé à l'école du stoïcien. J'y demeurai assez de temps, jusqu'à ce que, voyant que je n'avançais point dans la connaissance de Dieu, que cet homme ignorait jusqu'à la mépriser et ne la croire point nécessaire, je le quittai pour un autre de ceux qui se nomment péripatéticiens. Celui-là, qui avait de lui-même l'idée la plus avantageuse, me garda quelque temps auprès de lui. Mais un jour, m'ayant demandé son salaire, cette proposition me parut si peu digne d'un philosophe, que je me déterminai à l'instant même à quitter son école.

» Mais le désir où j'étais d'être instruit de ce qui fait l'objet essentiel de la philosophie ne laissant aucun repos à mon esprit, je m'adressai à un pytagoricien jouissant d'une grande considération, qui n'était pas moins que l'autre plein de son mérite, et lui demandai de m'admettre au nombre de ses disciples. Sa première question fut celle-ci : « Savez-vous la musique, l'astronomie, la géométrie? car, à moins de ces préliminaires, vous ne croyez pas sans doute pouvoir arriver à rien de ce qui mène à la béatitude, c'est-à-dire à la contemplation de l'Être, bonté et beauté essentielles et souveraines. » Sur ma réponse que je n'en savais pas un mot, il me renvoya. J'espérais être plus heureux auprès des platoniciens. C'étaient alors les plus accrédités. J'allai trouver l'un d'entr'eux qui passait pour le plus habile de cette école. Je la fréquentais assidûment, et je fis d'assez rapides progrès dans la connaissance de sa doctrine. J'en étais enchanté; la contemplation des idées intellectuelles semblait me donner des aîles pour m'élever bientôt jusqu'à la plus haute sagesse; je le croyais du moins; ce n'était qu'une erreur. Un jour que, m'abandonnant à cette espérance, je marchais pour gagner le bord de la mer, comptant y être seul et pouvoir m'y livrer mieux à la méditation; tout près d'arriver, j'aperçus à quelques pas quelqu'un qui marchait derrière moi. C'était un homme d'un âge déjà fort avancé; la douceur et la gravité paraissaient également sur son visage. Je m'arrêtai, et je me retournai vers lui pour voir qui c'était; et je le considérais attentivement sans rien dire. Ce fut lui qui engagea la conversation. — Est-ce que vous me connaissez? me dit-il. Je répondis que non. — D'où vient donc que vous me regardez si fixement. — C'est, répliquai-je, que je suis surpris de vous rencontrer dans un lieu où je me croyais tout seul. — Mais vous-même, qu'y étiez-vous venu faire? J'exposai pourquoi. »

Le vieillard prend occasion des réponses de Justin, pour lui apprendre les secrets d'une autre philosophie bien plus certaine, bien plus nécessaire que toutes celles des écoles profanes. Celui-ci argumente dans le sens des platoniciens sur la nature des âmes, sur l'essence divine, sur les récompenses et les châtiments à venir. Le vieillard le presse si fort, tantôt par des questions agréables, tantôt par des comparaisons sensibles, tantôt par de solides raisons, qu'il le réduit à avouer que les philosophes n'avaient pas connu la vérité. Alors Justin lui demandant à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. « Longtemps avant que vos

philosophes existassent, répondit-il, il y a eu dans le monde des hommes justes, amis de Dieu, et inspirés par son esprit. On les appelle prophètes, parce qu'ils ont prédit des choses futures qui sont effectivement arrivées. Leurs livres, que nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause et la dernière fin de tous les êtres. On y trouve beaucoup d'autres articles dont la connaissance doit intéresser un philosophe. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements subtils, ni ces démonstrations abstraites qui sont au-dessus de la portée du commun des hommes. On les croyait sur leur parole, parce qu'on ne pouvait se refuser à l'autorité qu'ils recevaient de leurs miracles et de leurs prédictions. Ils inculquaient la créance d'un seul Dieu, le père et le créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ, son fils, qu'il a envoyé au monde. » Il conclut son discours par ces paroles : « Quant à vous, faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie vous soient ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. » Après ces mots, le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser. Ce qui contribua particulièrement à le convaincre fut l'innocence et la vertu des chrétiens. Il ne pouvait se lasser d'admirer la constance avec laquelle ils aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures, et même affronter la mort avec son plus terrible appareil, que de trahir leur religion, et de commettre le moindre péché. Voici comment il s'exprime sur ce point : « Je n'ignorais pas de combien de crimes la haine publique les chargeait; mais en les voyant affronter la mort et ce qu'il y a de plus terrible, je reconnus qu'il était impossible que de tels hommes fussent coupables des crimes honteux qu'on leur reprochait. Car, comment une personne avide de plaisirs, abandonnée à la débauche, pourrait-elle recevoir avec joie une mort qui va la priver de tout ce qu'elle trouve d'heureux et d'agréable dans le monde? Au contraire, ne fera-t-elle pas bien plutôt tous ses efforts pour prolonger par tous les moyens une vie qui est pour elle le bien suprême, et pour se dérober aux yeux des magistrats, bien loin d'être soi-même son dénonciateur et son bourreau? » (*Apologie* 1re.)

Saint Justin rendit compte de son changement de religion dans un écrit qui a pour titre *Discours aux Grecs.* Il leur dit que c'est avec connaissance de cause qu'il a renoncé au paganisme, dont le culte ne lui présentait rien de saint, rien qui fut digne de la divine majesté ; toutes les fictions des poëtes qui fondent la théologie du paganisme, n'étant que des monuments de délire et d'impiété.

« Grecs, dit-il, ne sont-ce pas là vos dieux ? Pouvez-vous dire qu'ils ne soient point impudiques et vos héros efféminés ? N'est-ce pas sous ces traits que l'histoire nous les présente ? N'a-t-elle point fourni d'étranges sujets à la scène, tels que les forfaits d'Atrée, les incestes de Thyeste, les crimes affreux des Pélopides, la jalouse fureur d'un Danaüs, si féconde en meurtres, l'ivresse de cet Egyptien, qui dans son délire tue ses enfants ; le repas de Thyeste, apprêté par les furies ? Rappellerai-je Prognée changée en oiseau et toujours gémissante ; sa sœur Philomèle, privée de la langue et poussant sans cesse des cris plaintifs ? Qu'est-il besoin de parler d'OEdipe, qui eut les pieds percés au moment de sa naissance ; du meurtre de Laïus, son père, qu'il tue sans le connaître ; de l'union incestueuse qu'il contracte avec Jocaste, sa mère ? A quoi bon raconter comment ses deux frères, qui sont en même temps ses fils, s'entr'égorgent et meurent de la main l'un de l'autre ?

» Je ne puis qu'abhorrer vos assemblées. Là, un luxe qui passe toutes les bornes ; là, une musique qui jette dans le délire ; là, une odeur des plus suaves, qui enivre tous les sens et qui s'exhale des parfums habilement préparés dont vous couvrez votre corps, de ces fleurs odorantes dont vous ceignez vos têtes.

» Vous tracez comme un cercle autour de ces assemblées où s'amassent tous les crimes, et vous défendez à la pudeur de le franchir. Vos sens s'allument, votre raison s'égare, toutes les fureurs de Bacchus passent dans votre âme, et livrés aux transports les plus lubriques et les plus violents, de quelles turpitudes ne vous souillez-vous pas ?

» Pourquoi donc, ô Grecs, vous irriter si fort contre un fils qui prendrait pour modèle votre Jupiter et viendrait attenter à vos jours ou souiller votre couche ? Pourquoi le regarder comme un ennemi. Il ne fait qu'imiter ceux que vous adorez ? Pourquoi accabler de vos reproches une femme qui oublie ses devoirs, qui s'abandonne au désordre ? Vénus n'a-t-elle pas chez vous des temples et des autels ?

» Si d'autres vous tenaient ce langage, vous crieriez : Mensonge !

pure calomnie! Est-ce moi qui accuse vos dieux? Ne sont-ce pas vos poëtes, vos historiens, qui célèbrent ou qui racontent tout ce que je viens de dire?

» Laissez donc là toutes ces fables ridicules. Venez, venez prendre part aux leçons de la sagesse incomparable; recevez aussi l'enseignement de la parole divine. Apprenez à connaître un autre maître que celui qui se souille de crimes, d'autres héros que ceux qui s'abreuvent de sang. Notre chef à nous, le Verbe divin qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la beauté de la figure, ni la noblesse du sang; mais la sainteté de la vie, mais la pureté du cœur; son mot d'ordre, ce sont toutes les vertus.

» Par le Verbe, une puissance divine s'empare de l'âme. Lyre pacifique qui fait cesser toutes les passions, école de sagesse où viennent mourir tous les feux impurs, elle ne fait point des poëtes, des philosophes, des orateurs; mais d'esclaves de la mort, elle nous rend immortels, mais de l'homme elle fait un dieu, mais de la terre elle nous transporte bien au-delà de votre Olympe. Venez donc, ô Grecs! vous instruire à cette divine école.

» J'étais ce que vous êtes; soyez ce que je suis. Voilà la doctrine, voilà le Verbe dont la force, dont la puissance m'a subjugué. Comme un enchanteur habile qui fait fuir précipitamment le serpent que ses charmes ont attiré hors de sa caverne, ainsi le Verbe fait sortir du fond de l'âme les passions non moins redoutables qui s'y tiennent cachées; avant tout il chasse la cupidité, et avec elle tous les maux qu'elle enfante, comme les inimitiés, les querelles, l'envie, la jalousie, la haine. A peine a-t-il délivré l'âme de ce tyran, qu'il y fait régner la paix, qu'il y ramène la sérénité. Et cette âme, une fois affranchie des ennemis qui se la disputaient, va se réunir à celui qui l'a créée; il est juste qu'elle remonte au séjour d'où elle est descendue. »

Saint Justin est particulièrement célèbre par ses deux *Apologies*, adressées aux empereurs.

« Quand nous vous parlons du royaume de Dieu, l'objet de notre espérance, dit-il, dans la première qui est la plus importante, vous vous imaginez aussitôt qu'il s'agit d'un royaume tel que ceux de la terre. Désabusez-vous. Pour vous détromper, il vous suffirait d'assister à l'interrogatoire d'un chrétien. Quand on nous demande si nous le sommes, nous le confessons. Si nos espérances se bornaient à un royaume de la terre, nous nierions, nous nous cacherions pour éviter la mort et parvenir au terme de

notre ambition : mais parce qu'elle n'est point limitée à ce cercle étroit des choses d'ici-bas, nous ne cherchons point à arrêter les coups qui nous frappent, sachant bien d'ailleurs qu'ils sont tôt ou tard inévitables. Sommes-nous moins que les autres citoyens en état d'entretenir et de cimenter l'ordre et la prospérité publique. Nous enseignons que personne n'échappe aux regards de Dieu, ni le méchant, ni l'avare, ni le calomniateur secret, ni l'homme vertueux, et que chacun est destiné à un bonheur ou à un malheur éternel, en conséquence de ses œuvres.

» Si tous les hommes connaissaient bien cette doctrine, aucun d'eux ne voudrait se rendre criminel pour si peu de temps, et courir le risque d'un enfer qui durera autant que l'éternité; il se contiendrait, à quelque prix que ce fût, et cultiverait la vertu, tant pour se garantir du châtiment que pour mériter les récompenses. Ce ne sont pas vos lois ni vos échafauds qui arrêtent le criminel lorsqu'il agit dans l'ombre, et qu'il se croit assuré de l'impunité; il sait bien que vous n'êtes que des hommes et que l'on peut échapper à votre justice; mais avec l'intime conviction qu'il y a un Dieu, à l'œil de qui rien n'échappe, pas même les plus secrètes pensées, n'y eût-il que la crainte du châtiment, ce seul frein ne serait-il pas un bienfait pour la société tout entière?....»

« Autrefois nous ne connaissions de plaisirs que ceux de la débauche : aujourd'hui la chasteté fait toutes nos délices. Au lieu de l'indigne commerce avec les démons que nous affections par l'usage des sortiléges et de la magie, nous nous dévouons tout entiers au Dieu bon et immortel. Nous étions impatients de nous enrichir par toutes sortes de moyens : maintenant nous mettons nos biens en commun, ou si nous les retenons, ce n'est que pour en faire part à tous ceux qui en ont besoin. Les haines, les sanguinaires emportements formaient nos mœurs habituelles : aujourd'hui, unis par les liens d'une charité mutuelle, nous prions même pour nos ennemis. Ceux qui nous persécutent avec tant d'injustice, nous travaillons, par les seules voies de la douceur, à les gagner, en leur persuadant de vivre comme nous dans l'obéissance à la loi de Jésus-Christ, pour avoir droit aux mêmes récompenses qui nous sont promises. »

Saint Justin met sous les yeux de ses juges les principales maximes de la morale chrétienne, rapportées textuellement du livre des Evangiles, sur le devoir de la continence, de la chasteté, de la charité, de l'aumône, du pardon des injures, de la sou-

mission envers les princes, sur le culte de Dieu, sur les serments, etc.

« Doctrine admirable, poursuivit-il, qui a trouvé des disciples dans toutes les classes, a réformé les mœurs d'une foule innombrable de personnes que nous voyons encore avec orgueil persévérer jusqu'à l'âge le plus avancé dans la plus haute perfection !

« S'il en est parmi ceux qui se disent chrétiens, dont les mœurs ne soient pas conformes à ces maximes (et Jésus-Christ n'a pas manqué de nous en avertir), ils ont cessé de l'être; car ce n'est point par la seule profession, mais par les mœurs que l'on est chrétien. Ceux-là, nous sommes les premiers à provoquer contre eux-mêmes la rigueur de votre justice. »

Ces traits suffisent pour indiquer la manière de saint Justin. Il dédaigne les ressources, le fard de l'éloquence; mais il donne à son style la force, la précision, la noblesse.

Il avait défendu la foi dans ses écrits avec un noble courage; il la scella de son sang par un glorieux martyre (167).

Tatien. (Second siècle.)

Tatien d'Assyrie, disciple de saint Justin, se fit connaître principalement par deux ouvrages intitulés l'un *Discours aux Grecs*, et l'autre *Diatessaron*. Ce dernier est un évangile formé à l'aide des quatre autres réunis.

Tatien était rempli d'érudition et de sagacité, et son éloquence rendit longtemps les plus grands services à l'Eglise; mais après la mort de son maître, il se laissa égarer par de fausses idées, et devint le chef de la secte des Encratiques.

Dans son discours aux Grecs, Tatien raconte, comme saint Justin, sa conversion due à la lecture des livres saints. Ce qui l'a frappé surtout, c'est la simplicité sublime de l'Ecriture, les promesses qu'elle fait à la vertu, les menaces qu'elle adresse au crime.

Il prouve aussi que les Grecs n'ont point été les inventeurs des sciences; qu'ils ont emprunté beaucoup de choses des Hébreux, et qu'ils en ont abusé. On trouve dans son ouvrage des réflexions sur la théologie ridicule des païens, sur la contradiction de leurs dogmes, sur les actions infâmes des Dieux et sur les mœurs corrompues des philosophes.

Saint Théophile. (Second siècle.)

Saint Théophile, évêque d'Antioche, fut d'abord engagé dans les erreurs du paganisme. Incrédule à toutes les vérités de notre foi, il avait surtout le plus grand éloignement pour le dogme de la résurrection des morts. Mais depuis qu'il se fut appliqué à considérer les preuves de la divinité manifestée dans la nature, qu'il eût connu les écrits des prophètes et remarqué comment l'esprit de Dieu leur avait fait prédire tant d'événements concourant au même but et arrivés longtemps après, il ne put s'empêcher de croire ce qu'il voyait prouvé si clairement : il obéit à Dieu, abjura toutes ses erreurs, et confessa hautement qu'il était chrétien.

Il nous reste de saint Théophile trois livres à Autolique, qui sont une bonne apologie. Le style en est élégant, poli et varié, le tour des pensées agréable, les raisonnements vifs et pressants.

Saint Théophile avait aussi composé contre les hérétiques de son temps des ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Athénagore. (Second siècle.)

Une preuve des plus frappantes en faveur du Christianisme, c'est la conversion de ces grands esprits qui, dès les premiers temps, embrassèrent sa défense. Ils sortaient des écoles de la philosophie; ils allaient partout, cherchant la vérité. Ils s'arrêtent tout-à-coup devant la doctrine du Christ. Ils l'embrassent avec transport; ils bravent la mort pour la défendre : elle leur apparaissait donc avec tous les caractères de vérité qui ne laissait plus aucun doute à l'esprit.

La beauté de la doctrine qu'ils entrevoient, la sublimité des vertus qu'ils ont sous les yeux, les étonnent. Ils examinent, ils raisonnent; et plus ils cherchent à approfondir, plus ils restent convaincus qu'il n'y a rien de l'homme dans ce qu'ils découvrent; qu'ici tout est divin; la droiture de l'âme unie à la docilité du cœur seconde la grâce; ils en deviennent la conquête, et demandent avec empressement d'être admis dans la société chrétienne.

Et que lui apportent ces illustres transfuges de la philosophie et du paganisme? Une érudition prodigieuse dans tous les genres, une force de raisonnement irrésistible, une connaissance parfaite

de tout ce qui se disait, s'enseignait, se pratiquait dans les écoles de la philosophie comme dans les mystères de la religion païenne; une science profonde des lois, des coutumes, des mœurs.

Et tous ces précieux avantages, la Providence en fait autant d'armes victorieuses qu'elle retourne contre l'erreur, au profit de la vérité.

Quel intérêt s'attache à leurs éloquents plaidoyers! Tout leur est connu : la philosophie avec tous ses systèmes, le paganisme avec toutes ses absurdités, et le christianisme avec son ensemble si parfait dans son unité. Ils présentent toutes les pièces du procès : d'une part l'idée la plus sublime, la plus majestueuse, la plus digne qu'on peut se faire de la Divinité; de l'autre, tout ce qu'on peut imaginer de plus absurde, de plus indécent, de plus propre à dégrader. D'une part, les notions les plus saines, les plus liées, les plus consolantes pour la raison; de l'autre, des fables dénuées de tout fondement, de toute vraisemblance, de tout bon sens. D'un côté, la sagesse de Dieu dans le gouvernement de ses créatures, dans les lois qu'il leur impose, dans la fin à laquelle il les destine; de l'autre, le déplorable abandon des hommes jetés sur la terre comme au hasard, sans connaissance de leur origine, de leurs devoirs, de leurs destinées. Ici, l'admirable spectacle des vertus les plus pures, les plus héroïques et les plus capables de rapprocher l'homme de la Divinité; là, le spectacle révoltant des vices les plus grossiers, des passions les plus brutales et des excès monstrueux qui font descendre l'homme au-dessous de la brute.

Voilà le rapprochement, voilà la comparaison qu'ils se plaisent à faire. On ne doit pas s'étonner de les trouver tous sur ce même fonds d'idées. C'est ce contraste qui les avait surtout frappés et amenés à la vérité; et c'est en le reproduisant qu'ils cherchent à éclairer ceux dont ils avaient partagé les erreurs, qu'ils ouvrent les yeux aux uns, qu'ils imposent silence aux autres, et qu'ils multiplient les conquêtes du Christianisme.

Et quel succès ne devaient-ils pas obtenir, lorsque le génie venait embellir la raison, et avec de nouveaux charmes lui prêter de nouvelles forces! Ces réflexions se sont présentées naturellement à notre esprit à propos d'Athénagore, qui nous offre toute la saine raison de saint Justin, mais parée de toutes les richesses de l'éloquence et du génie. Il était lié d'inclination, d'étude et de dévoûment à la cause du Christianisme avec le saint martyr. Il lui fut associé par les villes grecques devenues chrétiennes, dans la députation qu'elles adressèrent pour leur défense aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Quelle différence entre ces deux phi-

losophes et les Carnéade, les Critolaus, que ces mêmes villes envoyèrent trois siècles auparavant près du sénat romain! Il ne s'agit plus de fixer les bornes du territoire d'une ville ou d'une bourgade. Ici se plaide la cause de l'humanité tout entière.

Nous regrettons de ne savoir d'Athénagore que ce que nous apprennent ses écrits, c'est-à-dire qu'il était Athénien, qu'il vécut sous Marc-Aurèle, que de philosophe païen il devint zélé défenseur du Christianisme. Son apologie à l'empereur et son traité sur la résurrection des morts, les seuls ouvrages qui nous restent de lui, nous offrent des preuves incontestables de sa force d'âme, de la beauté de son génie, de sa brillante éloquence et de sa vaste érudition.

Sous le règne de Marc-Aurèle et de Commode, où la philosophie semblait assise sur le trône, l'animosité des peuples contre le nom chrétien et la servile complaisance des magistrats n'en multipliaient pas moins les édits de persécution. C'est à l'occasion de ces édits de sang que le philosophe Athénagore vint plaider près des empereurs la cause des opprimés.

« Votre empire, grands princes, n'est point soumis partout aux mêmes lois et aux mêmes usages; et chacun peut suivre les institutions de son pays, quelque ridicules qu'elles soient, sans avoir à craindre ni juges, ni lois. Ilion fait un dieu d'Hector et adore Hélène sous le nom d'Adrastie; Sparte honore Agamemnon comme Jupiter, et Philonée, fille de Tyndare; Ténédos invoque Ténen. Les Athéniens offrent des sacrifices à Neptune-Erecthée, et célèbrent en même temps des cérémonies et des mystères en l'honneur d'Agraule et de Pandrose, bien qu'on les regardât comme des impies pour avoir ouvert le coffre qui renfermait le dépôt confié à leur garde. En un mot, tous les peuples et toutes les nations offrent les sacrifices et célèbrent les mystères qui leur plaisent. Les Egyptiens regardent comme des dieux les chats, les crocodiles, les serpents, les aspics et les chiens. Vous et vos lois vous dites à tous qu'on est impie et criminel de ne reconnaître aucun Dieu, et qu'il est nécessaire que chacun adore celui qu'il voudra, que la crainte de la Divinité détourne du mal. Pourquoi notre nom (qu'il ne vous blesse pas ainsi qu'il irrite la multitude, indignée de l'entendre seulement prononcer); pourquoi, dis-je, notre nom est-il en horreur? Ce n'est pas le nom, c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice. Tous admirent votre douceur, votre mansuétude, votre clémence et votre humanité, qui permettent à chacun de vivre selon ses lois; vous traitez toutes les cités

avec les égards et la distinction qu'elles méritent, et le monde entier, grâce à votre sagesse, jouit d'une paix profonde. Pour nous autres, qu'on appelle chrétiens, nous sommes les seuls exclus de votre bienveillance : que dis-je, vous souffrez que des hommes innocents, pénétrés, comme nous le prouverons, des sentiments les plus religieux et pour Dieu et pour les empereurs, soient opprimés, dépouillés, persécutés, et uniquement à cause de leur nom ! Nous avons donc osé exposer notre cause au grand jour. Ce discours vous montrera jusqu'à quel point tout est méconnu à notre égard, lois, équité, raison. Nous vous supplions de jeter aussi sur nous un regard de bienveillance, afin d'arrêter le glaive de la calomnie, et qu'il cesse de nous immoler.

» C'est peu que l'injustice nous dépouille, que l'ignominie nous flétrisse; que la haine nous ravisse les plus précieux avantages : il est vrai que nous méprisons tous ces biens que les mortels recherchent avec tant d'ardeur; nous les méprisons, nous qui avons appris non-seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, à ne pas appeler en justice l'ennemi qui nous attaque et nous dépouille, mais à présenter l'autre joue à ceux qui nous donnent un soufflet, à céder notre manteau à celui qui nous enlève notre tunique. Mais, après nous avoir ravi nos biens, on en veut à notre vie, on nous accuse d'une multitude de crimes, dont on ne saurait même nous soupçonner et que nous pourrions plus justement reprocher à nos calomniateurs et à ceux qui leur ressemblent.

» Certes, si l'on peut nous convaincre d'un seul crime, quel qu'il soit, nous ne demandons point de grâce; qu'on nous fasse subir les plus cruels supplices, nous les appelons sur nous. Mais si les accusations ne portent que sur notre nom (qu'ont-elles été jusqu'à ce jour, sinon des propos vagues répandus dans le peuple? Jusqu'ici on n'a pu convaincre du moindre crime un seul chrétien); c'est à vous, grands princes, dont l'humanité égale les lumières, à nous mettre sous la sauvegarde des lois, afin qu'à l'exemple des peuples et des cités qui partout vous bénissent, nous puissions aussi vous rendre grâce et nous glorifier de n'être plus en butte aux traits de la calomnie. Vous êtes trop justes pour souffrir que tandis qu'on ne punit les autres accusés qu'après avoir bien constaté leur crime, nous seuls soyons condamnés sur notre nom et qu'il l'emporte sur nos raisons devant les tribunaux; car vos juges ne s'informent pas si un chrétien est coupable dans sa conduite, ils attachent à son nom l'infamie du crime. Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom. On n'est bon ou mauvais

qu'à raison de sa conduite, de ses actions; vous le savez mieux que personne, vous qui êtes versés dans la philosophie et dans tous les genres de connaissances. Aussi, ceux qui sont appelés devant vos tribunaux, sous la prévention même des plus grands crimes, se reposent sur l'espérance que vous interrogerez leur vie avant tout; que le nom des personnes ne vous ébranlera point, parce qu'il est vain en lui-même, et que vous ne vous arrêterez pas aux accusations, si elles sont fausses; ils savent qu'une impartiale justice prononce l'arrêt qui condamne ou l'arrêt qui absout.

» Ce droit, qui est le droit de tous, nous le réclamons aussi pour nous, nous demandons qu'on ne nous haïsse et qu'on ne nous punisse point à cause du nom que nous portons; car en quoi ce nom est-il un crime? Qu'on nous juge sur un fait coupable en soi-même; s'il est faussement avancé, qu'on nous acquitte; s'il est prouvé, qu'on nous condamne; en un mot, que le jugement porte non pas sur un nom, mais sur un crime; il n'est de criminel parmi nous que celui qui prend notre nom sans professer notre doctrine. Quand on juge un philosophe, innocent ou coupable, on ne le juge pas avant l'examen de sa conduite, sur le nom seul de l'art ou de la science qu'il professe; on le punit si son crime est prouvé, sans qu'il en rejaillisse aucun déshonneur sur la philosophie elle-même; car il n'est criminel que parce qu'il n'est pas un vrai philosophe, la science est innocente de son crime et hors d'atteinte; mais il est absous, si l'accusation est calomnieuse: qu'on nous laisse donc jouir de cette égalité de droit; qu'on examine notre vie, et qu'on cesse de nous faire un crime de notre nom. »

On voit par ce début quelle est la manière d'Athénagore; il a de l'embarras et de la diffusion dans le style. Mais aussi son apologie semble être l'ouvrage d'un juge qui prononce, plutôt que d'un accusé qui se défend, tant on y trouve de raison, de vraie philosophie, et de cette noble hardiesse que l'innocence et la religion peuvent seules inspirer.

Hermias. (Second siècle.)

Hermias, philosophe chrétien qui vivait, selon les meilleures critiques, dans le second siècle de l'Eglise, mérite d'être rangé parmi les apologistes de cette époque. L'histoire ne nous a conservé aucune particularité de sa vie. On ignore même quelle était sa patrie. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était chrétien fort

zélé. L'ouvrage qui nous reste de lui, *Les Philosophes raillés*, prouve qu'il joignait à la science la plus étendue l'esprit le plus fin et le plus satirique.

C'est une réfutation très-plaisante des philosophes païens. Ses piquantes railleries contre les prétendus sages de l'antiquité sont une preuve évidente, selon la remarque de Bergier, qu'il n'avait pas emprunté sa doctrine aux philosophes orientaux, égyptiens, pythagoriciens, platoniciens et autres, ainsi qu'on a osé le dire des premiers Pères de l'Eglise, bien qu'ils combattent chacun à sa manière la philosophie païenne.

Dom Cellier regarde cette réfutation qu'en fait Hermias comme un véritable chef-d'œuvre. L'abbé Houtteville la compare, pour le sel et l'enjoûment, aux dialogues de Lucien. Un écrivain moderne n'en parle qu'avec une sorte d'enthousiasme. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de trouver dans aucune langue un écrit qui réunisse autant de clarté et de précision, autant de vivacité et de finesse, autant de sel et de grâce, autant de lumière et de variété. » L'auteur fait passer en revue tous les philosophes du paganisme. Une épithète, un mot suffit pour caractériser l'homme et le système. Chacun d'eux expose son opinion sur la Divinité, sur l'âme humaine, sur les principes des choses. C'est un véritable drame. Ils sont tous mis en action et se succèdent sur la scène de manière que le second détruit toujours ce qu'avance le premier. La plaisanterie est partout d'un goût exquis. Ce qu'on ne peut trop admirer dans l'auteur, c'est cette heureuse flexibilité d'esprit qui sait trouver autant de tours nouveaux qu'il reproduit de personnages.

On regrette de n'avoir pas ce petit ouvrage en entier. Voici tout ce qui nous en reste.

« Lorsque Paul, ce bienheureux apôtre, écrivant aux Corinthiens, voisins de la Grèce, appelée Laconie, leur tient ce langage : la sagesse de ce monde est folie devant Dieu, il ne dit que la vérité. Si je ne me trompe, il remonte à l'apostasie des anges, pour expliquer d'où vient cette contrariété de sentiment et de langage que nous offrent les philosophes dans l'exposition de leurs systèmes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme. Démocrite vous répond : c'est du feu ; les Stoïciens : une substance aérienne ; d'autres une intelligence ; Héraclite vous dira que c'est le mouvement ; ceux-ci, une vapeur, une émanation des astres ; Pythagore vous assure que c'est un nombre moteur ; Hippon, une eau génératrice ;

quelques-uns veulent que ce soit un élément des éléments; Dinarque, une harmonie; Critias, du sang; plusieurs, un souffle; Pythagore, une monade. Les anciens ne sont pas plus d'accord entre eux : quel partage de sentiments sur ce seul point! que de raisonnements de la part de ces philosophes et de ces sophistes, bien plus ardents à se contredire qu'à chercher la vérité!

» Ils ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, s'entendront-ils mieux sur le reste? L'un dit que le bonheur de l'âme est dans le bien, l'autre dans le mal, un troisième entre le bien et le mal. Elle est immortelle selon les uns, sujette à la mort selon les autres; suivant ceux-ci elle est de courte durée; suivant ceux-là elle passe après cette vie dans le corps des brutes; d'autres nous diront qu'elle se résout en atomes. Il en est qui la font passer trois fois dans des corps différents : quelques-uns lui donnent trois mille ans de durée; ils ne peuvent vivre plus d'un siècle, et ils osent promettre une existence de trois mille ans! Comment caractériser ces systèmes? Est-ce chimère, folie, absurdité, esprit de contradiction? N'est-ce pas plutôt tout cela à la fois? S'ils ont trouvé la vérité, qu'ils aient tous un même langage. Que l'un défère du moins au sentiment de l'autre, alors je me range volontiers de leur avis; mais quand ils déchirent ainsi l'âme et qu'ils la mettent pour ainsi dire en pièces, quand l'un en change l'essence, l'autre la nature, qu'ils ne m'offrent que le passage d'une matière à une autre, j'avoue que je ne puis souffrir ces transformations sans fin. Tantôt je suis immortel et je m'en applaudis, tantôt destiné à mourir et je m'en afflige. Bientôt on me résout en atomes indivisibles; je deviens eau, je deviens air, je deviens feu; un moment après je ne suis plus ni air, ni feu, on me fait bête, on me fait poisson : ainsi, j'ai les dauphins pour frères. Lorsque je me considère, je me fais peur, je ne sais quel nom me donner : suis-je un homme ou un chien, loup ou taureau, oiseau ou serpent, dragon ou chimère? Ces grands amis de la sagesse me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, amphibies, sauvages, domestiques, muets, parleurs, brutes, intelligents; je nage, je vole, je m'élance dans les airs, je rampe, je cours, je suis immobile : Empédocle paraît, et me voilà plante.

« Si ces philosophes ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, sont-ils plus heureux quand il s'agit des dieux et du monde? Les dirai-je esprits forts ou stupides? Quoi! ils ignorent ce que c'est que leur âme et ils voudraient scruter l'essence divine; leur propre corps est pour eux une énigme, et ils ne voient pas que c'est

perdre sa peine que de chercher quelle est la nature du monde ! Si du moins ils s'accordaient sur les principes des choses !

» J'entre dans l'école d'Anaxagore : une intelligence, me dit-il, est le principe de tout ce qui existe, elle a tout fait, elle gou verne tout; elle a mis l'ordre dans le désordre, débrouillé ce qui était pêle-mêle, embelli ce qui était sans parure ; ce langage me rend son ami, et je suis de son école. Mais voici Parménide et Mélissus qui lui sont opposés : le premier, dans ses vers harmonieux, proclame que cet univers est un, éternel, infini, immobile et toujours semblable à lui-même, et me voilà tout-à-fait, je ne sais comment, du bord de Parménide, il a banni Anaxagore de mes affections. Lorsque je crois mes idées bien arrêtées, Anaximène se présente et s'écrie d'une voix de tonnerre : Et moi, je vous dis que l'univers n'est autre chose que l'air, épaissi et condensé; c'est de l'eau raréfiée et dilatée, c'est l'éther et le feu; rendu à son premier état, il devient air pur; recommence-t-il à se condenser, il change de nouveau. J'embrasse cette opinion, j'aime Anaximène.

» Tout-à-coup Empédocle se jette à la traverse comme un furieux, faisant des menaces et criant à tue-tête du fond de l'Etna : la haine et l'amitié sont les principes de toutes choses : l'une les divise, l'autre les unit ; leur opposition produit tout; et je soutiens que toutes choses sont semblables et dissemblables, infinies et bornées, éternelles et créées.

» Très-bien, Empédocle, je te suis volontiers jusqu'au fond de tes cratères brûlants. Mais Protagore m'arrête et m'entraîne en me disant : L'homme est le terme et la règle des choses ; j'appelle chose ce qui tombe sous les sens; ce qui ne les affecte pas n'existe sous aucune forme dans la nature. Le discours de Protagore me séduit, je suis enchanté de voir que tout ou presque tout dans ce monde est soumis à l'homme.

» Mais voici Thalès qui m'arrive par un autre chemin, et me fait signe qu'il m'apporte la vérité : j'apprends que l'eau est le principe de tout, que tout est formé d'eau et se résout en eau, que la terre elle-même flotte sur l'eau. Pourquoi ne me rendrai-je pas à l'autorité de Thalès ? N'est-ce pas le plus ancien philosophe de l'Ionie? Cependant son compatriote Anaximandre me dit qu'avant l'eau il existe un mouvement éternel par qui tout naît ou finit; comment n'être pas de l'avis d'Anaximandre?

» Mais Archelaüs, qui donne pour principe à l'univers le chaud et le froid, ne jouit-il pas d'une grande célébrité? Néanmoins Platon, le beau parleur, ne pense pas comme lui; il dit que les

causes premières sont Dieu, la matière et l'idée. Me voilà pleinement convaincu : peut-on n'être pas de l'avis d'un philosophe qui a construit le char de Jupiter? Mais son disciple Aristote, un peu jaloux de la gloire du maître, se tient par derrière pour me dire que ce ne sont pas là les vrais principes des choses : les vrais principes sont l'actif ou l'agent, le passif ou le sujet; l'agent c'est l'éther, rien ne le modifie; le sujet reçoit quatre modifications, le sec, l'humide, le chaud et le froid; c'est par le passage de l'un à l'autre que tout naît ou tout se détruit. Mais je n'en puis plus d'être ainsi ballotté par ce flux et reflux d'opinions; c'en est fait, je me tiens à celle d'Aristote; aucun autre désormais ne viendra me rompre la tête.

» Mais que faire? Une foule de philosophes plus anciens fondent sur moi : c'est Phéricide, qui m'apprend que les causes premières sont Jupiter, Tellus et Saturne; que Jupiter est l'air, Tellus la terre, Saturne le temps; que l'air produit, que la terre reçoit, et que c'est dans le temps que tout se passe. Mais je vois aussi de la mésintelligence entre ces vieux philosophes. Car Leucippe traite tout cela de rêverie, et pose pour premiers principes les infinis, les mobiles et les infiniments petits; suivant lui, les parties les plus subtiles forment, en s'élevant, l'air et le feu; mais les plus denses, restant dans les régions inférieures, deviennent de la terre. Jusqu'à quand ne recevrai-je que de pareils enseignements? Ne connaîtrai-je jamais la vérité?

» Sans doute Démocrite va me tirer du chaos. Les principes des choses, me dit-il, sont ce qui est et ce qui n'est pas : ce qui est, c'est le plein; ce qui n'est pas, c'est le vide; or, c'est dans le vide que tout se passe par un changement de forme ou de nature. Je rirais volontiers avec le bon Démocrite en adoptant ce système, si Héraclite ne venait me dire, la larme à l'œil, que c'est le feu qui est la cause première de tout; qu'il passe par deux états, l'un de raréfaction, l'autre de densité; que le premier agit, que le second reçoit; que l'un réunit, que l'autre divise. Je suis harassé de systèmes, la tête me tourne; mais Epicure me conjure de ne pas faire à la sublime invention du vide et des atomes l'injure de la dédaigner. Leur combinaison multipliée et variée suffit, dit-il, pour expliquer comment tout naît et se détruit.

» Je ne te contredirai point, excellent Epicure; mais Cléante, sortant la tête de son puits, se moque de tes atomes et de leurs combinaisons. Je vais donc puiser près de lui les vrais principes des choses. Il m'annonce que c'est Dieu et la matière : je prétends

dit-il, que la terre se change en eau, l'eau en air; que l'air s'élève, que le feu s'approche de la terre, qu'un vaste esprit est répandu partout, que celui qui nous anime n'en est qu'une partie.

» Voilà pourtant une bien nombreuse armée de philosophes. Que dirai-je de cette autre non moins considérable qui sort de l'Afrique comme un torrent? Carnéade, Clitomaque et leurs sectaires, foulant indignement aux pieds les arrêts de tous les autres, décident que tout est impénétrable, que le mensonge est toujours mêlé à la vérité. Que devenir après les ennuis de recherches aussi pénibles? Comment faire sortir de mon esprit ce monde de systèmes où il se perd? Rien n'est accessible à notre intelligence. La vérité est donc reléguée loin de nous, et cette philosophie si vantée ne sanctionne que des chimères au lieu de transmettre une science certaine.

» Mais voici l'ancienne tribu des graves et taciturnes pythagoriciens qui enseigne une autre doctrine sous le voile du mystère et qui l'appuie de son grand et profond argument : le maître l'a dit. Elle nous apprend que le principe de tout c'est la monade, c'est-à-dire l'unité; que les formes et les nombres en sont les éléments. Or, voici comment ils nous font connaître le nombre, la forme et la mesure de chacun de ces éléments : le feu est formé de vingt-quatre triangles rectangles, et renfermé dans quatre côtés égaux; chacun de ces côtés se compose de six triangles rectangles; c'est pour cela qu'ils le comparent à une pyramide; l'air n'est autre chose que quarante-huit triangles rectangles, renfermés dans huit côtés égaux; on le compare à une figure à huit faces, qui contient huit triangles équilatéraux, dont chacun se divise en six angles droits : ce qui fait en tout quarante-huit angles. L'eau se compose de cent vingt triangles; on la compare à une figure de vingt côtés formée de six fois vingt triangles, ayant les angles et les côtés égaux.

» Et voilà comme Pythagore mesure l'univers! Inspiré par ce dieu, j'abandonne patrie, femme, enfant; je quitte tout. Une toise à la main, je m'élance dans les plaines de l'air. Je commence par mesurer le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter le fasse; si un être comme moi, un génie aussi grand, un esprit aussi sublime ne mesure les régions éthérées, c'en est fait de l'empire de Jupiter. Lorsque j'en aurai déterminé l'étendue, que Jupiter lui-même aura su de moi combien le feu a d'angles, je redescendrai du ciel, je prendrai un frugal repas de figues, d'olives, de légumes, puis je me jetterai au plus vite dans la mer, et sans me tromper d'une coudée, d'un doigt, que dis-je, d'un demi-doigt,

je mesurerai la plaine liquide, j'en calculerai la profondeur, et je pourrai dire au juste à Neptune quelle est l'étendue de son royaume. Quant à la terre, en un jour j'en fais le tour et j'en connais le poids, la mesure et la forme; je ne me tromperai d'une once sur toute la masse, j'en suis certain : telle est mon intelligence, tel est mon génie. Je sais, en outre, le nombre des étoiles, des poissons et des animaux de toute espèce. Enfin je mettrai le monde dans une balance et je dirai combien il pèse. Grâce à mes sublimes contemplations, l'univers entier est devenu tributaire de mon génie.

» Mais Epicure, du plus loin qu'il m'aperçoit, me crie : Très-bien, mon ami, tu n'as encore parcouru qu'un seul monde ; mais il en existe bien d'autres : le nombre en est infini. Me voilà donc obligé de visiter une multitude d'autres cieux, de nouvelles plaines éthérées, de mondes nouveaux. Partons sans plus tarder, prenons des provisions pour plusieurs jours, et parcourons les mondes d'Epicure.

» Je vole au-delà des limites de Téthys et de l'Océan. Arrivé dans un monde nouveau, comme on arrive dans une nouvelle cité, j'ai tout mesuré en peu d'heures. Je passe de là dans un troisième monde, puis dans un quatrième, dans un cinquième, dans un dixième, dans un centième, dans un millième; et jusqu'où donc irai-je ? Ne suis-je pas bientôt convaincu maintenant que tout n'est que ténèbres, nuit trompeuse, erreur sans fin, conception imparfaite, abîme d'ignorance? Pour qu'il soit dit que mon esprit investigateur n'a rien négligé, je compterai jusqu'aux atomes qui ont donné naissance à tant de mondes. Mais n'y aurait-il pas quelque chose de mieux, de plus essentiel à faire ? Est-ce de tout cela que dépend le bonheur des familles et des Etats?

» J'ai tracé cette légère esquisse pour montrer à quel point se contredisent tous les systèmes de nos philosophes, comme leurs recherches vont se perdre dans un vague infini, aux bornes qui les arrêtent. Combien la fin qu'ils se proposent est inexplicable et vaine, puisqu'elle ne s'appuie ni sur l'évidence ni sur la raison ! »

C'est ainsi qu'Hermias, c'est ainsi que les autres apologistes chrétiens savaient apprécier les efforts et les prétentions de la philosophie. Après tant d'essais aussi infructueux qu'humiliants, dirons-nous à notre tour, comment notre orgueilleuse raison ose-t-elle encore vouloir marcher seule pour arriver à la connaissance de Dieu, de l'homme et de l'univers? Comment peut-elle s'annoncer comme une souveraine qui fait tous les jours de nouvelles

conquêtes? Que sont tous les systèmes du jour, sinon, pour la plupart, des absurdités anciennes revêtues de formes nouvelles? Que la raison humaine exerce son activité, mais qu'elle ne proclame point une coupable indépendance à l'égard d'une autorité plus haute que la sienne. Qu'elle reconnaisse, au contraire, sa faiblesse et son impuissance, qu'elle accepte avec humilité et avec amour le guide sûr que la foi lui présente, au milieu des incertitudes et des ténèbres qui l'environnent. C'est à cette condition seulement que l'homme doué de science et de génie peut devenir un véritable philosophe.

ÉCOLE CHRÉTIENNE D'ALEXANDRIE.

Un grand nombre de savants quittaient les rangs du paganisme pour embrasser la religion de Jésus-Christ.

Une institution célèbre contribua puissamment à multiplier dans l'Orient ces glorieuses conquêtes. Nous voulons parler de l'école chrétienne d'Alexandrie. Etablie dès le temps des apôtres, elle était destinée à l'instruction des catéchumènes pour les disposer à recevoir le baptême. Mais prenant bientôt une importance plus étendue, grâce au mérite et au zèle de ceux qui furent appelés à la diriger, elle devint une espèce d'académie religieuse, d'où sortirent successivement un grand nombre de saints évêques et d'illustres docteurs qui servirent également l'Eglise et par leurs vertus et par leurs lumières. Depuis longtemps la ville d'Alexandrie était comme le centre des sciences et particulièrement de la philosophie. Le musée qu'avaient établi les Ptolémées et que les empereurs romains avaient maintenu, offrait aux études profanes des ressources de tous genres, et les différents maîtres, choisis pour y donner des leçons, n'épargnaient rien pour conserver à cette institution le prestige de gloire qu'elle devait aux immenses travaux des savants qui l'avaient illustrée durant plusieurs siècles. D'un autre côté, les Juifs, qui étaient en grand nombre dans cette ville, avaient eu aussi des docteurs d'un mérite éminent, et les écrits du célèbre Philon avaient formé plusieurs disciples capables de lui succéder et de perpétuer son enseignement. Enfin, plusieurs hérésiarques célèbres, tels que Bazilide et Valentin, avaient enseigné leurs erreurs dans la même ville; les écoles qu'ils y avaient fondées subsistèrent longtemps, malgré les divisions qui s'y introduisirent. Au milieu de ces circonstances, le zèle des docteurs catholiques ne se borna pas à l'instruction commune et

ordinaire des simples fidèles, ils jugèrent important d'établir aussi une école particulière et un enseignement plus élevé pour ceux qui voudraient faire une étude approfondie des Saintes Ecritures, et, en face de ces écoles ennemies de la foi, après avoir exposé et développé la doctrine chrétienne, ils s'attachèrent à la défendre et à combattre, dans leurs discours, comme dans leurs écrits, les erreurs propagées par l'enseignement public des hérétiques, des Juifs et des philosophes païens.

Saint Pantène. (...—216.)

Telle fut l'école chrétienne d'Alexandrie. Le premier qui l'illustra fut saint Pantène. Originaire de Sicile, il avait embrassé la philosophie stoïcienne avant d'être chrétien. Il fut instruit dans les divines Ecritures par quelques disciples des apôtres, et son mérite l'ayant appelé à la direction de l'école d'Alexandrie (vers l'année 179), il joignit à l'étude de la religion celle des sciences profanes, et voulut connaître les écrits des philosophes et des hérétiques, afin d'être plus en état de les combattre. Il eut plusieurs disciples célèbres, et entre autres Clément d'Alexandrie, qui lui succéda, et saint Alexandre qui fut plus tard évêque de Jérusalem. La réputation de saint Pantène s'étendit jusque dans les Indes. Les peuples de cette contrée, que le commerce attirait en grand nombre dans Alexandrie, le firent prier de venir les instruire, et il fut envoyé par l'évêque Démétrius, pour leur prêcher la foi, vers l'an 190. Il mourut sous le règne de Caracalla, et laissa quelques commentaires sur l'Ecriture qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Clément d'Alexandrie. (...—217.)

Clément d'Alexandrie, comme saint Pantène, avait étudié la philosophie païenne avant d'embrasser la foi. Lorsqu'il fut chrétien, il ne songea plus qu'à se rendre aussi habile dans la doctrine du salut qu'il l'était dans les autres sciences. Il parcourut dans ce but la Grèce, l'Italie, la Palestine et l'Orient, pour conférer avec les docteurs les plus célèbres et apprendre d'eux la science de l'Eglise et de la tradition. Il s'attacha enfin à saint Pantène et fut élevé bientôt à la prêtrise, puis choisi par Démétrius pour présider à l'école des catéchumènes (190). Il enseigna avec un éclatant succès jusqu'à l'année 202 ; mais alors il fut contraint

de prendre la fuite pour se soustraire à la persécution qui s'exerçait dans Alexandrie avec une extrême violence. Sa mort arriva vers 215 ou 217.

Des écrits de Clément d'Alexandrie, il nous reste l'*Exhortation aux Gentils*, le *Pédagogue*, les *Stromates*, et un traité intitulé : *Quel riche peut être sauvé ?*

CONTROVERSE CONTRE L'IDOLATRIE.

L'*Exhortation* est le traité le plus complet qui ait été publié à cette époque contre l'idolâtrie. Dans aucun écrit, on ne rencontre plus de feu, de verve et d'originalité avec plus d'ordre. Le genre de cet ouvrage appartient à la polémique. L'auteur y répand à pleines mains le sel de la satire et de l'ironie. Ce n'est plus le ton modéré de saint Justin, ni la gravité philosophique d'Athénagore, c'est une suite de sarcasmes et d'invectives contre l'Olympe. Cette différence vient sans doute de ce que les deux Pères dont nous venons de parler s'adressaient à l'empereur Marc-Aurèle, tandis que Clément parlait au peuple d'Alexandrie. Dans cette exhortation, il se propose un double but ; d'abord, de détourner les Grecs de l'idolâtrie, ensuite de les amener au Verbe, fils de Dieu, c'est-à-dire de les retirer des idées terrestres et matérielles qui faisaient le fond du paganisme, du culte des passions honteuses que les païens adoraient dans la personne des faux dieux, pour les spiritualiser et les conduire à pratiquer les vertus sévères enseignées par le Christianisme.

Dans son préambule, Clément fait un appel aux Grecs pour les inviter à glorifier le vrai Dieu au nom du Verbe et le remercier de la révélation faite aux hommes. Il emploie les plus brillantes couleurs pour charmer les Grecs qui accusaient sans doute le Christianisme de sécheresse. Il ne peut penser qu'ils soient insensibles à la voix de la vérité, ceux qui croient que les bêtes sauvages se sont laissées attendrir par la lyre d'Orphée et d'Amphion. Qu'ils se hâtent donc d'abandonner le fabuleux Hélicon, le Cythéron et les fictions surannées de la mythologie, pour voir descendre la vérité du haut du ciel et entendre le chœur des prophètes. Cette vérité, dont la voix est plus harmonieuse que celle des poëtes, dissipera les erreurs où ils sont plongés. Alors ils laisseront tomber le thyrse de leurs mains : ils jetteront le lierre qui ceint leurs fronts et ils iront habiter la montagne de Sion, d'où est partie la loi que Dieu a donnée aux hommes. Lui aussi il

était, comme eux, livré à l'erreur. Il était, comme dit l'apôtre, incrédule, errant, en proie à ses passions, lorsque la bonté de Notre Seigneur lui est apparue, non à cause de ses œuvres de justice, mais dans sa miséricorde infinie. Au reste, la loi qu'il leur apporte n'est pas nouvelle, elle existait avant la création du monde. Car, « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Il est vrai qu'il y a peu de temps que le Verbe, sous le nom de Christ, a paru sur la terre; mais il existait de toute éternité comme Dieu, et il était, comme il est encore aujourd'hui, le principe divin de toutes choses. Nous aussi, nous sommes les images du Verbe; avant d'avoir été faits chair et même avant la création du monde, nous existions dans la pensée de Dieu, nous étions déjà créés pour lui. En effet, par cela même qu'on doit exister, on existe déjà aux yeux de Dieu. Ainsi, ce n'est pas seulement aujourd'hui que le Verbe a eu pitié de nos misères, c'est au commencement du monde. Seulement il a attendu pour venir nous sauver que nous fussions sur le point de périr. Jean a été son précurseur. Il était la voix de celui qui crie dans le désert. Quant au Christ, il est la porte : il est impossible de voir Dieu autrement que par le Christ.

Après cet exposé de la doctrine évangélique, Clément d'Alexandrie s'attache à montrer aux Grecs l'absurdité du paganisme. Nous ne le suivrons point dans sa pressante et vigoureuse argumentation.

Aujourd'hui que les dernières traces du polythéisme ont entièrement disparu, et que l'histoire des dieux grecs et romains est reléguée dans l'instruction classique pour l'intelligence des poëtes et des écrivains de l'antiquité, il nous semble qu'il ne fallait pas de bien grands efforts de talent et de courage pour détruire des superstitions aussi ridicules que honteuses. Mais pour juger de l'importance de la lutte que les premiers Pères ont eu à soutenir, il faut se reporter au temps où ils parlaient. Lorsque le Christianisme parut, l'idolâtrie était répandue par toute la terre. L'aveuglement était si général que les Juifs eux-mêmes, dépositaires des promesses divines, étaient toujours portés à imiter les autres peuples à cet égard. « Faites-nous des dieux semblables aux dieux des autres nations, disaient-ils à leurs chefs, qu'ils marchent à notre tête. » Et pourtant les Juifs, par leurs lois, leurs institutions, leurs coutumes, étaient un peuple tout à fait séparé des autres. Il fallait donc que ce penchant à l'idolâtrie fût bien irrésistible pour étouffer des sentiments que l'éducation leur

avait si fort inculqués. Chez les nations, les philosophes essayaient quelquefois d'attaquer l'idolâtrie, mais avec une extrême réserve; car la prison, le bannissement et la mort même, étaient souvent la récompense de leur amour pour la vérité. Aussi Platon évite d'exprimer son opinion sur les dieux; il se contente de dire que sur toute chose il faut s'en rapporter aux anciens, lors même que leurs idées seraient dénuées de vraisemblance. Les poëtes tragiques et comiques avaient également besoin de faire une grande attention aux paroles qu'ils mettaient dans la bouche de leurs personnages; car une sédition aurait pu éclater au milieu de la représentation, et, malgré l'amour du peuple pour les spectacles, l'acteur et peut-être l'auteur auraient payé de leur vie une licence poétique. Le Christianisme seul osa combattre de front l'idolâtrie, et il ne triompha de son adversaire qu'après une lutte de trois siècles.

ECCLECTISME ALEXANDRIN.

Mais reprenons la suite de l'Exhortation adressée aux Grecs par Clément d'Alexandrie. Après avoir renversé les arguments des païens, il lui reste à prouver que la philosophie est incapable de conduire l'homme à la découverte de la vérité. Il n'est pas hors de notre sujet de faire connaître ici les nouveaux adversaires que le Christianisme avait à combattre dans la personne des philosophes. A cette époque, ce n'était plus ni Platon, ni Aristote, ni Zénon qui tenaient le sceptre de la philosophie à Alexandrie. Vers la fin du premier siècle, en même temps que le Christianisme commençait à étendre rapidement ses conquêtes, il se formait dans cette ville une nouvelle secte de philosophes, connue sous le nom d'Ecclectiques. Cette secte n'affichait point la prétention d'inventer quelque chose de nouveau en philosophie; son but, au contraire, était de former une seule opinion de toutes les opinions des philosophes, et de réunir toutes les écoles dans une seule. Laissant de côté le scepticisme et beaucoup de dogmes d'Epicure, qui n'entraient pas dans le plan qu'elle se proposait de suivre, elle aspirait à composer un tout uniforme des opinions souvent opposées des Platoniciens, des Péripatéticiens, des Stoïciens, en mettant Platon au premier rang, et en inscrivant même ce nom révéré sur le fronton de son école. A cet amalgame étrange des divers systèmes de philosophes, la nouvelle secte joignit les idées religieuses éparses dans les poésies d'Orphée et de Musée, le dogme

de la transmigration des âmes de Pythagore, les secrets des mystères de l'Egypte, inventés, dit-on, par Hermès, et les opinions que l'Orient attribue à ses anciens mages. C'est ainsi que les nouveaux Platoniciens se firent un corps de doctrine grossi de tous les systèmes qu'ils puisèrent, non-seulement dans la philosophie des Grecs, mais encore dans celle des peuples que les Grecs appelaient barbares. L'ancien polythéisme ne tarda pas non plus à se revêtir d'une autre forme entre leurs mains. Jupiter fut le feu, Junon l'air, Neptune l'eau, Cérès et Bacchus les biens que la terre produit; enfin toutes les divinités de la mythologie ne furent plus que les membres divers d'un Dieu unique dont l'âme était répandue dans toutes les parties du monde. Ce qui rendait le néo-platonisme extrêmement dangereux, c'est qu'on y pouvait rapporter toute espèce de religion et qu'il admettait même quelques dogmes du Christianisme, dont on détournait le sens en les expliquant d'une manière mystique et allégorique. Cette secte, qui enfanta beaucoup d'imposteurs, produisit aussi quelques hommes d'un vrai mérite, et entr'autres Athénagore, Hermias et Clément d'Alexandrie, qui, éclairés par la foi, devinrent les plus redoutables adversaires des erreurs de leurs anciens co-sectaires.

Dans son Exhortation aux Gentils, Clément énumère toutes les opinions des différentes sectes de philosophie sur le principe du monde, et il en conclut avec raison que les philosophes, même les plus éclairés, n'ont vu la vérité qu'en songe, quoiqu'il leur soit arrivé quelquefois de dire des choses conformes à la vérité, avec l'inspiration de Dieu; car tout ce qui est vrai émane de Dieu. Quant aux véritables philosophes, il n'y en a pas d'autres que Moïse, David, Isaïe, Jérémie. Une auguste vocation se fait entendre en ce moment à tous les peuples de la terre. Ceux qui sont sourds à cet appel commettent un grand péché. « Mais, s'écrient les Grecs, c'est une chose abominable que de fouler aux pieds les coutumes qu'on a reçues de ses ancêtres. Que diront nos pères dans leurs tombeaux en voyant leurs fils condamner leurs maximes? » « Si vos pères ont suivi une mauvaise route, leur répond Clément, pourquoi vous égarer sur leurs pas? Rien de plus contraire à la véritable piété que la coutume. Quoi! la coutume ferait repousser aux Grecs le plus grand bienfait que Dieu ait accordé aux hommes! Ils ont vieilli dans le culte des démons, qu'ils se rajeunissent dans le culte du vrai Dieu et il les mettra au nombre de ses enfants. »

Clément termine son discours en invitant les Grecs à abandonner

leurs erreurs pour se livrer entièrement au Christ, unique précepteur de la vérité.

« Puisque le Verbe en personne est descendu parmi nous, qu'avons-nous besoin désormais de fréquenter les écoles des philosophes? Pourquoi visiter encore Athènes, la Grèce et l'Ionie, pour interroger laborieusement leur science? Si nous voulons prendre pour maître celui qui a rempli l'univers par les merveilles de la puissance, de la création, du salut, de la grâce, de la législation, de la prophétie et de la doctrine, nous reconnaîtrons qu'il n'est pas une seule doctrine qu'il ne communique, et le Verbe a fait de l'univers un sanctuaire qui parle aussi éloquemment qu'Athènes et les écoles les plus vantées de la Grèce. Pour vous, qui, ajoutant foi aux mensonges de la fable, vous persuadez que le crétois Minos s'entretînt familièrement avec Jupiter, vous sera-t-il si difficile de croire que les chrétiens, en devenant les disciples de Dieu, sont les dépositaires de la véritable sagesse, de celle que les philosophes les plus illustres n'ont fait que bégayer en termes obscurs, tandis que les disciples du Christ l'ont recueillie et prêchée à la terre. Dans le Christ, d'ailleurs, point de division ni de partage, si je puis ainsi parler. Il n'est ni barbare, « ni juif, ni grec. » Il est l'homme nouveau, transformé par le Saint-Esprit de Dieu.

» La doctrine qui conseille la piété est seule universelle; elle seule embrasse l'ensemble et le plan de la vie qu'elle dirige en toute circonstance jusqu'à son dernier moment. Si nous la prenons pour guide, la vie éternelle ne nous fera pas défaut. La philosophie, selon le langage des anciens, est une admonition permanente qui concilie l'éternel amour de la sagesse; mais le précepte du Seigneur illumine les yeux de l'homme. Recevez donc le Christ, recevez le sens de la vue, recevez la lumière,

« Afin de connaître complètement Dieu et l'homme. »

« Le Verbe qui nous éclaire est plus doux que l'or, plus précieux que les pierreries, plus désirable et plus délicieux que le miel. Et comment ne serait-il pas désirable, celui qui a produit au grand jour l'intelligence humaine ensevelie jusque là dans les ténèbres, et qui a aiguisé le regard de l'âme, où se reflètent ses rayons. De même que si le soleil voilait sa lumière, tous les autres astres disparaîtraient dans une nuit éternelle; de même, sans le bienfait de la révélation et de la lumière du Verbe, qui est venu

nous inonder, il n'y aurait aucune différence entre nous et les animaux, victimes engraissées dans les ténèbres, pour être bientôt la pâture de la mort. Recevons donc la lumière, et devenons les disciples du Seigneur. N'a-t-il pas fait cette promesse à son père : « Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée? » Verbe éternel, racontez-moi, je vous en conjure, le nom de Dieu, votre Père; publiez ses louanges. Vos enseignements communiquent le salut; votre cantique m'apprendra qu'en cherchant Dieu je me suis égaré jusqu'ici. Mais, ô Seigneur, quand vous me prenez par la main pour me conduire à la lumière, lorsque je trouve Dieu par votre assistance et que je reçois de vous la connaissance du Père, je deviens votre cohéritier, puisque vous n'avez pas rougi de m'avoir pour frère.

» Secouons donc, il en est temps, cette apathique léthargie; écartons les ténèbres qui, placées devant nos yeux comme un nuage, nous interceptent les splendeurs de la vérité; contemplons le Dieu véritable, mais auparavant adressons-lui cette respectueuse acclamation : « Salut, ô lumière descendue des hauteurs du ciel pour briller aux yeux des hommes plongés dans les ténèbres et enfermés dans les ombres de la mort, lumière plus pure que celle du soleil, plus agréable que toutes les douceurs de la vie présente! Cette lumière n'est rien moins que la vie éternelle, et quiconque y participe possède la vie. La nuit fuit la clarté des cieux, et, se cachant de frayeur devant le jour du Seigneur, lui cède l'empire. Partout est répandue la lumière indéfectible, et l'Occident croit enfin à l'Orient. Voilà le prodige que signifiait la *création nouvelle*. En effet, le *soleil de justice* dont le char parcourt l'univers, visite également tout le genre humain, à l'exemple de son Père, « qui fait lever son soleil sur tous les hommes indistinctement, » et répand sur chacun d'eux la rosée de la vérité. Le Verbe a transporté l'Occident au Levant; en clouant la mort à sa propre croix, il l'a montrée transformée en la vie; divin agriculteur, il a suspendu au firmament l'homme arraché par lui au trépas; il a changé la corruption en incorruptibilité, et, sous sa main, la terre est devenue le ciel. Comment a-t-il accompli cette rénovation? En annonçant la félicité; en excitant les peuples « à l'œuvre par excellence, en rappelant à leur mémoire qu'elle est la vie véritable; » en nous investissant du magnifique et divin héritage que nulle violence ne peut enlever; en élevant l'homme jusqu'à Dieu par la céleste doctrine; en donnant à l'intelligence humaine des lois qu'il a gravées dans notre cœur. De quelles lois l'apôtre entend-il parler? Les voici : « Tous connaîtront Dieu, depuis le plus

petit jusqu'au plus grand. Je serai un Dieu propice, dit le Seigneur, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. »

» Adoptons les lois qui portent la vie en elles : Dieu nous presse, obéissons ; connaissons-le, afin qu'il nous soit propice. Rendons-lui, quoiqu'il n'ait pas besoin de notre salaire, une âme bien purifiée, je veux dire un culte de piété, qui soit comme le loyer que lui offre notre reconnaissance pour le domicile de la terre. »

Le *Pédagogue*, destiné à l'instruction des catéchumènes, est un abrégé de la morale évangélique. Il est surtout précieux en ce qu'il représente le tableau des mœurs chrétiennes au second siècle.

Les sept livres des *Stromates*, qu'ôn appellerait aujourd'hui mélanges ou essais, traitent d'une foule de sujets divers. La science profane y est portée au plus haut degré. Les opinions philosophiques de toutes les écoles sont mises en parallèle avec les doctrines évangéliques, et viennent rendre hommage à la supériorité du Christianisme sur la philosophie. Ce que dit l'auteur sur les mœurs des premiers chrétiens, et en particulier sur le martyre, suffirait pour le classer parmi les historiens de cette époque. Toutes ces choses sont exposées et déduites avec une originalité piquante qui leur prête le plus vif intérêt. Et afin qu'on n'oublie pas que Clément ne fait briller le flambeau de la philosophie que pour conduire son lecteur à la foi, le portrait du parfait chrétien qu'il appelle Gnostique, se rencontre à chaque instant sous mille traits différents.

« Le Gnostique, dit-il dans le quatrième livre, est juste en toute circonstance, sans être dirigé par la crainte des châtiments. Il ne commettra pas le mal, lors même qu'il pourrait se soustraire à l'œil de Dieu, ce qui est impossible. De même s'il faisait le bien par le seul espoir qu'il aurait de la récompense que Dieu promet aux bons, il ne serait pas parfaitement bon. Il ne se laisse diriger ni par la crainte, ni par l'espérance. Il ne considère pas ce qu'il aura à gagner en faisant le bien. Il est uniquement entraîné par l'amour de celui qui existe éternellement. »

L'ouvrage qui a pour titre : *Quel riche sera sauvé*? contient des préceptes instructifs et touchants. La péroraison renferme un trait intéressant de la vie de saint Jean l'évangéliste. Elle mérite d'être rapportée.

« Afin d'accroître encore la confiance que je vous engage à placer dans le repentir, et de vous assurer que si vous vous repentez sincèrement, vos espérances de salut ne seront point vaines, écoutez ce qu'on nous raconte de l'apôtre saint Jean. C'est une histoire religieusement transmise et recommandée à la mémoire des fidèles. Ce saint apôtre, après la mort du tyran, revenu de l'île de Pathmos à Ephèse, fut prié de visiter les églises voisines pour y établir des évêques, pour en régler et réformer la discipline, pour choisir et ordonner prêtres ceux que l'Esprit-Saint lui désignerait. Parmi les villes qu'il visita, il s'en trouvait une voisine d'Ephèse, dont plusieurs rapportent le nom, où, tandis qu'il consolait ses frères par sa présence et par ses discours, il aperçut un jeune homme, aussi remarquable par l'élégance de son corps et la beauté de son visage que par la force de son caractère et la vivacité de son esprit; se tournant aussitôt vers l'évêque du lieu. « Je prends, lui dit-il, cette Eglise et le Christ à témoins que je vous recommande ce jeune homme de tout mon pouvoir. » L'évêque le reçut de ses mains; et, tandis que saint Jean redoublait ses recommandations et ses instances, il promit de veiller fidèlement à son instruction et à sa conduite. Cependant l'apôtre revint à Ephèse, et l'évêque ouvrit sa maison au jeune homme qui lui avait été confié. Il l'éleva, l'instruisit, l'éclaira, et lui administra enfin le baptême; mais alors s'imaginant sans doute que ces eaux saintes, qui l'avaient marqué du sceau de Dieu, lui étaient une sauve-garde assurée, et éloignaient de lui tout danger, il se relâcha de ses soins, et son attention sur la conduite de son élève devint moins vive et moins sévère. Cette liberté prématurée fut fatale à ce jeune homme, qui se mêla à des jeunes gens de son âge, oisifs, dissolus, vicieux par choix et par habitude. Les joies de la table, des festins magnifiques, l'entraînèrent d'abord; bientôt il descendit avec eux dans la rue pour y dépouiller les passants. De là, il s'abandonna à des projets de crimes encore plus grands et plus affreux. Semblable à un cheval jeune et vigoureux qui n'a point de bouche et que le mords ne peut retenir, plus ce jeune homme avait de force et de grandeur dans le caractère, plus il se lançait avec emportement dans la carrière qu'il s'était ouverte. Désespérant de son salut et ne pouvant plus aller au grand par la vertu, il y voulait aller par le crime, content, puisqu'il était perdu, de périr avec les autres. Il réunit donc les compagnons de ses débauches, en forma une bande de voleurs, et, s'en faisant déclarer le chef, il se distingua entre tous par la violence de sa conduite et l'atrocité de ses crimes.

« Cependant de nouveaux soins réclamèrent encore la présence de saint Jean dans cette ville. Il y vint donc ; et après avoir réglé et mis en ordre les affaires qui l'y avaient fait venir : « Maintenant, dit-il à l'évêque, rendez-nous le dépôt que J.-C. et moi nous vous avons confié en présence de cette église, dont vous êtes le chef et que nous avons appelée en témoignage. » L'évêque, pensant d'abord qu'on lui redemandait, par calomnie, un argent qu'il n'avait point reçu, demeurait surpris et interdit, ne pouvant croire qu'il eut en sa possession ce qu'il savait bien n'y pas avoir, et n'osant pas non plus se défier de saint Jean. Mais dès que l'apôtre, expliquant sa pensée, lui eût dit : « Je vous redemande le jeune homme que je vous ai confié ; je vous redemande l'âme de mon frère ; » le visage du vieillard se couvrit de larmes, et poussant un profond soupir, il s'écria : Il est mort ! — Comment, reprit saint Jean ! de quel genre de mort ? — Il est mort à Dieu, répartit l'évêque ; il s'est corrompu et perverti, et, ce qui est le comble du crime, il s'est fait voleur, et de l'église qu'il habitait il est passé sur une montagne voisine, où il commande une troupe d'assassins et de brigands comme lui. L'apôtre, à ce discours, déchira ses vêtements, et, se frappant la tête avec de grands cris : « J'avais certes choisi, en vous choisissant, un bon gardien pour l'âme de mon frère ! qu'on m'amène à l'instant un cheval et un guide ? » Il part aussitôt tel qu'il est de l'église ; il presse son cheval, il se hâte. Arrivé sur la montagne, et, saisi par les sentinelles des voleurs, il ne cherche point à prendre la fuite, il ne demande point qu'on l'épargne : « Saisissez-vous de moi, s'écrie-t-il, c'est pour cela que je suis venu ; conduisez-moi à votre chef. » Ce chef l'attendait tout armé ; mais il n'eut pas plutôt reconnu saint Jean qui s'approchait, que la honte le mit en fuite. Cependant saint Jean, oubliant son grand âge, le poursuivait de toutes ses forces et s'écriait en le poursuivant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père vieux et désarmé ? Ayez pitié de moi, mon fils, ne craignez point ; ni votre salut, ni votre vie ne sont encore désespérés. Je paierai votre rançon au Christ. Je donnerai ma vie pour la vôtre, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. Arrêtez-vous seulement, et croyez. Je suis envoyé par le Christ. » Le jeune homme s'arrête enfin ; il s'arrête le visage baissé vers la terre, et, jetant ses armes loin de lui, tremblant de tous ses membres, il pleure amèrement. Il embrasse le vieillard qui vient de le joindre, il expie, autant qu'il le peut, ses crimes par ses sanglots et ses gémissements ; il les lave dans l'eau de ses larmes comme dans les eaux d'un second baptême ; seulement

il cache encore sa main droite. Alors l'apôtre, l'assurant et lui protestant que le Sauveur le reçoit en grâce, le prie lui-même et se jette à ses pieds; il cherche sa main toute rouge encore du sang qu'elle a versé tant de fois, il la cherche, il la prend, il la baise comme déjà blanchie et purifiée par la pénitence, et ramène enfin un fils à l'Eglise. Là, par des prières ardentes et continuelles, par des jeûnes austères qu'il partage avec le coupable, combattant le courroux de Dieu et implorant sa miséricorde, il rassure cette âme effrayée, il la persuade, il la console par mille discours tendres et touchants, et ne la laisse point qu'il ne l'aît réconciliée avec elle-même, rendue à Dieu et à l'Eglise, pleine de force et de confiance. Grand exemple d'une pénitence sincère, admirable enseignement pour les générations à venir, trophée acquis au mystère de la résurrection future, lorsqu'à la consommation des siècles, les anges porteront sur leurs aîles, dans les habitations célestes, ceux qui se seront repentis sincèrement pendant leur vie. Quel spectacle alors s'offrira à tous les regards! D'un côté, les esprits célestes se réjouissant de leur gloire, chantant leurs louanges, leur ouvrant le ciel; de l'autre, et avant tous, le Sauveur lui-même s'avançant au-devant d'eux et les recevant avec une ineffable douceur, répandant sur eux cette lumière que les ténèbres n'obscurcissent point, et qui dure autant que l'éternité, les conduisant enfin dans le sein de son Père, dans la vie éternelle, dans la possession du royaume des cieux. Celui qui croit aux promesses divines, et, partageant la foi des disciples de Dieu, s'assure et se confie dans les paroles des prophètes, des évangélistes et des saints; qui, réglant sa vie sur leur doctrine, leur prêtant une oreille attentive, et fidèle, conforme à cette doctrine sacrée sa conduite et toutes ses œuvres, en verra à la fin l'accomplissement; et la vérité brillera sans voile à ses yeux. Oui, si vous ouvrez votre cœur à l'ange de la pénitence, si vous l'y recevez avec joie, si vous ne l'en bannissez plus, votre âme, en se séparant de son corps, ne devra rien à la justice divine, et, lorsque le Sauveur, environné de l'armée céleste, apparaîtra au monde expirant, dans tout l'éclat de sa majesté, vous n'éprouverez aucune confusion des péchés que vous aurez expiés, aucune crainte des feux de l'enfer; mais si, au contraire, vous demeurez dans vos vices, si vous vous y plaisez et que vous vous y enfoncez chaque jour davantage, si vous repoussez avec dureté le pardon que le Sauveur vous offre avec indulgence, n'accusez personne de votre perte, n'en accusez ni Dieu, ni vos richesses; c'est votre âme qui s'est perdue et vous a perdu avec elle. Tournez vos regards

et vos soins vers le salut, désirez-le ardemment, demandez avec sollicitude que la force divine vienne en aide à votre faiblesse; votre Père qui est dans les cieux vous inspirera un vrai repentir et vous donnera la vie éternelle. A lui donc, par son fils J.-C., roi des vivants et des morts; à lui, par son fils et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, éternelle majesté maintenant et toujours dans les générations des générations et dans les siècles des siècles. Amen. »

Pour résumer un jugement sur Clément d'Alexandrie, nous dirons qu'on loue en lui une vaste érudition, un style toujours plein et souvent éloquent.

Origène. (185—253.)

Origène, son disciple et son successeur, est un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il naquit à Alexandrie, l'an 185. Saint Léonide, son père, se chargea de lui donner les premières leçons d'une éducation chrétienne. Origène répondait à ses soins par les plus heureuses dispositions, et le charmait par sa piété au point qu'il arriva à Léonide de s'approcher de son jeune fils pendant qu'il dormait, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect, comme un sanctuaire où résidait l'esprit de Dieu. Origène n'avait pas encore dix-sept ans qu'il étonnait déjà par l'étendue et la précision de ses connaissances. Grand homme dès son enfance, dit saint Jérôme. Ce Père affirme qu'outre les Saintes-Ecritures, dont son père lui avait appris la lettre et l'esprit, il savait très-bien la philosophie tout entière. Elle embrassait la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique, la rhétorique, l'histoire de toutes les sectes de philosophes. Il fallait bien qu'il y eût dans ce jeune homme un savoir extraordinaire, puisque Démétrius, évêque d'Alexandrie, lui confia, à l'âge de dix-huit ans, la direction de l'école de cette ville, dont l'érudition et l'éloquence de Clément avait si fort accru la célébrité. Bientôt sa réputation éclipsa celle de tous ses prédécesseurs. Elle parvint à la cour. L'empereur Alexandre et Mammée, sa mère, voulurent le connaître. Porphyre, célèbre par ses calomnies contre l'Eglise, témoigna une égale curiosité pour l'entendre. Origène était alors en Palestine, où la persécution l'avait forcé de chercher un asile. Les évêques de cette contrée, réunis en concile, et présidés par saint

Alexandre, évêque de Jérusalem, l'obligèrent, quoiqu'il ne fût encore que laïque, d'instruire le peuple en leur présence et d'expliquer les Saintes-Ecritures. Par là, il se préparait à instruire l'Eglise tout entière par les excellents ouvrages sortis de sa plume.

Les païens s'alarmèrent de tant de mérite. Dénoncé aux magistrats, obligé de changer à tous moments de maison pour échapper à ses persécuteurs, saisi par une populace furieuse, traîné par les rues, il courut souvent le risque de sa vie.

La mort de Sévère ayant rendu quelque paix à l'Eglise, Origène fit un voyage à Rome, poussé par le désir de voir cette église si ancienne; et, peu de temps après, il revint à Alexandrie reprendre son école. Sa renommée, qui augmentait tous les jours, attirait sans cesse près de lui un prodigieux concours d'auditeurs de tout âge et de tout rang.

Les hérétiques et les philosophes s'empressaient eux-mêmes à son instruction, et il les conduisait insensiblement par l'attrait des études profanes à la connaissance de l'Evangile. Il enseignait aux uns les belles lettres, aux autres l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie; puis, expliquant les écrits des poëtes ou des philosophes, discutant les opinions des différentes sectes, il en montrait les erreurs, et faisait ressortir ce qu'il trouvait dans leurs maximes de conforme aux vérités chrétiennes.

Voici un trait qui prouve la haute idée que l'on avait conçue du mérite d'Origène. Etant un jour entré dans l'école de Plotin, ce philosophe, tout habile qu'il était, fut déconcerté en le voyant, s'arrêta tout court et refusa de continuer. Il reprit à la fin son discours sur les instances de son illustre auditeur, et profita de cette occasion pour lui donner des louanges où il y avait autant d'esprit que de vérité.

Malgré les fatigues de son emploi, Origène était encore en état d'occuper sept sténographes qui écrivaient chaque jour sous sa dictée, et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que la fécondité de son génie ne l'empêchait point de mettre chaque chose à sa place et de rendre toutes ses pensées avec une énergie et une facilité qui feront l'admiration de tous les siècles. Son application à l'étude n'était presque jamais interrompue, la variété dans les objets de son travail était l'unique délassement qu'il se permît.

Partout il était environné de disciples et il n'y avait

aucun lieu où il ne laissât des traces de son immense érudition.

On vit sortir de son école un grand nombre de saints évêques qui occupèrent avec distinction les sièges les plus importants et une foule de docteurs et de prêtres qui éclairèrent l'Eglise par leurs lumières autant qu'ils l'honorèrent par leurs vertus. Plusieurs de ses disciples avaient souffert le martyre dans la persécution de Sévère, et beaucoup le souffrirent dans la suite. C'est dans ces circonstances surtout qu'il faisait éclater l'ardeur de son courage et la vivacité de sa foi. Il visitait ses disciples dans les fers, les accompagnait à l'interrogatoire et jusqu'au lieu du supplice, les encourageait par des signes, et, quand il était nécessaire, par des discours animés, ne craignant pas de s'exposer ainsi à la fureur des païens.

Origène avait composé une immense quantité d'ouvrages. Le nombre en est si grand, ont dit saint-Jérôme et Vincent de Lérins, qu'il est devenu très-difficile, non-seulement de les lire tous, mais de les recueillir. Ceux qui nous restent sont des *Commentaires* et des *Homélies* sur l'Ecriture sainte, une touchante *Exhortation au Martyre*, *Un Traité de la Prière*, etc., et enfin le fameux *Traité contre Celse.* C'est une apologie de la religion chrétienne, que Bossuet appelle le plus exact et le plus savant des ouvrages d'Origène.

Eusèbe renvoie à ce livre tous ceux qui voudront connaître le christianisme, et affirme que non-seulement toutes les difficultés proposées avant lui contre sa vérité, mais que toutes celles qui pourraient s'élever dans la suite s'y trouvent à l'avance combattues et réfutées victorieusement.

Le philosophe Celse se vantait de lui avoir porté le coup mortel par son livre publié sous le titre de *Discours véritable.* En effet, l'ouvrage était composé avec beaucoup d'artifice. Son titre semblait justifié par un ton de franchise, et surtout par un caractère d'assurance propre à éloigner tous les doutes. Une érudition fastueuse appuyait de tout son poids une argumentation vive, serrée, qui avait épuisé toutes les ressources du sophisme, et l'apparente austérité du sujet s'y trouvait tempérée adroitement par une piquante ironie qui lui assurait des lecteurs dans toutes les classes de la société. Ce n'étaient plus les fausses interprétations données par l'ignorance et par le fanatisme des peuples à une religion qui enveloppait ses mystères des ombres du secret; nos premiers apologistes l'avaient tirée du sanctuaire : c'était la philosophie et la raison armées de nos propres aveux, s'avançant contre la re-

ligion nouvelle en connaissance de cause, procédant par une marche régulière, sapant dans ses bases l'édifice tout entier de la foi chrétienne, la mettant au creuset, l'attaquant dans son principe, dans ses dogmes, dans son histoire et ses institutions.

L'Eglise commençait à s'alarmer d'un si dangereux adversaire. Origène se chargea de la défendre. Sa réputation portée aussi loin que l'empire romain ; soixante ans de travaux et de triomphes ; la confiance des fidèles, des évêques eux-mêmes qui avaient voulu l'entendre, lorsqu'il n'était encore que simple laïque, expliquer les écritures; les vœux de l'amitié; tout déférait à ce grand homme l'honneur d'entreprendre une si belle cause. Origène publia sa réponse, et il resta démontré à tous les siècles que la vérité, sortie victorieuse d'un combat en apparence si redoutable, n'avait pas plus à craindre les sophistes que les bourreaux.

Le savant apologiste ne se contente pas de détruire les objections de son adversaire, qu'il poursuit pied-à-pied, au risque même de revenir quelquefois sur ses pas, parce que Celse le ramène souvent aux mêmes objections; il établit doctement la vérité de la religion chrétienne. Il la démontre par le raisonnement, par les faits, par les prophéties, par les miracles, par les mœurs de ses disciples; et ce vaste cercle est toujours parcouru avec une inébranlable fermeté.

Le début est remarquable par le ton d'une franchise courageuse que donnait à l'auteur la supériorité de sa cause. « Jésus-Christ, notre Sauveur et notre maître, accusé calomnieusement par de faux témoins, ne répondit pas ; il savait bien que sa vie entière lui tenait lieu d'apologie, et parlait plus haut que ses accusateurs. Et vous voulez, pieux Ambroise (*son compagnon d'étude et son ami*), que je réponde aux invectives que Celse s'est permises contre les Chrétiens et contre la foi de leur Eglise, comme si elles ne se réfutaient pas d'elles-mêmes; comme si notre doctrine, plus éloquente que tous les écrits, ne confondait pas la calomnie, ne lui ôtait pas jusqu'à l'ombre de la vraisemblance. »

Le morceau qu'on va lire fera juger du corps de l'ouvrage.

« Pourtant le voilà qui vient à l'histoire de Moïse. Mais c'est pour faire le procès à ceux qui en donnent des explications allégoriques. Mais ce judicieux critique, ce grand homme, qui intitule son écrit *Discours véritable*, ne serait-on pas fondé à lui dire : Vous qui découvrez de si beaux mystères dans les étranges aventures que vos sages poëtes, que vos graves phi-

losophes nous racontent de ces prétendus dieux, incestueux, parricides, bourreaux ou victimes; d'où vient que vous déplorez l'aveuglement de ceux qui ont reçu les lois de Moïse, qui ne nous apprend rien de pareil de Dieu ni des saints anges, et n'a même jamais eu à mettre sur le compte d'aucun homme, quelque coupable qu'il pût être, rien d'égal à ces fameux exploits dont vous composez l'histoire d'un Saturne ou d'un Jupiter, père des Dieux et des hommes?

» Proposons ce défi à nos adversaires : Qu'ils comparent livre à livre, d'un côté les productions réunies d'un Linus, d'un Musée, d'un Orphée, d'un Phérécide; de l'autre Moïse seul. Qu'ils établissent un parallèle de leurs histoires avec la sienne, de toutes leurs morales avec ses lois et ses enseignements; et que l'on essaie qui, d'entre eux tous, sera plus propre à opérer, sur les mœurs, la plus salutaire réforme.

» De plus, que l'on fasse attention que ces écrivains préconisés par Celse, tenant leur philosophie cachée dans les ombres du sanctuaire, l'ont renfermée sous le voile des emblèmes et des allégories qui la rendent peu accessible au commun des lecteurs; au lieu que Moïse, en orateur consommé, toujours plein de son sujet, ne dit rien, dans son Pentateuque, qui n'intéresse également la multitude et les savants; la multitude qui n'y trouve que des leçons de la plus saine morale; les savants, qui peuvent percer plus avant et y découvrir les principes des plus hautes spéculations. Aussi toute la sagesse de vos grands hommes n'a-t-elle pu empêcher la perte de leurs ouvrages, qui assurément se seraient mieux conservés, si l'utilité en avait paru sensible, au lieu que les livres de Moïse, encore entiers, ont fait sur les esprits une impression telle, que des lecteurs même étrangers à la religion des Juifs, ont bien su y reconnaître l'ouvrage de Dieu, créateur de l'univers, dont Moïse, ainsi qu'il l'annonce, ne fut que l'organe. Il convenait sans doute que celui qui avait tiré le monde du néant, voulant lui donner des lois, imprimât à ses paroles une vertu capable de se faire sentir à tous les hommes.

» Celse en vient enfin à Jésus, fondateur de la société des Chrétiens. Il dit qu'*ayant paru au monde depuis fort peu d'années, il y a été le premier auteur de cette doctrine, et qu'il a passé parmi les chrétiens pour le fils de Dieu.* — Je l'arrête dès la première ligne : Puisqu'il n'y a pas si longtemps, puisqu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années que Jésus a paru dans le monde, comment a-t-il pu se faire autrement que par l'intervention de Dieu, com-

ment, dis-je, a-t-il pu se faire que, depuis ce petit nombre d'années que Jésus a commencé de prêcher sa doctrine, elle se soit répandue par tout l'univers au point qu'une foule de Grecs et de Barbares, de savants et d'ignorants, l'aient embrassée jusqu'à consentir à perdre la vie plutôt que d'y renoncer. Que l'on nous cite une autre croyance religieuse, quelle qu'elle soit, de laquelle on puisse en dire autant : preuve irrécusable que c'est là l'œuvre de Dieu. Je n'ai garde de rien exagérer en faveur de ma religion ; mais je ne crains pas d'avancer que personne ne peut rendre la santé au corps sans l'assistance de la Divinité, et l'on croira que, si quelqu'un vient à bout de guérir les âmes des vices qui les infectent, de leur intempérance, de leur injustice, de leur mépris pour la Divinité, que s'il réussit à faire pratiquer la vertu et la religion, je suppose à cent personnes, il puisse opérer un tel prodige sans le secours de la Divinité? Tout homme sensé qui réfléchira sur ce que je viens de dire, sera convaincu qu'il n'arrive au monde rien de bon que par l'ordre de la Providence. Appliquons ce principe à la révolution que Jésus-Christ a opérée dans le monde. Que l'on considère les mœurs actuelles des chrétiens et celles où ils vivaient auparavant ; à quel désordre de passions, à quel excès de corruption, de libertinage et d'impiété ils se trouvaient tous livrés, avant de s'être laissé séduire, comme parlent Celse et ses adhérents, par cette religion qu'ils accusent d'être la perte du genre humain. Depuis qu'ils l'ont embrassée, quelle différence! quel empire sur toutes les passions, au point qu'il n'est pas rare parmi nous d'en voir qui portent la perfection dans la vertu jusqu'à s'abstenir même des plaisirs légitimes! Un plan de religion tel que Jésus l'a conçu était au-dessus des forces humaines; il l'a exécuté : un homme pourrait-il faire rien de semblable? Car, dès le commencement, tous les obstacles imaginables s'opposaient aux progrès de sa doctrine; rois, empereurs, généraux d'armée, magistrats, peuples, soldats, en un mot tout ce qui avait quelque autorité ou quelque puissance dans le monde, lui ont déclaré la guerre. Plus forte que tous ses ennemis, elle a triomphé : elle s'est soumis toute la Grèce et une grande partie des Barbares, elle a engagé une multitude innombrable d'hommes à adorer Dieu.

» Celse invective contre l'auteur de notre religion, lui reprochant d'être *né d'une pauvre villageoise qui ne vivait que du travail de ses mains*. Je sais bien que, dans l'ordre commun des choses, la noblesse de l'extraction et l'illustration de la

patrie, les soins donnés à l'éducation, les richesses et les dignités que les ancêtres ont possédées, contribuent à donner aux hommes de l'éclat et de la célébrité; mais lorsque, sans être soutenu par aucun de ces moyens, avec tout ce qu'il y a de plus contraire, on parvient à s'élever de soi-même, à remplir la terre de son nom, à remuer tous les cœurs, à mettre tout l'univers en mouvement, n'est-on point porté, dès le premier aperçu, à conjecturer qu'un tel changement suppose un grand caractère, soit d'habileté, soit d'éloquence? Que de cette proposition générale l'on en vienne à une application particulière, ne demandera-t-on pas comment un homme né dans la pauvreté, dénué de toutes les ressources de l'éducation, sans aucune teinture des arts et des sciences qui servent à convaincre les esprits et à toucher les cœurs, a pu entreprendre d'établir une religion nouvelle, d'abolir les croyances de son pays, sans cependant déroger à l'autorité de ses prophètes, de renverser les coutumes religieuses des Grecs? On demandera où le même homme, qui, de l'aveu de ses détracteurs, ne dut rien à aucun homme, a pu puiser les connaissances également certaines et sublimes qu'il est venu apporter au monde, sur l'essence divine, sur les jugements de Dieu, sur les châtiments destinés au crime, sur les récompenses préparées à la vertu; persuader les savants comme les ignorants, les esprits les plus relevés comme les plus grossiers, les hommes les plus capables d'examiner par eux-mêmes et de juger une doctrine dont la première vue n'offre rien que de rebutant? Un habitant de Sériphe reprochait à Thémistocle qu'il devait sa réputation non à ses vertus guerrières, mais à sa patrie. Celui-ci répondit: « Il est vrai que si j'étais né à Sériphe, je n'aurais pas acquis tant de renommée; mais vous, quand vous seriez né à Athènes, vous n'auriez jamais été Thémistocle. » Et notre Jésus, à qui l'on reproche d'être né dans un hameau non de la Grèce, ni d'aucun pays tant soit peu notable, d'avoir eu pour mère une femme pauvre, réduite à gagner sa vie par le travail de ses mains, d'avoir été contraint lui-même à fuir en Egypte, d'avoir exercé un vil métier dans une terre étrangère, notre Jésus, en quelque sorte le dernier des Sériphéens; c'est lui qui a ébranlé, qui a changé l'univers, qui a fait ce que n'ont pu ni un Thémistocle, ni un Platon, ni tout ce qu'il y eut jamais de sages, de capitaines et de potentats!

» Pour peu qu'on réfléchisse, on ne verra pas sans étonnement que, du sein de l'ignominie, Jésus se soit élevé au

comble de la gloire, et qu'il ait effacé les plus illustres personnages. On en trouve peu qui se soient rendus célèbres à la fois par plusieurs endroits différents; l'un est fameux par sa sagesse, un autre par ses talents militaires : Jésus, outre tant d'autres vertus, s'est fait admirer et par sa sagesse et par ses prodiges, et par l'autorité de ses lois. Pour se faire des disciples, il n'a employé ni la violence, ni la tyrannie qui proclame la révolte, ni l'audace du brigandage qui arme des satellites ; il ne s'est servi ni de l'opulence qui paie des flatteurs, ni d'aucun des artifices ordinaires à l'imposture : il ne s'est montré que comme le docteur d'une religion, d'une science toute divine qui apprend à mériter les faveurs du ciel.

» Ni Thémistocle, ni aucun autre fameux personnage, n'ont trouvé d'obstacles à la gloire. Mais Jésus, outre ceux dont nous venons de parler, et qui étaient en effet de nature à retenir dans l'obscurité le plus heureux génie, l'ignominie de ses souffrances et sa mort sur la croix étaient bien faites, ce semble, pour anéantir toute celle qu'il aurait pu acquérir auparavant, pour le couvrir du titre d'imposteur, et détourner à jamais de sa religion tous ceux qui auraient pu se laisser séduire par lui, comme le prétendent les ennemis de sa doctrine.

Si donc ses disciples n'avaient pas été les témoins de sa résurrection et des miracles qui l'accompagnèrent, s'ils n'avaient pas été pleinement convaincus de sa divinité, conçoit-on qu'ils eussent pu consentir à s'exposer à tous les dangers qui les menaçaient d'une fin pareille à celle de leur maître, à les braver, à quitter leur patrie pour aller par le monde prêcher la doctrine que Jésus-Christ leur avait enseignée? Non. Pour peu qu'on examine ce fait de sang-froid, personne au monde n'imaginera que les apôtres aient choisi à dessein un genre de vie errante et vagabonde, pour se faire les prédicateurs d'un Dieu crucifié, sans la ferme confiance, que leur maître seul pouvait donner, qu'ils étaient obligés non-seulement de vivre eux-mêmes conformément à ses préceptes, mais d'y faire vivre les autres. Car, dans la situation actuelle des choses, ce que l'on avait à attendre en voulant établir de nouveaux dogmes et en les prescrivant à tous, c'était de s'attirer la haine de tous, et par conséquent vouloir courir à la mort. Croira-t-on qu'ils fussent assez aveugles pour ne pas voir à quel dénouement allait aboutir la prédication d'un Evangile qui tendait à prouver non-seulement aux Juifs, par les écrits des prophètes, que Jésus était le Messie prédit par leurs oracles, mais à persuader à tous les peuples du monde qu'un homme

crucifié la veille avait souffert volontairement la mort, qu'il s'était dévoué pour le salut des hommes, afin de les arracher à la tyrannie du démon ? »

Les plus belles vertus du christianisme honorèrent constamment la vie d'Origène, et semblèrent rehausser encore l'éclat de ses talents. Il fut, comme nous l'avons vu, confesseur de la foi dans les temps de persécution, et sut inspirer à un grand nombre de chrétiens le désir de souffrir pour Jésus-Christ. Quelques erreurs qui lui échappèrent, sur l'éternité des peines et sur d'autres points, donnèrent lieu dans la suite à des sectaires de s'appuyer de son autorité. C'est de là que leur vint le nom d'*Origénistes*. Pour lui il n'eut jamais cette opiniâtreté qui fait les hérétiques, et il mourut dans la communion de l'Eglise, à Tyr, en 253.

APOLOGISTES LATINS.

Tertullien. (150 ou 160—245.)

Ainsi les Pères grecs, et surtout Origène, ont repoussé avec un grand talent et une vaste science toutes les attaques dirigées contre la religion. Mais Tertullien, non moins instruit peut-être, a procuré aux Latins, par la grandeur de son génie, une supériorité remarquable. Il était né à Carthage, vers 150 ou 160, d'un centurion qui servait dans la milice d'un proconsul d'Afrique. Doué d'une imagination facile à s'enflammer, d'un esprit pénétrant et droit, et enfin d'une grande puissance d'élocution, il obtint des succès comme avocat et comme professeur de rhétorique. Ces deux carrières conduisaient infailliblement aux honneurs. La beauté de son génie les lui promettait, s'il fût resté dans le paganisme. Mais à côté de lui grandissait une religion sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, passant des catacombes à l'échafaud et de l'échafaud au triomphe. Il avait senti d'ailleurs le néant de la gloire humaine ; les folles dissipations dans lesquelles il avait précipité sa jeunesse ne lui laissaient que dégoût et amertume. Le Christianisme lui offrait de nobles luttes pour déployer toute l'étendue de ses forces, et un joug salutaire pour comprimer des penchants qu'il n'avait pas su maîtriser jusque-là. Il se sentit donc attiré aux idées chrétiennes, d'abord par ce vide que laisse en nous le désordre, et ensuite par le spectacle de la constance que montraient les disciples de Jésus-Christ en mourant pour la défense de leur foi.

La raison lui disait qu'il fallait en croire des témoins si héroïques et si sincères, et qu'il n'y a qu'une conviction profonde qui souffre et meure pour des faits et des principes.

Tertullien se convertit, vers 185, et il devint prêtre de Rome ou de Carthage. Il publia son *Apologétique* vers l'an 199. Il l'adressa aux magistrats romains, soit à ceux mêmes qui siégeaient dans la capitale de l'empire et du monde, soit plutôt au proconsul et aux autres officiers qui tenaient leur tribunal à Carthage.

« L'*Apologétique*, dit Fleury, est la plus ample et la plus fa- » meuse de toutes les apologies des chrétiens. » Saint Augustin et saint Jérôme ont vanté la prodigieuse érudition de l'auteur, son éloquence mâle et généreuse, toute en raisonnements, en images, en mouvements pathétiques. Fière et imposante, elle attache l'esprit par l'élévation des principes, la profondeur, quelquefois même la hardiesse des pensées, et le cœur par une sorte de mélancolie sombre et presque dramatique, qui la rend plus intéressante encore; c'est celle du héros calme, mais sensible, qui marche à la mort en bravant ses assassins, mais en déplorant l'iniquité de ses juges. Vincent-de-Lérins le nomme sans difficulté le premier écrivain de l'Eglise latine. Il ne voit personne à qui le comparer sous les rapports de l'érudition tant sacrée que profane. Il se plaît à louer la vivacité de son esprit, la véhémence entraînante de sa dialectique toujours irrésistible, soit dans l'attaque, soit dans la défense, l'énergie inimitable de son style et l'éclat de ses sentences. Sa plume est la foudre; elle brille, elle tonne, elle renverse, et ne laisse dans les lieux qu'elle frappe que des ruines. Sa critique n'est pas seulement la lumière qui éclaire, c'est la flamme qui dévore. Lactance, qui juge sa diction plus sévèrement, n'en rend pas moins hommage à sa prodigieuse science et aux services qu'il a rendus. Nous ne désavouerons pas en effet que le style de Tertullien est dur à force de vigueur, obscur à force de précision, enflé même, si l'on veut, parce que l'idiôme qu'il parle, quelque riche qu'il soit, secondant mal la grandeur de sa pensée et la chaleur de son sentiment, il sort de la règle et de l'usage pour se créer un langage nouveau. Au reste, ces défauts, qui tiennent à son pays autant qu'à son propre génie, sont rachetés par tant de beautés, qu'on peut les exagérer même sans nuire à la réputation de l'auteur.

Balsac compare son éloquence à l'ébène qui tire son prix de sa

couleur noire; il dit que son style est de fer, mais qu'avec ce fer il a forgé d'excellentes armes. Selon M. de Châteaubriand, de fréquents barbarismes, une latinité africaine, déshonorent ce grand orateur. Il tombe souvent dans la déclamation et son goût n'est jamais sûr : néanmoins il est le Bossuet des Pères, de même que saint Ambroise en est le Fénélon.

Quant à la conduite de l'ouvrage, elle est sans reproche; la méthode en est régulière, la marche vive et pressante, les matières sagement graduées. Les conséquences les plus décisives viennent toujours s'y enchaîner aux principes les plus lumineux. L'esprit, le bon sens, l'érudition s'y font remarquer également. L'imagination vive et brillante de l'auteur fait à tout moment jaillir de sa pensée des expressions éclatantes, souvent des traits de génie qu'il devient difficile de transporter dans toute autre langue.

C'est dès l'exorde qu'il s'élève comme il convenait à son génie et à la noble cause qu'il avait à défendre.

« S'il ne vous est pas libre, souverains magistrats de l'empire romain, qui dispensez publiquement la justice dans le lieu le plus éminent de cette ville, sous les yeux de la multitude, d'instruire et d'examiner notre cause; si, pour cette seule affaire, votre autorité craint ou rougit de rechercher publiquement la justice; si, enfin, la haîne du nom chrétien, trop portée comme nous l'avons déjà vu, aux délations domestiques, s'oppose à notre défense devant les tribunaux, qu'il soit permis au moins à la vérité de parvenir à vos oreilles par la voie secrète de nos modestes réclamations. Elle ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne pas. Etrangère ici-bas, elle n'ignore point que parmi des étrangers il se rencontre facilement des ennemis. Elle a une autre origine, une autre demeure, d'autres espérances, d'autres faveurs, une autre dignité. Tout ce qu'elle demande c'est de ne pas être condamnée sans qu'on l'ait entendue. »

Tertullien développe avec une noble énergie ses moyens de défense.

« Si vous avez la certitude, dit-il, que nous sommes de grands criminels, pourquoi nous traiter autrement que nos semblables, c'est-à-dire autrement que les autres criminels? Aux mêmes crimes, sans doute, les mêmes châtiments. Les autres accusés peuvent se défendre, et par leur bouche, et par une protection vénale; ils ont

toute la liberté de contester et de répliquer, parce que la loi défend de condamner personne sans l'avoir entendu. Les chrétiens sont les seuls auxquels la parole soit interdite. Pour les condamner on n'attend qu'une chose, une chose nécessaire à la haîne publique, c'est qu'ils avouent leur nom; quant à l'information du crime, on n'y songe pas. Qu'il s'agisse au contraire de tout autre criminel, il ne suffit pas qu'il se déclare homicide, sacrilège, incestueux ennemi de l'Etat, ce sont là les beaux titres dont on nous honore; avant de prononcer, vous interrogez rigoureusement sur les circonstances, la qualité du fait, le lieu, le temps, la manière, les témoins, les complices. Rien de tout cela dans la cause des chrétiens. Cependant ne faudrait-il pas également leur arracher l'aveu des crimes qu'on leur impute, de combien d'enfants égorgés ils se seraient nourris, combien d'incestes ils auraient commis au milieu des ténèbres, quels cuisiniers, quels chiens auraient été leurs complices? Gloire incomparable, en effet, pour un magistrat, que de déterrer un chrétien qui aurait déjà mangé cent enfants!

» Mais que dis-je? nous avons entre les mains la preuve que l'on a même défendu d'informer contre nous. Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, après avoir condamné à mort plusieurs chrétiens, en avoir dépouillé d'autres de leurs emplois, effrayé cependant de leur multitude, sollicita de l'empereur Trajan des instructions pour l'avenir. Il expose dans sa lettre que tout ce qu'il a découvert sur les mystères des chrétiens, outre leur entêtement à ne pas sacrifier, se borne à ceci : ils s'assemblent avant le jour pour chanter des hymnes en l'honneur du Christ, leur Dieu, et entretenir parmi eux une exacte discipline. Ils défendent l'homicide, la fraude, l'adultère, la trahison, et généralement tous les crimes. Trajan répondit qu'il ne fallait pas les rechercher, mais seulement les punir quand ils seraient dénoncés. Etrange jurisprudence! monstrueuse contradiction! Trajan défend de rechercher les chrétiens, parce qu'ils sont innocents, il ordonne de les punir comme coupables, il épargne et il sévit, il dissimule et il condamne! Pourquoi vous contredire si grossièrement? Si vous condamnez les chrétiens, pourquoi ne pas les rechercher? et si vous ne les recherchez point, pourquoi ne pas les absoudre? Dans toutes les provinces il y a des postes militaires afin de poursuivre les voleurs. Contre les crimes de lèse-majesté, contre les ennemis publics, tout homme est soldat. La recherche doit s'étendre à tous les complices et à tous les confidents. Le chrétien est le seul contre lequel la perquisition est interdite, en même temps la dénonciation permise,

comme si la recherche pouvait amener autre chose que la dénonciation. Vous condamnez un chrétien dénoncé et vous défendez de le rechercher! Il est donc punissable, non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il a été découvert. Vous violez toutes les formes dans le jugement des chrétiens, vous mettez les autres à la question pour les faire avouer, et les chrétiens pour les contraindre à nier. Assurément, si le nom de chrétien était un crime, nous le nierions et vous emploiriez les tourments pour nous forcer à l'avouer, mais ne dites pas qu'il serait inutile d'arracher aux chrétiens l'aveu de leurs forfaits, parce que le nom de chrétien emporte et prouve tous les crimes. Qu'un homicide avoue son crime, vous le forcez encore à déclarer les circonstances, quoique vous n'ignoriez pas ce que c'est qu'un homicide. Votre injustice redouble dès qu'avec une pareille opinion des chrétiens vous les obligez, par la violence, à nier qu'ils soient chrétiens, pour leur faire nier avec leur nom tous les crimes que ce seul nom vous paraît renfermer.

» Serait-ce par hasard que vous répugneriez à frapper des hommes que vous regardez comme des scélérats? Vous dites à ce chrétien homicide : Niez. Persiste-t-il à se déclarer chrétien, vos verges déchirent le sacrilège; mais si vous n'agissez pas ainsi envers les coupables, vous nous jugez donc innocents, et puisque nous sommes innocents, pourquoi ne nous permettez-vous pas de persister dans une déclaration que la nécessité seule condamne à défaut de la justice? Un homme élève la voix : JE SUIS CHRÉTIEN! ce qu'il est il le proclame; vous, vous voulez entendre ce qu'il n'est pas. Assis sur vos tribunaux pour obtenir l'aveu de la vérité, nous sommes les seuls auxquels vous imposiez le mensonge. Vous demandez si je suis chrétien; je réponds que je le suis, et vous m'appliquez à la torture! votre torture veut donc me corrompre? J'avoue, et vous ordonnez la question! que feriez vous donc si je niais? Vous ne croyez pas facilement les autres lorsqu'ils nient, pour nous, à peine avons nous dit NON, vous voilà convaincus.

» Un tel renversement de l'ordre doit vous inspirer la crainte qu'il n'y ait quelque force secrète qui vous porte à agir contre toutes les formes, contre la nature même des jugements, contre les lois : car, si je ne me trompe, les lois ordonnent de découvrir les coupables, non de les cacher, de les condamner quand ils ont avoué, non de les absoudre : c'est ce que veulent les décrets du sénat et les édits des empereurs. »

On reprochait aux chrétiens de ne pas honorer l'empereur :

« Nous, chrétiens, nous invoquons pour le salut des empereurs un Dieu éternel, un Dieu véritable, un Dieu vivant, un Dieu dont les empereurs eux-mêmes doivent redouter la colère plus que celle de tous les dieux réunis. Peuvent-ils ignorer de qui ils tiennent l'empire, comme ils sont entrés dans le monde, qui leur a donné la vie ? Ils sentent bien qu'il n'y a d'autre Dieu que lui, qu'ils dépendent de lui seul, placés au second rang, les premiers après lui, avant et par-dessus tous les dieux. En effet, supérieurs à tous les hommes vivants, comment ne seraient-ils pas au-dessus de tous les morts ? Ils connaissent les bornes de leur pouvoir ; ils comprennent qu'ils ne peuvent rien contre celui par lequel ils peuvent tout. Qu'il déclare la guerre au ciel cet empereur en démence, qu'il le traîne captif à son char de triomphe, qu'il mette garnison dans le ciel, qu'il rende le ciel tributaire ! Rêverie extravagante ! Il n'est grand qu'autant qu'il reconnaît son maître dans le Dieu du ciel. Il appartient, lui aussi, au Dieu de qui relèvent le ciel et toutes les créatures. C'est par lui qu'il est empereur ; par lui qu'avant d'être empereur il est homme. Il tient sa couronne du Dieu dont il tient la vie. Les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce quelles sont pures, la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien, sans ministre qui nous enseigne des formules de prières, parce que chez nous c'est le cœur qui prie, nous demandons pour les empereurs, quels qu'ils soient, une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les armées, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde ; enfin, tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut ambitionner.

» Vœux magnifiques !... Je ne puis les adresser qu'à celui qui a le pouvoir de m'exaucer, parce qu'il est l'unique dispensateur des grâces, parce que je suis le seul qui aie le droit de les obtenir, comme son serviteur, comme son adorateur, prêt à être immolé pour sa foi. Je lui offre la plus précieuse victime qu'il m'a demandée lui-même, la prière partie d'une âme innocente, d'une chair pudique, inspirée par l'Esprit-Saint. Loin de ses autels quelques grains d'un vil encens, les parfums de l'Arabie, quelques gouttes de vin, le sang d'un bœuf languissant qui appelle la mort : mais mille fois plus que toutes ces souillures, loin de ses autels une conscience infecte ! Une merveille qui m'étonne toujours, c'est que parmi vous les prêtres les plus corrompus choisissent les victimes les plus pures, et que l'on examine plutôt les entrailles des animaux que le cœur des sacrificateurs. Tandis que nous épanchons ainsi notre âme devant Dieu, déchirez-nous, si vous le

trouvez bon avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, que vos flammes nous caressent de leurs langues dévorantes, que vos poignards se plongent dans notre gorge, que vos bêtes féroces bondissent sur nous; la seule attitude du chrétien en prière vous témoigne qu'il est prêt à tout souffrir! Courage donc, zélés magistrats! arrachez à cet homme une âme qui invoque son Dieu pour le salut de l'empereur!... La vérité, le dévouement à Dieu, voilà donc nos crimes! »

On leur reprochait aussi d'être les ennemis des autres hommes. Tertullien fait cette réponse sublime :

« Si, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr? S'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent pour ne pas leur ressembler, qui nous sera-t-il permis d'offenser? Vous-mêmes je vous établis juges : combien de fois vous êtes-vous déchaînés contre les chrétiens, autant pour assouvir vos haines personnelles que pour obéir à vos lois? Combien de fois n'a-t-on pas vu le peuple, sans attendre vos ordres, de son propre mouvement, se ruer précipitamment sur nous, des torches dans les mains, ou armé d'une grêle de pierres? Dans la fureur des bacchanales, on n'épargne pas même les chrétiens qui ne sont plus. Oui, l'asile de la mort est violé! Du fond des sépulcres où ils dorment, on arrache nos cadavres, quoique déjà méconnaissables, quoique déjà en pourriture, pour multiplier et disperser ces lambeaux! Etrange acharnement qui nous poursuit jusque dans le sommeil de la mort! Avez-vous remarqué cependant que nous ayons jamais cherché des représailles? Une seule nuit, et quelques flambeaux, en faudrait-il davantage pour nous assurer une large satisfaction, s'il nous était permi de repousser le mal pour le mal? Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine recoure, pour se venger, à des feux allumés par la main des hommes, ni qu'elle s'afflige des épreuves qui la mettent en lumière! Que si, au lieu de conspirer dans l'ombre nous levions publiquement l'étendard, nous ne manquerions ni de force ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit, renfermée, après tout, dans ses limites, est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'a d'autres limites que l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons l'empire, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos bourgades, vos conseils, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, la place publique; nous ne

vous laissons que vos temples. Quelle guerre ne serions-nous pas capables d'entreprendre même à forces inégales, nous qui nous laissons égorger si volontiers, si, dans notre doctrine, il ne valait pas mieux souffrir la mort que de la donner? Sans même prendre les armes, sans nous révolter ouvertement, nous pourrions vous combattre simplement en nous séparant de vous. Que cette immense multitude vînt à vous quitter brusquement pour se retirer dans quelque contrée lointaine, la perte de si nombreux citoyens de toute condition eût décrié votre gouvernement et vous eût assez punis. Nul doute qu'épouvantés de votre solitude, à l'aspect de ce silence universel, devant cette immobilité d'un monde frappé de mort, vous auriez cherché à qui commander : il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. »

Voici sous quels traits il peint les mœurs des chrétiens :

« A quoi donc s'occupe la faction chrétienne? Je vais l'exposer. Après l'avoir défendue contre la calomnie, au mal qu'on lui impute opposons le bien qui s'y trouve. Unis ensemble par le nœud de la même foi, d'une même espérance, d'une même morale, nous ne faisons qu'un corps. Saintement ligués contre Dieu, nous l'assiégeons de nos prières, afin de lui arracher par une violence toujours agréable, ce que nous lui demandons. Nous l'invoquons pour les empereurs, pour leurs ministres, pour toutes les puissances, pour l'état présent du siècle, pour la paix, pour l'ajournement de la catastrophe dernière. Nous nous assemblons pour lire les Ecritures où nous puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissements dont nous avons besoin. Cette sainte parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre confiance, resserre de plus en plus la discipline, en inculquant le précepte. C'est là que se font les exhortations et les corrections, là que se prononcent les censures au nom de Dieu. Assurés que nous sommes toujours en sa présence, nous jugeons avec maturité, et c'est un terrible préjugé pour le jugement futur que d'avoir mérité d'être banni de la communion, des prières, de nos assemblées et de tout ce saint commerce. Des vieillards recommandables président; ils parviennent à cette distinction non par argent, mais par le témoignage d'un mérite éprouvé. Rien de ce qui concerne les choses de Dieu ne s'achète; si l'on trouve chez nous une sorte de trésor, nous n'avons pas à rougir d'avoir vendu la religion pour l'amasser. Chacun apporte son modique tribut, lorsqu'il le veut, s'il le peut, et dans la mesure de ses moyens;

personne n'y est obligé : rien de plus libre, de plus volontaire que cette contribution. C'est là comme un dépôt de piété qui ne se consume point en débauches, en festins, ni en stériles prodigalités; il n'est employé qu'à la nourriture des indigents, aux frais de leur sépulture, à l'entretien des orphelins délaissés, des domestiques cassés de vieillesse, des malheureux naufragés. S'il y a des chrétiens condamnés aux mines, relégués dans les îles ou détenus dans les prisons, uniquement pour la cause de Dieu, la religion qu'ils ont confessée les nourrit de ses aumônes.

» Il est vrai que l'exercice de cette charité a fourni contre nous de nouvelles armes à la calomnie. « Voyez, s'écrie-t-on, comme ils s'aiment! » car, pour nos censeurs, ils se haïssent mutuellement. « Voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ! » Pour eux, s'ils sont disposés à quelque chose, c'est plutôt à s'entre-égorger. Quant au nom de frères que nous nous donnons, ils le décrient, parce que chez eux les noms de parenté ne sont que des expressions trompeuses d'attachement. Cependant nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, la mère commune du genre humain. Il est vrai que vous êtes de mauvais frères, à peine êtes-vous des hommes. De véritables frères, ceux qui méritent ce titre, sont ceux qui reconnaissent pour père le même Dieu, qui ont reçu les effusions du même esprit de sainteté, qui, sortis du même sein de l'ignorance, se sont inclinés avec transport devant le soleil de la vérité.

» Mais peut-être que l'on nous conteste notre légitimité, ou parce que notre union fraternelle ne retentit jamais sur vos théâtres, ou parce que nous vivons en commun et en frères des mêmes biens qui chez vous arment le frère contre le frère. Fondus les uns dans les autres par un saint mélange, nous ne faisons aucune difficulté de partager nos biens; tout est commun dans notre société, hormis les femmes. Nous sommes divisés d'avec les autres hommes par le seul point qui les unit; non-seulement ils usurpent la couche conjugale de leurs amis, ils leur ouvrent complaisamment la leur, à l'imitation sans doute de leurs sages les plus vantés, d'un Socrate chez les Grecs, d'un Caton chez les Romains, qui abandonnèrent à leurs amis des femmes qu'ils avaient épousées, afin qu'elles leur donnassent des enfants dont ils ne seraient pas les pères. Etait-ce malgré elles? j'en doute fort. Indignement prostituées par leurs propres maris, pouvaient-elles se montrer bien jalouses de la chasteté conjugale? O sagesse attique! O gravité romaine ! un philosophe, un censeur, donner des leçons d'impudicité ! »

La péroraison est digne du reste de l'ouvrage.

« Notre champ de bataille, à nous, ce sont vos tribunaux, où l'on nous traîne, et en face desquels nous combattons pour la vérité, au péril de notre tête. Notre victoire, c'est le suffrage de Dieu; notre butin, l'éternité. Nous perdons la vie, il est vrai, mais nous emportons le trophée en mourant. En mourant, nous triomphons, nous échappons à nos ennemis. Insultez à nos douleurs tant qu'il vous plaira! Appelez-nous hommes de poteaux et de sarments, parce que vous nous immolez au pied des poteaux, sous la flamme du sarment. Voilà nos palmes, à nous; voilà notre pourpre; voilà notre char de triomphe. Les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer; aussi nous regardent-ils comme des furieux et des désespérés.

» Mais que cette fureur et ce désespoir soient allumés chez vous par une vaine passion de gloire et de réputation, ils se convertissent en étendard d'héroïsme. Scévola brûle volontairement sa main sur un autel : quelle constance! Empédocle se précipite dans le gouffre embrasé de l'Etna : quelle énergie! La fondatrice de Carthage, je ne sais quelle Didon, livre au bûcher son second hymen : ô prodige de chasteté! Régulus, plutôt que de vivre échangé contre plusieurs ennemis, endure dans son corps mille et mille aiguillons : ô magnanimité romaine, libre et triomphante jusque dans les fers! Anaxarque, pendant qu'on le broie dans un mortier, s'écrie : « Broyez, broyez l'enveloppe d'Anaxarque! car, pour Anaxarque, il ne sent rien. » Admirable force d'âme, énergique philosophie, qui plaisante jusque dans les angoisses d'une pareille mort!

» Laissons de côté ceux qui ont cherché la louange publique dans leur propre poignard, ou dans quelque genre de mort plus doux; vous-mêmes, vous couronnez la constance dans les supplices. Une courtisane d'Athènes, après avoir lassé le bourreau, se coupa la langue avec ses dents, et la cracha au visage du tyran qui la torturait, pour qu'il lui fût impossible de révéler les conjurés, quand même, vaincue par la douleur, elle en aurait la volonté. Zénon d'Elée, interrogé par Denys à quoi pouvait servir la philosophie : « A braver la mort, » répondit-il. Déchiré par les fouets du despote, le philosophe scella sa réponse de tout son sang. La flagellation des jeunes Lacédémoniens, irrités encore par la présence et les exhortations de leurs parents, les couvre de gloire à proportion du sang qu'ils répandent.

» Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine!

Il n'y a ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices. Eh quoi! il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu! Vous érigez des statues à ces héros profanes; vous gravez leurs éloges sur le marbre; vous éternisez leur nom sur l'airain; autant qu'il est en vous, vous leur créez, après leur mort, une existence indestructible! Et le héros chrétien, qui attend de Dieu la résurrection véritable, qui souffre pour lui dans cette espérance, le héros chrétien n'est à vos yeux qu'un homme saisi de démence!

» Courage, dignes magistrats! Assurés que vous êtes des applaudissements populaires tant que vous immolerez des chrétiens à la multitude, condamnez-nous, déchirez nos corps, appliquez-les à la torture, broyez-les sous vos pieds! Vos barbaries prouvent leur innocence : c'est pourquoi Dieu nous envoie la tribulation. Dernièrement, en condamnant une chrétienne à être exposée dans un lieu infâme plutôt qu'au lion de l'amphithéâtre, vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices, et plus terrible que la mort elle-même.

» Mais où aboutissent les raffinements de votre cruauté! Ils sont l'amorce du Christianisme. Plus vous nous moissonnez, plus notre nombre grandit : notre sang est une semence de chrétiens. La plupart de vos sages ont recommandé le courage dans la douleur et la confiance dans la mort. Cicéron l'a fait dans ses Tusculanes; Sénèque, Pyrrhon, Diogène, Callinicus l'ont fait dans divers traités. Mais l'exemple des chrétiens est mille fois plus éloquent que les prédications de vos philosophes. Cette invincible fermeté elle-même, que vous nous reprochez, qu'est-elle autre chose que la leçon la plus puissante? Qui peut assister à ce spectacle sans éprouver le désir de scruter le mystère qu'il renferme? Le mystère une fois pénétré, ne vient-on pas se joindre à nous? Une fois dans nos rangs, n'aspire-t-on pas à souffrir pour obtenir en échange la plénitude des grâces divines, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses iniquités? car il n'en est point que le martyre n'efface. Aussi, grâces vous soient rendues pour vos sentences de mort! Mais que les jugements de Dieu sont bien loin des jugements des hommes! Tandis que la terre nous condamne, le ciel nous absout. »

Tertullien a composé plusieurs autres ouvrages apologétiques, soit contre les païens, soit contre les Juifs, soit contre les hérétiques. Le plus célèbre est le livre des *Prescriptions*. Le terme de

prescription est emprunté à la jurisprudence, et signifie une fin de non recevoir,. une exception péremptoire que le défendeur offre au demandeur, et en vertu de laquelle celui-ci est déclaré non recevable à intenter une action sans qu'il soit besoin d'entrer dans le fond et les détails de la cause. Tertullien écarte donc à la fois et par un seul mot toutes les sectes opposées à l'Eglise. « Vous êtes d'hier, vous venez de naître, avant hier on ne vous connaissait pas. »*Hesternus es*, *hodiernus*, magnifique idée qui reçut plus tard un sublime commentaire dans l'histoire des variations, par l'évêque de Meaux. Ecoutons la vigoureuse argumentation de Tertulien.

« Notre doctrine est la plus ancienne de toutes; elle est donc la véritable; la vérité est la première partout. Les apôtres, loin de condamner notre doctrine, la soutiennent; car ne la condamnant point, après avoir condamné toute doctrine étrangère, ils témoignent assez qu'ils la soutiennent, parce qu'ils la regardent comme leur propre doctrine.

» Mais voulez-vous satisfaire une louable curiosité, qui a pour objet le salut; parcourez les églises apostoliques où président encore, et dans les mêmes places, les chaires des apôtres; où, lorsque vous écouterez la lecture de leurs lettres originales, vous croirez voir leurs visages, vous croirez entendre leur voix. Etes-vous près de l'Achaïe, vous avez Corinthe; de la Macédoine, vous avez Philippe et Thessalonique. Passez-vous en Asie, vous avez Ephèse; êtes-vous sur les frontières de l'Italie, vous avez Rome, à l'autorité de qui nous sommes aussi à portée de recourir. Heureuse Eglise, dans le sein de laquelle les apôtres ont répandu toute leur doctrine avec leur sang, où Pierre est crucifié comme son maître, où Paul est couronné comme Jean-Baptiste, d'où Jean l'Evangéliste, sorti de l'huile bouillante sain et sauf, est relégué dans une île! Voyons donc ce qu'a appris et ce qu'enseigne Rome, et en quoi elle communique particulièrement avec les églises d'Afrique; elle croit en un seul Dieu, créateur de l'univers, en Jésus-Christ, son Fils, né de la vierge Marie; elle confesse la résurrection de la chair, elle reçoit, avec la loi et les prophètes, les Evangiles et les lettres des apôtres. Voilà les sources où elle puise sa foi. Elle fait renaître ses enfants dans l'eau, elle les revêt du Saint-Esprit, elle les nourrit de l'Eucharistie, les exhorte au martyre, et rejette quiconque ne professe pas cette doctrine. C'est cette doctrine, je ne dis plus qui nous annonçait des hérésies pour les temps à venir, mais de qui elle sont sorties. Il est

vrai que du moment qu'elles se sont élevées contre elle, elle ne lui appartiennent plus. Du noyau d'un fruit doux et nécessaire, de l'olive, des grains de la figue la plus exquise, viennent des plantes trompeuses et stériles, des oliviers et des figuiers sauvages; de même les hérésies, quoique nées dans notre fonds nous sont absolument étrangères, la semence de la vérité a dégénéré chez elles, et le mensonge en a fait comme autant de plantes sauvages.

» S'il est certain que la vérité ne peut se trouver que du côté de ceux qui suivent religieusement la règle de foi donnée à l'Eglise par les apôtres, aux apôtres par Jésus-Christ, à Jésus-Christ par Dieu même, nous sommes donc fondés à croire, à soutenir que les hérétiques ne doivent pas être admis à disputer sur les Ecritures, qu'ils sont absolument étrangers aux Ecritures, car ils ne sauraient être chrétiens dès lors qu'ils sont hérétiques; or, n'étant pas chrétiens, ils n'ont aucun droit aux Ecritures des chrétiens. Qui êtes-vous? peut leur dire l'Eglise; depuis quand et d'où êtes-vous venus? Que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens? A quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? Qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? Qui vous autorise, Appelle, à ébranler mes bornes? Comment osez-vous semer et vivre ici à discrétion? c'est mon bien; je suis en possession depuis longtemps, je suis en possession la première, je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques, je suis héritière des apôtres et je jouis conformément aux dispositions de leur testament, aux charges des fidéicommis, au serment que j'ai prêté; pour vous, ils vous ont renoncés et déshérités, comme étrangers et comme ennemis. Mais pourquoi les hérétiques sont-ils étrangers et ennemis des apôtres? parce que la doctrine que chacun d'eux a inventée ou adoptée, suivant son caprice, est directement opposée à la doctrine des apôtres. »

Dans les traités de morale tels que le livre de la *Pénitence*, l'*Exhortation à la patience*, l'*Exhortation au martyre*, le livre *des Spectacles*, celui de l'*Ornement des femmes*, etc., Tertullien développe de grandes pensées et étincelle de traits sublimes.

« Illustres confesseurs de J.-C., s'écrie-t-il dans le traité de la *Patience*, un chrétien trouve dans la prison les mêmes délices que les prophètes trouvaient au désert. Changez le nom, ce n'est qu'un séjour de retraite où l'esprit voyage en liberté, non pas sous les épais ombrages, ni sous les longues voûtes des portiques, mais dans les vastes avenues qui mènent à la patrie céleste. Quand l'âme

est dans le ciel, le corps ne sent point la pesanteur des chaînes; elle emporte elle soi tout l'homme. »

Et dans le traité de l'*Ornement des femmes :*

« Rejetez le fard, les faux cheveux, les autres parures. Vous n'allez point aux temples, aux spectacles, aux fêtes des Gentils. Vos raisons pour sortir sont sérieuses : visiter les frères malades, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu. Pour ces pieux devoirs, qu'est-il besoin d'ornements?

» Secouez les délices pour n'être point accablées par les persécutions. Je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets pourraient supporter le poids des chaînes, si des pieds ornés de bandelettes s'accommoderaient des entraves. Je crains bien qu'une tête couverte de réseaux, de perles et de diamants ne laisse aucune place à l'épée. »

La péroraison du *Traité contre les spectacles* n'a rien de comparable dans toute l'antiquité profane.

« Disciple du Christ, quelle est ta délicatesse, si tu convoites le plaisir du monde; je me trompe : quelle est ton extravagance, si tu prends cela pour le plaisir! Certains philosophes n'ont donné ce nom qu'à la tranquillité de l'âme. C'est dans cette douce quiétude qu'ils se réjouissent, dans elle qu'ils se glorifient, dans elle qu'ils s'isolent de la terre. Et toi, tu ne soupires qu'après la poussière de l'arène, les bornes du cirque, les représentations de la scène ou les cris de l'amphithéâtre. Réponds-moi, ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec joie? En effet, quel est notre vœu le plus ardent, sinon de sortir du monde avec l'apôtre, et d'aller régner avec le Seigneur? Or, notre plaisir est là où est notre désir.

» Eh bien! je vous l'accorde, il faut à l'homme des délassements. Pourquoi êtes-vous assez ingrats pour fermer les yeux aux plaisirs si nombreux et si variés que Dieu a mis sous votre main, d'ailleurs plus que suffisants pour vous satisfaire? Est-il un bonheur plus parfait que notre réconciliation avec Dieu le Père, et avec Notre-Seigneur, que la révélation de la vérité, la connaissance de nos erreurs et le pardon de nos crimes si nombreux dans le passé? Quel plaisir plus grand que le dégoût du plaisir lui-même, que le mépris du monde tout entier, que la jouissance de la liberté véritable, que le calme d'une bonne conscience, que la sainteté de la vie, dégagée des terreurs de la mort! Quelle satisfaction plus douce que de fouler aux pieds les dieux des na-

tions, que de chasser les anges des ténèbres, que d'avoir le don des guérisons miraculeuses et des révélations divines, enfin de vivre constamment pour Dieu! Voilà les plaisirs des chrétiens! voilà leurs spectacles : spectacles innocents, perpétuels, gratuits! Qu'ils vous représentent une image des jeux du cirque. Reconnaissez-y, avec la mobilité du siècle, le déclin des temps; sachez y mesurer l'espace, y envisager la borne de la consommation dernière, vous y animer de saints transports à l'aspect de l'étendard divin, vous éveiller au bruit de la trompette de l'ange, et aspirer à la palme glorieuse du martyre.

» Les sciences et la poésie vous charment, dites-vous. Eh bien! nous avons assez de beaux monuments, assez de vers, assez de maximes, assez de cantiques, assez de chœurs sacrés. Il ne s'agit point ici de fables, mais de vérités saintes; de frivolités ridicules, mais de sentences aussi simples qu'elles sont pures. Voulez-vous des combats et des luttes? le Christianisme vous en offre un grand nombre. Regardez! Ici l'impureté est renversée par la chasteté; là, la perfidie est immolée par la foi; ailleurs, la cruauté est comme meurtrie par la miséricorde; plus loin, l'insolence est voilée par la modestie. Tels sont nos combats et nos couronnes. Enfin, vous faut-il du sang? celui de Jésus-Christ coule sous vos yeux.

» Mais, surtout, quel admirable et prochain spectacle que l'avénement du Seigneur, alors enfin reconnu pour ce qu'il est, alors superbe et triomphant! Quelle sera dans ce jour l'allégresse des anges, la gloire des saints ressuscités, et la magnificence de cette nouvelle Jérusalem, où les justes règneront éternellement! D'autres spectacles vous restent; c'est le jour du jugement, jour éternel, jour que n'attendent pas les nations, jour qu'elles insultent, jour enfin où la terre, avec ses monuments antiques et ses créations nouvelles, disparaîtra dans un seul et même incendie. O immense étendue de ce spectacle! que me faut-il admirer? où dois-je promener mes regards? Quelle joie, quels transports en voyant tant de célèbres monarques que la flatterie poussait dans le ciel, pousser d'horribles gémissements au fond des ténèbres de l'enfer, où ils sont précipités avec Jupiter lui-même et tous ses témoins! Quelle allégresse en voyant tant de gouverneurs, tant de magistrats persécuteurs du nom chrétien, se fondre dans ces flammes qui, mille fois plus intolérables que celles qu'ils ont allumées autrefois contre les chrétiens, insulteront à leurs douleurs! Ajoutez tant d'orgueilleux philosophes, glorieux autrefois de leur vaine sagesse, réduits aujourd'hui à rougir devant leurs disciples et à brûler avec eux. Qu'ils viennent encore, ces docteurs in-

sensés persuader à leurs auditeurs qu'il n'y a point de Providence, que notre âme est une chimère, et que jamais elle ne rentrera dans le corps qu'elle animait autrefois. Ajoutez enfin tant de poëtes tremblant d'épouvante, non plus à l'aspect d'un Rhadamante ou d'un Minos imaginaire, mais devant le tribunal de Jésus-Christ, effrayante nouveauté pour eux.

» C'est alors que les acteurs tragiques pousseront, dans l'immensité de leur propre infortune, des cris plus lamentables et plus déchirants. C'est alors que les bouffons se feront mieux reconnaître à la nouvelle subtilité qu'ils auront acquise dans les flammes. C'est alors que les cochers des cirques attireront nos regards, environnés de feu, sur des chars de feu. C'est alors que nous verrons les gladiateurs tomber, non plus sous les javelots du gymnase, mais sous les traits enflammés du ciel. Mais non, j'aime mieux attacher un insatiable regard sur ces monstres qui s'attaquèrent autrefois au Seigneur : « Le voilà, leur dirai-je, ce fils d'un charpentier ou d'une mère qui vivait du travail de ses mains! Le voilà ce destructeur du sabbat, ce Samaritain, ce possédé du démon! Le voilà celui que vous avez acheté du perfide Judas, celui que vous avez déchiré sous vos coups, insulté par vos soufflets, déshonoré par vos crachats, abreuvé de fiel et de vinaigre! Le voilà celui que ses disciples ont dérobé secrètement pour propager le mensonge de la Résurrection, ou qu'un jardinier a déterré furtivement, afin d'empêcher sans doute que les laitues de son jardin ne fussent foulées aux pieds de la multitude des passants. » Pour vous mettre sous les yeux, de pareils spectacles, ou vous donner des joies si enivrantes, que peut la libéralité d'un préteur, d'un consul, d'un pontife? Et cependant ce drame magnifique se joue devant nous en quelque façon, puisque la foi le rend déjà présent aux yeux de l'esprit. Au reste, où trouver des paroles pour exprimer des biens « que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et que le cœur de l'homme n'a jamais pu imaginer? » n'en doutons pas, ils surpassent infiniment les joies du Cirque, des deux amphithéâtres, du stade et de tout ce qu'on peut imaginer de semblable. »

Le prêtre de Carthage avait mérité les bénédictions et la reconnaissance de toutes les Eglises, par la profondeur de son génie et la solidité de ses raisonnements. Ses ouvrages étaient dans toutes les mains, lus, médités, encourageant les forts et soutenant les faibles. Son nom se confondait avec celui d'Apologiste du Christianisme. Mais après avoir combattu toutes les nouveautés en ma-

tière de foi, après avoir établi, sur les principes les plus solides, l'autorité de l'Eglise catholique, il se montra malheureusement lui-même rebelle à ses enseignements. Il fut séduit par les rêveries du fanatique Montan, (*) et, ce qui est plus déplorable, il ne rougit pas de devenir le disciple de deux avanturières, Priscille et Maximille. Il continua d'écrire après sa chute; mais on aperçoit, dans les ouvrages qui datent de cette époque, ce que fit perdre à son talent l'attachement opiniâtre qu'il eut pour ses erreurs. semble dépourvu des premières notions du bon sens, lorsqu'il veut les soutenir; il porte l'enthousiasme jusqu'au ridicule, comme lorsque, sur l'autorité de ses nouveaux docteurs, il dispute sérieusement sur la couleur et la figure de l'âme humaine.

Cependant, malgré ces taches, les écrits de Tertullien tombé, sont encore marqués au coin de son génie et renferment çà et là de grandes beautés. Aussi, on pourrait résumer ainsi un jugement sur ce célèbre apologiste. De même qu'il y eut en lui deux hommes, il y eut aussi deux écrivains.

Tant qu'il est fidèle à ses premières croyances, son génie brille de tout son éclat. Profond et original, il sort des règles ordinaires du langage pour se créer un idiôme nouveau. Il éblouit par la beauté de ses images; il tonne, il renverse par la solidité de ses arguments. Aussi longtemps qu'il est dans la vérité, il ne connaît point d'égal; mais du moment que l'esprit de Dieu s'est retiré de lui, comme autrefois de Saül, il faiblit et chancelle. Il conserve encore d'admirables clartés par intervalles, mais souvent aussi il tombe dans l'affectation et l'enflure. Ses arguments n'ont plus ni l'enchaînement ni la solidité accoutumée. Il se contente parfois de raisons plus spécieuses que solides pour prouver ce qu'il avance, lui qui avait tout à l'heure le regard si pénétrant et la parole si incisive. Il devient crédule comme un enfant. Le docteur s'est fait peuple, et accepte avec lui des chimères et des visions ridicules. Tant il est vrai que la pensée nourrit l'élocution, et que le style tout entier c'est l'homme. Qu'on le sache bien cependant, Tertullien, ainsi que l'ange déshérité de sa gloire, conserve encore dans sa chute une partie de sa puissance et de son génie.

(*) MONTAN, eunuque de Phrygie, prétendit que Dieu avait voulu sauver le monde par Moïse et par les prophètes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'était incarné; et que n'ayant pas encore réussi, il était descendu en lui par le Saint-Esprit, et dans deux prophétesses, Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de vie déréglée, qui abandonnèrent leurs maris pour suivre ce nouveau prophète. Affectant une doctrine extrêmement sévère, il prescrivit à ses disciples des jeûnes extraordinaires, condamna les secondes noces, défendit de fuir dans la persécution, refusa la pénitence et la communion à tous les pécheurs qui étaient tombés dans de grands crimes, et soutint que ni les prêtres ni les évêques n'avaient le pouvoir de les absoudre

On ne voit nulle part que Tertullien soit revenu à la doctrine de l'Eglise. Il mourut dans un âge très-avancé, vers 245.

Minutius Félix. (Troisième siècle.)

Tout ce que nous savons de Minutius Félix, c'est qu'il exerçait à Rome, avant sa conversion à la foi, la profession d'avocat. Lui-même nous apprend que la nature de ses fonctions l'avait appelé comme juge ou assesseur dans les causes de la religion. Il est bon de l'entendre lui-même :

« Nous étions persuadés que les chrétiens adoraient des monstres, qu'ils dévoraient des enfants et s'abandonnaient à la dissolution dans leurs festins. Nous ne réfléchissions pas qu'on n'avait pas même cherché à vérifier de pareilles accusations, bien loin de les avoir prouvées ; que parmi tant de prétendus coupables il ne s'en était pas trouvé un seul qui eût avoué son crime, quelque sûr qu'il fût et de l'impunité et de la récompense ; qu'au contraire ils faisaient gloire de leur religion, et ne se repentaient que d'une chose, de ne l'avoir pas embrassée plutôt. Tandis que nous ne faisions pas difficulté de défendre des hommes coupables de sacrilége, d'inceste, de parricide, nous ne voulions pas même entendre les chrétiens. Quelquefois, touchés d'une compassion cruelle, nous leur faisions subir la torture pour les forcer à se sauver en niant qu'ils fussent chrétiens. Nous nous servions, pour arracher un mensonge de leur bouche, de ce qui n'a été établi que pour tirer l'aveu de la vérité. Si quelque chrétien faible, succombant à la violence des tourments, reniait sa religion, nous lui applaudissions, comme si, par ce lâche mensonge, il se fût purgé de tous les crimes qu'il avait dû commettre selon nos préjugés. »

On conjecture que Minutius Félix était né en Afrique, parce que son style a quelque chose d'étranger qui semble appartenir à la patrie de Tertullien. Lié avec un Romain de la même profession que lui, nommé Octave, converti au christianisme, il eut occasion d'apprendre à mieux connaître les chrétiens. La lumière approchait insensiblement de ses yeux. Il finit par se rendre à son éclat ; et parce que la vérité ne sait pas se renfermer dans les ténèbres, Minutius voulut que ses concitoyens égarés comme il l'avait été lui-même, partageassent le bienfait dont il commençait à jouir, et publia sa défense du christianisme. Il lui a donné la forme du

dialogue, à l'imitation de ceux de Cicéron sur la nature des Dieux, et le titre d'*Octave*, comme l'orateur romain celui de *Brutus* et *d'Hortensius* à ceux de ses dialogues ou l'un ou l'autre est le principal interlocuteur.

Minutius se promène un matin au bord de la mer, à Ostie, avec Octavius, chrétien, et Cécilius, attaché au paganisme. Les trois interlocuteurs regardent d'abord des enfants qui s'amusaient à faire glisser des cailloux applatis sur la surface de l'eau; ensuite Minutius s'assied entre ses deux amis. Cécilius, qui avait salué une idole de Sérapis, demande pourquoi les chrétiens se cachent? pourquoi ils n'ont ni temple, ni autels, ni images? Quel est leur Dieu? D'où vient-il? Où est-il ce Dieu unique, solitaire, abandonné, qu'aucune nation libre ne connaît, Dieu de si peu de puissance qu'il est captif des Romains avec ses adorateurs? Les Romains, sans ce Dieu, règnent et jouissent de l'empire du monde. Vous, chrétiens, vous n'usez d'aucuns parfums; vous ne vous couronnez point de fleurs; vous êtes pâles et tremblants; vous ne ressusciterez point, comme vous le croyez, et vous ne vivez pas en attendant cette résurrection vaine.

Octavius répond que le monde est le temple de Dieu, qu'une vie pure et les bonnes œuvres sont le véritable sacrifice. Il refute l'objection tirée de la grandeur romaine, et tourne à leur avantage le reproche de pauvreté adressé aux disciples de l'Evangile : Cécilius se convertit. Peu de dialogues de Platon offrent une plus belle scène et de plus nobles discours. (*M. de Châteaubriand*, *Etudes historiques.*)

Parmi les morceaux les plus remarquables, nous signalerons celui où Minutius traite de la Providence, et dont Fénélon, entr'autres, s'est avantageusement servi dans son Traité de l'Existence de Dieu.

« Je ne rejette pas le principe que Cécilius, avant tout, s'est efforcé d'établir, c'est-à-dire que l'homme doit se connaître, s'étudier lui-même, examiner ce qu'il est, d'où il vient, pourquoi il existe, s'il est un composé d'éléments ou un ingénieux mélange d'atômes, ou plutôt si c'est Dieu qui l'a créé, formé, animé; voilà le terme inconnu du problème que nous ne pouvons atteindre et bien dégager, sans avoir sérieusement examiné l'ensemble. Car dans l'univers, tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne, et l'on n'entend rien à la nature humaine si l'on n'a

point cherché à se rendre compte de la nature divine ; comme on ne peut réussir à poser les lois d'un Etat particulier si l'on ne connaît bien celles qui régissent la grande société humaine, le monde entier. Ce qui nous distingue surtout des bêtes, c'est que nous ne sommes pas nés comme elles; courbées, inclinées vers la terre, elles ont les yeux tournés vers leur pâture ; nous avons le front élevé, le regard dirigé vers le ciel, et de plus la raison et la parole par lesquelles nous pouvons concevoir, connaître, imiter Dieu. Nous serait-il permis d'ignorer les clartés divines que le ciel porte en quelque sorte à nos yeux et à tous nos sens? Ne serait-ce pas un sacrilége et un sacrilége des plus criminels, que de chercher dans la boue de cette terre ce que nous ne pouvons trouver que dans les sublimes régions du ciel ?

» Ceux qui veulent que l'ordre si parfait de ce bel univers vienne, non d'une intelligence divine, mais du concours de certains corps rapprochés par hasard, me semblent privés de la raison, du sentiment et même de la vue.

» Quoi de plus clair, de plus manifeste, de plus éclatant, quand on élève ses regards au ciel, qu'on les abaisse au-dessous des cieux, qu'on les porte autour de soi, que l'existence de cette raison supérieure qui anime, meut, alimente, gouverne toute la nature ? Voyez le ciel ; qu'il est vaste dans son étendue ! qu'il est rapide dans sa révolution ! il est parsemé d'étoiles pendant la nuit ou bien éclairé par le soleil pendant le jour ; vous comprendrez alors combien est admirable, parfait cet équilibre que le souverain modérateur sait maintenir. Voyez comme la course circulaire du soleil fait l'année, comme la lune, par sa clarté progressive, décroissante, défaillante, mesure le mois. Que dirai-je du retour successif des ténèbres et de la lumière, qui nous donne alternativement le repos et le travail? C'est aux astronomes à nous parler avec plus de développement des étoiles, qui règlent le cours de la végétation, ou qui ramènent le temps du labourage et des moissons.

» Non-seulement il a fallu une intelligence supérieure, un ouvrier divin pour créer, pour former, pour disposer chacune de ces merveilles ; il faut encore, pour les étudier, les comprendre, les apprécier, une grande force de raison et d'esprit.

» Parlerai-je de la succession des saisons et des fruits, si constante dans sa variété même ? Tout ici ne révèle-t-il pas un père, un auteur divin, et le printemps avec ses fleurs, et l'été avec ses moissons, et l'automne avec ses fruits mûrs et délicieux, et l'hiver avec ses olives si nécessaires ? Tout ce bel ordre sub-

sisterait-il longtemps s'il n'était maintenu par une raison souveraine?

» Pour que l'hiver ne régnât pas seul avec ses neiges qui nous auraient glacés, l'été avec ses feux qui nous auraient dévorés, avec quelle prévoyance le printemps et l'automne ont été placés comme milieux si justes et si sages que, dans la révolution de l'année revenant sur elle-même, le passage d'une saison à une autre est presque insensible et inaperçu.

» Contemplez la mer. Elle est arrêtée par la loi écrite sur ses bords. Voyez comme toutes les plantes tirent leur vie des entrailles de la terre. Considérez l'Océan : l'alternative du flux et du reflux le maintient dans une continuelle agitation. Voyez les fontaines : elles coulent sans s'épuiser. Observez les fleuves, ils vont et rien n'arrête leur cours. Que dirai-je de l'heureuse disposition des montagnes en droite ligne, de la pente sinueuse des collines? Parlerai-je de la diversité des défenses chez les animaux? ceux-ci sont armés de cornes, ceux-là sont munis de dents; les uns pourvus de serres, les autres hérissés d'aiguillons, quelques-uns échappent par l'agilité de leur course, d'autres par la rapidité de leur vol. C'est surtout la beauté de la forme humaine qui atteste un Dieu pour auteur. Voyez cette statue droite, ce visage élevé, ces yeux placés au sommet comme des sentinelles, et les autres sens disposés dans le reste du corps comme dans une forteresse.

» Le détail de chaque merveille nous mènerait trop loin. Il n'est pas un seul membre dans l'homme qui n'ait sa grâce ou son utilité. Ce qui doit le plus étonner, c'est que nous avons tous le même visage, avec des traits différents. Quelle merveille que la manière de naître, que le désir de la reproduction? Ne viennent-ils pas de Dieu, l'un et l'autre? Comme la mamelle se gonfle de lait à mesure que l'enfant se développe au sein de sa mère, comme sa frêle existence se fortifie à la faveur de la nourriture abondante que lui offre ce lait! Dieu ne veille pas seulement sur l'ensemble, mais encore sur chaque partie de l'univers. La Grande-Bretagne est presque sans soleil, mais elle est réchauffée par les tièdes vapeurs de la mer répandue autour d'elle. Le Nil tempère la sécheresse de l'Egypte, l'Euphrate fertilise la Mésopotamie, l'Indus, dit-on, ensemence et arrose l'Orient. Lorsque vous entrez dans une maison et que vous la voyez ornée et décorée avec soin, vous pensez aussitôt que là préside un maître, supérieur à tout ce qui frappe vos regards. Ainsi dans le palais du monde, puisque vous voyez un ciel, une terre, une providence, un ordre, une loi, croyez donc à l'existence d'un maître, d'un créateur

de tout l'ensemble, plus beau, plus parfait que tous les astres, que tous les objets dont se compose cet univers. »

Plus loin, Octavius s'exprime ainsi :

« Nous ne pouvons, dites-vous, ni voir, ni montrer le Dieu que nous adorons, c'est par là même que nous le croyons Dieu, parce que sans le voir nous sentons qu'il existe.

» Sa puissance, nous l'avons toujours sous les yeux, dans ses œuvres, dans les révolutions de la nature. La foudre, le tonnerre, l'éclair, la sérénité du ciel la manifestent. Les vents qui ébranlent, qui agitent, qui bouleversent tout, les voyez-vous ? Le soleil fait tout voir, voyez-vous quelque chose dans le soleil ? Il éblouit de ses rayons, il affaiblit la vue de celui qui le contemple ; le regardez-vous trop longtemps, il vous aveugle. Et vous pourriez soutenir l'éclat du Dieu, créateur de ce soleil, du Dieu, source de la lumière, vous qui vous dérobez à ses éclairs, vous qui fuyez devant sa foudre ? Vous prétendez le voir avec des yeux de chair, et vous ne pouvez voir ni toucher cette âme qui vous fait parler ?

» Vous dites : mais ce Dieu ignore les actions des hommes ; relégué dans le ciel, peut-il nous suivre tous, peut-il nous connaître chacun en particulier ? Tu te trompes, ô homme ! ou l'on t'abuse. Comment Dieu serait-il loin de toi, puisque le ciel, la terre, tout ce qui existe hors de ce monde visible est rempli de sa présence ; il est en tous lieux. Nous l'avons non-seulement près de nous, mais encore en nous-mêmes.

» Regarde encore le soleil attaché à la voûte céleste, il se répand par toute la terre, tout y ressent également sa présence, il est partout, il se mêle à tout, et rien n'altère la pureté de sa lumière. A plus forte raison Dieu, auteur de tous les êtres, les embrasse de tous ses regards, pénètre tous les secrets, voit dans les ténèbres et jusque dans nos pensées, autre région ténébreuse. Nous n'agissons pas seulement sous ses yeux, mais si j'ose le dire, nous vivons en lui et avec lui. »

Quelle élévation de pensées, quelle noblesse de sentiments dans ce qui suit !

« On nous dit presque tous pauvres ; nous en faisons gloire loin d'en rougir. L'abondance énerve, la privation fortifie. Est-il pauvre celui qui n'a besoin de rien, qui n'envie pas le bien d'autrui, qui a Dieu pour trésor ? Le vrai pauvre, c'est l'homme qui possédant beaucoup, désire encore davantage. Je dirai tout ce que

je pense : personne ne vit aussi pauvre qu'il est né ; les oiseaux trouvent leur nourriture sans avoir rien en propre, chaque jour fournit à leur subsistance ; toutefois ils sont nés pour nous. Nous possédons tout, dès lors que nous ne désirons rien. On marche d'un pas d'autant plus libre qu'on a moins de charge. Ainsi dans le voyage de la vie, le plus à l'aise c'est l'homme dont la pauvreté allége le fardeau, et non celui qui gémit sous le poids des richesses; si nous les jugions bonnes, nous les demanderions à Dieu : il pourrait sans doute nous en accorder, puisque tout est à lui. Mais nous aimons mieux les mépriser que les posséder, nous désirons plutôt l'innocence du cœur ; nous demandons, avant tout, la patience ; nous voulons être vertueux plutôt que prodigues. Si nous passons par les maux de la vie, c'est pour nous l'occasion non d'une peine, mais d'un combat ; la souffrance fortifie le courage, l'infortune est l'école de la vertu, la vigueur de l'esprit et du corps s'engourdit si elle n'est exercée par l'épreuve. Tous vos héros, que vous proposez comme autant de modèles, ont reçu de l'adversité leur lustre et leur éclat. Ne croyez pas que Dieu soit impuissant pour nous secourir ou qu'il nous dédaigne, puisqu'il est le maître de tout et qu'il aime les siens. Mais il explore, il visite chacun de nous par l'adversité, il éprouve le caractère par le péril, il interroge ainsi notre cœur jusqu'au dernier soupir, sûr comme il l'est que rien ne peut lui échapper. La tribulation est pour nous ce que le feu est pour l'or ; elle nous fait connaître.

» Quel beau spectacle pour la Divinité que la vie d'un chrétien qui se mesure avec la douleur, qui tient ferme devant les menaces, devant les supplices, devant les tortures, qui se rit de l'appareil bruyant du trépas et lui insulte, qui lève hardiment l'étendard de sa liberté contre les rois et les empereurs, qui ne cède qu'à Dieu dont il relève, qui, triomphant et victorieux, brave le tyran dont l'arrêt l'envoie à la mort ! Oui, c'est lui le vainqueur, puisqu'il a conquis ce qu'il désire. Quel soldat ne défie pas hardiment le péril sous les yeux de son général ? car personne n'est couronné avant l'épreuve. Et cependant ce général ne peut donner ce qu'il n'a pas ; il peut honorer la vaillance, il ne saurait prolonger la vie. Le soldat de Dieu n'est ni délaissé dans le combat, ni éteint dans la mort. Ainsi donc, nous pouvons paraître malheureux, nous ne pouvons l'être en effet. Vous-mêmes, n'élevez-vous pas jusqu'au ciel les héros du malheur; par exemple un Mucius Scévola, qui aurait succombé au milieu des ennemis s'il n'eût puni lui-même sa main, pour s'être égarée en préparant la

mort d'un tyran? Combien des nôtres ont enduré, sans pousser la moindre plainte, le supplice du feu qui consumait, je ne dis pas une de leurs mains, mais tout leur corps, lorsqu'il était en leur pouvoir d'échapper au bourreau? Que fais-je? je compare ces hommes avec Mucius, avec Aquilius, avec Régulus; mais chez nous de tendres enfants, de faibles femmes, se jouent des croix, des tourments, des bêtes féroces, de toutes les horreurs des supplices, avec une patience qui ne peut venir que du ciel. »

Arnobe. (Troisième siècle.)

Arnobe naquit à Sicca, ville d'Afrique, dans la province proconsulaire. Il y professait la rhétorique avec la plus haute réputation sous l'empire de Dioclétien, lorsque, pressé par de secrets avertissements du ciel, il voulut examiner de plus près cette religion chrétienne dont le nom ne retentissait autour de lui qu'avec les qualifications les plus propres à exciter contre elle le mépris et la haine. Toutes ses préventions cédèrent à l'évidence, et il abjura le paganisme pour la religion de Jésus-Christ. Arnobe voulut signaler par une profession de foi éclatante son entrée dans le christianisme, et donner à sa religion nouvelle des garanties qui lui méritassent la grâce du baptême; car il n'était encore que catéchumène quand il publia son ouvrage *contre les Gentils.* Les conjectures les plus probables en rapportent la publication à l'an 303 de Jésus-Christ, vers la dix-huitième année du règne de Dioclétien.

A cette époque, on accusait les chrétiens d'être la cause des malheurs de l'empire. Les dieux courroucés vengeaient, disait-on, par l'irruption des Barbares et la défaite des armées romaines, leurs autels abandonnés et les progrès toujours croissants de l'Evangile. C'est pour répondre à cette accusation qu'Arnobe entreprit son ouvrage. Dès le premier livre, il montre que tous les événements, dans l'ordre politique, comme dans l'ordre naturel, sont sous la main de Dieu, seul maître des rois et des empires, seul souverain, seul puissant, se jouant à son gré des passions des hommes, qu'il rend tributaires de sa sagesse ou victimes de sa justice, et préparant toutes les révolutions humaines pour le règne immortel de Jésus-Christ et de son Eglise. Puis s'interrompant par une éloquente exclamation :

« Oh! s'il était possible, s'écrie-t-il, de rassembler tous les hommes de la terre dans une même enceinte, et que là,

ma voix pût se faire entendre à ce vaste auditoire, je leur dirais : Nous, coupables d'impiété! nous, accusés d'être des athées, de mauvais citoyens, quand nous honorons le Dieu principe et conservateur des choses, quand nous lui rendons les plus profonds hommages! Ces noms odieux, à qui conviennent-ils à plus juste titre qu'à ceux qui parlent d'un autre Dieu? N'est-ce pas à lui que nous sommes tous redevables du premier des bienfaits, celui d'exister, d'être au rang des hommes, de goûter avec le présent de la vie les charmes qui l'embellissent? Ce monde que vous habitez, à quel maître appartient-il? Qui vous a donné d'en recueillir les fruits? D'où vous vient ce globe lumineux qui vous éclaire et dont la chaleur vivifiante anime la nature et féconde les éléments? Vous mettez le soleil, la lune au rang des divinités, sans songer qui leur a donné l'être. Vous ne vous occupez pas davantage de rechercher pourquoi vous êtes dans le monde, sous la dépendance de qui vous y vivez... O Créateur! Souverain universel! essence sublime, qui échappez à tous les regards comme à toutes les intelligences, c'est à vous, à vous seul qu'appartiennent les hommages de la reconnaissance et de l'adoration; vous, la première des causes, le fondement de tout ce qui existe; vous, esprit incréé, immortel, immense, au-dessus de tout langage, au-dessus de toute conception humaine, qu'il est également impossible de définir et de comprendre autrement que par l'adoration! Vous êtes, ô grand Dieu! vous êtes, voilà ce qu'on sait de vous; vous n'êtes rien de ce que nous sommes. Rien de ce que nous voyons, rien de ce qu'on dit de vous, n'exprime ce que vous êtes. Il faut se taire et se retirer au-dedans de soi-même; toutes les choses extérieures étant bannies, saisir une ombre de ce que vous êtes, quand elle passe devant notre esprit; car enfin il serait étonnant que l'homme comprît la grandeur de votre être; il ne l'est pas qu'il ne vous comprenne point. »

Les raisonnements de l'auteur, dans tout l'ouvrage, sont pleins de force et présentés avec cette grâce que communique le coloris délicat d'une imagination brillante. Il y a beaucoup de sel dans la manière dont il raconte l'histoire et les aventures des divinités du paganisme. Il traite son sujet avec un ton de facilité et de décence qui suppose en lui une grande finesse d'esprit. Cependant on rencontre quelquefois dans son style des expressions amphatiques et des phrases embarrassées. Comme il était novice dans la foi, il lui est échappé aussi quelque méprises sur les mystères.

Lactance. (Troisième et quatrième siècles.)

Ce que nous savons de plus certain sur la vie de Lactance, c'est qu'il était né et qu'il persévéra longtemps dans le paganisme; qu'il étudia la rhétorique à Sicca, sous Arnobe; qu'il fut appelé d'Afrique à Nicomédie, pour en donner des leçons, et qu'il y resta durant la persécution de Dioclétien; que ce furent même les attaques dirigées contre le Christianisme par Hiéroclès et Porphyre, autant que la violence des persécuteurs, qui l'amenèrent à connaître la vérité chrétienne; que vers l'an 317, il fut envoyé dans les Gaules par l'empereur Constantin, pour présider aux études de Crispe, son fils; qu'au sein de l'opulence il vécut pauvre, jusqu'à manquer quelquefois du nécessaire: c'est l'expression d'Eusèbe, son contemporain. Nous n'avons point de certitude précise sur l'année et le lieu de sa naissance, pas plus que sur l'époque de sa mort.

Un mérite particulier à Lactance est de mettre une grande méthode dans ses compositions. Son plan est parfaitement régulier; chaque chose y est à sa place: c'est une chaîne d'idées qui s'entretiennent par une liaison naturelle et imperceptible. Les raisonnements sortent pour ainsi dire les uns des autres, et sont tellement assortis au sujet qu'on ne peut résister à l'évidence qui résulte de leur ensemble. Quant au style, il est pur, égal, naturel, fleuri et tellement semblable à celui de Cicéron, que de bons critiques ont eu de la peine à trouver de la différence entre l'un et l'autre. Aussi Lactance est appelé le *Cicéron chrétien.* Il est plus remarquable par la perfection du langage, que par l'élévation des pensées. Cependant les grandes idées de la religion animent aussi son talent; il développe admirablement les principes de la morale, et il parle quelquefois de Dieu d'une manière sublime. On doit reconnaître qu'il a mêlé dans la théologie trop d'idées philosophiques, et qu'il lui est arrivé, comme à Arnobe, de ne pas s'exprimer sur tous les mystères de la foi avec autant d'exactitude et de précision que la plupart des autres Pères.

Son principal ouvrage a pour titre: *Des Institutions divines;* il est partagé en sept livres qui tous tendent à renverser le système de l'idolâtrie et à établir sur ses ruines le culte du vrai Dieu. On distingue ensuite le *Traité de la mort des persécuteurs*, qu'il composa pour justifier la Providence dans la cause des chrétiens.

Nous choisirons de préférence nos citations dans ce traité parce qu'elles auront pour nous l'intérêt de l'histoire.

« Le Seigneur a exaucé, dit-il, les prières que vous ne cessez de lui adresser, mon cher Donat, et celles de nos frères, qui, par une glorieuse confession, ont cherché à mériter la couronne immortelle promise aux œuvres de la foi. La paix est rendue au monde; l'Eglise, que ses ennemis venaient d'abattre, se relève de ses ruines, et, grâce à la miséricorde divine, un nouveau temple se construit à la place de celui qui nous fut enlevé. Les princes que Dieu nous a donnés, ont aboli les édits sanguinaires de la tyrannie; ils ont écouté la voix de l'humanité tout entière; les nuages funèbres qui nous enveloppaient sont dissipés; des jours plus sereins ont commencé à luire, et ont rouvert tous les cœurs à la joie; Dieu s'est laissé fléchir par les prières de ses serviteurs; une protection toute céleste a mis fin à nos angoisses; elle a confondu les projets de l'impiété et séché nos pleurs. Ceux qui avaient osé lutter contre le Tout-Puissant, sont terrassés à leur tour; ils n'avaient renversé son saint temple que pour être précipités eux-mêmes avec plus d'éclat; et ces bourreaux, teints de notre sang, frappés par les vengeances du ciel, ont exhalé leurs criminelles âmes dans les tourments qu'ils avaient bien mérités. Dieu punit tard, mais d'une manière terrible autant que légitime. Il n'avait différé leur châtiment que pour apprendre aux hommes, par de grands et terribles exemples, qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Dieu sait, par des châtiments proportionnés aux crimes, se venger des impies et des persécuteurs de ceux qui le servent. Je vais parler de la mort de ces persécuteurs, afin que ceux qui n'étaient point sur les lieux et ceux qui viendront après nous, sachent de quelle manière le Dieu unique et suprême a manifesté sa puissance et sa majesté dans la punition des ennemis de son nom. J'ai cru que ce serait une chose utile que de raconter quels ont été les persécuteurs de l'Eglise et comme la justice divine s'en est vengée. »

Les principaux furent Néron, Domitien, Dèce, Valérien, Dioclétien et ses associés à l'empire. Lactance rapporte leur fin tragique, puis il ajoute :

« Après d'aussi terribles châtiments, n'est-il pas surprenant qu'il se soit rencontré de nouveaux persécuteurs qui aient eu la sacrilége insolence, je ne dis pas seulement d'outrager, mais

de penser même à outrager la majesté du suprême modérateur de l'univers? »

Voici comment il retrace la persécution ordonnée par Dioclétien et par Galère :

« On arrêtait les prêtres, tous les ministres de la religion, et sans les entendre, sans les interroger même, on les traînait au supplice. Les chrétiens, sans distinction d'âge ni de sexe, étaient condamnés aux flammes; et, comme ils étaient en très-grand nombre, les exécutions ne se faisaient plus séparément, mais collectivement. On jetait les domestiques dans la mer, après leur avoir attaché une meule au cou. La persécution n'épargnait personne. Les juges s'étaient répandus dans les temples, et là ils forçaient tout le monde à sacrifier. Les prisons étaient pleines. On imaginait de nouveaux genres de tortures; et, de peur que, sans y penser, on ne rendît justice à quelqu'un, on dressait des autels devant les greffes et devant les tribunaux, afin que les clients offrissent des sacrifices avant de plaider leur cause. Ainsi l'on se présentait devant les juges comme devant les dieux. Toute la terre, excepté les Gaules, depuis l'orient jusqu'à l'occident, était livrée en proie à la fureur de trois bêtes féroces. »

Il est plus énergique encore en parlant de Galère en particulier :

« Galère étant parvenu à la puissance souveraine, ne s'en servit que pour le malheur de l'univers. Parlerai-je de ses jeux et de ses divertissements? Il avait fait venir de toutes parts des ours d'une grandeur prodigieuse et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il voulait s'amuser, il faisait venir quelques-uns de ces animaux qui avaient chacun leur nom, et leur donnait des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer, et quand il voyait déchirer les membres de ces malheureux, il se mettait à rire. Sa table était toujours abreuvée de sang humain. Le feu était le supplice de ceux qui n'était pas constitués en dignités. Non-seulement il y avait condamné les chrétiens, il avait de plus ordonné qu'ils seraient brûlés lentement. Lorsqu'ils étaient attachés au poteau, on leur mettait un feu modéré sous la plante des pieds, et on l'y laissait jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os; on appliquait ensuite des torches ardentes sur tous leurs membres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui n'eût son supplice particulier. Durant cette effroyable torture,

on leur jetait de l'eau sur le visage, et on leur en faisait boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât leur mort, qui pourtant ne pouvait être différée longtemps ; car, quand le feu avait consumé leur chair, il pénétrait jusqu'au fond de leurs entrailles ; alors on les jetait dans un grand brasier pour achever de brûler ce qui restait encore de leurs corps ; enfin, on réduisait leurs os en poudre, et on les jetait dans la rivière ou dans la mer. »

Mais l'heure de la vengeance arrive.

« Dieu frappa Galère à la dix-huitième année de son règne, d'une plaie absolument incurable. Il se forma dans une partie de son corps un abcès qui fit bientôt des progrès considérables. Les amputations furent inutiles ; un nouvel ulcère perce la cicatrice ; une veine rompue rend une telle quantité de sang, que le malade court risque de la vie. Cependant on parvient à arrêter le sang ; il s'échappe encore une fois. On finit par cicatriser la plaie : un léger mouvement du corps la fait rouvrir ; le sang coule avec plus d'abondance ; l'empereur devient pâle et sans force. Le ruisseau de sang se tarit encore ; mais le mal est trop violent : tous les remèdes échouent. Il survient un cancer qui gagne les parties voisines ; plus les chirurgiens coupent, plus il s'étend ; les médicaments ne servent qu'à l'aigrir. On appelle de toutes parts les médecins les plus célèbres ; mais les secours humains sont inutiles. On a recours aux idoles ; on implore l'assistance d'Apollon et d'Esculape ; Apollon indique un remède. On l'essaie, le mal empire. La mort approche ; elle s'est déjà saisie des parties inférieures : les médecins redoublent de soins, quoique sans espérance ; ils ont beau attaquer le mal de toutes les manières, il ne leur est pas possible de le vaincre ; il rentre en dedans et se jette sur les parties internes, où il s'engendre des vers. Une odeur insupportable se répand dans tout le palais ; les vers rongent le corps du malade, qui se fond en pourriture, et lui cause d'insupportables douleurs. De temps en temps il lui échappe des cris, ou plutôt d'horribles mugissements. On lui applique des animaux vivants, dans l'espérance que la chaleur attirera les vers en dehors ; mais quand on nettoie les plaies, il ressort une fourmillière de ces animaux voraces, et ses entrailles en deviennent une source intarissable. Les parties du corps avaient perdu leur forme ordinaire ; le haut jusqu'à l'ulcère n'était qu'un squelette. Une maigreur affreuse avait attaché la peau sur les os ; les pieds, par leur enflure extraordinaire, ne ressem-

blaient plus à des pieds. Cette épouvantable maladie dura un an entier. Enfin, Galère, vaincu par cet assemblage de maux, fut contraint de reconnaître le vrai Dieu. Durant les intervalles d'une douleur nouvelle, il s'écrie qu'il rétablira l'Eglise des chrétiens, et qu'il expiera son crime. Etant à l'extrémité, il publia l'édit par lequel il accorde aux chrétiens le libre exercice de leur religion. »

Saint Cyprien. (...—258.)

Avant de parler de saint Cyprien, nous croyons devoir jeter un coup d'œil sur Carthage, dont il devint évêque. L'intérêt qui s'attache aujourd'hui pour nous à tous les glorieux souvenirs de la terre d'Afrique, justifiera cette digression, si c'en est une.

COUP D'OEIL SUR CARTHAGE.

Carthage, plusieurs fois rebâtie depuis la guerre terrible qu'elle avait soutenue contre les deux Scipions, avait repris une grande splendeur sous la conquête romaine, et continuait de commander au vaste territoire sur lequel elle dominait lorsqu'elle formait un empire distinct. Elle était, par la magnificence et par la richesse, une des premières villes du monde, rivale d'Antioche et d'Alexandrie. Elle conservait, sous le pouvoir du proconsul romain, des libertés municipales et un sénat ou conseil public révéré dans toute la province d'Afrique. Le génie commerçant de l'ancienne Carthage se retrouvait dans la colonie romaine fondée sur ses ruines. Elle partageait avec l'Egypte le privilége d'alimenter les marchés d'Italie. Son port, ses quais, ses rues excitaient l'admiration des étrangers. La multitude se pressait dans ses temples de marbre, d'où l'on avait banni les sacrifices humains et la dévorante statue de Saturne, il est vrai; mais pour dédommager la colonie de cette perte, la métropole lui avait bâti des cirques et des amphithéâtres, elle lui formait des gladiateurs et lui envoyait des édits de mort contre les chrétiens. La langue et les institutions étaient devenues romaines; le sang et l'idiôme puniques avaient fui aux extrémités de l'empire, reculant autant qu'ils l'avaient pu, devant la conquête politique et morale. L'amour des lettres, à peu près étranger à l'antique Carthage, s'implanta profondément dans la nouvelle. Grâce au mélange des deux races, ces vives

imaginations de l'Afrique se passionnèrent pour les arts de la Grèce avec un enthousiasme ardent, quoique avec un goût peu délicat. Les représentations dramatiques avaient traversé les mers. La ville d'Annibal battait des mains aux chefs-d'œuvre de Térence, d'autant plus fière qu'elle applaudissait à une gloire nationale. La honte de l'esclavage disparaissait devant l'auréole littéraire. Les philosophes avaient dans cette cité des écoles nombreuses. Des rhéteurs fameux, des sophistes habiles à manier la parole, attiraient le peuple sur les places publiques. L'ingénieux Apulée payait en éloges les éloges qu'il recevait de cette ville studieuse, surnommée, au second siècle, la muse d'Afrique.

Cette civilisation, brillante à sa surface, cachait une grande corruption, qu'accrurent encore les voluptés de Rome, une fois que celles-ci eurent pénétré, parmi les loisirs de la paix et sous un ciel brûlant, dans des imaginations plus brûlantes encore. A côté d'elle grandissait le Christianisme, qui avait jeté de profondes racines sur ce littoral. Là, les conciles provinciaux étaient aussi nombreux qu'ailleurs les conciles œcuméniques. De toutes parts s'élevaient des églises que gouvernaient deux cents évêques. Tertullien et Minucius Félix avaient paru; Arnobe et Lactance florissaient déjà; Augustin allait briller. Là, autant et peut-être plus qu'ailleurs, le sang des martyrs fut une semence de Chrétiens. Le second siècle s'achève à peine, que l'apologiste de la foi nouvelle peut déjà invoquer les intérêts politiques pour arrêter le bras qui frappait ses frères, en déclarant à la Rome impériale, qui se baignait dans le sang, qu'anéantir les chrétiens ce serait décimer Carthage. Disons-le cependant; parmi ceux que l'Evangile avait conquis à es dogmes et à sa morale, se perpétuaient encore des coutumes grossières; les festins dégénéraient souvent en dissolutions, jusque sur le tombeau des martyrs; une férocité toujours prête à s'échapper, un penchant naturel à la rebellion, quelque chose d'impatient et de mobile, une secrète affection pour les dogmes obscurs des Gnostiques et des Manichéens, suscitaient de grands embarras aux évêques de ces contrées, et entretenaient l'activité de leur zèle.

Tel est le double peuple au milieu duquel naquit, au commencement du troisième siècle, Thascius-Cécilius-Cyprianus, d'un des principaux sénateurs de Carthage. Les soins donnés à son éducation, les heureuses dispositions qui ne tardèrent point à se développer en lui, des espérances de fortune et de gloire dirigèrent ses premiers pas vers le barreau. Dans la décadence de l'empire, comme au jour de ses prospérités, l'éloquence conduisait aux

honneurs et aux charges publiques. Ses talents ne tardèrent point à attirer sur lui les regards de ses concitoyens. Ils voulurent l'avoir pour professeur de rhétorique, fonction qui était alors une dignité autant qu'un emploi.

Cyprien, né au sein de l'idolâtrie, en adopta bientôt les mœurs; il but largement, comme les autres, à la coupe empoisonnée. Mais un saint prêtre, nommé Cécilius, avec lequel il se lia d'une amitié très-étroite, lui ayant découvert l'excellence de la religion chrétienne et la sainteté de la morale évangélique, il renonça aux superstitions païennes et se convertit à la foi. Il décrit, dans sa lettre à Donat, les combats qu'il eut à soutenir avec lui-même.

« Plongé dans les ténèbres d'une nuit épaisse, et flottant au hasard sur la mer orageuse de ce monde, j'errais çà et la, sans savoir quelle route il fallait tenir, étranger à la vérité comme à la lumière. La bonté divine m'assurait que, pour être sauvé, il fallait naître une seconde fois, prendre une vigueur nouvelle dans le baptême, y déposer le vieil homme, et, tout en gardant le même corps, se renouveler dans son esprit et dans son cœur. Mystère incompréhensible pour moi, et que repoussaient alors mes désordres. Comment un pareil changement est-il possible, me disais-je? Comment dépouiller en un moment des penchants naturels qui ont vieilli avec nous, ou des habitudes qui se sont fortifiées par le temps? non; ils ont jeté dans notre âme des racines trop profondes. L'homme, accoutumé au luxe des festins, apprit-il jamais la sobriété? Celui qui s'est montré sous des vêtements somptueux et qui a brillé sous l'or et la pourpre, abaissa-t-il jamais son faste à des habits vulgaires? Le magistrat qui se complaît dans les faisceaux et les honneurs, descend-il volontiers à l'obscurité de la vie privée? Enfin, voyez l'ambitieux qui traîne à sa suite une armée de clients et s'enivre de leurs hommages; la solitude est pour lui un supplice. Oui, il faut nécessairement que l'esclave des passions, par un charme invincible, continue d'être séduit par l'ivresse, enflé par l'orgueil, enflammé par la colère, troublé par la cupidité, aiguillonné par la vengeance, captivé par l'ambition, précipité par la luxure.

» Telles étaient mes pensées habituelles. Engagé dans les liens honteux qu'il me paraissait impossible de briser, je nourrissais complaisamment mes inclinations vicieuses, et, désespérant d'un état meilleur, je caressais des chaînes qui s'étaient comme incorporées à moi. Mais aussitôt que les souillures de ma vie précédente eurent été lavées dans le bain régénérateur; que la lumière

d'en haut fut descendue dans le sanctuaire de mon âme purifiée; et que les effusions de l'Esprit-Saint, en faisant de moi un homme nouveau m'eurent enfanté à une seconde vie, alors, ô merveille! les sceaux furent brisés, mes doutes s'éclaircirent, mes ténèbres se dissipèrent, les difficultés jusqu'alors insurmontables s'aplanirent, et les obstacles tombèrent d'eux-mêmes. Il était facile de le reconnaître; ce qu'il y avait en moi de charnel et d'assujetti au péché, tenait de la terre; ce que l'Esprit-Saint commençait de ranimer, venait de Dieu. »

Saint Cyprien, depuis l'époque de sa conversion, pratiqua les vertus chrétiennes dans un degré héroïque; élevé à l'épiscopat, il en remplit les devoirs avec un zèle infatigable. Admirable mélange de fermeté et de douceur, saisi profondément de l'esprit de l'Evangile, docteur plein de sagesse et de lumières, il fut envoyé par la Providence à une époque pleine de troubles et d'orages, pour montrer au paganisme et à l'hérésie ce que c'était qu'un pontife du Seigneur.

Il fut l'âme de son peuple au milieu de la persécution, il sut l'animer par des exhortations pleines de foi, et il l'encouragea aussi par son exemple, car il termina sa vie par un glorieux martyre. (258.)

Les écrits de ce grand homme, qui se divisent en deux classes, les *Lettres* et les *Traités*, fournissent à l'histoire de précieux documents. Il ne faut que les ouvrir pour y trouver, presque à chaque page, des preuves indubitables en faveur de la tradition, de la divinité de Jésus-Christ, du sacrement de l'autel sous les deux espèces, de la confession sacramentelle, de la prière pour les morts, de la foi au purgatoire, de la nécessité de la pénitence, du don gratuit de la foi, de l'unité de l'Eglise, de la suprématie spirituelle du Saint-Siège.

Ces ouvrages montrent dans saint-Cyprien un très-beau génie. Il est souple et abondant, plein de sentiment et de chaleur, et, chose plus remarquable encore dans un Africain, il est plein d'élégance et de clarté. Quelle grâce dans ses images! quelle véhémence dans ses mouvements! quelle sympatique admiration pour tout ce que le Christianisme enfantait de grand et d'élevé autour de lui! La prose et les vers se sont disputé l'honneur de célébrer les éminentes qualités qui distinguaient son esprit et son cœur. « Il ressemble, dit Lactance, à une eau très-pure dont le cours est doux et paisible, mais qui, grossi par l'orage, devient un torrent qui entraîne tout. » Il a, selon saint Jérôme, une inven-

tion facile, variée, agréable, et, ce qui est plus essentiel, beaucoup de clarté et de netteté dans les idées. Sa narration est ornée et devient plus intéressante par la facilité de l'expression. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il y a trop de travail dans sa lettre à Donat; mais, dès qu'il s'anime fortement, il laisse là tous les jeux de l'esprit, et prend un tour véhément et sublime. L'illustre évêque d'Hippone ne tarit point sur son éloge ; il reconnaît en lui les trois genres d'éloquence; il aime à le citer; il en rapporte des passages à ses auditeurs, pour leur faire partager son estime et son admiration. « Pour le bien louer, dit-il, il faudrait être lui-même. » Ce ne sera point affaiblir la gloire de ce grand homme, de dire qu'il doit beaucoup à Tertullien. Seulement, tout ce qui est rapide, serré, philosophique et quelquefois aride chez l'un, revêt chez l'autre les formes d'une éloquence tantôt douce ou véhémente, tantôt tempérée ou sublime, mais toujours inspirée par le cœur, et aussi lumineuse dans la pensée que dans l'expression.

L'éloquence du cœur règne d'un bout à l'autre dans le *Traité des Laps* ou de ceux qui sont tombés pendant la persécution. Avec quelle allégresse le pontife loue la sainte milice qui a vaincu le monde et le démon !

« La paix a donc été rendue à l'Eglise, mes frères bien aimés, et la merveille de notre salut, qui tout-à-l'heure paraîssait difficile à l'incrédulité, impossible à l'apostasie, la protection et la justice divine viennent de l'accomplir. La joie rentre dans tous les cœurs; à la place des sombres nuages et des tempêtes qui grondaient naguère, nous avons enfin le calme et la sérénité. Grâces immortelles soient rendues au Très-Haut dans ce moment; oui, gloire au Seigneur pour ce bienfait signalé, quoique, durant la persécution, notre voix n'ait jamais interrompu le cantique de la reconnaissance. En effet, il n'est pas au pouvoir de l'ennemi de nous fermer la bouche, à nous qui aimons le Seigneur de toutes les facultés de notre âme, ni d'étouffer jamais le cri de nos louanges et de nos bénédictions. Elle a donc brillé à nos yeux, l'aurore tant souhaitée; après les ténèbres d'une longue nuit, la lumière du Seigneur inonde l'univers. Les voilà, et nous pouvons les contempler à loisir, ces glorieux confesseurs qui, avec l'illustration de leur nom, nous rapportent le triomphe de leur foi! Confondus avec eux dans de chastes embrassements, nous pressons avec une sainte avidité des cœurs généreux qui manquaient depuis si longtemps à notre impatiente affection. La voilà sous nos yeux,

cette vaillante milice du Christ qui, ferme contre les assauts de la persécution, brisa ses plus violents efforts, prête à subir la prison et armée contre la mort! Vous avez bravement combattu le siècle; vous avez offert à Dieu un magnifique spectacle, et laissé pour l'avenir un grand exemple à vos frères appelés à marcher sur vos traces. Votre voix, fidèle et religieuse, a confessé le Christ auquel un premier serment vous liait déjà. Vos nobles mains, longtemps accoutumées aux œuvres de Dieu, se sont dérobées à d'impures oblations. Vos lèvres, sanctifiées par le céleste aliment et rougies par le sang immortel, ont rejeté avec dégoût des mets, restes sacrilèges des idoles. Les voiles coupables qui enchaînent la tête captive des sacrificateurs n'ont pas souillé vos têtes; et, purifié par le signe du salut, votre front, en se réservant pour l'impérissable couronne, n'a point ployé sous la couronne corruptible du démon. Avec quels transports de joie l'Eglise vous accueille dans ses bras maternels au retour du combat! Avec quels élans de bonheur et de vive allégresse elle ouvre les portes du sanctuaire devant les rangs pressés des triomphateurs qui lui rapportent les trophées de leur victoire! A côté des héros du Christ s'avancent les pieuses héroïnes qui, aux prises avec un siècle déchaîné, se sont élevées au-dessus de leur sexe; puis viennent les vierges, généreuse milice ornée d'une double palme, et enfin des adolescents dont les vertus surpassent les années. Derrière vous, marchent ceux qui n'ont point failli dans la foi; rivaux de votre gloire, si j'ose le dire, ils se placent immédiatement après votre cortége triomphal. En eux, même sincérité de cœur, même constance, même fermeté dans la foi! appuyés qu'ils étaient sur la base inébranlable des préceptes divins, et fortifiés par les traditions évangéliques, ni les privations de l'exil, ni la cruauté des tortures, ni la perte de leur patrimoine, ni les spoliations de toute espèce n'ont pu intimider leur courage. »

Quels accents de tristesse lui inspire l'aspect des athlètes honteusement mutilés!

« Mais, au milieu des palmes des martyrs et des gloires spirituelles qui couronnent nos confesseurs, au milieu des rares vertus de tous ceux qui sont demeurés debout, une grande tristesse vient nous saisir. La rage de l'ennemi a déchiré une partie de nous-même. Ici, que ferai-je, mes bien-aimés? Dans le trouble et l'irrésolution de mes pensées, que puis-je dire et où trouver un langage convenable? Il faut moins des paroles que des larmes pour exprimer la blessure lamentable qu'a subi notre corps, et

déplorer les pertes multipliées d'un troupeau naguère si florissant! Où est le cœur de fer et l'âme assez étrangère à la charité fraternelle qui, parmi les ruines de ses proches, puisse contempler d'un œil sec ces tristes et hideux naufrages, et qui n'éclate aussitôt en sanglots et en gémissements? Je pleure, oui je pleure avec vous, mes bien-aimés; et, quoique les forces du pasteur soient restées intactes, le sentiment de sa vigueur personnelle n'est point un adoucissement à ses maux, puisqu'il a été mutilé dans les siens. J'unis mes douleurs aux douleurs communes; mon cœur est brisé avec le vôtre; je prends ma part de cet immense poids de deuil et de souffrances. Je gémis avec ceux qui gémissent; je me crois vaincu avec les vaincus; en perçant leurs membres, les traits de l'ennemi ont percé les miens; son glaive a déchiré mes entrailles en déchirant leurs entrailles. Oui, mon cœur, tout entier qu'il est, n'a pu résister à la persécution, puisque la charité m'a terrassé dans tous ceux de nos frères qui ont été terrassés. »

Saint Cyprien voit dans la justice du ciel la cause de la persécution qui s'est déchaînée contre l'Eglise. Puis, voulant faire sentir aux coupables l'énormité de leur faute :

« Aux premières menaces de l'ennemi, dit-il, un grand nombre ont trahi leurs serments, et, sans attendre les assauts de la persécution, ont couru d'eux-mêmes au-devant de la défaite. Pourquoi cette épouvante? Qu'y avait-il de si nouveau, de si imprévu dans ces tribulations, pour violer ainsi le serment fait à Jésus-Christ, comme si la tempête s'était levée inopinément? Ces calamités n'avaient-elles pas été prédites formellement par les prophètes et, après eux, par les apôtres? L'Esprit-Saint, qui les inspirait, ne leur avait-il pas révélé d'avance l'oppression qui attendait les justes, et les violences toujours renaissantes des Gentils? L'Ecriture-Sainte, incessamment occupée d'armer notre foi et de fortifier les serviteurs de Dieu par ses célestes enseignements, ne dit-elle pas : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras, lui seul. » Ailleurs ne cherche-t-elle pas encore à nous prémunir contre l'indignation divine et les menaces du châtiment? « Ils ont adoré des dieux, ouvrage de leurs mains. » « L'homme a courbé son front, le prince s'est humilié; et je leur pardonnerais! » Enfin, Dieu n'a-t-il pas dit encore : « Quiconque sacrifie à d'autres dieux que le Seigneur, sera puni de mort. » En un mot, Jésus-Christ, qui a joint le précepte à l'exemple, tout à la fois docteur et consommateur de la loi, ne nous a pas laissé davantage ignorer les tribulations présentes, ni celles de l'avenir. Il a destiné

aux apostats des supplices éternels, aux chrétiens fidèles d'impérissables récompenses.

» Mais tous ces enseignements étaient tombés dans l'oubli. O crime ! ô honte ! Quelques-uns de nos frères n'ont pas même attendu la main du licteur pour monter au capitole, ni l'interrogatoire pour apostasier. Vaincus avant le combat, terrassés avant l'assaut, ils n'ont pas même voulu se ménager la triste excuse d'avoir sacrifié aux idoles par contrainte. Nous les avons vus courir d'eux-mêmes à la place publique, se précipiter en furieux vers le trépas, comme s'ils satisfaisaient une ardente impatience, comme s'ils profitaient d'une occasion après laquelle ils soupiraient depuis longtemps. Combien le magistrat fatigué n'en a-t-il pas remis au lendemain ! Combien l'ont supplié instamment de ne pas différer leur mort ! Prétexteront-ils la violence pour colorer leur crime, quand la violence est venue d'eux ? Malheureux ! réponds-moi. Au pied de ce capitole où tu montais librement, prêt à consommer un crime volontaire, tes genoux n'ont-ils pas tremblé ? des nuages n'ont-ils pas obcurci tes yeux ? tes entrailles ne se sont-elles pas agitées convulsivement ? tes bras ne sont-ils pas retombés de tout leur poids ? tes sens n'ont-ils pas été frappés de stupeur ? enfin, les mots n'ont-ils pas manqué à ta langue incertaine ? Hélas ! debout dans ces lieux profanes, un serviteur de Dieu, qui avait renoncé au démon et au siècle, a-t-il osé élever la voix pour trahir Jésus-Christ ? N'a-t-il pas vu, dans cette table destinée aux sacrifices, un lit de mort ? Cet autel, consacré au démon, d'où s'exhalaient encore l'odeur d'un encens sacrilége et une fumée infecte, ne devait-il pas le fuir comme un bûcher funèbre ? Insensé ! tu amènes une victime. La victime, c'est toi ! Dans ces flammes, sur cet autel funeste, tu es venu immoler ta foi, ton salut, tes espérances !

» Mais il n'a pas suffi à quelques-uns de leur propre trépas. Le peuple a été poussé à sa ruine par des invitations perfides ; la coupe de la mort a circulé de main en main, et, pour mettre le dernier sceau à tant de crimes, des enfants au berceau, présentés ou traînés par leurs pères, ont perdu, si jeunes encore, le don précieux qu'ils avaient obtenu à leur début dans la vie. Nous, nous ne sommes pas coupables, s'écrieront-ils au grand jour du jugement ! Ce n'est pas de nous-mêmes que nous avons déserté la coupe et l'aliment du Seigneur pour les sacrifices de l'impie ! Victimes infortunées de la malice étrangère, nous avons eu pour pères des parricides. Eux seuls nous ont arrachés à l'Eglise notre mère, à Dieu notre père ; eux seuls, en nous enveloppant dans la

complicité de leurs crimes, ont livré à l'artifice et au mensonge notre enfance, incapable encore de discerner un si grand forfait.

» Y a-t-il du moins quelque excuse pour atténuer la gravité de ce crime? Il fallait abandonner sa patrie et renoncer à son patrimoine, nous dit-on. Mais où est l'homme qui, depuis le berceau jusqu'à la tombe, ne soit pas exposé journellement à ces sacrifices? Il n'y a qu'une chose vraiment à redouter, la perte de Jésus-Christ et du salut. L'Esprit-Saint nous crie par le prophète : « Retirez-vous, retirez-vous! sortez, ne touchez rien d'impur; purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur. » Et des hommes, qui sont le vase, que dis-je? le temple du Seigneur, n'ont pas le courage de fuir pour éviter ce qui est immonde et pour ne pas souiller leurs lèvres par des aliments impies! Une voix part encore du ciel pour apprendre aux serviteurs de Dieu leur devoir dans cette conjoncture : « Sors du milieu d'elle, ô mon peuple! de peur qu'en prenant part à ses crimes, tu ne sois enveloppé dans le même châtiment. » Il est donc vrai, quiconque se retire ne participe point à l'iniquité, tandis que le complice partage le châtiment. Voilà pourquoi Dieu nous recommande la fuite dans la persécution, et il a confirmé l'enseignement par son exemple. En effet, si la couronne, don privilégié de sa miséricorde, ne peut s'obtenir qu'au moment fixé pour la recevoir, fuir, en demeurant uni à Jésus-Christ, ce n'est pas abjurer sa foi, c'est attendre l'occasion, tandis que demeurer au milieu du péril et faillir, c'est être demeuré avec l'intention d'apostasier.

» Ici, mes frères, au lieu de dissimuler la vérité, mettons à nu la cause de nos chutes. Un aveugle attachement aux biens de ce monde a séduit la plupart. Richesses fatales! Voilà les liens qui ont enchaîné leurs pieds, qui ont arrêté leur élan, subjugué leur foi, captivé leur esprit, fermé leur intelligence. Voilà comment, en s'identifiant avec les joies de la terre, on devient la pâture du serpent, condamné par la puissance divine à dévorer la terre. Aussi le Seigneur, qui nous enseigne toute vertu et nous prémunit contre l'avenir, nous dit-il : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et suivez-moi. » Si, dociles à cette invitation, les riches plaçaient en haut leurs trésors, au lieu de périr par l'opulence, ils se débarrasseraient d'un ennemi, disons mieux, d'un vainqueur domestique. Leurs sens, leur esprit, leur cœur, habiteraient dans les cieux avec leurs trésors. Comment le monde pourrait-il les terrasser, quand il n'aurait plus de prise sur leur âme? Libres de tout obstacle, ils

suivraient le Seigneur comme l'ont fait les apôtres, comme l'ont fait sous les apôtres des chrétiens intrépides, qui abandonnèrent tout, famille, patrimoine, pour s'attacher au Christ par d'invincibles nœuds. Mais, je le demande, où est le moyen de marcher à sa suite, quand on est enchaîné par son patrimoine? Comment s'élancer vers le ciel et aspirer à tout ce qu'il y a de grand et de sublime, quand on est chargé de biens terrestres? Ils croient posséder, et ce sont eux qui sont possédés, véritables esclaves de l'argent qui les tyrannise. Voilà bien les temps et les hommes dont parlait autrefois l'apôtre : « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les pièges du diable, et en plusieurs désirs inutiles et pernicieux qui précipitent l'homme dans l'abîme de la perdition et de la damnation. Car l'avarice est la racine de tous les maux, et quelques-uns de ceux qu'elle a possédés se sont égarés de la foi et précipités dans de grands malheurs. » Mais par quelle récompense le Seigneur nous invite-t-il à mépriser ces biens qui passent. Par quels dédommagements compense-t-il les pertes du temps et ces sacrifices d'un jour? « Je vous le déclare, dit-il, personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses biens, que, même dans ce siècle, il ne reçoive tout cela au centuple, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. »

« Instruit à l'école du Seigneur, et rassuré par ces promesses, le chrétien, loin de redouter ces pertes passagères, soupire après elles, puisque le Seigneur lui dit encore : « Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, qu'ils vous rejetteront, qu'ils vous diront des injures et repousseront votre nom comme mauvais à cause du fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour et soyez dans l'allégresse; voici que votre récompense est grande dans le ciel. »

« Mais, ajoute-t-on, les supplices sont venus, et de cruelles tortures attendaient quiconque refuserait de sacrifier. Sans doute le chrétien infidèle a le droit d'alléguer les tortures, quand il n'a été vaincu que par elles. L'excès de la souffrance devient une sorte d'excuse quand on a succombé dans la souffrance. Je le sais, il en est qui peuvent dire : j'ai voulu combattre courageusement, tout entier aux serments que j'avais faits; j'ai revêtu les armes de la piété et de la foi, mais dans le cours de la lutte, la longueur et la diversité des supplices ont fatigué ma constance. Longtemps mon courage est resté inébranlable et ma foi triomphante; longtemps j'ai étouffé l'aiguillon de la douleur. Mais

lorsque, redoublant de rage, un juge sans pitié s'acharna contre mon corps déjà épuisé, alors cette chair débile, tantôt déchirée par le fouet, tantôt meurtrie par les verges, tantôt étendue sur le chevalet, ici entamée par des ongles de fer, là dévorée par la flamme, cette chair a défailli, mes entrailles se sont soulevées, j'ai succombé moins dans ma volonté que dans mon corps. Une telle excuse amène promptement le pardon; cette manière de parler sollicite la miséricorde. Ainsi Dieu fit grâce autrefois a Castus et à Æmilius. Vaincus dans un premier combat, ils vainquirent dans un second, et les flammes qui les avaient domptés d'abord, devinrent l'occasion et l'instrument de leur triomphe. Aussi, n'était-ce pas seulement leurs larmes et leurs gémissements qui intercédaient pour eux, mais leur sang et leurs plaies entr'ouvertes; du fond de leurs entrailles déchirées sortaient comme des voix suppliantes qui désarmaient le Seigneur. Ici, au contraire, où sont les blessures des vaincus? Qu'ils nous montrent les ravages des tortures, leurs flancs mis à nu, leurs entrailles palpitantes, puisque ce n'est pas leur constance qui a failli dans l'attaque, mais leur apostasie qui a devancé l'assaut. La violence et la contrainte? Elles ne sont pas l'excuse d'un crime que la volonté a commis. »

Le saint ne parlait aux coupables avec tant de force que pour les porter à une pénitence salutaire :

« Toutefois, à Dieu ne plaise que je cherche à grossir leur faute! je ne veux qu'amener nos frères au repentir et à la satisfaction. En effet, puisqu'il est écrit : « O mon peuple! ceux qui t'appellent heureux te trompent; ils dérobent à tes yeux le sentier où tu dois marcher; » caresser et endormir le pécheur par de trompeuses complaisances, c'est préparer à la corruption un nouvel aliment, au lieu de la détruire; tandis qu'en reprenant et en instruisant son frère par des conseils généreux; on le relève et on le conduit au salut. « Je reprends et je châtie ceux que j'aime, dit le Seigneur; ainsi le prêtre du Seigneur ne doit pas tromper le pécheur par des ménagements perfides, mais recourir aux remèdes qui sauvent. Que penser d'un médecin qui, craignant de sonder la blessure, nourrit le poison en l'épargnant? Imprudent! ouvrez la plaie, enfoncez le fer, et guérissez le mal par un remède énergique, en retranchant les parties viciées! Le malade frémit et se débat sous la douleur; qu'importe, dans quelques jours, lorsque la santé lui sera rendue, aux plaintes succéderont les actions de grâces. »

Telle est l'éloquence de saint Cyprien. Ardeur de la foi, puissance des convictions, mépris d'un monde qui passe, saintes aspirations vers l'éternité, tous ces sentiments féconds échauffent sa parole tour à tour pathétique et véhémente. Nul orateur n'a su mieux que lui plaider les intérêts de la justice divine, et en même temps nul n'a relevé le pécheur avec une plus vive tendresse.

Le désir d'opposer une barrière aux ravages toujours croissants de l'hérésie lui inspira le *Traité sur l'Unité de l'Eglise*, admirable discours, imité ou traduit par Bossuet, lorsque, quatorze siècles plus tard, ce grand homme exposa la constitution de l'Eglise devant l'assemblée du clergé de France. Eternelle condamnation des novateurs, l'opuscule de l'évêque de Carthage fixa la doctrine sur une matière qui n'était ni nouvelle, ni incertaine, et la formula d'une manière plus précise en exposant cette vérité par de lumineux développements, et en l'appuyant sur des textes inattaquables. Orateur, même quand il est théologien, Cyprien sait toujours revêtir sa pensée de riches couleurs et déguiser la sécheresse du raisonnement sous l'élégance ou la pompe des images.

« Nous avons dit, mes bien-aimés, qu'il fallait redouter non-seulement la violence et l'attaque ouvertes, mais surtout les fraudes et les stratagèmes d'un ennemi artificieux. En effet, vous allez reconnaître l'habileté de ses manœuvres. Terrassé à l'avénement du Rédempteur, alors que la lumière du salut éclaira les nations et vint réchauffer la terre; furieux de voir les sourds ouvrir l'oreille à la voix de la grâce, les aveugles tourner vers Dieu des regards dessillés, les infirmes se renouveler dans une immortelle vigueur, le boiteux courir à l'Eglise, le muet trouver une langue pour prier, le père du mensonge, seul dans ses temples déserts et parmi ses idoles abandonnées, parce que le nombre des chrétiens s'accroissait de jour en jour, imagina de nouvelles ruses. Il se déguisa sous le nom chrétien lui-même, pour mieux tromper. Il inventa les schismes et les hérésies, afin de renverser la foi, d'altérer la vérité, et de déchirer l'unité. Il circonvient et conduit à travers des illusions nouvelles ceux qu'il n'a pu retenir dans l'aveuglement de leur antique ignorance. C'est au sein de l'Eglise même qu'il choisit ses victimes. Les infortunés! ils se croyaient échappés à la nuit du siècle, et près d'atteindre à la lumière. Mais l'ennemi sème autour d'eux d'autres ténèbres, sans qu'ils le sachent, si bien que tout en rompant avec J.-C., tout en divorçant avec l'Evangile, ils continuent de s'appeler chrétiens, et qu'en marchant dans les ténèbres, ils s'imaginent avoir la lumière. Ce

n'est pas tout : l'ange des ténèbres se transforme encore, suivant l'apôtre, en ange de lumière. Il dispose ses ministres comme autant de ministres de la justice. Puis, les voilà donnant à la nuit le nom du jour, à la mort le nom de la vie, au désespoir le nom de l'espérance, à la perfidie le nom de la foi, à l'Ante-Christ le nom de J.-C. afin de mieux ruiner la vérité par des inventions qui en ont l'apparence.

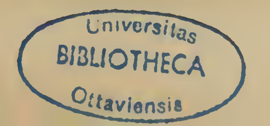
» Quelle est la cause de ce mal, mes frères bien-aimés? C'est qu'on ne remonte point à la source de la vérité ; c'est que l'on se détache du chef ; c'est qu'on ne garde point la doctrine du divin législateur. Si l'on veut s'arrêter à ces principes, il ne faut ni longue discussion, ni beaucoup de preuves. Il est facile de reconnaître où est la foi, il suffit d'interroger brièvement la vérité.

» Le Seigneur dit à Pierre : « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » « Paîs mes brebis, dit-il encore au même apôtre après sa résurrection. » C'est sur un seul qu'il bâtit son Eglise, à un seul qu'il confie le soin de paître ses brebis. Il est bien vrai qu'après sa résurrection il confère à tous ses apôtres une égale puissance. « Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie, recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Toutefois pour nous manifester le mystère de l'unité, il voulut, par son autorité divine, que l'origine de cette unité commençât par un seul. Sans doute les autres apôtres étaient ce que fut Pierre, ses égaux en honneur, élevés à la même puissance; mais l'unité est le point de départ, et la primauté est donnée à Pierre, pour montrer qu'il n'y a qu'une Eglise de J.-C. et qu'une seule chaire. Tous sont pasteurs, mais il n'y a qu'un seul et même troupeau, que tous les apôtres doivent gouverner en commun, pour attester encore que l'Eglise de J.-C. est une. Le Saint-Esprit, parlant au nom du Seigneur dans le Cantique des Cantiques, préludait ainsi à ce mystère : « Ma colombe est unique, elle est parfaite, il n'y a qu'elle pour sa mère; elle est le choix de celle qui l'a engendrée. » Quoi donc ! celui qui ne garde pas l'unité de l'Eglise croit-il garder encore la foi? Celui qui résiste à l'Eglise, qui se révolte contre elle, qui abandonne la chaire de Pierre, sur qui est fondée l'Eglise, s'imagine-t-il encore être dans l'Eglise, surtout quand le bienheu-

reux apôtre Paul nous apprend en ces mots quelle est la nature du sacrement de l'unité. « Vous n'êtes qu'un corps et qu'un esprit, comme vous avez été tous appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu. » Nous devons donc maintenir et garder invariablement cette unité, nous surtout évêques, qui ne sommes placés à la tête de l'Eglise, qu'afin de constater que l'épiscopat est également un et indivisible. Que personne ne corrompe la vérité de la foi par une prévarication perfide. Il n'y a qu'un seul épiscopat dont chaque évêque possède solidairement une partie; il n'y a de même qu'une seule Eglise, quoique, par les accroissements de sa glorieuse fécondité, elle se répande dans une infinité de membres. Regardez! le soleil envoie beaucoup de rayons, mais il n'y a qu'un foyer de lumière; l'arbre se divise en beaucoup de rameaux, mais il n'y a qu'un tronc appuyé sur une racine vigoureuse; la source distribue au loin ses eaux, mais, quelle qu'en soit l'abondance, chacun de ces ruisseaux part d'une source commune. Séparez le rayon du soleil du foyer qui l'envoie, l'unité de la lumière ne souffre pas de partage; détachez le rameau de l'arbre qui le nourrit, le fruit ne pourra plus germer; retranchez un ruisseau de la source qui l'alimente, il tarit aussitôt. Il en va de même de l'Eglise du Seigneur. Soleil universel, elle répand ses rayons jusqu'aux extrémités du monde; mais c'est toujours une seule lumière qu'elle envoie sans que l'unité du corps soit divisée. Arbre majestueux, elle étend l'immensité de ses rameaux sur toute la terre; vaste fleuve, elle arrose toutes les contrées par la richesse de ses eaux. Mais partout un même principe, partout une même origine, partout une même mère, riche des trésors de la fécondité. C'est son sein qui nous a portés; c'est son lait qui nous a nourris; c'est son esprit qui nous anime. L'épouse du Christ repousse toute alliance adultère; sa pudeur est incorruptible; elle ne connaît qu'une maison, elle garde avec un soin religieux la sainteté de la couche nuptiale, elle nous conserve à Dieu, et destine au trône les enfants qu'elle a engendrés. Se séparer de l'Eglise, c'est abjurer sa part aux royales promesses, c'est se prostituer indignement à la femme adultère. Non, il n'arrivera jamais aux récompenses de J.-C., le chrétien qui abandonne l'Eglise de J.-C.; c'est un étranger, un profane, un ennemi; il ne peut avoir Dieu pour père, puisqu'il n'a point l'Eglise pour mère. Si un seul homme a pu être sauvé autrefois hors de l'arche, le salut est aussi hors de l'Eglise. « Qui n'est pas avec moi, dit le Seigneur, est contre moi; qui n'amasse pas avec moi

dissipe. » Vous l'entendez! En rompant avec J.-C. on s'élève contre lui; on dissipe l'Eglise du Seigneur, dès-lors que l'on moissonne hors de l'Eglise. Le Sauveur dit encore : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. » Ailleurs, il est écrit du Père, du Fils et du Saint-Esprit : « Ces trois ne sont qu'un. » Et l'on s'imaginerait après cela que cette divine unité, fondée sur la parole infaillible de Dieu et cimentée par les sacrements, peut être rompue dans l'Eglise et aller se perdre dans la lutte ou le divorce des volontés! Non, qui ne garde pas inviolablement l'unité, ne garde pas davantage la loi, ne garde pas la foi du Père, ne garde pas la foi du Fils, ne garde ni la vie, ni le salut. Ce sacrement de l'unité, ce lien indissoluble de la concorde universelle, nous est représenté dans l'Evangile par cette tunique de J.-C. notre Seigneur, dont les bourreaux respectent l'intégrité, et qu'ils jettent au sort, afin qu'elle arrive à son nouveau maître sans avoir été partagée. « Ils prirent sa tunique, dit la divine Ecriture, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils se dirent entre eux : Ne la déchirons point, tirons-là au sort, et voyons à qui elle appartiendra. » Vêtement mystérieux! Il figurait cette glorieuse unité qui descend d'en haut, c'est-à-dire qui vient du ciel et du Père, et qui, indivisible à son origine, devait subsister indivisible dans les mains qui l'avaient reçue. Ainsi, quiconque déchire l'Eglise de J.-C. ne saurait posséder la tunique de J.-C. Voyez au contraire un symbole différent. Salomon va descendre dans la tombe; une grande scission s'opère dans le peuple et dans le royaume. Que fait Achias? Il n'a pas plutôt rencontré Jéroboam dans la plaine, qu'il déchire ses vêtements en douze parts. « Prends, dit-il au roi, dix de ces morceaux, le Seigneur l'ordonne; voilà que le royaume partagé échappe aux mains de Salomon. Tu auras dix sceptres; à lui il n'en restera que deux, en considération de David, mon serviteur, et de Jérusalem, que j'ai choisie pour y établir mon nom. » Lorsque les douze tribus d'Israël se séparent, le prophète Achias déchire son vêtement. Mais, parce que le peuple de J.-C. ne saurait être divisé, la tunique du Sauveur, qui était d'un seul morceau et sans couture, n'est point divisée par les soldats qui s'en emparent. Une, entière, indivisible, elle figure l'indissoluble union du peuple qui a revêtu Jésus-Christ. Le sacrement de l'unité de l'Eglise était représenté par le symbole visible de cette tunique.

» Où est l'homme assez enhardi dans la scélératesse et le parjure, assez aveuglé par la démence, pour s'imaginer que l'on peut déchirer, ou pour déchirer lui-même l'unité de Dieu, le vêtement du

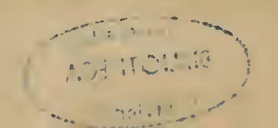


Seigneur, l'Eglise de Jésus-Christ? Il nous l'apprend lui-même dans l'Evangile : « Il n'y aura qu'un pasteur et qu'un troupeau. » Et l'on croit, après cet oracle, qu'une même enceinte puisse renfermer à la fois plusieurs troupeaux et plusieurs pasteurs! Ecoutons en quels termes pressants l'apôtre Paul nous recommande cette unité : « Je vous conjure, mes frères, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, d'avoir tous un même langage et de ne point souffrir de divisions parmi vous, mais d'être unis tous ensemble par un même esprit et dans les mêmes sentiments. » Et ailleurs : « Ayant soin de conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. »

Ecoutons encore saint Cyprien parlant dans un autre ouvrage de l'excellence du martyre.

« Debout donc, mes bien-aimés! repoussons avec une foi inébranlable et un dévouement qui ne sait pas fléchir les ardentes menaces du siècle et les cruels frémissements de nos persécuteurs, comme des hommes dont l'espérance réside là-haut, dont les cœurs soupirent après l'éternelle lumière, et triomphent au souvenir des divines promesses. Des chaînes resserrent nos mains; des liens pesants, roulés autour de notre cou, inclinent notre corps sous fardeau, qu'importe? Dieu a voulu par là, bien moins menacer notre vie qu'interroger notre foi. Où sera le moyen de reconnaître l'excellence et la dignité du martyre, s'il ne nous contraint d'ambitionner ses palmes au préjudice de nous-mêmes? Lorsque des mains sanguinaires déchiraient les membres d'un athlète sacré, et que le bourreau imprimait les sillons de ses ongles de fer sur un corps débile, sans pouvoir le vaincre néanmoins, j'ai entendu de mes propres oreilles, la vérité ne me trompe point, j'ai entendu partir des cris d'involontaire admiration. « Il faut en convenir, disaient les assistants, il y a quelque chose de sublime dans l'intrépidité qui se joue de pareilles douleurs. Il a sans doute des enfants, répondait un autre, car il a une épouse chez lui; et cependant, ni la tendresse paternelle, ni le soin de ceux qui lui sont chers, ne peuvent ébranler sa constance. Informons-nous de cette religion merveilleuse, examinons attentivement les maximes qui produisent ces héros. Quelles que soient ces convictions, elles sont graves et profondes, nous devons le reconnaître, puisque des hommes souffrent et meurent pour elles. »

» Telle est, mes bien-aimés, la vertu du martyre; elle subjugue, elle entraîne à la foi le bourreau dont le bras se levait pour frap-



per le chrétien. Nous lisons : « Demeure en paix dans la douleur, et au temps de ton humiliation, garde la patience; car l'or et l'argent s'épurent par la flamme. » Vous l'entendez! c'est au creuset de la tentation que le Seigneur nous éprouve ; c'est avec les fléaux du monde que le Christ interroge nos cœurs. Louons donc et bénissons la divine miséricorde qui, au lieu de nous réserver à des calamités sans terme, se plaît à nous purifier de toutes les souillures du siècle. Du reste, à ces élus qu'il admet si libéralement à la participation de son héritage, et qu'il établit rois de l'éternité, que demande-t-il? l'offrande d'un cœur pur. Dans la nature, rien qui ne soit à lui. Toutes les richesses de l'univers, qu'elles s'étendent avec les plaines, qu'elles se dressent avec les montagnes, que la voûte des cieux les recouvre, ou que l'Océan, vaste ceinture de notre globe, les cache dans ses abîmes, appartiennent au Seigneur. Si le souverain maître a gravé son nom sur chacune d'elles ; s'il n'exige de nous que des œuvres saintes, dégagées de toute corruption, travaillons, suivant son précepte, à devenir un or sans mélange. Lorsque ce métal brille sous les feux du jour dans les filons de la terre, une main industrieuse le recueille et le livre à l'activité d'un brasier ardent pour le fondre. La flamme bouillonne dans la fournaise hâletante; alors, par un étroit canal, un jet lumineux s'élance, et la matière précieuse coule en liberté, tandis que les sables impurs, auxquels elle était associée, demeurent; nous aussi sortons de la fournaise ardente, dépouillés de tout terrestre alliage, ainsi que le Seigneur l'a déclaré par son prophète : « Si, devant les hommes, ils ont souffert des tourments, leur espérance est pleine d'immortalité. Leur affliction a été légère et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés, les a trouvés dignes de lui, et les a reçus comme un holocauste. »

» Mais, peut-être que la séduction des dignités humaines vous arrête; peut-être que l'argent, amoncelé dans votre maison, l'argent, qui ébranle les résolutions de la conscience la plus ferme et livre à des désirs sans frein une âme qui devrait être consacrée à Dieu, vous rappelle et ralentit votre courage. S'il en était ainsi, relisez l'oracle divin : « Celui qui aura perdu sa vie pour mon nom, recevra le centuple dans ce monde et la vie éternelle dans le siècle futur. » La vie éternelle, quoi de plus grand, de plus salutaire! Vous avez beau étaler sur vos vêtements les riches peintures de la pourpre; l'or, assoupli en filets délicats, a beau serpenter en broderies sur votre parure; votre cupidité a beau amasser, sans relâche, des trésors intarissables; hélas! vaine et stérile

abondance, si les trésors du salut vous manquent, comme l'Esprit-Saint nous l'a déclaré : « Que vous sert de gagner le monde tout entier et de perdre votre âme, ou qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme ? » En effet, de tous les objets qui frappent nos yeux, pas un qui ne soit vide et sans consistance, ou qui, reposant sur des fondements fragiles, puisse soutenir le poids qui tend toujours à les précipiter. Non, ce qui vient du monde n'a pas plus de stabilité que lui-même. »

Le saint évêque retrace les magnifiques récompenses qui attendent les vainqueurs dans le ciel. Puis, revenant à l'excellence du martyre, il s'écrie :

« Qu'elle est grande la gloire des martyrs ! de quel éclat brille la couronne des triomphateurs, puisqu'ils ont droit à des récompenses mille fois supérieures à celles que vous venez d'entendre ! Quand Dieu permet qu'ils soient livrés aux bêtes sauvages de l'arène, ou que la hache des bourreaux se lève sur leur tête sans les intimider, il accomplit à leur égard les vues de sa miséricorde, et les marque du sceau de ses élus. En effet, pouvait-il retenir plus longtemps parmi les vices et les souillures de ce monde ceux qu'il avait jugés dignes d'un si magnifique sacrifice ? C'est à bon droit, ô vertueux martyrs, que tous les trésors divins ont été mis à votre disposition ; l'espérance de l'éternité n'est-elle pas votre aliment de tous les jours ? Votre dévouement sans bornes se dérobe-t-il un instant au joug du Seigneur ? Vous pouvez aspirer aux dignités les plus sublimes. Ne vous ai-je pas vus mépriser ce monde, prendre en pitié ses illusions et ses ténèbres, regarder la terre comme une prison, vos maisons comme des cachots, la vie comme un exil prolongé. Ainsi, l'homme qui, au lieu de s'enivrer des pompes de l'ambition ou de briguer la faveur populaire, aspirait aux biens de l'éternité, est arraché à ces maux par son triomphe et admis à régner avec Jésus-Christ. Quoi donc de plus grand, de plus vénérable qu'un bien qui affranchit de la mort, assure une vie sans terme et un royaume qui ne périra jamais ! Trésor du martyre approprié aux saints, nécessaire aux malheureux, agréable à tous, la joie des justes, l'illustration de ceux qui n'en ont pas, la couronne des élus ! Dieu qui s'occupe du salut de chacune de ses créatures, leur a ménagé, dans le martyre, un remède à la vie. Sans doute il arrive souvent que des athlètes généreux se présentent au combat avec une vertu et une foi sans tache, afin de couronner une vie d'innocence par une mort héroïque ; mais combien d'autres sont venus laver intré-

pidement dans ce baptême sanglant les fautes d'une vie coupable, afin de revivre par la mort ! La mort recommence la vie, la mort retrouve la gloire qui était perdue, elle ranime l'espérance qui était éteinte, elle répare toutes les pertes du salut. Ainsi quand la semence périt sur des champs arides, et que des plantes expirent sur un sol que dévore le soleil, la main du laboureur fait jaillir des coteaux voisins une eau salutaire qui rafraîchit les campagnes. Bientôt, sous ces ondées factices, la stérilité de la terre est vaincue, et la moisson se lève abondante et vigoureuse.

» Que vous dirai-je, mes bien-aimés? comment vous peindre tout ce que j'éprouve? A l'aspect de tant de grandeur réunie, mon esprit se trouble, mes sens se confondent, et le langage lui-même se perd dans ses efforts. Où trouver des expressions qui retracent toute la sublimité du sacrifice ? Quelle que soit la pompe du langage, elle reste toujours bien loin de la réalité. Quelle voix, quelle poitrine, quelle force suffira à une pareille entreprise ? Je suis Chrétien ! à cette déclaration magnanime, la scène change, les adversités disparaissent, la joie brille dans son plus vif éclat, les royaumes célestes s'ouvrent, la pourpre souveraine nous attend, les châtiments sont vaincus, la mort est foulée aux pieds, la vie véritable commence et les armes tombent arrachées des mains de l'ennemi. Vos prévarications sont effacées, vos crimes sont anéantis ! Pesez donc tous ces avantages au fond de vos cœurs, et que la mesure de vos sentiments soit la mesure de votre vénération pour le martyre.

» Figurez-vous ce jour où, sous les yeux d'une multitude immense, face à face avec les bourreaux et les instruments de mort, l'athlète sacré va lutter contre un monde qui a soif de son sang! autour de lui tous les cœurs fidèles palpitent. Quelle anxiété sur tous les visages! quelle ardeur dans les vœux! quelle ferveur dans les prières, lorsque l'issue du combat est douteuse encore, et que la couronne incertaine flotte au-dessus de sa tête! Victoire! il a confessé son Dieu. Alors, d'autre part, quel débordement de fureur ! quelles vociférations sanguinaires ! comme tous ces instruments de mort s'acharnent sur la victime ! Mais aussi quelle gloire incomparable que de déjouer tous ces misérables calculs fondés sur la faiblesse de notre nature, de s'élever au-dessus des impressions des sens, de rester impassible sous les mille aiguillons de la souffrance, d'être torturé sans pouvoir être vaincu, et de s'armer de la douleur pour triompher de la douleur elle-même !

» Considérez donc, mes frères bien-aimés, quelle est la sublime

énergie du martyre, et pénétrez-en bien votre esprit. Mais la terre n'est pas seule attentive à l'intrépidité de l'athlète sacré. Les martyrs ses frères, rappelés depuis longtemps d'un siècle corrupteur, applaudissent à sa constance du haut des cieux. Les messagers des volontés célestes battent des mains; tous les élus se réjouissent; le Seigneur est fier de son combattant; le Christ encourage le témoin de son nom. Mais, insuffisance du langage humain dans un sujet si imposant et si merveilleux! Ne séparez pas, je vous en conjure, mes frères bien-aimés, les vœux de la volonté d'avec ce qu'il lui est donné de faire. Je savais d'avance que, pour parler du martyre, il fallait des paroles qui répondissent à sa grandeur; mais si, avec la conviction que j'étais incapable de célébrer la gloire du martyre, j'ai accepté un pareil fardeau, c'est qu'à mon jugement, il renferme tant de vertus, qu'elles suppléent à la faiblesse de l'orateur et viennent en aide à son impuissance. Vantez-moi, tant que vous voudrez, une foi et une justice qui ne se sont jamais démenties; exaltez l'incontestable mérite d'une virginité sans tache; je suis le premier à les reconnaître; mais toujours faut-il qu'elles cèdent à la palme, à la prééminence du martyre. Tous les autres ont embrassé la vertu; le martyre seul a marché sur les traces de Jésus-Christ. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer les lettres de saint Cyprien. Ecrites pendant la persécution, elles respirent toutes une charité ardente et le zèle le plus héroïque.

CHAPITRE TROISIÈME.

SIÈCLE DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

Age d'or de l'éloquence chrétienne. — Pères grecs : Saint Athanase. — Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile le Grand. — Eloquence de saint Grégoire de Nazianze. — Naissance de la Poésie chrétienne. — Poésies de saint Grégoire de Nazianze. — Eloquence de saint Bazile. — Saint Grégoire de Nysse. — Saint Astère. — Saint Jean Chrysostôme. — Poésies de Sinésius. — Saint Ephrem. — Saint Epiphane. — Saint Cyrille d'Alexandrie. — Eusèbe Pamphile, etc. — Pères latins : Saint Hilaire de Poitiers. — Saint Ambroise. — Saint Jérôme. — Saint Augustin. — Poésies chrétiennes : Saint Paulin, etc. — Réflexions.

L'Eglise, dans les temps que nous venons de parcourir, gémissait sous le glaive des bourreaux; c'était surtout par son héroïque patience qu'elle devait vaincre; il fallait que les fondements de cet édifice divin fussent élevés dans le sang des martyrs. Cependant la prédication des apôtres et celle de leurs premiers successeurs servaient à éclairer et à subjuguer les cœurs. La force dominatrice de la vérité enlevait au paganisme les esprits les plus élevés. Une foule d'hommes, versés dans la littérature grecque et romaine et dans toutes les connaissances de la philosophie, venaient se soumettre au joug de la foi et se consacraient ensuite généreusement à sa défense. Leur génie allait puiser dans le ciel ses inspirations et rapportait sur la terre un ordre d'idées et de sentiments jusqu'alors inconnus. Nous nous sommes arrêtés à contempler ces admirables productions. Maintenant, de plus grandes merveilles vont s'offrir à nous. La lumière de l'Evangile avait montré peu à peu l'absurdité du paganisme; les idées chrétiennes s'étaient répandues; la religion de Jésus-Christ comptait une multitude de disciples dans tous les rangs; ils étaient même jusque dans la cour des princes, à côté du trône des Césars; un grand nombre, retenus par la crainte à l'ancien culte, étaient

chrétiens dans le cœur et n'attendaient que le moment de se déclarer; en un mot la révolution était faite dans les esprits. Elle éclata enfin lorsque Constantin se convertit, et l'empire fut étonné de se trouver chrétien.

L'Eglise, dès ce moment, brilla du plus grand éclat. Elle sortit des catacombes, pour déployer la splendeur de son culte, l'appareil imposant de ses cérémonies. Des temples magnifiques furent élevés au vrai Dieu. Des richesses immenses furent consacrées à leur décoration. Leur enceinte se remplit tout à la fois et d'un peuple nombreux et de ce quil y avait de plus distingué dans l'empire. Alors commença une ère nouvelle pour l'éloquence. La religion lui éleva, selon l'expression de Marmontel, non pas une chaire, mais un trône. Les plus heureuses circonstances favorisaient ses inspirations. Les orateurs avaient à rappeler les glorieux combats de l'Eglise, à célébrer son triomphe, et à produire tous les titres qui établissaient sa divinité. Ils parlaient en présence d'auditeurs pleins de foi; ils donnaient des leçons aux grands de la terre avec une autorité divine; ils se présentaient enfin aux regards des hommes, environnés de tout le respect et de toute la vénération qui étaient dûs à leur saint caractère et à leurs hautes vertus. Beaucoup d'entr'eux joignirent à ces avantages un génie élevé et de vastes connaissances. Ils s'étaient formés à l'éloquence par des études approfondies et des exercices assidus. Ils avaient obtenu d'éclatants succès dans le monde savant et littéraire, avant d'être chargés dans l'Eglise du ministère de la parole sainte; ils étaient, au jugement même des païens, les plus grands hommes de leur temps. Aussi, leurs voix éloquentes firent entendre les plus admirables accents. Elles retentirent dans toutes les villes considérables de l'empire, et ces villes acquirent par là une célébrité nouvelle; les noms de Milan, d'Hyppone, de Nazianze, d'Alexandrie, de Constantinople, se sont agrandis dans notre imagination par le glorieux souvenir des Ambroise, des Augustin, des Grégoire, des Cyrille, des Athanase, des Chrysostôme.

Les talents de ces grands docteurs ne se déployèrent pas seulement dans les discours de la chaire, mais encore dans des traités moraux présentés aux fidèles, dans des apologies contre les païens, et surtout dans un grand nombre de livres de controverse dirigés contre les hérétiques. Car il est digne de remarque que l'Eglise, qui, après tant de combats et de souffrances, venait de voir enfin commencer pour elle des jours de paix et de bonheur, eut plus que jamais la douleur de sentir son sein déchiré par ses propres enfants. Ces nouveaux ennemis lui étaient plus redoutables peut-

être que les Domitien et les Néron. Quelle guerre cruelle n'eut-elle pas en effet à soutenir contre les Ariens et les autres sectaires? Que ne souffrit-elle point des empereurs eux-mêmes, souvent trompés par les évêques mondains et courtisans qui s'étaient attachés à l'erreur? Ne vit-elle pas les plus furieuses persécutions se renouveler contre ceux de ses enfants qui lui demeuraient fidèles, et surtout contre les saints prêtres et les saints évêques qui la défendaient avec un infatigable courage? Mais il était dans ses destinées de toujours combattre pour triompher toujours. Ce n'est pas ici le lieu de faire les réflexions que peut fournir sous ce rapport l'époque qui nous occupe. Nous ne rappelons avec quelle fureur les hérésies agitèrent l'Eglise que pour indiquer la lutte dans laquelle furent engagés les grands docteurs dont nous avons à retracer l'éloquence. Ils montrèrent, dans cette lutte, et la grandeur de leur génie et l'élévation de leurs vertus. Ils poursuivirent l'erreur au milieu de toutes les subtilités où elle cherchait à s'envelopper; ils dévoilèrent sa mauvaise foi, et réfutèrent tous ses sophismes. Leurs écrits de controverse ne sont plus pour nous en général d'un grand intérêt; mais souvent aussi ils conviennent à tous les temps, ils établissent les grands principes sur lesquels reposent les fondements de l'Eglise, ils fournissent des armes puissantes avec lesquelles on peut combattre les novateurs de tous les siècles. D'ailleurs l'attitude ferme de ces vigoureux athlètes présente toujours à la postérité un bien grand spectacle. Ils font face en même temps à une multitude d'ennemis conjurés contre la vérité. En vain on emploie contre eux la force matérielle; ni la spoliation, ni les fers, ni l'exil ne peuvent étouffer leurs voix courageuses; au contraire, leur talent puise une force nouvelle dans la persécution même, et les infortunes dont on les abreuve rehaussent singulièrement l'éclat de leur éloquence. L'intérêt qui s'attache à ces illustres docteurs, à ces intrépides défenseurs de la foi, nous porte à entrer à leur égard dans quelques détails biographiques. Ces détails montreront d'ailleurs la vérité des réflexions qu'on vient de lire.

PÈRES GRECS.

Saint Athanase. (296 — 373.)

Saint Athanase, le premier qui se présente à notre admiration, naquit à Alexandrie, vers l'an 296, d'une famille distinguée. Saint

Alexandre, archevêque de cette ville, ayant découvert ses heureuses dispositions et ses vertus naissantes, prit pour lui tant d'affection qu'il le dirigea dans ses études, l'éleva au diaconat, et le nomma ensuite son successeur. Avant que d'arriver à l'épiscopat, Athanase eut occasion d'employer ses talents et son zèle dans une discussion qu'il soutint contre Arius, au concile de Nicée; mais les succès qu'il obtint dans cette circonstance, en lui attirant l'estime et l'admiration des Pères, lui valurent la haine des Ariens, qui se liguèrent contre lui avec les Méléciens, quand ils le virent, en 326, occuper le siége d'Alexandrie. Nous ne dirons pas comment, à force d'intrigues et de calomnies, ils parvinrent à le faire exiler sous Constantin. Sous Constance, proscrit pour la troisième fois, il se réfugie dans les déserts de l'Egypte; mais ses ennemis l'y poursuivent, mettent sa tête à prix, et font massacrer de pieux solitaires qui lui avaient donné un asile, et qui n'avaient point voulu déclarer sa retraite. Enfin, il n'a plus d'autre moyen d'échapper à la fureur de ses cruels persécuteurs, que de s'enfoncer dans la partie tout-à-fait inhabitée du désert, où un serviteur fidèle lui porte de temps en temps quelques aliments au péril de sa vie.

C'est au fond de cette retraite, inaccessible aux hommes, que l'âme du saint patriarche, loin de se laisser abattre, s'anime au contraire d'un nouveau zèle pour la cause de la religion; méprisant les maux dont il est accablé, il ne songe qu'à combattre l'erreur et à raffermir la foi des fidèles par d'éloquents écrits, qu'il compose avec autant de facilité que s'il eût vécu paisiblement au milieu de son troupeau.

Copiés par des mains fidèles, dit M. Villemain, ces écrits, comme autrefois ceux d'Origène, étaient en un moment répandus dans toutes les sociétés chrétiennes d'Orient. Du fond de sa cellule, il était le patriarche invisible de l'Egypte; il avait pour le servir, pour le cacher, pour le défendre cette milice du désert, enthousiaste et muette. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne au 4e siècle.*)

Cependant, après six ans de cette vie errante et solitaire, il lui fut permis de retourner occuper le siége d'Alexandrie. Son retour fut dans l'Egypte une fête telle que l'empire romain n'en connaissait plus depuis l'abolition de ses anciens triomphes. Un peuple immense se précipitant hors des murs d'Alexandrie, les rivages du Nil couverts de spectateurs, le fleuve sillonné de mille barques, la mer au loin éclairée des feux qui resplendissaient sur les hautes tours du Muséum, ce furent là les moindres honneurs qu'Athanase reçut dans sa patrie. Le peuple adorait en lui un

saint, un grand homme, le défenseur de la foi de Nicée, le rempart des Eglises d'Orient. (*M. Villemain.*)

Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de rétablir l'ordre dans la ville d'Alexandrie et la paix dans l'Eglise : mais bientôt les païens, dont il faisait, par son zèle, déserter les temples, le rendirent odieux à Julien. Ce prince, aussi crédule que superstitieux, ordonna qu'Athanase fût chassé d'Alexandrie; et le saint patriarche se vit forcé de regagner la Thébaïde. L'avénement de Jovien au trône le ramena pendant quelques mois au milieu de son peuple, qu'il fut obligé de quitter, lorsque Valens, entièrement dévoué aux Ariens, devint possesseur de l'empire. Cette fois, ce fut dans le tombeau de son père, que saint Athanase alla chercher un asile. Il y resta l'espace de quatre mois, au bout desquels les murmures des Alexandrins, qui gémissaient de son absence, forcèrent Valens de le rétablir sur son siège. Ses ennemis, qui n'avaient pu lasser sa constance, et qui sans doute étaient fatigués de le poursuivre, abandonnèrent enfin leur système de persécution et le laissèrent achever paisiblement sa carrière au milieu de son peuple. Il mourut en 373, après quarante-six ans d'épiscopat, passés, en grande partie, dans l'agitation et dans l'exil.

L'abbé de la Bletterie trace en ces termes le portrait de cet illustre docteur : Athanase, dit-il, était le plus grand homme de son siècle, et peut-être qu'à tout prendre, l'Eglise n'en a jamais eu de plus grand. Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois des subtilités de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute destination.

Il avait l'esprit juste, vif et pénétrant, le cœur généreux et désintéressé, un courage de sang-froid, et pour ainsi dire, un héroïsme uni, toujours égal, sans impétuosité ni saillies, une foi vive, une charité sans bornes, une humilité profonde, un christianisme mâle, simple, noble, comme l'Evangile ; une éloquence naturelle, semée de traits perçants, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendait la vertu respectable ; sa douceur dans le commerce la faisait aimer. Le calme et la sérénité de son âme se peignaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avait quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les lettres profanes, mais il évitait

d'en faire parade. Habile dans la lettre des Ecritures, il en possédait l'esprit. Jamais ni les Grecs, ni les Romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase aima l'Eglise, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avait rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité, qui étend et rafine le génie, lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un coup-d'œil admirable pour apercevoir des ressources, même humaines, quand tout paraissait désespéré.

Menacé de l'exil lorsqu'il était dans son siége, et de la mort lorsqu'il était en exil, il lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigues, courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler lors même qu'il fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses ennemis : les Ariens l'accusaient de magie, et les païens prétendaient qu'il était versé dans la science des augures, et qu'il entendait le langage des oiseaux, tant il est vrai que sa prudence était une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les moments de se produire ou de se cacher, ceux de la parole ou du silence, ceux de l'action ou du repos. Il sut fixer l'inconstance du peuple (des Alexandrins, c'est tout dire), trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves qu'en Egypte, et dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entr'eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un faible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les faiblesses avec une charité et une bonté d'âme qui font sentir que s'il condamnait les voies de rigueur en matière de religion, c'était moins par intérêt que par principes et par caractère. Julien, qui ne persécutait pas les autres évêques, du moins ouvertement, regardait comme un coup d'Etat de lui ôter la vie, croyant que la destinée du Christianisme était attachée à celle d'Athanase. (***Histoire de Jovien.***)

Vous jugez bien que les écrits d'un tel homme, dit M. Villemain, ne seront pas seulement des ouvrages de théologien. S'il combat souvent sur des dogmes obscurs, impénétrables, son but éclatant

et simple est de fonder cette unité religieuse que la victoire même des chrétiens, et le partage de l'empire en deux vastes Etats rendaient plus difficile; il en a, dès le premier jour, calculé la puissance, et il poursuit sans cesse l'accomplissement de cette œuvre.

Quoique prédestiné surtout à défendre et à célébrer la pure doctrine du Christianisme, Athanase lutta contre l'idolâtrie qui, de son temps, par les illusions et le génie de Julien, faillit reprendre l'empire. Le lieu même de sa naissance et de ses premiers travaux le portait à cette controverse. Car si, de bonne heure, la foi chrétienne avait de la Judée gagné l'Egypte, si même un des apôtres avait passé du premier synode de Jérusalem au siége naissant d'Alexandrie, nulle part cependant le polythéisme n'était plus tenace et plus inépuisable que sur cette terre des Pharaons, où rien ne périssait, ni la réalité, ni le mensonge, où l'antiquité mystérieuse des monuments conservait l'antiquité des croyances, où la vie était si forte qu'elle semblait une émanation divine partout répandue, et où l'imagination superstitieuse du peuple faisait incessamment pulluler de nouveaux dieux, comme les fanges échauffées du Nil multiplient les reptiles.

Le génie grec, en venant s'imposer à l'Egypte par la conquête et par les colonies, loin de détruire ces vieux ferments de crédulité, y mêla seulement les divinités gracieuses de l'imagination et de la poésie, et quand leur culte vint à faiblir avec l'amour même de l'art, quand la philosophie et le Christianisme eurent commencé à décréditer les dieux que leur élégance rendait corrupteurs, les divinités monstrueuses de l'ancienne Memphis n'en reprirent que plus de puissance. Sérapis dura plus qu'Apollon.

Inspiré par la vue de ce panthéon bizarre de l'Egypte, le *Discours d'Athanase contre les Grecs*, c'est-à-dire contre l'idolâtrie, se distingue entre les ouvrages des autres apologistes par la méthode savante et la sagacité habile à décomposer tout l'édifice des fables païennes, en assignant à chaque erreur sa date et son principe. Cette analyse, toujours nette et vraisemblable, a, par fois, beaucoup d'élévation philosophique. Arrivé à la dernière forme d'idolâtrie, l'apothéose des hommes, après celle des astres, des éléments, et presque de tous les êtres de la nature, « on se rejettera, peut-être, dit-il, sur cette allégation que certains inventeurs sont devenus dieux pour avoir fait du bien aux hommes, Jupiter en trouvant la poterie, Neptune la navigation, Vulcain l'art de forger, Minerve le tissage, Apollon la musique, Diane la chasse,

Junon la parure, Cérès l'agriculture, et d'autres les autres arts. Mais ces arts et leurs analogues, ce n'est pas à quelques hommes, c'est à la nature commune de l'humanité qu'il faut les attribuer, car les hommes les découvrent en se dirigeant d'après elle : de là cette maxime vulgaire que l'art est une imitation de la nature. Si donc quelques-uns excellent aux choses où ils s'appliquent, il ne faut pas pour cela les croire des dieux, mais bien plutôt des hommes. L'homme, en effet, naissant capable de science, il n'est pas étonnant que quelques hommes attentifs à l'instinct de leur propre nature aient inventé les arts. »

En même temps que le philosophe chrétien enlève ainsi à l'idolâtrie son meilleur prétexte, il flétrit la pire des apothéoses, celle où l'homme cherchait la consécration de ses vices qu'il transférait aux dieux. A cette corruption, Athanase oppose les grandes idées de l'unité d'un Dieu suprême, et de l'immortalité de l'âme humaine. « L'âme ne meurt pas, dit-il, mais le corps meurt, quand elle s'en éloigne, l'âme est à elle-même son propre moteur. Le mouvement de l'âme, c'est sa vie. Lors même qu'elle est prisonnière dans le corps et comme attachée à lui, elle ne se rapetisse pas à ses étroites proportions, elle ne s'y renferme pas; mais souvent, alors que le corps est gisant, immobile, et comme inanimé, elle reste éveillée par sa propre vertu, et, sortant de la matière, quoiqu'elle y tienne encore, elle conçoit, elle contemple des existences au-delà du globe terrestre, elle voit les saints dégagés de l'enveloppe des corps, elle voit les anges et monte vers eux dans la liberté de sa pure innocence. Tout-à-fait séparée du corps, et lorsqu'il plaira à Dieu de lui ôter la chaîne qu'il lui impose, n'aura-t-elle pas, je vous prie, une bien plus claire vision de son immortelle nature? Si aujourd'hui même, et dans les entraves de la chair, elle vit déjà d'une vie tout extérieure, elle vivra bien davantage après la mort du corps, grâce à Dieu qui, par son Verbe, l'a faite ainsi. Elle comprend, elle embrasse en elle les idées d'éternité, les idées d'infini, parce qu'elle est immortelle. De même que le corps, qui est mortel, ne perçoit rien que de matériel et de périssable, ainsi l'âme, qui voit et médite les choses immortelles, est nécessairement immortelle elle-même, et vivra toujours : car les pensées et les images d'immortalité ne la quittent jamais, et sont en elle comme un foyer vivant qui nourrit et assure son immortalité. »

Ces hautes spéculations, familières sans doute à l'école philosophique d'Alexandrie comme à son école chrétienne, ne sont

pour Athanase qu'un premier pas vers le dogme dont il est le plus exact interprète. Il ne les compterait pour rien, si elles ne le conduisaient pas au symbole de Nicée tout entier : c'est ainsi que de ce discours contre les idolâtres, chef-d'œuvre de bon sens social et de logique, il passe immédiatement aux profondeurs de la théologie et à la condamnation du rationalisme d'Arius.

Telle fut la grande œuvre accomplie par le génie d'un homme et consacrée par vingt ans de persécution. C'est pour cela qu'il lutta contre tous les chefs de l'empire, depuis Constantin jusqu'à Julien, depuis le protecteur intéressé de l'Eglise jusqu'à son mystique adversaire. C'est par là qu'il a été non-seulement le promoteur le plus efficace de la foi et du culte, mais un des plus hardis précurseurs de cette politique religieuse qui gouverna le monde au moyen-âge. Rome a dit en canonisant Grégoire VII, « qu'il n'avait pas existé, depuis le temps des apôtres, plus puissant défenseur de l'Eglise. » Si dans les mille années qui séparent ces deux dates mémorables, il fallait citer un homme qui tînt de l'ancien monde et du nouveau, qui rappelât l'enthousiasme du Christianisme naissant, et fît pressentir la puissance du Christianisme adulte, qui fût le premier citoyen de la cité chrétienne, un législateur, un héros, un saint, Rome ne trouverait pas de plus grand nom que celui du patriarche et du banni d'Alexandrie, que celui du grec Athanase.

L'effort de sa vie, la subtilité de son génie, la constance de sa volonté, l'entraînement de sa persuasion, ses combats et ses sacrifices se concentrèrent particulièrement sur la sublime métaphysique du Christianisme, la partie divine de la religion ; mais cela même était le Christianisme tout entier et l'avenir religieux du monde.

Les sectes nombreuses et bizarres produites dans les premiers temps du Christianisme par l'ébullition de l'esprit oriental, commençaient à disparaître ; mais une secte nouvelle s'élevait, plus méthodique, plus simple, plus faite pour devenir universelle : c'était la doctrine d'Arius, doctrine encore enveloppée à sa naissance de subtilités scholastiques, mais qui recélait au fond le pur théisme, quoique désavoué par elle.

Un siècle plus tôt, cette secte, en décréditant le polythéisme et en donnant à la philosophie qui le combattait la forme et l'ascendant d'un culte, eût aidé peut-être à la rapide diffusion du Christianisme, et facilité son empire ; mais alors elle effaçait le caractère distinctif de la foi nouvelle, elle détruisait sa victoire ; elle la faisait rentrer, elle l'ensevelissait pour ainsi dire dans la croyance

plus ou moins confuse, mais générale, dont se rapprochaient tous ceux mêmes qui n'étaient pas chrétiens.

Ces motifs font d'autant mieux comprendre les efforts extraordinaires opposés à l'Arianisme, et le génie de l'homme qui terrassa plus que tout autre cette puissance nouvelle protégée souvent par les empereurs.

Ce qui nous intéresse le plus dans les écrits de ce Père, qui sont pour la plupart dans le genre polémique, ce sont les passages où il retrace les violences des Ariens.

Le siége d'Alexandrie avait été envahi par l'intrus Grégoire. Saint Athanase, dans une *Lettre* adressée aux évêques orthodoxes, pour leur en donner avis, raconte les sacriléges profanations qui furent exercées dans cette circonstance.

« Mon peuple et moi, nous tenions nos assemblées ordinaires dans l'église, sans défiance de l'orage qui se préparait ; les fidèles, réunis avec empressement, se livraient aux saints exercices de la piété ; les évêques d'Egypte, de la Thébaïde, de la Lybie communiquaient librement entr'eux et avec moi, lorsque tout d'un coup Philagre, préfet d'Egypte, fit afficher publiquement des lettres en forme d'édits, portant qu'un certain Grégoire de Cappadoce arrivait de la Cour pour me succéder. A cette nouvelle, à laquelle l'on était bien loin de s'attendre, tout le monde fut troublé. On se rendit avec encore plus d'empressement dans les églises. On se demandait à soi-même quel sujet de plainte aucun évêque ou prêtre, personne au monde, avait pu porter contre moi. On n'apercevait autour de ce Grégoire que des Ariens : on ne pouvait ignorer qu'il était du parti arien, et qu'il n'était point envoyé par d'autres que par Eusèbe et ses adhérents, tous Ariens. Je ne vous apprends rien, mes frères, de nouvean à cet égard ; ce sont les mêmes qui m'avaient toujours persécuté jusque-là, et qui avaient provoqué mon exil en Gaule. Le peuple témoignait par ses cris et ses protestations, combien il était indigné de ces violences. Grégoire se fit ordonner par des hommes de la faction. Il vous sera facile d'apprendre, tant par mes lettres que par les récits qn'on ne manquera pas de vous en faire, quels désordres de toute sorte accompagnèrent son entrée dans mon église. On s'étonnait, on frémissait de voir que l'impiété arienne osât se mêler à la foi catholique. Le préfet d'Egypte, Philagre, compatriote de Grégoire, comme lui déserteur de sa religion, le même qui s'était signalé déjà par les mauvais traitements qu'il avait fait subir à l'Eglise et aux vierges, avait ramassé une troupe de païens, de juifs et

d'hommes sans aucune retenue, gagnés par ses promesses, qu'il arma d'épées et de massues, avec ordre de se jeter pêle-mêle sur les fidèles rassemblés dans l'église. Ils mettent le feu au baptistère; on dépouille les vierges; on se porte contre elles à tous les excès de la passion la plus brutale; celles qui résistent, on les menace de la mort. Les religieux sont renversés, foulés sous les pieds, frappés de coups, massacrés ou laissés pour morts. La table sainte ne fut pas épargnée elle-même : les saints mystères furent emportés et jetés par terre : on y sacrifia des oiseaux et des pommes de pin. On y chantait des hymnes en l'honneur des idoles; on y vomissait les plus horribles blasphèmes contre Jésus-Christ. Tous les exemplaires de nos livres que l'on y trouva, furent consumés dans les flammes. Juifs et païens se précipitèrent à la fois dans le baptistère, où ils quittèrent leurs habits et se livrèrent à des infamies que la pudeur ne permet pas de nommer. Grégoire applaudissait à ces désordres et en parlait avec l'air du triomphe. Pour récompenser ceux qui les avaient commis, on abandonna l'église au pillage. Munis de la permission d'y faire tout ce qu'ils voudraient, les uns emportèrent tout ce qu'ils rencontraient, les autres partagèrent entr'eux les provisions de l'église. On enlevait les portes et les balustrades comme des dépouilles, on détachait les lampes et on les jetait contre les murailles; on faisait brûler devant les idoles les cierges de l'église. Le temple saint était rempli de sang et de ruines; et les Ariens, bien loin de rougir de ces orgies sacriléges, enchérirent sur ce qui s'était déjà fait par des cruautés nouvelles; ils se saisirent de plusieurs prêtres et laïqnes qu'ils déchirèrent de coups, de vierges qu'ils traînèrent devant le magistrat et jetèrent au fond des cachots; on ôta aux ministres et aux vierges le pain qui leur appartenait. Tout cela arriva durant le jeûne du carême, à l'approche de la solennité de Pâques. Un nouveau Caïphe, sous le nom de Grégoire, uni à un autre Pilate, renouvelait la passion du Sauveur, en se déchaînant contre ses fidèles adorateurs. On recommença le jour même du Vendredi-Saint. Philagre, à l'instigation de Grégoire, fit prendre dans l'espace d'une heure trente-quatre personnes, tant laïques que vierges et femmes mariées, dont plusieurs étaient des premières maisons d'Alexandrie, les fit fouetter publiquement et mettre en prison. De ce nombre était une vierge tenant à la main le livre des Saintes Ecritures, qu'elle lisait; on le lui arracha, et elle-même fut traînée au fond d'un cachot.

» Cependant leur fureur n'était pas rassasiée. Sachant que j'avais pour usage de demeurer à cette époque dans une autre église, ils

résolurent de faire de celle-ci le théâtre des mêmes horreurs, espérant bien s'y rendre maîtres de ma personne et se défaire de moi, ce qui paraissait infaillible, si la grâce de Jésus-Christ ne m'eût assisté. J'eus à peine le temps d'échapper. Craignant pour cette église et pour les vierges qui s'y trouvaient, je me dérobai aux yeux de mon peuple, et me retirai selon le précepte de l'Evangile. C'était une guerre ouverte faite contre la personne du Seigneur lui-même. Bientôt Grégoire et les Ariens furent mis à main armée en possession de toutes les églises d'Alexandrie. »

C'est la même simplicité et tout à la fois la même énergie dans le récit de la persécution exercée par le duc Syrien.

« Sur la foi de ses promesses, les fidèles tenaient dans l'église leurs assemblées; ils s'y réunissaient sans nulle défiance, quand le vingt-troisième jour après nous avoir donné si solennellement sa parole qu'il ne nous troublerait point dans l'exercice de notre culte, tandis que tous se livraient aux prières accoutumées, il se présenta brusquement dans l'église, accompagné d'une troupe de soldats. Les Ariens, maîtres du champ de bataille, y firent tout ce qu'il leur plût; la chose est notoire; eux-mêmes n'en ont pas fait mystère. J'engageai mon peuple à se retirer pour se dérober aux suites d'une aussi violente irruption; et moi-même, protégé manifestement par le secours du ciel, qui me rendit en quelque sorte invisible à leurs yeux, j'échappai et me tins enfermé, dans l'espoir que la Providence me ménagerait l'occasion de me justifier auprès de Votre Majesté. Etais-je coupable de fuir quand la perfidie et la violence m'y contraignaient? Du fond de ma solitude, où je travaillais à ma justification, j'appris ce que j'eus beaucoup de peine à croire, que Libère, évêque de Rome, le grand Osius d'Espagne, Paulin des Gaules, Denis et Eusèbe d'Italie, Lucifer de Sardaigne, grand nombre d'autres, tant évêques que prêtres et diacres, avaient été les uns bannis de leurs diocèses, les autres maltraités indignement, pour n'avoir pas voulu souscrire à ma condamnation; que tous les évêques d'Orient, que ceux en particulier de l'Egypte et de la Lybie, au nombre de quatre-vingt-dix, étaient étrangement persécutés pour la même cause; que les églises avaient été livrées aux Ariens. La violence allait au point que les fidèles d'Alexandrie, ne voulant point communiquer avec eux, n'avaient nulle part où se rassembler à la solennité de Pâques, et les jours de dimanche, que le cimetière, éloigné de la ville, pour y prier.

» Escorté d'une légion entière, armée d'épées et de javelots,

le duc fit son expédition contre les chrétiens. On s'y abandonna à tous les désordres qui accompagnent ces sortes d'agressions; on s'y permit les plus violents outrages contre des femmes et des enfants coupables du seul crime de prier Dieu; il y eut des vierges dépouillées, exposées à la brutalité du soldat, des personnes massacrées et laissées sans sépulture. Il fallait pour les enterrer les plus sévères précautions, et leurs familles ne pouvaient leur rendre ce service que clandestinement. On ne s'en tint pas là : à la place des légitimes évêques, les uns exilés, les autres dispersés loin de leurs troupeaux, on appela, pour les revêtir de l'épiscopat, des hommes, non pas tels que le veut l'apôtre, *irrépréhensibles*, mais de simples catéchumènes, mais jusqu'à des païens. L'épiscopat se vendait à l'enchère comme au temps de l'impie Jéroboam. »

On regrettera qu'il ne se soit pas conservé quelques-uns des discours que dut prononcer Athanase, au retour de ses fréquents exils, au milieu de l'enthousiasme populaire. On y chercherait par quels ressorts le primat d'Egypte agissait sur ces races mélangées, sur cette population multiforme qui remplissait Alexandrie et se laissait docilement conduire à sa voix. On peut juger de la haute estime qu'on avait pour ses écrits, par ce mot qu'un ancien moine, nommé Come, avait coutume de dire : « Quand vous trouverez quelque chose des écrits de saint Athanase, si vous n'avez point de papier, écrivez-le sur vos habits. »

Ce grand docteur est admirable sans doute dans les écrits qu'il nous a laissés; il attaque l'erreur avec une étonnante force d'esprit, saisit le vrai point de la difficulté, dégage les principes des nuages dont le sophisme avait réussi à les envelopper, expose le dogme avec précision et confond par l'autorité et l'enchaînement des preuves. Il est grand et simple lorsqu'il raconte ses souffrances et celles de l'Eglise; il est sublime de conviction en quelque sorte; mais il est peu varié et n'a pas les riches ornements de la tribune antique; il hérisse trop souvent son langage des épines théologiques; il ne cherche point à plaire par l'imagination; il se défend le pathétique; on dirait qu'il ne veut pas être un orateur véhément et persuasif, mais l'invariable témoin, le dépositaire impassible des dogmes de la foi.

Grégoire de Nazianze, au contraire, saint Basile, et plus encore saint Jean Chrysostôme appellent à leur secours toutes les inspirations et tous les artifices du talent oratoire. Docile à leur génie, la langue grecque exprime tous les enseignements de la foi chrétienne, en paraissant encore l'idiôme antique des Lysias et des

Platon. On reconnaît le génie grec presque dans sa beauté première, doucement animé d'une teinte orientale, plus abondant et moins attique, mais toujours harmonieux et pur.

Nous allons d'abord occuper le lecteur de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile. L'époque de leur naissance, la conformité de leurs études, la ressemblance de leur vie, et surtout leur étroite amitié, ne permettent pas de séparer leur histoire.

Saint Grégoire de Nazianze (328 — 389.)

ET

Saint Basile le Grand. (329 — 379.)

Le premier, surnommé *le Théologien*, à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit vers l'an 328, à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze, en Cappadoce. Il apprit la grammaire dans son pays, et vint ensuite à Césarée, en Palestine, où était une école célèbre de rhétorique. Il étudia aussi quelque temps dans Alexandrie. Mais Athènes avait la réputation de posséder les plus habiles maîtres; on s'y rendait de toutes parts pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance attique qui ont rendu si fameux les anciens écrivains de la Grèce : il y vint donc lui-même dans le but de perfectionner ses talents et d'étendre de plus en plus ses connaissances.

Le second naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Après la mort de son père, qui lui avait enseigné les premiers éléments de la littérature, il continua quelque temps ses études dans sa ville natale. Mais bientôt ses parents l'envoyèrent à Constantinople, où le célèbre Libanius donnait des leçons publiques avec un applaudissement universel. Ce grand maître sut le distinguer dans la foule de ses disciples; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire. Il dit dans ses lettres qu'il se sentait comme ravi hors de lui-même toutes les fois qu'il l'entendait parler en public. Il entretint toujours depuis avec lui un commerce d'amitié et il ne cessa de lui donner des marques de cette haute estime qu'il avait conçue pour son mérite. (*)

(*) « Quand vous fûtes retourné dans votre pays, écrit Libanius à saint Basile, je me disais : « Que fait maintenant Basile? Plaide-t-il au barreau? Enseigne-t-il l'éloquence? J'ai appris que vous aviez

Basile cependant quitta Constantinople pour se rendre à Athènes, à l'exemple de Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait déjà formé, à Césarée, sa patrie, la liaison la plus intime. Il resserra de plus en plus les liens qui l'unissaient à son ami. On citera toujours ces deux grands hommes comme des modèles accomplis d'une amitié tendre et sainte. Attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples en qui l'amour de l'étude se trouvait réuni à la pratique de la vertu. Jamais on ne les voyait assister aux divertissements profanes.

« Nous ne connaissions, dit saint Grégoire, que deux rues dans la ville ; l'une conduisait à l'église et aux ministres sacrés qui y célébraient les divins mystères ; l'autre conduisait aux écoles et chez ceux qui nous enseignaient les sciences. »

Ils priaient assidûment et vivaient dans une mortification continuelle de leurs sens. Avec cette vigilance sur eux-mêmes, ils trouvaient, dans leur amitié réciproque, mille consolations et mille moyens pour s'entr'exciter à la pratique du bien. Ils demeuraient ensemble et avaient une table commune. L'esprit de propriété ne régnait point parmi eux. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu ; c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur âme.

Ce zèle pour la piété chrétienne ne nuisait point au progrès de leurs études. Ils se rendirent très-habiles non-seulement dans l'éloquence, mais dans la philosophie, dans la poésie et dans toutes les autres parties de la littérature. Nous apprenons de saint Grégoire que son illustre ami prit même une teinture générale de la géométrie, de la médecine et d'autres sciences semblables.

Cette universalité de connaissances, et les rares talents qu'ils faisaient paraître, leur attirèrent une grande réputation dans Athènes. Les étudiants et les maîtres de cette ville admiraient surtout Basile. Ils employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux, mais ils ne purent y réussir. Il revint dans sa patrie, dont il devait être l'ornement : il y professa pendant quelque temps la rhétorique et plaida plusieurs causes avec un brillant succès. Bientôt, dégoûté du monde, craignant d'ailleurs que ce double emploi, dans lequel il éclipsait tous ses rivaux, n'influât

suivi une meilleure voie : que vous ne vous étiez occupé qu'à plaire à Dieu, et j'ai envié votre bonheur. » « Basile est mon ami, s'écrie-t-il dans une autre lettre ; Basile est mon vainqueur, et j'en suis ravi de joie. » « Je tiens votre harangue, lui écrivait saint Basile à son tour : je l'ai admirée : ô Muses ! ô Athènes ! que de choses vous enseignez à vos élèves ! » (M. de Châteaubriand, Etudes historiques.)

sur son caractère en l'enorgueillissant, il y renonça pour se consacrer entièrement à Dieu. Il donna la plus grande partie de son bien aux pauvres et parcourut les monastères de la Syrie, de l'Egypte et de la Lybie, où la vie édifiante des solitaires le consola des ravages de l'Arianisme, et lui inspira la résolution d'imiter leur exemple. Il se retira dans les déserts du Pont, où saint Grégoire, dominé par le même zèle, vint bientôt le rejoindre. Ce fut de cette retraite qu'il écrivit en divers temps des lettres et des conseils, que la plupart des religieux ont pris pour leur règle et où les fondateurs de monastères de l'Occident même ont puisé plusieurs points de leurs constitutions. Il ne sortit de la solitude que pour exercer des œuvres de charité et de zèle. Son éloquence ramenait les esprits à la vérité et opérait des prodiges en faveur des pauvres. Devenu malgré lui archévêque de Césarée, une dignité si importante fit briller d'un nouvel éclat ses talents et ses vertus. Il montra une fermeté admirable dans la persécution. L'empereur Valens, partisan fanatique des Ariens, envoya Modeste, préfet d'Orient, avec ordre de soumettre par les promesses ou par les menaces l'archevêque de Césarée. En vain on le menace de la confiscation, de l'exil, des tourments, de la mort. « Cela ne me regarde point, répondit Basile, celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation ; je ne puis craindre non plus l'exil dont vous parlez : toute la terre est un exil et le ciel seul est ma patrie. Pour les tourments, quel empire auront-ils sur moi, puisque je n'ai pas de corps en quelque sorte pour les souffrir? Il n'y aura que le premier coup qui trouvera prise. Et quant à ce qui est de la mort, je la regarde comme une grâce, elle me mènera plus tôt à Dieu, pour qui seul je vis. » Irrité de cette réponse, Modeste s'écria que jamais personne ne lui avait parlé avec tant de hardiesse. « C'est, reprit Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque. Dans le cours ordinaire de la vie, nous sommes les plus doux et les plus soumis des hommes ; quand il s'agit de la religion, nous méprisons tout pour Dieu, rien n'est capable de nous ébranler. » Le repos du saint évêque fut enfin respecté. Il en profita pour travailler à la destruction de l'hérésie ; mais ses travaux abrégèrent ses jours. Il mourut en 379. Les païens et les juifs le pleurèrent avec les chrétiens ; tous déploraient la perte de celui qu'ils regardaient comme leur père commun et comme le plus célèbre docteur du monde. « Après sa mort, dit M. de Châteaubriand, Basile fut en si grande renommée, qu'on cherchait à l'imiter jusque dans ses défauts : on affectait sa pâleur, sa barbe, sa démarche, sa lenteur à parler, car il était pensif et recueilli.

On s'habillait comme lui, on se couchait comme lui, on se nourrissait comme il aimait à se nourrir. » (*Études historiques.*)

Saint Grégoire, qui était venu dans la solitude pour se sanctifier avec son ami, fut comme lui obligé d'en sortir pour le bien de l'Eglise. Il exerça aussi les fonctions du saint ministère, fut sacré, malgré sa résistance, évêque de Sazime, et placé ensuite sur le siège de Constantinople, où il opéra des fruits extraordinaires par ses vertus et par son éloquence. Mais après de longues persécutions, se voyant de nouveau en butte aux dissentions et aux cabales, il crut devoir, pour le bien de la paix, se démettre du gouvernement d'une église qu'il avait presque créée; il reprit paisiblement le chemin du désert, où il employa les dernières années de sa vie à des ouvrages de poésie et de dévotion. Il mourut en 389.

ÉLOQUENCE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Il reste de ce Père deux *Invectives contre Julien;* des *Discours dogmatiques et moraux*, des *Oraisons funèbres*, des *Lettres* et des *Poésies*, qui furent presque toutes le fruit de sa retraite et de sa vieillesse, mais où l'on trouve cependant tout le feu et toute la sensibilité d'un jeune poëte.

Si l'on veut, dit M. Villemain, se former une idée générale du talent de saint Grégoire, on doit le considérer comme un écrivain agréable et brillant, plein de politesse et d'élégance. Ce n'est pas un orateur sublime : il a trop peu de mouvement et trop d'artifice dans le style; peut-être aussi manque-t-il de pathétique. Il ne sait pas, dans l'oraison funèbre, fondre assez habilement les faits et la morale; il fait des digressions sans mesure et sans intérêt. Son goût n'est pas irréprochable, non qu'il laisse échapper des idées et des expressions bizarres, mais il a les défauts d'une composition trop soignée, trop symétrique. Ses pensées, vives et brillantes, se forment presque toujours d'un contraste ingénieux, d'un rapprochement inattendu. Sa diction, qui paraît d'une extrême pureté, devient uniforme, par le retour trop fréquent des antithèses. Fénélon le trouve plus concis et plus poétique que saint Chrysostôme; mais cette concision ne produit pas la rapidité dans le style; elle tient à la coupe des phrases, à l'opposition des mots; elle ressemble à celle de Pline le jeune et de Sénèque, qui tournent très-vite, mais très-longtemps autour de la même idée. Saint

Grégoire a souvent été comparé à Isocrate, dont il paraît l'imitateur. Sans doute il n'est pas au-dessous de son modèle; on lui trouvera même plus de grandeur et de feu, grâce aux inspirations d'un ordre supérieur; riche en images, en similitudes, en termes métaphoriques, il plaît surtout à l'imagination. Il a quelques morceaux d'une éloquence aussi forte que pure, et qui prouvent que s'il se borne habituellement à l'éloquence timide et soignée du style tempéré, ce n'est pas faute de vigueur et d'élévation dans la pensée. Il excelle, comme Fléchier, à saisir finement les idées morales, et à les rendre avec cette expression piquante qui leur donne plus de prix et même plus de nouveauté. *(Essai sur l'oraison funèbre.)*

M. Villemain, dans ce jugement, nous semble blâmer trop et et ne pas louer assez. Ailleurs il s'exprime ainsi : Ses éloges funèbres sont des hymnes; ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. *(Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.)*

Excellence du Sacerdoce.

Le discours sur l'Excellence du Sacerdoce est un des plus beaux de saint Grégoire de Nazianze. L'orateur considère d'abord le sacerdoce dans son objet qui est Dieu, et il traite ce qui regarde son culte, sa religion, son sacrifice; il représente les prêtres comme ses sacrificateurs, ses ministres, ses envoyés considérés par rapport aux hommes; ce sont des médiateurs chargés des intérêts du monde entier et appliqués par leurs fonctions à faire monter les prières et les sacrifices des fidèles, de l'autel visible de la terre jusqu'à l'autel invisible du ciel. Il passe ensuite aux dispositions qu'exige ce saint ministère : une pureté sans tache, une vigilance continuelle sur soi-même, la fuite de tout ce qui a les apparences du mal, l'exemple des plus sublimes vertus, une perfection qui tend sans cesse à une perfection plus haute, telle est l'idée que nous en donne saint Grégoire. Puis il entre dans le détail des devoirs qu'impose le sacerdoce; il expose la difficulté de les remplir dignement, il établit un parallèle entre l'art de la médecine et la science du prêtre, qui a pour objet la guérison et la sanctification des âmes; enfin il oppose au portrait d'un pasteur infidèle, lâche et ignorant, celui d'un pasteur selon le cœur de Dieu. Il regarde les vices de ceux qui sont chargés de la conduite des âmes comme les fléaux les plus funestes dont la colère divine

puisse affliger la terre, tandis que les bons pasteurs sont la source de toutes les bénédictions célestes. Il termine par un exposé des motifs les plus propres à engager ces derniers à subir, avec une confiance filiale en la bonté de Dieu, le fardeau du saint ministère, quand ils y sont appelés par une vocation légitime. Ce discours est aussi appelé l'Apologie de saint Grégoire, parce qu'il y justifie sa conduite et explique les motifs qui l'ont engagé d'abord à s'enfuir dans la retraite après avoir reçu le sacerdoce, puis à revenir ensuite en exercer les fonctions.

« Quoi ! en sera-t-il du dépositaire et du défenseur de la vérité comme d'une statue d'argile, qui se pétrit et se façonne en quelques instants? Celui qui est destiné par son ministère à entourer avec les anges l'autel céleste, à glorifier Dieu avec les archanges, à offrir à l'éternelle Majesté les sacrifices de la terre, à partager le sacerdoce de Jésus-Christ, à rétablir dans les âmes l'image de Dieu détruite par le péché, à élever de ses mains la sainte Jérusalem, et, pour dire quelque chose de plus grand encore, celui qui doit être appelé à transformer les hommes en autant de dieux, sera-t-il l'ouvrage d'un jour, d'un moment ?

» Je connais la grandeur infinie de Dieu, dont nous sommes les ministres, et notre extrême bassesse; je vois l'intervalle immense qui sépare notre dégradation présente de la gloire qui nous est réservée; je n'ignore point non plus à quel degré de puissance nous élève le saint ministère, notre front touche le ciel, et nous foulons du pied la terre. Mais le ciel, comment pouvons-nous le conquérir, nous, malheureux esclaves du péché? Comment, du sein de notre prison terrestre et des ténèbres épaisses qui nous enveloppent de toutes parts, parvenir à la contemplation de cette pure et souveraine intelligence? Comment s'élever jusqu'aux choses éternelles et invisibles quand on est assujetti à la matière et aux sens? L'âme la plus sainte, la plus dégagée de la terre, est à peine digne de contempler la plus faible image de cette beauté souveraine, comme on aperçoit le soleil réfléchi dans les eaux. Quel est celui dont la main peut contenir l'immensité des mers, mesurer l'étendue des cieux et soutenir le poids de la terre, qui pèse les montagnes et met les collines dans la balance? où est le lieu et le centre de son repos, et qui oserait-on lui comparer sur la terre ?

« Quel est celui dont la parole a tiré l'univers du néant? qui a créé l'homme dans sa sagesse? qui a réuni en lui les deux substances les plus opposées, l'une matérielle, visible, périssable, terrestre ; l'autre spirituelle, invisible, immortelle et céleste? qui,

de leur union intime, a formé un être qui, tout à la fois, s'éléve jusqu'à Dieu et peut le comprendre, et qui cependant s'en trouve le plus éloigné au moment où il croit s'en approcher davantage? « J'ai dit, s'écriait Salomon : Je deviendrai sage, et la sagesse a fui encore plus loin de moi. » Oui, nous l'éprouvons tous les jours : en augmentant la somme de nos connaissances, nous augmentons aussi celle de nos peines; car nous sommes plus affligés de ce qui échappe à notre intelligence que satisfaits des faibles lumières que nous pouvons acquérir. La sagesse divine est comme une eau vive qui trompe la soif ardente qui nous dévore, effleure nos lèvres et s'enfuit, comme une ombre qui s'évanouit au moment où nous croyons la saisir, comme un éclair qui ne brille un instant à nos yeux que pour nous replonger aussitôt dans les ténèbres.

» Ces considérations ne suffisaient-elles pas pour m'humilier et me retenir au dernier rang des serviteurs de Dieu? N'était-il pas plus sage « d'écouter en silence la voix qui publie sa magnificence et sa gloire » que d'entreprendre une tâche au-dessus de mes forces, en osant expliquer moi-même de si grands mystères? A peine ces esprits bienheureux, ces pures intelligences qui ne sont elles-mêmes que splendeur et que lumière, peuvent-elles soutenir l'aspect de la majesté de Dieu, dont la lumière est si pure, si inaccessible, que « l'abîme est son vêtement, et sa demeure les ténèbres. » Il est partout dans toutes les parties de la terre, et au-delà des bornes de l'univers, il éclaire toutes les intelligences et échappe à la pénétration des plus sublimes esprits : beauté suprême, qui est elle-même toute beauté et au-dessus de toute beauté; dont les charmes nous attirent, mais qui s'enfuit à mesure que nous en approchons, et qui nous échappe au moment où nous croyons la saisir, et qui nous entraîne ainsi et nous élève avec elle jusqu'au ciel.

» Telle est la grandeur de notre destinée, tel est le bonheur auquel nous aspirons : tel doit être aussi l'introducteur des âmes auprès du céleste époux. Hélas! n'ai-je pas à craindre d'être jeté honteusement, pieds et mains liés, hors de la salle du festin où doivent se célébrer ses noces immortelles, pour avoir eu la témérité de m'y présenter sans être revêtu de la robe nuptiale? »

Discours sur l'amour des pauvres.

Saint Grégoire de Nazianze est très-éloquent lorsqu'il plaide

en faveur des pauvres. Dans le quinzième discours on trouve ces belles paroles :

« Vous êtes vous-mêmes les témoins de leur calamité. Vous avez sous les yeux un spectacle bien fait pour exciter toute votre sensibilité ; vous ne le croiriez pas si vous ne le voyiez. Des corps qui semblent plus appartenir à la mort qu'à la vie, où il n'y a plus que la moitié d'eux-mêmes, mutilés, défigurés au point de laisser douter s'ils furent autrefois des hommes, débris misérables, qui ont besoin de citer leur père, leur mère, leurs frères, leur patrie, sous peine de n'être pas reconnus. Je suis fils d'un tel, c'est une telle qui fut ma mère. Je me nomme un tel ; vous étiez jadis de mes amis. Sans cette explication, on ne les prendrait plus, aux traits de leur visage, pour des hommes. »

Ce tableau est d'une horreur ingénieuse, si l'on ose s'exprimer ainsi. Plus loin, on remarque un cri de colère qui est admirable.

« Ce n'est pas contre les méchants et contre les scélérats, c'est contre les malheureux que l'on s'emporte; ce sont eux que l'on maltraite, eux que l'on persécute. Les assassins, on les accueille ; les adultères, on les admet à sa table; les sacriléges, on recherche leur compagnie. Les malheureux seuls, on les fuit, on leur fait un crime de leur misère ! On rougit de la compassion, on se fait un mérite de sa dureté !... Repoussés sans pitié des villes, des maisons, des assemblées, des lieux publics et des festins, à peine leur permet-on de jouir des éléments communs de la vie. L'eau même des fontaines leur est interdite; on aurait peur qu'ils ne l'infectassent de leur haleine empoisonnée. Errants nuit et jour, sans asile, sans vêtements, couverts de leurs seules plaies, ils implorent à grands cris le secours de Dieu qui les créa. »

Dans un autre passage, l'orateur s'élève aux plus hautes méditations pour en inférer le devoir de soulager les malheureux :

« Les pauvres, l'image de Dieu ! Une aussi auguste ressemblance dégradée par l'abjection de la misère ! Ce mystère vous étonne, je ne le comprends pas davantage. J'ai peine à concevoir pour moi-même le secret de cette union de mon âme et de mon corps, comment il se fait que je porte sur tout mon être le sceau de la ressemblance divine et que je roule dans la fange. Que ce corps soit en santé, il me fait la guerre ; qu'il soit malade, je languis avec lui. C'est tout ensemble un compagnon que j'affectionne, un ennemi que je redoute. Ce corps c'est une prison qui m'épouvante,

un cohéritier que je ménage. Si je l'affaiblis par quelques excès, me voilà incapable d'entreprendre quelque chose de grand... Que je le flatte, que je le traite avec trop de complaisance, il se met en révolte et mon esclave s'échappe. Arrêté à la terre par des liens qu'il n'est plus en mon pouvoir de rompre et qui m'empêchent de prendre mon essor vers Dieu; ennemi qui m'est cher, ami traître et dont je dois me méfier, quelle union et quelle discorde à la fois! On le craint et on l'aime. Par quel conseil, par quel secret motif l'homme a-t-il été composé de la sorte. Ne serait-ce pas que Dieu aurait voulu humilier notre orgueil, qui se serait emporté rapidement jusqu'à méconnaître le Créateur, par la pensée qu'étant une émanation de son être, il peut nous être permis de traiter avec lui comme d'égal à égal? C'est donc pour nous ramener au sentiment de notre absolue dépendance que Dieu a réduit notre corps à cet état d'une continuelle faiblesse qui le livre à d'éternels combats, balance notre noblesse par la bassesse, nous tient dans l'alternative de la mort et de l'immortalité, selon l'affection qui nous entraîne ou pour notre corps ou pour notre âme, en sorte que si l'excellence de l'âme nous jette dans la vanité, le limon dont le corps fut pétri nous ramène à l'humilité... Bien que mon corps soit mon plus dangereux ennemi, je le chéris en considération de celui qui l'a uni à mon âme. Nous devons donc au corps de notre frère le même intérêt qu'au nôtre. Nous ne faisons tous qu'un seul corps en Jésus-Christ notre chef, et comme membres du même corps, nous nous devons à tous une même assistance. »

Éloge funèbre de saint Basile.

Parmi les éloges funèbres composés par saint Grégoire, celui de saint Basile inspire un intérêt particulier.

« Sera-ce assez, s'écrie-t-il dans la péroraison, de mêler nos pleurs à son éloge? Plutôt, en traçant le tableau de sa vie, que l'image de ses vertus, offerte par mes faibles mains, devienne, et pour chacun de nous et pour tous les fidèles répandus dans l'Eglise chrétienne, le portrait et la loi vivante de nos mœurs! Vous qu'il a formés à la doctrine sainte, le fruit que vous devez recueillir de ce discours, c'est de prendre Bazile pour votre modèle, d'agir comme s'il était sans cesse en votre présence et vous en la sienne. Venez, ô vous tous compagnons de Bazile, ministres des autels, peuple confié à nos soins, citoyens, étrangers, appro-

chez tous, faisons ensemble son éloge; que chacun raconte quelqu'une de ses vertus; célébrez tous, les grands, un législateur; les magistrats, l'oracle de la vérité; le peuple, son guide; les savants, leur maître; les vierges, leur introducteur à la cour du céleste époux; les épouses, la règle de leur conduite; les solitaires, les mains qui les détachaient de la terre pour les porter au ciel; les religieux, un juge. Dites vous-mêmes, comment il fut le conducteur des simples, le docteur des esprits curieux; comment il réprimait les saillies de la joie, consolait les affligés, soutenait la vieillesse, instruisait les jeunes gens, soulageait l'indigence et faisait des riches les économes des pauvres. Je vois et les veuves, et les orphelins, et les pauvres, et les voyageurs, et les frères, et les malades, s'empresser de louer celui qui fut leur patron, leur père, leur ami, leur ménagea ou des asiles ou des remèdes : tous, en un mot, celui qui savait se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Recevez, ô Basile! cet hommage d'une voix qui vous fut chère, d'un homme que les années et les honneurs rapprochaient de vous. Si peut-être ce discours n'est pas indigne de vous, cela même est votre ouvrage : je ne l'avais entrepris que grâce à votre secours. Si je suis resté trop au-dessous de mon sujet et de vos espérances; pouvais-je faire mieux, faible orateur, accablé sous le poids de l'âge, des maladies et de mes regrets? Mais le Seigneur nous sait gré de faire ce que nous pouvons. Pour vous, âme sainte et bienheureuse! du haut du ciel où vous êtes, abaissez sur nous vos regards; aidez-nous par vos prières à triompher de la chair dont l'aiguillon nous a été donné pour servir d'exercice à la vertu; dirigez chacun de nos pas vers le terme où doivent tendre nos souhaits les plus ardents. Recevez-nous au sortir de cette vie, à vos côtés, dans les tabernacles éternels, afin que, réunis à vous, contemplant désormais, sans voiles, sans nuages, l'adorable Trinité dont nous n'apercevons ici-bas que l'ombre obscure, heureux à jamais, il ne nous reste plus de vœux à former, plus de ces combats que nous avons ou livrés ou soutenus... »

Adieux de saint Grégoire à son église de Constantinople.

La péroraison du discours par lequel le saint archevêque fait la demande de sa retraite n'est pas moins touchante. Il parlait en présence de cent cinquante évêques réunis à Constantinople dans la grande église de cette ville. Il y rend compte de la ma-

nière dont il s'est conduit dans son administration, rappelle en quel état il avait trouvé son vaste diocèse, et fait voir, avec étendue, dans quelle situation il le laissait. Il explique ensuite la foi qu'il y avait constamment prêchée ; proteste de son désintéressement, et, pour toute récompense de ses travaux, demande la permission de se retirer dans la solitude.

« Tant et de si puissants motifs ont-ils déterminé vos cœurs? ai-je gagné ma cause? Faut-il quelque chose de plus fort et de plus convaincant? Je vous en supplie au nom de la Trinité même que nous adorons de concert, au nom de nos communes espérances; je vous en supplie, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Consentez à ma retraite : donnez-la moi par écrit, comme les empereurs la donnent par écrit aux soldats après de longs services. Si j'ai pu mériter quelque bienveillance de votre part, rendez-moi un témoignage honorable, afin que ma réputation soit en sûreté ; sinon, faites ce que vous jugerez à propos, je n'entrerai point en jugement contre vous. Que Dieu prenne soin de moi, il ne me reste plus de vœux à former. Mais quel successeur vous donnera-t-on, demandera quelqu'un? Dieu y pourvoira; il saura bien trouver un pasteur, comme il trouva autrefois une victime pour être immolée. Tout ce que je désire après cela, c'est que vous choisissiez un pasteur dont la vertu courageuse ne laisse point appréhender de sa part de lâches et serviles complaisances ; qui ose affronter, s'il le faut, la haine du peuple pour les intérêts de la vérité. Recevez donc et mes adieux et les dernières paroles que je vous adresse. Adieu, adieu Anastasie (c'était l'église catholique bâtie sur l'emplacement de la maison qui lui avait servi de retraite durant la persécution des Ariens), qui reçûtes votre nom de la piété. C'est vous qui avez ressuscité de ses ruines la saine doctrine tombée dans l'avilissement. Vous êtes le trophée de la victoire, une autre Silo, où s'est d'abord arrêtée l'arche sainte, après avoir longtemps erré dans le désert. Temple à jamais célèbre, vous devez votre grandeur à la doctrine du salut, que vous avez recueillie dans votre enceinte. Si faible à vos commencements, vous êtes devenue par nos soins une Jérusalem nouvelle. Adieu, auguste basilique, qui le disputez presque à celle-ci en magnificence, vous, lieux sacrés, qui unissez presque toutes les parties de la ville! Grâce à la bonté divine, vous avez obtenu de moi, dans des circonstances, ce semble, désespérées, les ministres nécessaires à tous vos besoins. Adieu, saints apôtres, qui, du ciel que vous habitez, m'avez servi de

guides dans mes combats ! Si j'ai célébré vos fêtes avec moins d'assiduité que je n'aurais dû le faire, peut-être n'en faut-il accuser que l'ange de Satan. Adieu, chaire pontificale, trône éclatant, mais périlleux, et trop exposé aux regards de l'envie. Adieu, pontifes, prêtres, plus vénérables encore par vos vertus que par votre âge ; vous tous, ministres des saints autels, qui avez l'honneur d'approcher si près du Dieu vivant ! Adieu, chœur de Nazaréens, douceur de la psalmodie, stations nocturnes, vierges chastes, femmes si modestes, assemblées des veuves et des orphelins, pauvres qui avez toujours les yeux tournés vers Dieu et vers moi, hôpitaux où moi-même j'ai trouvé un asile dans mes infirmités ! Adieu, auditeurs si empressés à m'entendre, que l'on vous voyait accourir de loin pour recueillir mes paroles et les consigner par écrit ! Adieu, empereurs, palais, courtisans ! Cette voix qui vous semblait si redoutable, la voilà qui, désormais, va être réduite au silence. Mais si ma langue est muette, mes écrits du moins et ma plume sauront toujours bien combattre pour la vérité. Adieu, ville célèbre, si distinguée par l'éclat de sa foi et de son amour envers Jésus-Christ ! car je dois ce public hommage à la vérité, quoique peut-être le zèle ne soit pas ici selon la science : nos dissensions ont servi du moins à nous rendre plus doux. O vous, qui ne vous êtes pas rangés encore dans le parti de la vérité ! convertissez-vous; revenez à Dieu, servez-le mieux que vous n'avez fait par le passé; ce qu'il y a de honteux, ce n'est pas de changer de sentiments et de conduite, c'est de s'opiniâtrer dans le mal. Adieu, Orient et Occident, pour qui j'ai tant combattu et qui m'avez livré tant de combats ! si mon exemple peut engager quelques personnes à m'imiter, en perdant nos siéges, du moins nous ne perdrons pas le Seigneur ; il nous donnera en échange des trônes bien plus éclatants et bien plus assurés. J'élèverai la voix pour m'écrier : anges tutélaires de cette église, qui m'avez gardé durant mon épiscopat, et qui me garderez encore durant ma retraite, si Dieu ne m'abandonne pas; Trinité sainte, objet de mes pensées et de ma gloire, que mon peuple vous soit toujours fidèle ! conservez-le. Il sera toujours mon peuple chéri, dans quelque situation que je me trouve. Puissé-je apprendre qu'il se rend de jour en jour plus illustre par ses vertus, par la régularité de ses mœurs ! Adieu ! mes enfants, gardez bien le dépôt de la foi qui vous a été confié. Souvenez-vous de mes souffrances ! Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous ! »

Nous venons d'entendre l'orateur, prêtons un instant l'oreille aux accents du poète.

NAISSANCE DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE.

Lorsque, à la voix des Pères de l'Eglise, tout se transformait sur la terre, les lois, les mœurs et le langage, une poésie nouvelle naquit à l'ombre du sanctuaire. Ce n'était plus cette muse frivole qui chantait autrefois, sous les ombrages de la Grèce, les querelles des dieux et les amours des héros; qui se plaisait au milieu des festins, et célébrait sur la même lyre la raison et la folie, la vertu et le vice, la sagesse et le plaisir. Fille du Christianisme, la poésie nouvelle chantait, sur la harpe des anges, la gloire du Dieu qui remplit le ciel et la terre. Au lieu de convier l'homme à user des biens périssables et à jouir de la créature, elle lui rappelait sa céleste origine et ses immortelles destinées, lui racontait la chute du premier père, et l'histoire des premiers martyrs.

Platon voulait bannir les poètes de sa république; la religion chrétienne en fit ses interprètes, et leur ouvrit ses temples. Elle vint réconcilier dans l'homme l'imagination et la raison, ce que les philosophes païens n'avaient pu faire.

La poésie chrétienne fut pour ainsi dire inaugurée par saint Grégoire de Nazianze.

La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses, qui, malgré la différence des génies et des temps, ont plus d'une affinité avec les rêveries de l'imagination poétique, dans nos jours de satiété sceptique et de progrès social. Il en est une surtout dont le charme austère nous semble avoir devancé les plus belles inspirations de notre âge mélancolique, tout en gardant l'empreinte d'une foi encore nouvelle et candide dans son trouble même.

« Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime cette consolation de s'entretenir en silence avec son âme. Les brises de l'air, mêlées à la voix des oiseaux, versaient un doux sommeil du haut de la cime des arbres, où ils chantaient, réjouis par la lumière. Les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi; mais moi, je restais occupé de ma douleur, et je n'avais nul souci de ces choses; car lorsque l'âme est accablée par le chagrin, elle ne veut pas se rendre au plaisir. Dans le tourbillon de mon cœur agité, je laissais échapper ces mots qui se combattent : Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas

mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve de ce que je désire; car nous sommes déchus et égarés tant que le nuage des sens est appesanti sur nous; et celui-là paraît plus sage que moi, qui est le plus trompé par le mensonge de son cœur. Je suis; dites, quelle chose? car ce que j'étais a disparu de moi; et maintenant je suis autre chose.

» Que serai-je demain, si je suis encore? Rien de durable. Je passe et me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-moi ce que je te paraîs être le plus; et t'arrêtant ici, regarde, avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots qu'on a passés; on ne revoit pas le même homme qu'on a vu.

» J'ai existé dans mon père, ensuite ma mère m'a reçu, et je fus formé de l'un et de l'autre. Puis, je devins une chair inerte, sans âme, sans pensée, enseveli dans ma mère. Ainsi placé entre deux tombeaux, nous vivons pour mourir. Ma vie se compose de la perte de mes années. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. Mais si une éternité doit me recevoir, comme on le dit, répondez : Ne vous semble-t-il pas que cette vie est la mort, et que la mort est la vie? »

Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poète continue d'interroger notre double et mystérieuse nature.

« Mon âme, s'écrie-t-il, quelle es-tu? D'où viens-tu? Qui t'a chargée de porter un cadavre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette vie? Comment es-tu mêlée, soufle, à la matière, esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en même temps que le corps, quelle funeste union pour moi? Je suis l'image d'un Dieu, et je suis fils d'un honteux plaisir. La corruption m'a enfanté. Homme aujourd'hui, bientôt je ne suis plus homme, mais poussière; voilà les dernières espérances. Mais si tu es quelque chose de céleste, ô mon âme! apprends-le moi; si tu es, comme tu le penses, un souffle et une parcelle de Dieu, rejette la souillure du vice, et je te croirai divine. »

Au milieu de ses incertitudes, tout-à-coup le poète s'arrête effrayé; il blâme et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore :

« Aujourd'hui les ténèbres, dit-il, ensuite la vérité; et alors, ou contemplant Dieu, ou dévoré par les flammes, tu connaîtras toutes choses..... Quand mon âme eut dit ces paroles, ma douleur tomba; et, vers le soir, je revins de la forêt à ma demeure, tantôt riant de la folie des hommes, tantôt souffrant encore des combats de mon esprit agité. »

Il y a sans doute un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions, dans ce contraste des beautés de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi. Ce n'est pas la poésie d'Homère; c'est une autre poésie, qui a sa vérité, sa nouveauté, et dès lors sa grandeur.

Ici le génie poétique de saint Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talents d'une espèce nouvelle, suscités par le Christianisme et l'étude des lettres profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce caractère, qui fut si puissant sur les peuples de Grèce et d'Italie, vieillis par le malheur social, mais toujours jeunes d'esprit et de curiosité; nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Césarée. On l'a appelé le théologien de l'Orient; il faudrait l'appeler surtout le poète du christianisme oriental.

Cette poésie, sans doute, n'échappe pas à l'influence qu'on peut appeler alexandrine, qui marque chez les différents peuples les époques tardives de l'art; mais elle a deux dons précieux, la grâce naturelle et la mélancolie vraie; elle passe lentement de l'une à l'autre; c'est là toute sa variété; mais c'en est une; c'est le mouvement qui vous porte et vous entraîne sur le cours un peu monotone de tant de méditations échappées du même cœur et de la même pensée. On sent une âme d'abord douce et tendre, qui s'attriste par la vie, se trouble et s'aigrit par le malheur, puis, absorbée dans l'affliction, n'a plus que ses austérités pour consolation de ses regrets, et que ses inquiétudes pour distraction de sa douleur. L'épreuve est un peu longue à suivre dans le recueil original, formant plus de vingt mille vers. Mais si on choisit et si on abrège, que de beautés neuves et touchantes! et quel demi-sourire d'une âme innocente et poétique éclaire par fois ce fond uniforme de tristesse chrétienne! Prenez quelque sujet cent fois traité, le *beatus ille* de ce siècle et de ce rêveur, et voyez ce que son cœur y met :

« Heureux qui mène une vie solitaire, et qui loin des hommes attachés à la terre que foule leurs pas, élève à Dieu son âme! Heureux encore qui, mêlé à la multitude, ne se laisse pas ravir

au même tourbillon qu'elle, mais donne à Dieu tout son cœur! Heureux qui, au prix de tous ses biens abandonnés, acquiert Jésus-Christ et porte haut la croix, son seul héritage! Heureux qui, maître de possessions légitimes, peut tendre aux indigents une main secourable! Heureuse la vie chaste qui, se dépouillant de la chair, s'approche de la divine pureté! Heureux encore celui qui, après avoir cédé quelque peu aux lois du mariage, réserve pour Jésus-Christ la meilleure part de son amour! Heureux qui, placé dans les rangs des chefs du peuple, par l'offrande de ses vertus, attire Dieu vers les hommes! Heureux qui, par les élans d'une âme pure, atteint aux splendeurs de la divine lumière! Heureux qui, du travail de ses mains, sert le Seigneur et fait de sa vie une règle pour beaucoup d'autres! Ce sont là de pleines vendanges pour le pressoir céleste qui recueille le fruit de nos âmes. Chaque vertu porte sa récompense; car il y a dans la maison de Dieu diverses demeures pour divers mérites. Heureux celui que l'Esprit-Saint a rendu pauvre de passions et de vices, qui mène ici-bas une vie d'affliction, est insatiable du pain céleste, et, méritant les biens suprêmes par son humilité, s'est attiré par sa bonté la miséricorde de Dieu! De toutes ces voies, prends celle qu'il te plaira; si tu les prends toutes, c'est le mieux; si tu en suis plusieurs, c'est un second degré de mérite; si tu en suis parfaitement une seule, c'est encore un titre; car une récompense proportionnée est réservée à tous, aux parfaits et à ceux qui le sont moins. La vie de Raab n'était pas honnête; mais son zèle hospitalier l'honora. Par l'humilité, le Publicain l'emporta sur le Pharisien, dont le cœur s'élevait trop haut. Le célibat est en soi meilleur, mais s'il se mêle au monde et devient terrestre, il ne vaut pas une sage union. La vie pauvre des ermites de la montagne est une noble vie, mais souvent leur orgueil les a ravalés. Ne se mesurant pas avec ceux qui leur sont supérieurs, ils conçoivent un fol amour-propre; et par fois dans leur ardeur, comme de jeunes chevaux indomptés, ils posent le pied hors de la barrière. Pour toi, prends ton vol d'une aile rapide, ou ne quitte pas la terre, de peur que tes plumes ne te manquent, et qu'élevé dans les airs, tu ne retombes brusquement.

» Une petite barque, dont les parois sont fortement cloués, porte un fardeau plus lourd qu'un navire aux jointures désunies. L'entrée des parvis célestes est étroite, mais bien des routes y conduisent. Que chacun prenne celle où sa nature le convie! Qu'on les choisisse diverses, mais toujours laborieuses. Une même nourriture ne plaît pas à tous; un seul genre de vie ne convient

pas aux chrétiens. Le mieux pour tous, ce sont les larmes, les veilles, l'empire sur les passions mauvaises, la lutte contre les dégoûts, l'obéissance sous la main du Christ, et le tremblement dans l'attente de notre dernier jour. Si tu suis cette route, tu ne seras plus un homme, mais un des anges. »

Il y a là sans doute de la sérénité dans la mélancolie, de l'indulgence dans l'austérité chrétienne. Le poète n'est pas encore brisé dans la douleur, et la religion lui donne moins d'effroi que d'espérance. Ailleurs cette contemplation de l'âme méditant sur elle-même lui communique un véritable enthousiasme et presque l'accent de l'apothéose. Troublé par le problème de la destinée humaine, il parcourt rapidement les systèmes divers qui font de l'âme un feu, un souffle, une harmonie, ou la promènent sous mille formes, lui faisant changer de corps comme de vêtements, puis il s'écrie dans la confiance de sa foi :

« Ecoute maintenant notre grande tradition sur l'origine de l'âme... Il fut un temps où le Verbe suprême, obéissant à la voix du Dieu tout-puissant, forma l'univers qui n'existait pas. Il dit, et tout ce qu'il voulait fut. Quand toutes les choses qui sont le monde eurent été formées, et le ciel, et la terre, et la mer, il chercha un témoin intelligent de sa sagesse, un roi de la terre qui fût semblable à Dieu, et il dit : Déjà de purs esprits habitent pour me servir, l'immensité des cieux, rapides messagers et chantres assidus de ma gloire ; mais la terre n'est encore habitée que par des êtres sans raison. Il me plaît à moi de créer une race mêlée de ces deux natures, qui tienne le milieu entre les substances mortelles et les immortelles, l'homme, être raisonnable, jouissant de mes ouvrages, sachant explorer les cieux, roi de la terre, et comme un second ange suscité d'en bas pour louer mes grandeurs et ma sagesse. Il dit et prenant une parcelle de la terre nouvellement créée, de ses mains vivifiantes il façonna mon corps, et le douant de sa propre vie, il lui communiqua son souffle, fragment détaché de la divine essence. Ainsi j'ai été fait de poussière et d'esprit, mortelle image de Dieu. La nature de l'âme, en effet, touche à ces deux extrêmes. Par le côté terrestre, je tiens à cette vie d'ici-bas ; par l'émanation divine, je porte dans mon sein l'amour d'une autre vie. »

A ces élans de pieuse joie, le prêtre solitaire d'Arianze mêle souvent une douleur métaphysique et tendre, un deuil de l'âme sur elle même ; c'est la nouveauté qu'il a portée dans la poésie,

et qu'il reproduit sans cesse. Vous pourrez vous en lasser. Mais quoiqu'elle revienne toujours comme un cri profond et monotone, il en varie les accidents par toutes les impressions qu'il reçoit de la nature ; car si son cœur n'a qu'un sentiment qui l'obsède, son imagination est parée de mille souvenirs, et ses yeux encore pleins des spectacles du monde qu'il a fui. C'est ainsi qu'empruntant à la Grèce idolâtre les touchantes images qu'elle mêlait aux douleurs de la piété domestique, il chante ce qu'il appelle la monodie, le chant funèbre de l'âme.

« Quelquefois une jeune fille dans la maison de sa mère, devant le corps inanimé de son fiancé chéri, nouvelle épouse encore toute parée, malgré son pudique embarras, commence la plainte funèbre ; puis ses esclaves et ses compagnes debout sur deux rangées gémissent tour à tour pour donner trêve à son chant lamentable. Quelquefois une mère pleure un fils adolescent qui n'est plus ; et après la douleur de l'enfantement elle connaît de plus grandes douleurs. Un homme pleure sa patrie que l'impitoyable guerre a ravagée, un autre sa maison brûlée par le feu du ciel ; et toi, mon âme, quelle douleur sera digne de toi et de ta perte ? Pleure, pécheur, c'est là ton seul allégement. Je laisserai les festins et les gracieuses compagnies de la jeunesse ; je laisserai la gloire de l'éloquence, l'orgueil du rang, les plaisirs, les richesses ; je laisserai la lumière du jour et les astres, brillante couronne de la terre ; je laisserai tout à mes successeurs, et la tête enveloppée de bandelettes, cadavre glacé, je serai étendu sur un lit, donnant à la douleur la consolation de pleurer, et emportant quelques éloges et quelques regrets qui ne dureront pas longtemps ; ensuite une pierre funèbre et le travail éternel de la destruction. Mais ce n'est pas là ce dont s'inquiète mon âme ; et je ne tremble que de la justice de Dieu. Où fuir, malheureux, où fuir ma propre perversité ? Me cacherai-je dans les abîmes de la terre ou dans les nues ? Que n'est-il quelque part pour m'y réfugier, un lieu impénétrable au vice, comme il en est, dit-on, à l'abri des bêtes féroces et des contagions ? Un homme en prenant la route de terre évite la tempête ; le bouclier repousse la lance ; le toit d'une maison défend contre la froidure. Mais le vice nous environne et est partout avec nous, hôte inévitable. Elie est monté au ciel sur un char de feu, Moïse a survécu aux ordres d'un tyran meurtrier, Daniel a échappé aux lions, et les enfants à la fournaise ; mais comment échapper au vice ? Sauve-moi dans tes bras, ô Christ, ô mon roi. »

Ailleurs, le poète s'adresse tantôt à son Dieu, tantôt à son âme, et dans l'uniformité de sa mélancolie, la variété de ses expressions est inépuisable.

« Tu as une tâche, ô mon âme, une grande tâche, si tu le veux. Examine qui tu es, où tu vas, d'où tu sors, et où tu dois t'arrêter. Regarde si ta vie présente est la vie, et s'il n'y a pas quelque chose de mieux. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme : épure ta vie, et, par la pensée, vois Dieu et les secrets de Dieu, et ce qui était avant l'univers, et ce que l'univers est pour toi, et d'où il est sorti, et ce qu'il deviendra. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme; épure ta vie, cherche comment Dieu gouverne et fait mouvoir le monde, pourquoi certaines choses sont immuables et d'autres changeantes, et nous surtout plus mobiles que le reste. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme, regarde vers Dieu seul, sache pourquoi ce qui était naguère ma gloire est maintenant mon ignominie; quel est mon lien avec le corps, et quel sera le terme de ma vie; enseigne-moi ces choses, et tu fixeras mon errante pensée. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme, ne te laisse pas vaincre par la douleur. »

Mais le poète s'exhortait vainement lui-même. Quelquefois il paraît succomber sous le poids de sa douleur, lorsqu'à ce fond mélancolique de la vie humaine il joint encore le tourment des souvenirs et les transes de sa foi. Rarement une âme que la religion soutient, mais sur l'abîme, éprouva plus amère tristesse. Dans un dialogue intérieur plein de ce découragement qui touche au désespoir, mais n'y tombera pas, il se dépeint errant, infirme, sans patrie, sans l'avenir d'un tombeau assuré, et, à force de malheur, indifférent à tout, hormis à Dieu, sa terreur et son espérance. A cette tristesse profonde, à cette maladie de l'âme, on voudrait quelque repos et le mélange de quelques pensées plus douces. Le beau génie de la Grèce s'emble s'obscurcir; un nuage a voilé sa lumière, mais c'est un des progrès moraux que le Christianisme apportait au monde, un progrès de douleur sur soi et de charité pour les autres. Le cœur de l'homme a plus gagné dans ce travail que son imagination n'a perdu; Grégoire de Nazianze en est la preuve. L'orateur si brillant, si paré, a fait place au rêveur mélancolique; mais qui n'aimerait mieux que ses discours quelques-uns des soupirs vrais exhalés dans ses vers. (*M. Villemain, Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

ÉLOQUENCE DE SAINT BASILE.

« Saint Basile, dit M. Villemain, écrivain mâle et sévère, est digne, par la pureté de son goût, des plus beaux temps de l'ancienne Grèce. » (*Essai sur l'Oraison funèbre.*)

Mais il faut, pour se faire une juste idée de son éloquence, le considérer successivement dans les principaux ouvrages qu'il nous a laissés. Et d'abord combien il est touchant de contempler le saint évêque expliquant aux pauvres habitants de Césarée les merveilles de la création, dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive et populaire ! C'est le sujet des homélies qui portent le nom d'*Héxaméron*. Parmi des erreurs de physique commune à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies : on croirait lire parfois de belles pages détachées des *Etudes de la Nature ;* c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans son ouvrage ; c'est la même intelligence ; c'est la même imagination spéculative et tendre pour s'élever aux bontés du Créateur, la même délicatesse, la même sensibilité dans l'expression pour les faire comprendre et les faire aimer.

On ne lit pas de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain de chaque jour, comme dit l'orateur, étaient sensibles à de telles instructions, y répondaient par des applaudissements et des larmes.

Quel charme dans le début de quelques-unes de ces homélies !

« Il est des villes, dit l'éloquent orateur, qui, depuis le lever du jour jusqu'au soir, repaissent leurs regards du spectacle de mille jeux divers ; elles ne se lassent pas d'entendre des chants dissolus qui font germer la volupté dans les âmes ; et souvent on nomme heureux de tels hommes, parce que, laissant les soins du commerce et les arts utiles à la vie, ils passent dans la mollesse et le plaisir le temps qui leur est assigné sur la terre. Ils ne savent pas que le théâtre de ces jeux impurs est une école de vices pour ceux qui s'y rassemblent.

» Quelques autres qui sont passionnés pour les courses de chevaux, croient combattre en songe, attèlent leurs chars, changent leurs écuyers, et, dans le sommeil, ne sont pas délivrés de la folie qui les tourmente le jour ; et nous que le Seigneur, le grand artisan des merveilles, appelle à la contemplation de ses ouvra-

ges, nous lasserons-nous de les regarder, ou serons-nous paresseux d'entendre les paroles de l'Esprit-Saint? Ne nous presserons-nous pas plutôt autour de ce grand atelier de la puissance divine? et, reportés en esprit vers les temps passés, ne saurons-nous pas embrasser d'un regard tout l'assemblage de la création? »

Fidèle à ce plan théologique et poétique, l'orateur expliquait chaque matin et chaque soir l'ordre des saisons, les mouvements de la mer, les divers instincts des animaux, leurs migrations régulières, l'existence de l'homme et les merveilles de sa nature. (*M. Villemain, Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.*)

Ses discours sont remplis de notions d'autant plus curieuses qu'elles étaient populaires et offrent un témoignage du temps; mais ce qu'il faut y chercher surtout, c'est l'expression de ce spiritualisme auquel la nature sert de texte et d'inspiration.

« Si quelquefois, s'écrie l'orateur, dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez pensé au Créateur de toutes choses; si vous vous êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel de telles fleurs; si quelquefois, dans le jour, vous avez étudié les merveilles de la lumière, et si vous vous êtes élevé, par les choses visibles, à l'être invisible, alors vous êtes un auditeur bien préparé, et vous pouvez prendre place dans ce magnifique amphithéâtre; venez : de même que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir; ainsi je vais vous conduire, comme des étrangers, à travers les merveilles de cette grande cité de l'univers. »

Sur les productions de la terre.

« Réfléchissez à cette parole : *Que la terre produise.* Auparavant stérile et morte, elle a entendu cette simple parole; et, à l'instant, pareille à la jeune épouse qui s'est dépouillée de ses lugubres vêtements, elle se montre ornée de la plus éclatante parure. Elle ouvre son sein qui tressaille d'allégresse, et, devenue mère féconde, empressée de répandre ses trésors nouveaux, elle a fait éclore ces familles innombrables de plantes que vous voyez. »

Sur les reptiles.

« *La mer*, dit le Psalmiste, *est d'une vaste étendue; elle renferme un nombre infini de reptiles, une multitude de grands et de petits animaux.* Cependant il règne parmi eux un ordre et une police admirables. Les espèces diverses se répandent dans les régions analogues à leur tempéramment et n'en changent pas ; vous ne les voyez pas envahir le domaine étranger ; mais elles restent dans les limites qui leur furent assignées. Où est le géomètre qui leur a distribué leur habitation? quelles murailles les enferment dans une enceinte déterminée? Un instinct naturel leur a marqué les lieux auxquels ils s'enchaînent. Sommes-nous plus sages que les animaux? *Nous remuons sans cesse ces bornes immuables que nos pères avaient posées ; nous partageons la terre, nous joignons maison à maison, champ à champ*, afin de nous enrichir aux dépens du prochain.

» Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des poissons voyageurs. Ceux-là, comme s'il y avait eu une délibération commune pour les reléguer dans des plages étrangères, et les condamner au banissement, ceux-là, dis-je, vous les voyez s'exiler et partir tous à la fois, au signal convenu. Qu'est-ce qui les a mis en marche? où est l'édit du prince? à quelle place publique, sur quelles affiches ont-ils lu l'ordre du départ? qui les guidera dans ces lointaines excursions? Ne reconnaissez-vous point une providence divine, qui ordonne, exécute tout, jusqu'aux moindres détails? Le poisson ne contrarie point la loi que Dieu lui impose; et nous, nous ne savons que désobéir aux commandements du salut. »

Sur la formation de l'homme.

« Ne dédaigne pas, ô homme! d'apprendre les merveilles qui sont en toi. Tu te crois peu de chose : je vais te découvrir toute ta grandeur. Ecoutez l'Ecriture : *Votre sagesse*, dit le Psalmiste, *se fait admirer en moi*. Que veut-il dire? En m'étudiant moi-même, en considérant bien ce faible, mais admirable mécanisme, j'en ai conclu l'excellence de l'ouvrier.

» *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Nous avons démontré suffisamment ailleurs quel est celui qui parle et à qui s'adressent ces paroles : *Faisons l'homme.* Apprenez dès ce début à vous connaître vous-mêmes. Un pareil langage ne s'était fait encore entendre dans aucune autre création. La lumière a

été produite par une simple parole de commandement : *Fiat lux.* Le ciel, les étoiles, la mer et les eaux, les animaux divers l'ont été de même, sans délibération préalable ; *Dixit et facta sunt :* Dieu a dit et tout a été fait. L'homme n'existe pas encore et Dieu délibère sur l'homme. Vous ne lisez point ici comme auparavant : *Que l'homme soit.* Avant de le créer, Dieu tient conseil : Dieu semble s'étudier lui-même sur l'organisation à donner à quelque chose de plus excellent qui va sortir de ses mains : la sagesse elle-même consulte : le tout-puissant ouvrier délibère. Est-ce que son art est embarrassé? ou plutôt n'est-ce pas pour apprendre à l'homme qu'il est le chef-d'œuvre de ses mains?...

» *Faisons l'homme à notre image.* Si nous sommes faits à l'image de Dieu, le divin original a donc un corps fait comme l'homme? Bannissez de votre esprit ces grossières idées ; loin de vous ce judaïque langage. N'imaginez dans Dieu rien de corporel. Ne rétrécissez point, par ces absurdes rapprochements, la pensée que vous devez vous faire de la divinité. Sa grandeur est immense ; elle échappe à tous les sens, comme à tous les efforts de l'intelligence. Comment donc faut-il entendre ces expressions de l'Écriture? Elle s'explique d'elle-même : *Faisons*, ajoute-t-elle, *l'homme à notre image, et qu'il commande aux poissons.* Par où donc avez-vous cet empire sur les poissons (c'est-à-dire sur tous les animaux)? Est-ce par le corps ou par la raison? Tenez-vous cette autorité de l'âme ou de la chair? Combien d'animaux à qui nous le cédons par la force! mais tout ce qui nous manque sous ce rapport, nous le remplaçons par la supériorité de la raison. L'image de Dieu, c'est donc l'intelligence dont il nous a doués....

» Dieu ne dit pas : *Faisons l'homme à notre image;* et qu'il se laisse dominer par la colère, par la cupidité, par la tristesse. Ce ne sont pas les passions qui font la ressemblance avec Dieu ; mais la raison ; laquelle soumet les passions avec empire, commande à tous les objets extérieurs, et s'élève au-dessus des choses visibles et trompeuses.

» Reconnaissez donc les tendres soins du Dieu qui, dès votre entrée dans le monde, vous a investis de l'empire et d'un commandement perpétuel, et contre lequel rien ne peut prescrire. Un homme qui reçoit la puissance d'un homme, est un mortel qui reçoit d'un mortel, qui emprunte à celui qui lui-même ne possède que d'emprunt, condamné à perdre aussitôt qu'il reçoit. Vous, c'est de Dieu que vous tenez votre puissance ; les titres en sont ineffaçables, parce qu'ils ne sont pas écrits sur des tables

de pierre, sur des chartes périssables, que la corruption menace, mais qu'ils sont imprimés dans cette parole souveraine : *Qu'il commande.* Dès lors tout a été assujetti à l'empire de l'homme et l'est jusqu'à la consommation des choses.

» O homme né pour le commandement, pourquoi te ranges-tu sous le joug des passions? pourquoi dégrades-tu la dignité de ton être, en te laissant asservir par le péché et enchaîner par le démon? Tu fus créé pour donner des lois; et tu renonces au titre de ta noblesse originelle! Elevé au rang de maître du monde, tu es appelé par un rigoureux devoir à maintenir ton âme et ta raison dans l'indépendance, à la rendre maîtresse de ses passions et de ses penchants déréglés, pour n'être pas le jouet et la risée de tes sujets, quand ils verront leur souverain et leur monarque indignement asservi, traîné comme un vil esclave, comme un captif misérable. »

L'orateur voit éclater la grandeur de l'homme dans les inventions de son génie, s'assujettissant les animaux par la force ou par l'adresse.

« Voyez ce lion terrible, dont le nom seul répand l'épouvante et dont les rugissements font trembler la terre. Quelle force assez puissante pour résister à ses attaques? Tous les autres habitants des forêts ont fui à sa présence. Regardez : le voilà enchaîné dans un étroit réseau. Qui donc en a triomphé? qui en a fait son captif? qui a forgé ces liens où il se débat vainement? qui a tissu ces nœuds si artistement combinés qu'il ne puisse leur échapper et qu'il y respire avec liberté? Qui? n'est-ce pas l'homme, qui se joue des animaux les plus furieux? L'adresse de l'homme lui a conquis tous les éléments. »

On le voit; partout les vérités morales viennent se mêler aux descriptions que trace l'orateur, et le spectacle du monde n'est pour lui qu'un sujet de pensées religieuses. La magnificence des cieux lui rappelle quelque chose de plus grand.

« Là, dit-il, est notre antique patrie d'où le démon homicide nous a précipités. Si des choses créées pour le temps sont si grandes, que seront les choses éternelles? Si les choses visibles sont si belles, que seront les invisibles? Si l'immensité des cieux dépasse la mesure de la pensée humaine, quelle intelligence pourra pénétrer dans les profondeurs de l'éternité. Ce soleil périssable et pourtant si beau, si rapide dans ses mouvements et dans sa grandeur proportionnée au monde, œil de la nature qu'il embellit de sa lumière, s'il nous

offre une contemplation inépuisable, que sera dans sa beauté le soleil de la justice divine ? »

Quand il a parcouru ainsi des regards de l'imagination quelque partie de l'univers, il revient à ses auditeurs par des allocutions d'un charme inexprimable.

A-t-il expliqué devant le peuple de Césarée la création et les mouvements de la mer, il termine par ces paroles pleines d'un enthousiasme oriental :

« Mais puis-je apercevoir la beauté de l'Océan, tel qu'il parut aux yeux de son créateur? Que si l'Océan est beau et digne d'éloges devant Dieu, combien n'est pas plus beau le mouvement de cette assemblée chrétienne, où les voix des hommes, des enfants, des femmes, confondues et retentissantes comme les flots qui se brisent au rivage, s'élèvent, au milieu de nos prières, jusqu'à Dieu lui-même ! »

Cette imagination sensible et pittoresque se retrouve dans tous les autres discours de saint Basile.

Plusieurs de ses homélies ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse ; mais il faut l'avouer : l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile est surtout le prédicateur de l'aumône ; il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Le triomphe de ses efforts, c'est d'attendrir le cœur des hommes, c'est de les rendre secourables l'un à l'autre. L'état malheureux du monde le voulait ainsi. Ce n'était pas une fiction oratoire que le passage où saint Basile décrit le désespoir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfants pour avoir du pain. La misère, née de la tyrannie, rendait ces exemples communs; la loi les permettait. N'était-ce pas alors une providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour prohiber ces barbares commerces, pour consoler le pauvre, pour émouvoir le riche?

» Vous savez bien, dit-il aux riches, apprécier la valeur du métal, distinguer la bonne d'avec la mauvaise monnaie; mais votre frère, quand il est dans le besoin, vous ne le connaissez plus. L'éclat de l'or vous charme, et vous ne pensez pas à cette foule de malheureux qui vous assiègent de leurs plaintes déchirantes.

» Quel tableau puis-je vous faire de la misère du pauvre? Il promène ses regards autour de lui; sa maison dépouillée ne lui laisse entrevoir aucune ressource; pas une pièce d'argent, pas

même l'espérance de s'en pouvoir procurer. Tout son mobilier, tous ses vêtements consistent en de misérables lambeaux qu'il ne vendrait pas quelques oboles. Quel parti prendre? et ses yeux se sont détournés sur ses enfants. S'il allait les exposer sur la place publique et trouver un acheteur, peut-être ce secours suspendrait-il la mort qui le menace. Il s'y rend. Arrêtons-nous un moment pour contempler le combat qui déchire ce malheureux, partagé entre la faim qui le pousse et l'affection paternelle. La faim se présente à lui avec les angoisses de la mort. La nature réclame, elle veut qu'il meure avec ses enfants. Tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qui triomphe. Enfin le poids de la nécessité l'entraîne, il cède en gémissant. Mais quelle incertitude nouvelle plus accablante encore! De ces enfants lequel vendrai-je le premier? Sera-ce l'aîné? Mais son droit d'aînesse demande grâce. Sera-ce le plus jeune? Mais serai-je sans pitié pour un âge si tendre, qui ne sent pas encore son malheur? Celui-ci retrace chacun des traits de ceux qui lui ont donné le jour : celui-là, la nature l'a fait pour les sciences. Affreuse perplexité! Que devenir? Infortuné! A qui m'en prendre? Auquel des animaux féroces vais-je ressembler? Oserai-je étouffer le cri de la nature? Mais si je veux les conserver tous, je les verrai tous périr de faim. Si j'en livre un seul, de quels yeux verrai-je les autres? Eux-mêmes, hélas! de quel œil verront-ils un père dont ils n'auront que trop le sujet de suspecter les sentiments? Comment habiterai-je ma maison pour n'y plus revoir un fils que tout m'accusera d'avoir perdu moi-même? Comment irai-je m'asseoir à une table où le pain que je mangerai m'aura coûté mon fils?

» Et ce malheureux est parti en versant un torrent de larmes; il s'est déterminé, dans la nécessité qui le presse, à vendre le plus chéri de ses enfants; c'est à vous qu'il vient l'offrir.

» Vous, insensible à ses pleurs, vous fermez votre âme à toutes les impressions de la nature; vous le voyez écrasé par la faim, et vous marchandez avec lui; vous vous jouez de ses douleurs, vous prolongez son supplice! Il vous offre ses propres entrailles pour prix de quelque aliment; et loin que votre main tremble en recevant la victime, vous disputez sur le prix, vous lui insultez! Vous vous récriez avec amertume sur ce que l'on vous demande; et qu'il subisse mille tortures à la fois, peu vous importe; tout ce qui vous occupe, c'est d'avoir moins d'or à donner! Partout vous avez l'or dans les yeux et dans la pensée. Que vous dormiez, que vous ne dormiez pas, vous n'êtes occupé que de l'or.... Vous voudriez que tout se changeât en or, et vous n'y réussissez que

trop! Tous vos commerces, toutes vos manœuvres, toutes vos entreprises, vous apportent de l'or; enfin l'or même, multiplié par l'usure, vous produit de l'or!

» Rien ne satisfait la passion insatiable de l'avare.... Plus il se charge d'or, plus il en désire. « Si les richesses abondent dans votre maison, n'y attachez pas votre cœur, » nous dit l'Ecriture. Vous, vous les retenez lorsqu'elles débordent; vous leur fermez toute issue. Enfermées et retenues de force, que font-elles? Elles rompent toutes les digues, et, semblables à une armée envahissante, elles détruisent les magasins et renversent les greniers du riche. — Mais il en construira de plus grands. — Sans doute. Mais qui lui répond qu'il ne les laissera pas à un héritier avant d'avoir pu mettre la main à ses constructions nouvelles, ainsi que nous le voyons dans l'histoire de notre Evangile? »

Ailleurs l'orateur s'exprime ainsi :

« L'épouvantable maladie que la faim! De toutes les maladies humaines, c'est la plus affreuse; elle est de toutes les morts la plus cruelle : le tranchant de l'épée vous tue en un instant; l'activité du feu ne vous laisse pas languir; les bêtes féroces, qui vous déchirent, ont bientôt dévoré leur proie. Mais la faim est un long martyre; c'est une agonie prolongée, un poison qui couve sourdement au fond des entrailles et qui les mine; c'est une mort qui sans cesse frappe sans abattre, et sans cesse suspend le dernier coup. La faim altère à la fois tous les principes de la vie, glace la chaleur naturelle, ronge par degrés la substance du corps; consume les forces que bientôt elle anéantit. La chair, appauvrie et desséchée, s'attache aux os; la peau se flétrit; le sang, raréfié, n'y porte plus les vives couleurs qui l'animaient; ce n'est plus seulement la pâleur, c'est une teinte noirâtre qui vient se répandre sur le visage livide, sur tout le corps; le voilà bientôt semblable à un cadavre; ses pieds débiles lui refusent leur office et ne se traînent que péniblement. La voix est grêle, entrecoupée; les yeux obscurcis, éteints, semblent prêts à s'échapper de leur orbite; le ventre sec et défaillant, sans soutien, sans équilibre, tombe et ne tient plus qu'à la colonne chancelante des vertèbres. Quiconque peut passer froidement près de ce malheureux, est un barbare digne de tous les supplices; c'est une bête féroce, c'est le plus cruel des meurtriers.

» A quelles extrémités la faim ne pousse-t-elle pas ceux qu'elle poursuit! Elle étouffe les sentiments de la nature, le dernier cri

de l'humanité. On a vu des mères dévorer leurs enfants et leur donner pour tombeau le sein même qui les avait fait naître. Témoin l'histoire de Josèphe, épouvantable tragédie, digne accompagnement des calamités de tout genre, dont les habitants de Jérusalem furent frappés en punition de leur déicide. Et ne leur ressemblez-vous pas, vous qui tuez par votre insensibilité le pauvre, l'image de Jésus-Christ? »

Sans doute l'orateur s'emporte trop loin, lorsqu'il n'établit aucune distinction entre le riche et le voleur, considérant le bien que le riche refuse aux pauvres comme un larcin qu'il leur fait. Mais telle était cette éloquence des premiers temps, énergique, passionnée, frappant avec force sur des âmes engourdies par la mollesse; elle contre-pesait tous les vices d'une société dure et corrompue; elle tenait lieu de la liberté, de la justice et de l'humanité qui manquaient à la fois; elle promettait le ciel, pour arracher quelques bonnes actions sur la terre. C'est à saint Basile qu'appartient cette belle idée, si souvent développée par Massillon, que le riche doit être sur la terre le dispensateur des dons de la Providence, et, pour ainsi dire, l'intendant des pauvres.

Saint Basile n'excelle pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de la tromperie des joies les plus pures. Après les anciens philosophes, il est éloquent d'une autre manière sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la Bible dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque; mais il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme, qui faisait la beauté de la loi nouvelle. Les yeux élevés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les misères : il veut soulager autant que convertir.

Ses discours font aisément concevoir la puissance qu'il avait sur l'esprit du peuple. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent le soutenait dans ses prédications continuelles, ses courses pastorales, ses voyages.

Que si maintenant, à quinze siècles de distance, loin de ces mœurs étranges, loin de cette société où le polythéisme, l'Evangile, les fables populaires, les philosophes, les martyrs, avaient tant agité l'imagination des peuples, on cherche l'orateur de Césarée dans les pages d'un livre, combien n'admire-t-on pas son âme et son génie! Peut-être même cette éloquence est-elle plus à l'épreuve du temps que les harangues des grands orateurs profa-

nes; car enfin la cause de l'humanité est plus durable que celle d'un citoyen ou d'une république célèbre; et les variations de costumes sont peu de chose, quand il s'agit de l'intérieur de l'homme, de ses incertitudes, de ses espérances, de toutes ses misères et de son besoin d'immortalité. Ces idées, si présentes dans la réalité, nous échappent cependant bien vite, quand l'imagination ne les fixe pas en nous par l'énergie du langage. L'écrivain moraliste surtout doit être éloquent pour être écouté : c'est la puissance de l'orateur de Césarée; tout devient image dans sa langue expressive et poétique. Les comparaisons, les allégories rendent visibles toutes ses pensées.

« La vie humaine est une longue route qui commence pour chacun de nous à son entrée dans le monde, et qui se termine au tombeau. Voyez ceux qui, faisant route sur mer, dorment dans le navire; le vent les pousse de lui-même vers le port, et bien qu'ils ne se sentent point portés, ils n'en arrivent pas moins insensiblement vers le terme. Il en est ainsi du cours de notre vie : elle s'écoule, poussée par un mouvement continuel qui nous entraîne vers la fin, sans que nous nous en apercevions. Vous dormez : durant votre sommeil, le temps court et vous fuit; vous veillez et votre esprit s'agite : la vie ne vous en échappe pas moins sans que vous y pensiez. Chacun de nous, engagé dans la vie, fournit donc sa course et avance vers le terme. Vous n'êtes ici-bas que des voyageurs; tout passe, tout fuit derrière vous. Vos regards s'arrêtent un moment sur l'herbe ou le ruisseau de la prairie, sur les objets divers qui vous enchantent; vous avez goûté quelque plaisir à les voir, et déjà vous avez passé outre. A la suite de ces riants aspects, des rochers, des ravins, des précipices, des sentiers raboteux, escarpés; quelquefois des animaux féroces, des bêtes venimeuses, des épines qui déchirent, des rencontres funestes; on s'en désole un moment, et bientôt tout a disparu. Voilà la vie : ni ses plaisirs, ni ses chagrins, rien n'y est durable. Ce chemin, il n'est pas à vous; rien de ce qui s'est offert à vous sur la route ne vous appartient. D'anciens voyageurs ont passé, d'autres sont venus qui ont suivi la même route, et après tous ceux-là, bien d'autres encore les suivront. »

La même allégorie se retrouve avec un égal intérêt sur le mépris des choses de ce monde.

« La vie présente est une longue route continue, distinguée par différents âges, comme par autant de haltes où s'arrêtent les

voyageurs. On y entre au sortir du sein maternel, on en sort par le tombeau où il faut tous descendre, les uns plus tôt, les autres plus tard. Les uns la parcourent tout entière, les autres sont arrêtés dès le commencement et ne vont pas même jusqu'aux premières stations de la vie. On est libre de choisir parmi les chemins divers qui conduisent à une ville; mais le chemin de la vie, du moment où nous y sommes engagés, nous ne sommes plus libres d'y ralentir notre marche; il nous saisit, il nous entraîne vers le terme que le Seigneur a fixé pour chacun de nous. On a beau faire, il nous fait tous arriver individuellement à ce terme. Vainement voudrait-on retourner en arrière, la chose est impossible. On se réjouit à mesure que l'on avance; on se félicite de la progression de ses années comme d'une augmentation de biens; c'est un bonheur d'arriver de l'enfance à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse, et l'on ne réfléchit pas que chaque jour que l'on a vécu est autant de moins dans la vie, on ne sent pas que la vie se dépense à tout moment, on ne la mesure que par le temps qui s'est écoulé; on ne songe pas combien peu l'on doit compter sur la durée de l'espace qui reste encore à parcourir; mais encore s'occupe-t-on de se tenir prêt pour le signal du départ? »

Parmi les ouvrages les plus célèbres de saint Basile, il faut mettre le traité sur la manière de lire avec fruit les auteurs profanes. On y voit, dans les nombreuses citations dont il est parsemé, par quelles études Basile avait développé ses talents et s'était formé à cette mâle éloquence qui le caractérise. Cet intéressant écrit est sous la forme d'un discours adressé par l'auteur à quelques jeunes gens qui fréquentaient les écoles. On y trouve les préceptes les plus sages, un style pur et élégant, et la gravité chrétienne unie aux charmes d'une imagination brillante et d'une éloquence fleurie.

Les lettres de saint Basile, au nombre de plus de 350, forment la correspondance la plus étendue et la plus agréablement variée, non-seulement avec les catholiques les plus distingués, mais encore avec des païens célèbres, tels que le philosophe Libanius, qui n'exprime jamais son estime pour saint Basile qu'avec l'accent de l'enthousiasme. Photius les vante comme un modèle de style épistolaire. L'auteur n'est jamais au-dessous du sujet qu'il traite. L'aimable simplicité, la politesse, l'érudition sans recherche, les grâces naturelles y assaisonnent merveilleusement la gravité des matières et la sagesse de l'instruction.

Saint Grégoire de Nysse. (331—400.)

Saint Basile eut un frère aussi célèbre que lui dans les annales ecclésiastiques, mais qui ne saurait obtenir la même place dans l'histoire de l'éloquence. Il parut avec éclat aux conciles d'Antioche et de Constantinople, et fut chargé de travaux importants pour la foi.

Le recueil de ses ouvrages nous offre aussi un Hexaméron comme celui de saint Basile, et quelques discours sur la création de l'homme, où se trouvent de curieux détails d'anatomie. Mais l'évêque de Nysse n'avait pas, comme saint Basile, le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment. Sa méthode est sèche, et ses allégories subtiles.

Il n'a pas non plus cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'église grecque. Son âme n'est point échauffée par les grands spectacles du christianisme naissant; il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote à cette cause d'inspiration et de foi. Du reste la supériorité de sa raison est souvent remarquable.

Saint Grégoire de Nysse a fait l'oraison funèbre de saint Basile. Entre ce discours et celui que prononça Grégoire de Nazianze, la différence est inexprimable. L'orateur n'a qu'une seule formule, c'est de comparer successivement son héros avec les saints les plus renommés de l'ancienne et de la nouvelle loi. Le discours est purement théologique, et cette sévérité, en produisant la sécheresse, n'empêche pas le mauvais goût. On remarque cependant quelques traits de force. L'orateur représente saint Basile toujours intrépide, parlant avec liberté devant les souverains, faisant retentir sa voix dans les assemblées et dans les temples, rappelant les déserteurs de la foi, échappant toujours à la main des persécuteurs, parce que, sans intérêt, sans passion, sans faiblesse, il ne laisse aucune prise par où l'on puisse le saisir et le dompter.

Grégoire de Nysse fut obligé de prononcer, à quelques mois d'intervalle, l'oraison funèbre de Pulchérie, fille de Théodose, et celle de l'impératrice Flaccille. L'éloge de la jeune princesse, enlevée dans l'âge de l'enfance, n'offrait rien à l'orateur. Cependant ce discours n'est pas dénué d'intérêt. Le style respire une tristesse pleine de charme dans la peinture de cette mort prématurée « qui détruit sa beauté naissante, couvre son front de pâleur, et noircit tout à coup la fleur que l'on voyait briller sur ses lèvres;

spectacle affreux pour un père, et triste même pour des étrangers et des indifférents. » L'orateur parcourt avec une philosophie chrétienne les diverses chances de la vie, prouvant que c'est l'effet d'une heureuse prédestination, d'avoir échappé si vite à de tels maux et à de tels biens.

Au reste, le premier mérite de ce discours est d'avoir fourni quelques inspirations à Bossuet, dans son oraison funèbre de Henriette d'Orléans, le plus touchant et peut-être le plus étonnant de ses chefs-d'œuvre.

L'éloge de l'impératrice Flaccille ne pouvait offrir l'intérêt des événements; c'est un tissu de regrets vagues et exagérés. L'orateur a saisi un rapprochement qui lui était indiqué par le sujet; il rappelle la mort de la princesse Pulchérie, moissonnée peu de temps avant sa mère.

« De quelles fautes subissons-nous la punition? Pourquoi sommes-nous frappés de calamités successives?.. Nous respirions à peine d'un premier malheur, nous avions à peine essuyé nos larmes, et voilà que nous retombons dans un deuil nouveau. Tout à l'heure nous regrettions une tendre fleur soudainement arrachée; aujourd'hui nous avons perdu la tige d'où cette fleur était née. Tout à l'heure nous pleurions un bien en espérance; aujourd'hui nous perdons un bien plus précieux par la possession. »

L'ensemble de ce discours est médiocre et sans effet. On doit peu s'en étonner; rien n'était plus difficile à vaincre que l'aridité d'un pareil sujet. Un grand orateur serait excusable de n'avoir pas réussi, et saint Grégoire n'est ni un grand orateur ni un grand écrivain.

Il serait facile cependant d'extraire de ses ouvrages quelques morceaux d'une beauté réelle.

« Peuple choisi du Christ, dit-il en commençant l'éloge de saint Théodore, martyr, troupeau sacré, royal sacerdoce, vous tous, pieux fidèles accourus en troupes innombrables du sein des villes et des campagnes, qui vous a donné le signal? qui vous a convoqués dans ce saint temple? qui vous a fait quitter vos familles au milieu des rigueurs de l'hiver et lorsque l'intempérie de la saison force également au repos le soldat, le nautonnier et le cultivateur? N'est-ce pas ce saint martyr qui a fait retentir la trompette guerrière, et qui vous a tous réunis autour de son tombeau, non pour vous conduire à l'ennemi, mais pour vous enrôler sous les paisibles étendards du Christ? Oui, sans doute, c'est lui qui, il y a peu de

mois, a repoussé loin de nous cette nuée de Barbares qui nous menaçaient; c'est lui qui a arrêté cette épouvantable invasion des hordes scythiques; c'est lui qui s'est avancé à leur rencontre, et a jeté dans leurs rangs la terreur et la fuite, en faisant étinceler à leurs yeux, non l'airain de son casque ou le tranchant du glaive, mais la croix du Sauveur, cette croix protectrice et toute puissante qui lui a valu à lui-même la gloire dont il jouit aujourd'hui. Vous donc, les fidèles adorateurs du Christ; vous, les amis des martyrs, prêtez à mes paroles une oreille attentive; considérez quelle est la grandeur des saints, voyez combien sont admirables les récompenses qui les attendent, même en ce monde : car, pour celles que Dieu leur prépare dans les régions invisibles de l'éternité, il n'est donné à personne de pouvoir les comprendre; que cette pensée vous inspire une sainte imitation! imitez cette piété qui a été pour eux la source de tant d'honneurs; aspirez à cette couronne que le Christ promet aux athlètes de la foi.

» Laissons donc de côté, quant à présent, les avantages de la vie future, ces immortelles espérances que Dieu réserve aux justes, ce triomphe éclatant dont ils seront honorés au grand jour des justices; ne nous attachons qu'à la gloire dont ils sont en possession dès cette vie, et voyons combien elle est merveilleuse, combien elle est immense. Leur âme, en effet, aussitôt qu'elle a quitté la terre, va prendre dans le ciel la place qui lui a été assignée, et, libre des entraves de la chair, elle s'unit au chœur des bienheureux; leur corps, à son tour, cet instrument vénérable et sans tache, ce sanctuaire auguste où leur âme s'est conservée intacte, sans souillure, leur corps repose dans nos temples, sous la garde de la piété, et il y attend, au milieu des hommages des peuples et des magnificences de l'art, la résurrection promise. Quelle différence, malgré la communauté de nature, entre ces dépouilles sacrées et les restes mortels du commun des hommes! La vue d'un cadavre inspire naturellement de l'horreur; on fuit l'aspect des tombeaux; et si, malgré soi, on vient à se trouver en présence d'un sépulcre entr'ouvert, aussitôt le triste spectacle de la corruption qu'il recèle nous fait détourner les regards, notre âme se remplit d'un invincible dégoût, et nous nous éloignons en toute hâte, en gémissant sur les vicissitudes de la condition humaine. Que l'on arrive au contraire dans un lieu semblable à celui où nous sommes aujourd'hui assemblés, dans un sanctuaire consacré à la mémoire d'un juste, et où reposent ses vénérables ossements; tout d'abord, à la vue de la magnificence qui y éclate de toutes parts, on éprouve une impression d'agréable surprise;

la majesté de l'architecture, la multitude et la splendeur des ornements qui le décorent le font paraître à nos yeux comme le temple même du Très-Haut. Sous le ciseau d'un habile sculpteur, le bois et la pierre se sont animés; ils se sont prêtés à tous les caprices de l'art avec la même facilité que le métal le plus souple; le peintre a étalé sur les murailles tout le luxe de ses couleurs; il a fait revivre sous son pinceau tous les exploits du saint martyr, ses résistances, ses tortures, les fureurs de ses bourreaux, les instruments de son supplice, la fournaise ambrasée qui consuma ses chairs, le triomphe du glorieux athlète, et le Christ lui-même présidant au combat sous les insignes de son humanité. On croirait un grand livre où l'artiste nous raconte, dans un langage brillant et à la portée de tous, les travaux et les souffrances du bienheureux; sur les pavés mêmes du temple, de riches mosaïques nous retracent les événements divers de cette merveilleuse histoire. Lorsque les yeux se sont rassasiés de tant de magnificence, on se sent possédé d'un désir infini de pénétrer jusqu'à l'arche sainte où reposent les reliques du confesseur; le simple contact du sacré tombeau nous paraît une source de grâces et de bénédictions; la poussière du sol environnant est recueillie à l'égal d'un trésor et gardée avec le même soin que le dépôt le plus précieux; et si quelquefois, par le privilège des circonstances, on est assez heureux pour pouvoir approcher ses lèvres des ossements mêmes du serviteur de Dieu, ceux-là seulement qui ont obtenu cette faveur peuvent nous dire combien elle est sublime, combien elle est désirable. Voyez-les se presser autour de ses augustes dépouilles; les couvrir de leurs baisers comme si elles étaient encore pleines de vie et de santé, y appliquer leurs yeux, leur bouche, leurs oreilles, tous leurs sens; s'adresser au saint martyr comme s'il était présent, répandre devant lui des larmes de piété et de tendresse, le conjurer d'intercéder pour eux, et l'implorer comme un ami de Dieu, toujours maître d'obtenir de lui toutes les grâces qu'il pourra désirer. Comprenez par là, brebis fidèles, combien est précieuse aux yeux du Seigneur la mort de ses saints. Les corps de tous les hommes ont été tirés du même limon, et leur nature est la même; mais quelle différence la sainteté ne met-elle pas entre eux! Un cadavre ordinaire se jette à l'écart comme une vile ordure; mais celui qui a été honoré des souffrances du martyre en reçoit, ainsi que nous l'avons développé plus haut, un charme et des agréments infinis. De ce que vos yeux aperçoivent, concluons donc à ce que nous ne pouvons voir qu'en esprit, et que l'expérience de la vie présente nous serve de garant pour l'éter-

nité à venir. Il en est beaucoup, hélas! qui ne s'attachent qu'aux grossiers appétits, aux folles vanités de la terre, et s'imaginent que tout finit à la tombe et qu'au-delà il n'y a rien. Vous donc, qui vous bercez de ces coupables chimères, apprenez les grandes choses par les petites, et remontez des ombres jusqu'aux réalités. Quel monarque a jamais reçu un tel honneur? Quel est le grand homme qui ait laissé après lui un tel souvenir? Quel est le conquérant qui, malgré les débris amoncelés par son glaive et les nations innombrables enchaînées à son char, ait remporté un triomphe aussi éclatant que cet humble soldat, ce nouvel enrôlé, que Paul a armé de sa main, que les anges ont préparé au combat, et dont le Christ a couronné la victoire? »

Saint Astère. (Quatrième siècle.)

Saint Astère, archevêque d'Amasée, dans le Pont, a laissé *six Homélies* empreintes d'une éloquence vraiment antique, qui se distingue par la chaleur des mouvements, l'éclat des images et le pathétique des contrastes. En voici un morceau sur la vanité des biens du monde :

« Imaginez-vous que vous êtes en voyage, et que dans votre chemin vous rencontrez un arbre dont les rameaux épais vous invitent à chercher sous leur ombrage un abri contre les chaleurs de l'été. Après y avoir pris quelque repos, vous quittez l'ombre hospitalière, et vous cédez la place à un autre voyageur, à un inconnu, étranger comme vous, qui viendra à son tour s'arrêter un moment sous ce même feuillage, se désaltérer à la même source où vous étiez venu étancher votre soif, et qui ne sera pas le dernier; d'autres encore viendront et passeront. Dans un même jour cet arbre aura servi de retraite à une douzaine de passagers; et cependant il n'appartient qu'à un seul véritable maître. Voilà l'image des biens et des richesses de ce monde : plusieurs en jouissent tour à tour; mais la propriété réelle en est à Dieu. C'est pourquoi je ne puis assez m'étonner quand j'entends dire : mon champ, ma maison; comme si par l'effet d'une vaine syllabe nous pouvions nous approprier ce qui ne nous appartient pas. Ce que vous avez en propre c'est votre indigence et votre nudité : tout le reste n'est que d'emprunt, vous n'en avez l'usage que pour un temps. Cette couronne, cet office, cette robe de magistrat ne sont que des masques de théâtre que vous portez pour le rôle qui vous est donné à jouer sur la scène de cette vie, et que vous

transmettez comme vous les avez reçus. Et de même que la bière et le drap mortuaire servent à plusieurs cadavres, ainsi toutes ces brillantes décorations passeront par divers personnages, et ne resteront à personne. »

De cette éloquente invective, l'orateur vient à l'usage que nous devons faire des richesses :

« Dieu nous les prête pour les distribuer dans le sein des pauvres. Mais où sont-ils ceux qui les rendent à leur légitime destination? Nous les épuisons en frivoles et coupables dissipations. S'agit-il de faire quelque aumône qui nous apporterait avec elle le prix inestimable de la vie éternelle? nous serrons la main, à peine en échappe-t-il une obole; mais pour une dépense criminelle qui nous conduit à ces brasiers dévorants qui ne s'éteindront jamais, la vanité fait sortir de nos palais, à portes ouvertes et en abondance, l'or et l'argent. »

L'homélie sur l'aveugle-né renferme une élégante description de l'œil, justement vantée par Photius :

« Pour peu que l'on examine la structure de l'œil humain, il est impossible de ne pas être frappé de la puissance et de la sagesse qui éclatent dans le mécanisme merveilleux d'une aussi petite partie de notre corps. Vous y remarquez une grâce toute particulière. Tendre et délicat, dénué de chair, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une consistance ferme, il brille de diverses couleurs qui se nuancent et se mélangent diversement; la matière qui le compose est claire et transparente, de manière à recevoir l'empreinte des objets qui viennent s'y réfléchir, comme dans un miroir, et s'y retracer avec toute la fidélité de la nature, en sorte que vous y voyez votre image et que l'on y est tout à la fois spectacle et spectateur. Celui qui l'a fait y a allumé je ne sais quelle flamme céleste à laquelle rien ne ressemble dans tout le reste de la nature. Dans ce seul ouvrage, j'apprends à adorer le Créateur de toutes choses, à admirer ce que lui-même a jugé digne de son admiration, et par ce qu'il montre à mes yeux, je découvre ce qui leur échappe. Si nous étions privés de cet organe, le magnifique spectacle de l'univers aurait été perdu pour nous, nous n'aurions point de témoignage à rendre à la sagesse et à la puissance de son divin auteur. »

Saint Jean Chrysostôme. (344—404.)

Après avoir relu et admiré l'orateur de Constantinople et le poète du village d'Arianze, dit M. Villemain, il est une sorte de grandeur, une paisible élévation de génie qu'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'écrivain vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réunion de tous les attributs oratoires, le naturel, le pathétique et la grandeur, qui ont fait de saint Jean Chrysostôme le plus grand orateur de l'église primitive, le plus éclatant interprète de cette mémorable époque.

La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans ces rapides esquisses, dans ces analyses incomplètes, que nous pouvons, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur et l'enthousiasme des contemporains. Nous avons à peine exploré tous ses ouvrages; nous ne pouvons en reproduire que quelques traits isolés; et le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Il semble que nous enlevons furtivement quelques carreaux des marbres de sainte Sophie, comme ce voyageur anglais pillait les pierres du Parthénon; mais l'édifice entier, la splendeur de cette Eglise orientale, le génie de cet orateur sublime, qui sauvait Antioche, qui désarmait les chefs des barbares, qui semblait relever l'empire dégradé, et mourait en exil; où retrouver ces grandes images? (*Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.*)

Saint Jean Chrysostôme naquit à Antioche, en 344. Sa famille, une des plus illustres de cette ville, ne négligea rien pour développer les dispositions extraordinaires qu'il manifesta dès son enfance. Il reçut de Libanius les premières leçons d'éloquence. Ses progrès furent si rapides et si étonnants, qu'il fut bientôt en état d'égaler et même de surpasser son maître. Celui-ci voulant, un jour, donner une idée de la merveilleuse capacité de son disciple, lut dans une assemblée de connaisseurs, une déclamation que Jean avait composée à la louange des empereurs. Cette lecture fut écoutée avec les plus grands applaudissements, et avec ces transports qui sont le langage de l'admiration. « Heureux le panégyriste, s'écria Libanius, d'avoir eu de tels empereurs à louer! heureux aussi les empereurs d'avoir régné dans un temps où le

monde possédait un si rare trésor ! » Ce sophiste prouva encore, avant de mourir, quelle estime il faisait de notre saint. Ses amis lui ayant demandé, dans sa dernière maladie, lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : « Je nommerais Jean, répondit-il, si les Chrétiens ne nous l'avaient enlevé. » Si Jean avait eu de l'ambition, il aurait pu prétendre aux premières dignités de l'empire. Outre l'avantage de la naissance, les succès extraordinaires qu'il obtint au barreau, où il plaida quelque temps, rendaient son avancement très-facile. Mais la grâce avait touché son cœur. Déjà mort aux vanités terrestres, brûlant de se consacrer à Dieu, il résolut d'abandonner la brillante perspective que lui offrait le monde, pour se retirer parmi les anachorètes qui habitaient les montagnes voisines d'Antioche. C'est là que, revêtu d'un habit de pénitent, le corps ceint d'un cilice, ce grand homme passa quatre années dans les exercices de la vie cénobitique. Il quitta ses compagnons de retraite, pour chercher dans un désert une solitude encore plus profonde; il la trouva dans une grotte ignorée, qu'il ne put habiter que deux ans; car les veilles, les mortifications qu'il s'imposait, l'insalubrité de sa demeure, ayant altéré sa santé, il fut obligé de revenir à Antioche. Il y rentra l'an 381. La même année il fut ordonné diacre par saint Mélèce; et en 386, saint Flavien ayant succédé à ce dernier, Chrysostôme fut élevé par lui au sacerdoce, et chargé d'instruire le peuple de la parole de Dieu, fonction qu'il remplit avec d'autant plus de succès, qu'à une éloquence douce et persuasive, il joignait des mœurs célestes. Il mit le soin et l'instruction des pauvres au nombre de ses devoirs les plus essentiels. Son amour pour les malheureux ne connaissait point de bornes, et il n'était jamais plus éloquent que quand il les recommandait à la charité des fidèles. Quoique la ville d'Antioche comptât cent mille chrétiens, son zèle suffisait à leur annoncer à tous la parole sainte. Il prêchait plusieurs fois la semaine, et souvent plusieurs fois le même jour. Il avait un talent singulier pour la controverse, et il la maniait si habilement dans ses discours, que les juifs, les païens et les hérétiques qui venaient l'écouter, y trouvaient la plus solide réfutation de leurs erreurs.

Il était l'ornement et les délices d'Antioche et de tout l'Orient. Sa réputation avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire : mais Dieu, pour la gloire de son nom, le plaça sur un nouveau théâtre où il préparait à son éloquence d'autres triomphes, à sa vertu d'autres épreuves et d'autres couronnes. Il fut sacré archevêque de Constantinople en 398.

Enflammé d'un saint zèle, il commença son épiscopat par la réforme des abus qui s'étaient introduits dans le clergé, retrancha les dépenses que ses prédécesseurs avaient jugées nécessaires à leur dignité, et en affecta le produit à la fondation de plusieurs hôpitaux. Ses aumônes étaient si abondantes, que tout ce qu'il possédait était devenu le patrimoine des pauvres. Sa charité lui mérita le nom de *Jean l'Aumônier*. Ardent propagateur de l'Evangile, il envoya des missionnaires chez les Goths, chez les Scythes nomades, d'autres dans la Perse et dans la Palestine. Ses vertus néanmoins n'eurent pas la récompense dont elles étaient dignes. Chrysostôme, incapable de transiger avec le pouvoir, fidèle à la voix de sa conscience, tonnait avec force contre l'orgueil, le luxe et la violence des grands de l'empire; il eut bientôt une foule d'ennemis : le tyran Gaïnas, à qui il refusa une église pour les Ariens; tous les sectateurs d'Arius qu'il avait fait bannir de Constantinople; Théophile, patriarche d'Alexandrie, qu'un zèle outré contre les Origénistes animait contre Chrysostôme, s'imaginant que le saint archevêque les favorisait; mais surtout l'impératrice Eudoxie, qui s'était trouvée vivement blessée d'un discours de Chrysostôme contre le luxe des femmes, parce qu'elle y voyait le reproche de sa conduite. Une sentence d'exil fut prononcée contre le saint. Avant de quitter son troupeau, il lui fit les adieux les plus touchants.

« Une tempête violente, dit-il, m'environne de toutes parts; mais je ne crains rien, parce que je suis sur un rocher inébranlable. La fureur des vagues ne pourra submerger le vaisseau de Jésus-Christ. La mort n'est pas capable de m'effrayer, elle est un gain pour moi. Redouterais-je l'exil? toute la terre est au Seigneur. Appréhenderais-je la perte des biens? Je suis entré nu dans le monde, et j'en sortirai dans le même état. Je méprise les menaces et les caresses du monde; je ne désire de vivre que pour votre utilité. Jésus-Christ est avec moi; qui pourrais-je craindre? Oui; je le répète, en vain suis-je assailli par un violent orage; en vain suis-je en butte à la fureur des princes, tout cela me paraît plus méprisable qu'une vile toile d'araignée..... Je ne cesse de dire : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse. Je ferai et souffrirai avec joie, non pas ce que telle ou telle créature voudra, mais ce qu'il vous plaira d'ordonner. Je trouve dans cette disposition de mon cœur une solide consolation, une ferme ressource. Encore une fois, si telle est la volonté de Dieu, qu'elle soit faite; en quelque lieu qu'il veuille que je sois, je lui rends grâces. »

Il dit ensuite à ses auditeurs qu'il était prêt à donner mille vies pour eux, et qu'il ne souffrait que parce qu'il n'avait rien négligé pour sauver leurs âmes.

Cependant le peuple, attaché à son pasteur, refusait de le laisser partir, et menaçait de se révolter. Mais Chrysostôme va secrètement trouver l'officier chargé de l'arrêter, et part pour son exil. La nuit suivante, un violent tremblement de terre se fait sentir ; Eudoxie effrayée court supplier l'empereur de rappeler le saint. Il est reçu dans la ville comme en triomphe. Mais le calme n'est pas de longue durée. Quelques mois à peine s'écoulent, et son devoir l'oblige de blâmer hautement des fêtes, mêlées de superstitions extravagantes, qui avaient eu lieu en l'honneur de l'impératrice. Cette liberté apostolique amena de nouveau son exil. Précipité, comme Démosthène, dit M. de Châteaubriand, de la tribune dont il était la gloire, enlevé de l'autel où il avait donné asile à Eutrope, Chrysostôme reçoit l'ordre de quitter Constantinople. Il dit aux évêques, ses amis : « Venez, prions ; prenons congé de l'ange de cette église. » Il dit aux diaconesses : « Ma fin approche ; vous ne reverrez plus mon visage. » Il descendit par une route secrète aux rives du Bosphore pour éviter la foule, s'embarqua et passa en Bithynie. Exilé à Cucuse, les peuples, les moines, les vierges accouraient à lui ; tous s'écriaient : « Mieux vaudrait que le soleil perdit ses rayons, que Jean Bouche-d'Or ses paroles. »

Tout banni qu'il était, les ennemis de Chrysostôme le redoutaient encore, et sollicitèrent pour lui un exil plus lointain. Il fut enjoint au confesseur de se transporter à Pytione, sur le bord du Pont-Euxin. Le voyage dura trois mois : les deux soldats qui conduisaient Chrysostôme, le contraignaient de marcher sous la pluie ou à l'ardeur du soleil, parce qu'il était chauve. Quand ils eurent passé Comane, ils s'arrêtèrent dans une église dédiée à saint Basilisque, martyr : le saint se trouva mal ; il changea d'habits, se vêtit de blanc, communia (il était à jeûn), distribua aux assistants ce qui lui restait, prononça ces paroles qu'il avait ordinairement à la bouche : « Dieu soit loué de tout : » Puis allongeant les pieds, il dit le dernier *Amen*. (*M. de Châteaubriand, Etudes historiques.*) (407)

Le nom de Chrysostôme, c'est-à-dire *Bouche-d'Or*, lui fut donné de son vivant, et la postérité lui a confirmé ce titre. On l'a aussi nommé *le Cicéron de l'Eglise grecque*. Mais la religion et les vertus qu'elle inspire, lui donnaient un avantage sur le prince des

orateurs romains; car on ne peut s'empêcher de sentir, en lisant plusieurs de ses discours, que ses expressions, comme ses pensées, ont souvent quelque chose de divin qui surpasse la capacité de l'homme. « Il s'est reposé, dit Cassien, sur le sein de Jésus, comme l'apôtre dont il porte le nom, et, comme lui, il y a puisé ces traits de flamme qui embrasent les cœurs du divin amour. »

L'Ecriture Sainte est le fond ordinaire et pour ainsi dire unique de sa prédication. C'est par là que, conformément au précepte du divin Législateur : *Prædicate Evangelium*, il se mondre véritablement le ministre, le dispensateur de la parole divine. Il lui doit son génie peut-être autant qu'à la nature, de qui d'ailleurs il avait reçu toutes les qualités qui font l'orateur.

Il prélude d'ordinaire par un exorde assez étendu sur l'ouvrage, sur une circonstance, sur la solennité ou sur l'office divin; procède avec calme; expose avec netteté ce qui va faire le sujet de l'entretien; dissipe les nuages, mais par une clarté douce; s'insinue dans les esprits avant de pénétrer jusqu'aux cœurs; et ce n'est qu'après avoir ainsi préparé les avenues, qu'il s'élance, s'abandonne, lance les foudres, s'épanche avec l'abondance d'un grand fleuve, presse, interroge, argumente, s'interrompt lui-même; va, revient, et paraît oublier sa matière pour un autre objet que lui suggère une circonstance inattendue, un souvenir subit, et l'inspiration du moment, jetant avec une sorte de profusion, les trésors de l'imagination; descriptions vives, tableaux animés et pittoresques, oppositions frappantes de vérité et d'énergie, mouvements pleins de chaleur et quelquefois de ce saint enthousiasme qui du ciel tombait dans l'âme des prophètes; traits édifiants empruntés à l'histoire des temps antiques ou des événements contemporains; figures hardies, similitudes et comparaisons prises le plus souvent dans les spectacles de la nature, dans les arts et les sciences, dans les usages de la vie civile; entremêlant aux discussions les plus lumineuses, les exhortations les plus pressantes; remuant avec une égale souplesse les deux ressorts qui toujours agissent avec force sur le cœur de l'homme, la crainte ou l'espérance; unissant le reproche à la prière, le raisonnement au pathétique, l'autorité d'un juge à tous les épanchements d'une tendresse vraiment paternelle.

Il prêchait souvent le matin avant la célébration des saints mystères, quelquefois avant la première heure du jour, sans doute pour que le travail du peuple n'en souffrît pas; le soir, durant

le carême. Il fallait donc que l'esprit divin, dont il était véritablement rempli, diversifiât son langage, pour l'approprier de la sorte aux conditions diverses qui formaient son immense auditoire. Non-seulement les faits d'une importance générale, tels que les solennités religieuses, les persécutions violentes auxquelles il ne cessa d'être en butte, le renversement des statues, la disgrâce d'Eutrope, mais les circonstances de détail, ce semble les plus indifférentes, fournissaient à son inépuisable génie des pensées heureuses et des exhortations pressantes.

Cette variété, dont le mérite devait être si fort goûté de ses contemporains, répand encore aujourd'hui sur l'ensemble de ses compositions un intérêt vraiment dramatique. Que l'affluence fût moins nombreuse ou moins attentive, l'éloquent évêque savait bien le remarquer; et le zèle sacerdotal s'animait pour venger avec éclat l'honneur de la parole sainte. Mais aussi, que le concours et le recueillement des auditeurs répondit aux efforts du prédicateur, avec quelle paternelle effusion vous l'entendez remercier ses enfants, et s'en applaudir avec eux! Le peuple ne se lassait pas d'écouter son évêque, ni l'évêque d'instruire son peuple. Un jour qu'il se crut obligé de s'excuser d'avoir la veille parlé trop longtemps, il le fit en ces termes :

« Je me suis étendu avec une sorte de diffusion et jusqu'à une prolixité sans mesure, peut-être sans exemple. Je n'étais plus maître de l'ardeur qui dévorait mon âme et dont les transports redoublaient avec mes paroles elles-mêmes. Mais c'est vous qu'il en faut accuser; ce sont vos applaudissements et vos acclamations extraordinaires qui m'entraînaient dans ces écarts. Ainsi la flamme, dont la fournaise s'allume, n'est point, à ses commencements, vive, éclatante; mais, bientôt, se faisant jour à travers les corps étrangers qui l'environnent, on la voit qui s'élève, s'échappe et s'emporte. De même, croissant avec l'affluence et l'ardeur progressive de mes auditeurs, mon zèle a franchi toutes les bornes; et, cédant au plaisir que vous goûtiez à m'entendre, je me suis abandonné, malgré moi-même, à toute la fécondité du sujet que j'avais entrepris. »

Quel était donc le ressort qui agissait avec une si puissante énergie sur des esprits aussi divers? Par quels liens saint Jean Chrysostôme réussissait-il à enchaîner des volontés aussi contraires, et à faire de toute cette vaste multitude *comme un seul homme*, selon l'expression de l'Ecriture? Fortement persuadé lui-même, il lui en coûtait peu pour persuader. Voilà tout

le secret de son éloquence. L'éloquence, nous disent tous les maîtres, est tout entière dans le cœur. Chrysostôme n'expose jamais les oracles de la loi que comme Moïse, descendu de la montagne, paraissait aux yeux d'Israël la tête ceinte de rayons de feu. Nulle ostentation de paroles, jamais de faux ornements, jamais le moindre retour sur lui-même, que quand la cause de son ministère est liée à l'intérêt des âmes. Tout, chez lui, est sentiment, transport, joie, tristesse, passion, trouble, désordre. Le salut de son peuple est son unique besoin; il ne parle, il ne vit, il ne respire que pour lui. Son âme est embrasée, ses entrailles émues, déchirées : il s'en échappe des cris de douleur, des accents de miséricorde; et, alors même qu'il s'indigne, il supplie, il demande grâce. Ses larmes coulent; bien loin d'en rougir, il s'accuse de n'en point assez répandre. Il voudrait même verser tout son sang pour le troupeau qui lui est si cher. Ce n'est pas la conquête d'un seul pécheur qu'il faut à ses saintes ardeurs; c'est son peuple tout entier. Qu'un seul périsse; c'en est assez pour verser dans son âme toutes les amertumes et toutes les angoisses.

« Vous me tenez lieu de père, de frères, d'enfants, leur dit-il, vous êtes tout pour moi; et je n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible, en comparaison de ce qui vous touche. Je n'aurais pas à répondre de vos âmes, que je n'en resterais pas moins inconsolable, si vous veniez à vous perdre; de même qu'un père ne se console point de la perte d'un fils, quoiqu'il ait fait tout ce qui fut en son pouvoir pour le sauver. Que je sois un jour trouvé coupable, que je sois justifié au redoutable tribunal, ce n'est pas là le plus pressant objet de mes sollicitudes et de mes craintes; mais que vous soyez sauvés tous sans nulle exception, tous à jamais heureux : voilà ce qui suffit, et qui est nécessaire à mon propre bonheur.... Eh! qu'importe encore par qui vous soyez sauvés, pourvu que vous le soyez? Si quelqu'un s'étonne de m'entendre parler de la sorte, c'est qu'il ignore ce que c'est qu'être père. »

De cette plénitude de sentiment s'épanchait, sans nul effort, une élocution facile et impétueuse, vive et entraînante, variée et soutenue. Ses écrits offrent un vrai modèle d'atticisme. On y reconnaît cette beauté, cette perfection qui consiste à revêtir la pensée des expressions les plus justes et les plus claires pour instruire, les plus pittoresques pour décrire, les plus énergiques

pour exhorter, les plus pathétiques pour reprendre et pour consoler.

« On trouve cependant, dit un historien de l'Eglise, le style de saint Jean Chrysostôme un peu asiatique, ou trop diffus; mais en même temps, et jusque dans ses longueurs, il y a tant d'esprit, tant d'agréments, et surtout tant de traits d'une imagination vive et brillante, qu'entraîné dans la lecture par un charme inexprimable, on ne peut se résoudre à en rien omettre. C'est là ce qu'on éprouve au moins dans dans les ouvrages de ses belles années. Car on sent une différence considérable entre ceux qui furent composés à Antioche, et ceux qu'il composa depuis sur le siége épiscopal de la seconde Rome, où la multiplicité de ses occupations et de ses travaux ne lui permit pas de leur donner le même degré de perfection.

» Ce fut même avant d'être chargé de l'instruction publique, avant d'être engagé dans le sacerdoce qu'il écrivit ses traités et tous ses longs ouvrages, entre lesquels on admire surtout ses livres du sacerdoce, chef-d'œuvre en ce genre, et l'une des plus belles sources où l'Eglise ait puisé les règles cléricales. On compte encore parmi ses meilleurs traités, ceux qui sont contre les Gentils, ses avis aux veuves, son apologie de la vie monastique; son exhortation au moine Théodore, tombé dans l'apostasie, et le sublime parallèle où il élève le vrai solitaire au-dessus des princes du monde. Le traité de la componction remplit si parfaitement son objet, en excitant à la contrition par la confiance en la grandeur infinie de la divine miséricorde, qu'on en appela le pathétique et sage auteur, la langue de la miséricorde et l'œil de la pénitence. C'était là, avec l'aumône et avec le danger des faux biens de ce monde, le champ le plus ordinaire de son éloquence.

» Parmi les productions les plus dignes du grand Chrysostôme, on compte encore la suite des homélies sur saint Mathieu et sur les épitres de saint Paul, avec un grand nombre de panégyriques et de sermons détachés.... On vante avec justice plusieurs lettres écrites, par ce saint orateur, du lieu de son exil, où la continuité du péril et des souffrances, l'acharnement de ses persécuteurs, le dévouement plus grand encore de ses amis, et le concours de mille circonstances attendrissantes, rendirent à son style le feu et les grâces de son plus bel âge.

» Quant à l'interprétation des divines Ecritures, c'est tout dire, d'un mot, que saint Jean Chrysostôme occupe entre les Pères grecs le même rang que saint Jérôme entre les latins. Mais quand

il expose la sublimité de la doctrine de l'apôtre saint Paul, on doit avouer qu'entre tous les interprètes de tous les temps et de toutes les langues, seul, et incontestablement, il occupe le premier rang. Il semble souvent que l'esprit de Paul s'exprime par la bouche de Chrysostôme, dont l'admiration pour cet apôtre allait jusqu'au transport et à un saint enthousiasme. On assure qu'en écrivant, il en avait toujours le portrait sous les yeux; qu'en le regardant fixement, et en l'interrogeant de l'œil, il montait son génie sur celui de son modèle, et s'élevait pour ainsi dire avec lui jusqu'au troisième ciel : c'est ainsi que le plus éloquent des apôtres a formé le plus éloquent des Pères de l'Eglise. » (*Bérault-Bercastel.*)

Citons maintenant quelques exemples.

Dans un discours sur le grand apôtre, saint Chrysostôme se fait cette objection : *Que si l'infidèle venait à nous dire : Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait la même grâce qu'à Paul, en faisant entendre une voix qui m'appelle?* Et voici, après plusieurs autres, une de ses réponses.

« Mais de tous les miracles, le plus éclatant, n'est-ce pas ce que nous voyons? La croix est prêchée dans tout l'univers; et l'univers tout entier vient tomber à ses pieds. Nous publions un Dieu mort sur un gibet; et d'une extrémité de la terre à l'autre on l'adore. Mais n'y a-t-il pas eu avant lui des milliers d'hommes morts sur la croix? Lui-même, en mourant ainsi, voyait deux voleurs à ses côtés, expirant par le même supplice. L'univers ne compte-t-il pas par milliers, des sages et des hommes puissants? Nommez-m'en un seul qui ait une gloire égale à la sienne? Parmi tant de rois conquérants, citez-m'en un seul qui ait soumis le monde tout entier avec une aussi prodigieuse rapidité. Ne sont-ce pas là des oracles encore plus éloquents que ne le serait cette voix qui se ferait entendre du Ciel? Car enfin, l'Evangile, qui a triomphé, avait contre lui et les rois et les peuples, et les tyrans et les bourreaux. Que l'on m'explique comment cela s'est fait. Par le secours, nous dit-on, de la magie et des enchantements. Voilà, certes, un magicien bien extraordinaire, et qui seul fut en possession de la toute-puissance. La Perse et l'Inde ont eu autrefois des magiciens; elles en ont encore; pas un seul dont le nom même se soit conservé jusqu'à nous. On nous parle d'un Apollonius de Thyane, dont on a vanté quelque part les prestiges; mais où et combien de temps a-t-on parlé de cet imposteur? Toute sa renommée n'a duré qu'un moment. Où est l'église qu'il ait établie : le

peuple qui s'honore de l'avoir pour législateur? Rien ne reste de lui que la mémoire de ses artifices. Dites-moi si les Dieux eux-mêmes ont pu mieux se soutenir; que sont devenus et leurs temples et les oracles de Dodone et de Claros? Tous ces ateliers de mensonge et d'impiété sont réduits au silence; leur culte est anéanti; tandis qu'au nom seul de notre Jésus crucifié, au seul nom de ses martyrs, à la seule approche de leurs cendres, les démons tremblent et restent sans voix; au seul mot de la croix de Jésus-Christ, ils prennent la fuite.... Qu'y a-t-il donc dans cette croix qui leur paraisse si auguste et si imposant, elle qui retrace un supplice honteux, et une mort, de toutes la plus infamante, au jugement des Juifs et des Gentils? Les démons trembler à l'aspect de la croix! Qui donc leur inspire tant d'effroi, si ce n'est la vertu de celui qui y est attaché? Est-ce l'horreur de l'infamie qui l'accompagne? Voilà pour des dieux un étrange scrupule! Mais encore Jésus-Christ n'est pas le seul qui ait subi ce genre d'infamie. Que l'on s'avise d'invoquer quelqu'autre de ceux qui sont morts de la même manière, croyez-vous que le démon cède la place, et qu'il s'enfuie en tremblant? Il n'en aura garde. Prononcez en sa présence le nom de Jésus de Nazareth; aussitôt vous l'allez voir disparaître, chassé comme par les atteintes d'une flamme dévorante. Qu'avez-vous à répondre? Reconnaissez donc qu'il y avait dans Jésus-Christ une vertu vraiment divine, telle qu'il la fallait pour triompher de tous les obstacles, et pour se communiquer, comme elle l'a fait, à des hommes de néant, à un saint Paul, par exemple, à un misérable artisan; et voilà qu'à peine elle s'est fait sentir à lui, que moins de trente années lui suffiront pour courber sous le joug de la foi évangélique, et les Romains, et les Perses, et les Parthes, et les Mèdes, et les Indiens, et les Scythes, et les Ethiopiens, et les Sarmates, et le genre humain tout entier. Répondez-moi : Est-ce dans son atelier obscur, dans les laborieux exercices de sa profession abjecte, que cet ignorant, sans science et sans lettres, a pu s'élever à cette haute philosophie, et en apprendre tous les secrets à tous les peuples du monde? Il ne craint pas de s'accuser lui-même d'être *grossier dans ses paroles*, d'être sans argent, assiégé tous les jours, ainsi qu'il le déclare, par la faim, par la soif, par la nudité, par la persécution. Quels ont donc été ses moyens pour exécuter une si étonnante révolution? La noblesse du nom et des aïeux? Vous les préjugez aisément à la profession qu'il exerce. L'illustration de la patrie? Elle le désavoue. La qualité de ses disciples? Tous pour la plupart sont pauvres, ignorants comme leur maître. Le talent de l'éloquence et les ressources du savoir? Ecoutez-le lui-même :

Je ne suis point venu vers vous, dit-il aux Corinthiens, vous annoncer par la sublimité de mon discours et de ma sagesse, le témoignage que Jésus-Christ nous a rendu ; car je n'ai point prétendu, parmi vous, savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié; et je ne vous ai point parlé, ni prêché, avec des paroles que la sagesse humaine emploie pour persuader ce qu'elle désire, mais avec la démonstration de l'esprit et de la puissance. Peut-être encore le caractère même de sa doctrine, et l'attrait de son enseignement? Tant s'en faut ; car il dit encore lui-même : *Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse; mais nous prêchons Jésus crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs et semble une folie aux Gentils.* Du moins, m'objecterez-vous, il prèchait en toute liberté. Dites plutôt qu'il n'a point passé un seul jour sans alarmes. *J'ai été dans l'infirmité, dans la crainte et dans le tremblement.* Et non-seulement lui, mais ses disciples. *Souvenez-vous*, écrit-il à ceux de la Judée, *souvenez-vous de ce premier temps, auquel après avoir été baptisés, vous eûtes de grands et rudes combats à soutenir, étant, d'une part, exposés aux opprobres et aux afflictions; de l'autre, sentant la douleur de ceux qu'on traitait de la même sorte; car vous avez compâti à ceux qui étaient dans les chaînes, et vous avez souffert avec joie qu'on vous ravît vos biens.* Chacune de ses épîtres témoigne que ses disciples et lui n'étaient pas plus épargnés que ne l'avaient été Jésus-Christ et les prophètes anciens. Comment, avec de si faibles moyens, est-il donc parvenu à surmonter tous les obstacles et à vaincre tous les ennemis, à triompher des démons et des enfers, à tout changer dans le monde? N'est-il pas incontestable et de la dernière évidence, qu'une semblable révolution n'a pu se faire que par la toute-puissance divine qui le dirigeait? Car enfin, quels étaient ses moyens, comparés avec les obstacles qu'il avait à snrmonter? Ses moyens? Il na rien de ce qui fait le succès dans le monde. Les obstacles? Tout était contre lui. D'un côté, le paganisme tout entier s'avançait au combat, tel qu'un puissant monarque à la tête d'une armée, déployant l'appareil de guerre le plus formidable; de l'autre, un seul homme nu, sans escorte, sans armes. A qui restera le champ de bataille? Au premier sans doute? Non, c'est à Paul que reste la victoire. Incrédules, tombez aux pieds du crucifié qui la lui donne. Quoi! le paganisme, ce puissant monarque, avec ses armées immenses, avec ses cités et ses remparts inexpugnables, avec son épouvantable attirail de guerre, avec tous ses trésors, ne peut avancer d'un pas ; et cet athlète misérable, qui n'a pas même un javelot pour défense, soumet, non pas une ville

seulement, mais des milliers; il parcourt à pas de géant l'univers tout entier; il en fait sa conquête : et vous direz encore qu'il n'y a rien ici que d'humain?

» Non-seulement donc rien ne favorisait les progrès de la prédication; mais tout se réunissait pour l'anéantir. Qu'est-ce, demandait-on, que ce Jésus, que ce monarque étranger que l'on vient nous prêcher? On ne parlait point de ce royaume céleste que Jésus-Christ venait fonder, ni de la gloire de cet empire qui lui était promis pour l'éternité; on ne les connaissait pas. On affectait de n'y voir qu'un de ces usurpateurs qui veulent mettre les peuples sous leur joug, et de toutes parts, peuples et particuliers s'étaient ligués contre l'Evangile. Les peuples l'accusaient d'en vouloir à leurs institutions et à leurs lois; les particuliers de jeter le trouble et la dissension dans les familles; tous réclamaient leurs fêtes, leurs dieux et leurs temples; tous s'excitaient à l'envi à déployer contre la religion nouvelle les plus affreux supplices. Paul brave intrépidement ces cruelles inimitiés; il s'élance au milieu de ces loups altérés de sang. En butte à tous les coups, non-seulement il n'en est pas renversé, mais c'est lui qui les entraîne à sa suite. Quelle est donc son armure? *Les armes de notre milice ne sont pas*, *répond-il*, *des armes charnelles*, *mais des armes divines, pour détruire les places fortes, pour renverser les conseils des hommes*, *et toute hauteur qui s'élève contre la volonté de Dieu*. Voilà ce qui le fait triompher et réduire au néant tous les obstacles qu'on lui oppose, avec autant de facilité que la flamme dévore le chaume. Tout cède à l'ardeur de sa prédication, et les démons, et leur culte sacrilége, et leurs assemblées, et leurs fêtes impies, et les mœurs du pays, et les fureurs des peuples, et les menaces des tyrans, et les jalousies domestiques, et les artificieuses manœuvres des faux frères. Et comme on voit aux premiers rayons du jour les ténèbres se dissiper, les animaux féroces se retirer au fond de leurs tanières, le voleur et l'assassin, l'adultère et le violateur des tombeaux, s'éloigner du théâtre de leurs crimes, tremblant d'être surpris; ainsi, à la voix de l'apôtre, l'erreur fuit, la vérité fait briller sa lumière, le sang des victimes impures cesse de couler, les autels de la superstition sont déserts, leurs chants de joie et les solennités que consacre la débauche cessent d'être en honneur, l'Evangile se propage, et les obstacles mêmes qui semblaient l'anéantir, aident à ses triomphes. Comparez nos apôtres avec les philosophes les plus vantés, un Platon, un Pythagore, un Diagoras, un Clazomène, tant d'autres; quelles oppositions trouvaient-ils à l'enseignement de leurs systèmes, soute-

nus d'ailleurs par l'éloquence de leurs auteurs, par les ressources du crédit, de la puissance, de l'orgueil national? Où sont aujourd'hui leurs disciples? L'erreur n'a besoin que d'elle-même pour se détruire. La vérité a beau être combattue; elle finit par l'emporter. »

On voit, par ce morceau, comment saint Jean Chrysostôme ramenait, dans ses discours, le développement des preuves de la religion. Il faut l'entendre, surtout lorsqu'il a pour but direct de combattre les ennemis de la foi. Quelle pressante logique, par exemple lorsqu'il accable par les faits le peuple aveugle qui refusait de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie.

« Si les Juifs n'avaient jamais eu la pensée de rétablir leur temple, ils pourraient dire que s'ils eussent voulu l'entreprendre, ils en seraient venus à bout. Mais nous avons tous la preuve que s'ils ne l'ont pas fait, ce n'est point faute par eux d'en avoir conçu le dessein, sans pouvoir jamais l'exécuter, et cela jusqu'à trois fois; trois fois ils sont revenus à la charge, et toujours repoussés, ils sont contraints de céder à l'Eglise le champ de bataille et l'honneur de la victoire.

» Les empereurs Vespasien et Tite avaient porté la dévastation dans la Judée. Peu après, sous le règne d'Adrien, ce peuple remuant et séditieux s'était révolté, dans le dessein de rétablir son ancien gouvernement; aveugle, qui ne prévoyait pas qu'il se déclarait contre Dieu lui-même, dont les oracles avaient prononcé sa ruine pour tous les siècles, et que là où Dieu combat, toute résistance est vaine! Ils ne firent donc que provoquer, contre leur propre ville, de nouveaux décrets de mort. L'empereur, après les avoir défaits, fit disparaître tout ce qui restait encore de Jérusalem; et pour leur ôter l'envie de rien entreprendre à l'avenir, il fit placer sa statue sur le sol de la cité. Et parce qu'une statue n'était point un monument assez durable de sa vengeance, il enleva à Jérusalem jusqu'à son nom, et lui donna celui d'*Élia*, qu'elle conserve de nos jours. S'étant révoltés de nouveau sous Constantin, ce prince voulut imprimer sur leurs corps même le signe de leur rebellion, en leur faisant couper les oreilles comme à des esclaves fugitifs, et les promenant partout, ainsi mutilés, afin que l'ignominie de leur châtiment servît désormais de leçon. Ces faits étaient déjà anciens, quoiqu'ils fussent connus des plus âgés d'entre nous. En voici un qui l'est même des plus jeunes. Ce n'est point sous les règnes d'Adrien ou de Constantin, qu'il s'est passé, mais de nos jours, sous un prince dont nous avons été tous les contem-

porains; il ne remonte pas à vingt ans. Julien, qui a laissé bien loin derrière lui les princes les plus fameux par leur impiété, était jaloux de mettre les Juifs dans son parti, et voulait les amener à s'associer au culte des idoles. Il essaya d'abord de les gagner par l'espérance d'être rétablis dans le culte du Dieu de leurs pères. — Qui vous empêche, leur disait-il, d'honorer Dieu comme le faisaient vos ancêtres? — A quoi ceux-ci étaient obligés de répondre ce que nous leur opposons aujourd'hui, qu'il ne leur était pas permis de sacrifier hors de Jérusalem, sous peine de contrevenir à la loi; que l'empereur réintégrât le Saint des Saints, et avec lui l'Arche et les sacrifices, tels qu'ils avaient lieu autrefois. Ils ne rougissaient pas de faire de semblables demandes à un prince livré à toutes les impiétés du paganisme, d'inviter des mains sacriléges à rebâtir le sanctuaire. Insensés, qui tentaient l'impossible, et ne songeaient pas que si la ruine de leur temple eût été l'œuvre d'une main humaine, une main humaine eut bien pu le relever, mais que Dieu même l'ayant consommée, il n'était pas au pouvoir des hommes d'aller à l'encontre de ses décrets! *Ce que le Dieu trois fois saint a ordonné*, dit le prophète, *quel mortel pourra le changer? Quel homme pourra arrêter l'action de son bras tout-puissant?* Il est donc également impossible à l'homme et de renverser ce qui fut établi par lui pour demeurer toujours, et de relever ce qu'il a détruit pour jamais. Eh bien! pourtant je suppose encore, ô Juifs, que Julien vous eût rendu le temple, qu'il eût relevé l'autel, comme vous en aviez conçu la folle espérance; cela suffisait-il? Non. Avait-il à sa disposition le feu du ciel pour le faire descendre au jour de la nouvelle inauguration? Et si la flamme ne venait pas consumer l'holocauste, qu'était-ce que le sacrifice? Le seul crime des enfants d'Aaron, crime qui leur coûta la vie, fut d'avoir mêlé à l'encensoir un feu étranger. Au mépris de toutes ces considérations, les Juifs n'en sollicitaient pas moins le prince de s'unir à eux pour le rétablissement du temple. Celui-ci, masquant ses desseins ultérieurs sous l'air de la protection, fournit aux dépenses, fit venir de tous côtés des ouvriers, envoya sur les lieux des personnes considérables, chargées de présider à l'ouvrage, ne ménagea ni dépenses ni moyens d'exécution : tout fut sacrifié au désir de faire mentir l'oracle de Jésus-Christ, qui frappait le temple d'une ruine éternelle.

» Mais celui qui surprend les sages dans leurs propres artifices, ne tarda pas à lui faire connaître, par les faits mêmes, combien les décrets de Dieu prévalent sur tout; combien est invincible la puissance de ses paroles. A peine a-t-on commencé cette crimi-

nelle entreprise, en déblayant la terre qui recouvrait les fondements, que tout-à-coup un feu souterrain s'élançant par tourbillons, dévore un grand nombre d'ouvriers, soulève et disperse au loin les pierres déjà mises en place, oblige non-seulement les entrepreneurs, mais les Juifs en grand nombre, témoins du phénomène, de renoncer à leur coupable espérance. L'empereur, informé du prodige, n'osa pas, malgré toute l'ardeur avec laquelle il avait embrassé son projet, s'obstiner davantage; il se vit contraint de céder avec toute la nation juive. Transportez-vous à Jérusalem : vous y verrez ces fondements à découvert; et si vous demandez pourquoi, personne ne démentira ce qui vient de vous être rapporté. Nous sommes tous témoins de ce fait, car il s'est passé de nos jours, il n'y a pas un grand nombre d'années : et voyez tout l'éclat de cette victoire. Ce prodige ne s'est pas opéré sous des empereurs chrétiens; on aurait pu soupçonner que c'étaient des chrétiens qui avaient trouvé moyen d'empêcher l'exécution de cette entreprise; mais lorsque nous étions nous-mêmes sous l'oppression, tous exposés aux dangers de perdre la vie, et que nous ne jouissions pas d'une ombre de liberté; que le paganisme seul était en crédit, que tout ce qu'il y avait de fidèles étaient réduits ou à se tenir cachés dans ses foyers, ou à s'ensevelir dans les retraites les plus profondes, sans oser se montrer au grand jour.

» Et vous doutez encore, Juifs incrédules, lorsque vous êtes confondus par la prédiction de Jésus-Christ, par celle de vos prophètes et par le témoignage des faits eux-mêmes! » (*Discours* 5me *contre les Juifs.*)

La mère de saint Jean Chrysostôme à son fils.

Les littérateurs citent avec raison le discours que la mère de saint Jean Chrysostôme tint à son fils, lorsque, jeune encore, il voulait se retirer dans la solitude. Il raconte lui-même cette scène touchante, dans le traité du Sacerdoce.

« Elle n'eut pas plutôt pressenti mon dessein, qu'elle me conduisit dans sa chambre. Là, s'étant assise auprès du lit où elle m'avait mis au monde, elle commença à verser un torrent de larmes, auxquelles succédèrent ces paroles, plus attendrissantes encore que ses pleurs :

« Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-
» temps de la vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près
» les douleurs que j'avais endurées pour vous mettre au monde,

» vous rendit orphelin et me laissa veuve, plus tôt qu'il n'eût été » utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les peines et toutes les » incommodités du veuvage, et, pour les comprendre, il faut les » avoir éprouvées soi-même. Il n'y a point de discours qui puisse » représenter le trouble et la rage où se voit une jeune femme qui ne » vient que de sortir de la maison de son père, qui ne sait point les » affaires, et, étant plongée dans l'affliction, doit prendre de nou- » veaux soins dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe est » peu capable. Il faut qu'elle supplée à la négligence de ses servi- » teurs et se garde de leur malice, qu'elle se défende des mauvais » desseins de ses proches, qu'elle souffre constamment les injures » des exacteurs, et l'insolence barbare qu'ils exercent dans la » levée des impôts.

» Quand un père, en mourant, laisse des enfants, si c'est une » fille, je sais que c'est beaucoup de peine et de soins pour une » veuve : ce soin néanmoins est supportable, en ce qu'il n'est pas » mêlé de crainte et de dépenses. Mais si c'est un fils, l'éducation est » bien plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhensions et » d'embarras, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire bien » instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me » remarier, à introduire un autre époux dans la maison de votre » père. Je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, » et, me confiant surtout en la grâce de Dieu, je me suis résolue de » souffrir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi.

» Mais ma seule consolation dans ces misères a été de vous voir » sans cesse, et de contempler dans votre visage l'image vivante » et le portrait fidèle du mari que j'ai perdu : consolation qui a » commencé dès votre enfance, lorsque vous ne saviez encore » que bégayer ces premières paroles que les pères et les mères » recueillent avec tant de charme dans la bouche de leurs enfants.

» Vous n'avez pas non plus sujet de me dire que si j'ai soutenu » avec courage les maux de ma condition présente, j'ai diminué » le bien de votre père, pour me tirer de ces incommodités, » comme il n'arrive que trop souvent à ceux qui ont le malheur » de devenir orphelins; car je vous ai conservé tout ce qu'il vous » a laissé, quoique je n'aie rien épargné de ce qui vous a été » nécessaire pour votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon » bien, et sur ce que j'ai eu de mon père en mariage : ce que je » ne vous dis point, mon fils, dans la vue de vous reprocher les » obligations que vous m'avez. Pour tout cela je ne vous demande » qu'une grâce; ne me rendez pas veuve une seconde fois. Ne » rouvrez pas une plaie qui commençait à se fermer. Attendez

» au moins le jour de ma mort. Peut-être n'est-il pas éloigné.
» Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; mais à mon
» âge je n'ai plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez
» ensevelie dans le tombeau de votre père, et que vous aurez
» réuni ses os à mes cendres, entreprenez alors d'aussi longs
» voyages et naviguez sur telle mer que vous voudrez; personne
» ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore,
» supportez ma présence et ne vous ennuyez point de vivre avec
» moi. N'attirez pas sur vous l'indignation de Dieu, en causant
» une douleur si sensible à une mère qui ne l'a point méritée. Si
» je songeais à vous engager dans les soins du monde et que je
» voulusse vous obliger de prendre la conduite de mes affaires,
» qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, j'y consens, ni aux
» lois de la nature, ni aux peines que j'ai essuyées pour vous élever,
» ni au respect que vous devez à une mère, ni à aucun autre
» motif pareil; fuyez-moi comme l'ennemie de votre repos, et
» comme une personne qui vous tend des piéges dangereux. Mais
» si je fais tout ce qui dépend de moi afin que vous puissiez vivre
» dans une parfaite tranquillité, que cette considération, pour le
» moins, vous retienne auprès de votre mère, si toutes les autres
» sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis que vous ayez, nul
» ne vous laissera vivre avec autant de liberté que je le fais. Aussi
» n'y en a-t-il point qui ait la même passion que moi pour votre
» avancement et pour votre bien. »

Quel accent de douleur et de vérité! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne qui semblait contredire les actions du cœur, leur rendait quelque chose de plus pur et de plus saint. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Saint Chrysostôme ne put résister à un discours si touchant, et quelques sollicitations que Basile, son ami, continuât à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mère si pleine de tendresse pour lui et si digne d'être aimée.

DISCOURS SUR LES STATUES.

Saint Jean Chrysostôme remplissait depuis douze ans le ministère de la prédication, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition violente et passagère, comme celles qui

peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées. Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage, et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur. Théodose envoya deux commissaires extraordinaires qui firent des enquêtes sévères sur les auteurs de la sédition, remplirent les cachots de prisonniers et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'évêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose, essayer de fléchir sa colère. Chrysostôme tient dans Antioche la place du vertueux pontife, il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime et suspend ses mortels ennuis par les charmes de sa parole. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence.

On lisait alors dans l'église une épître de saint Paul. Avant de faire porter son instruction sur le commentaire, l'orateur rappelle l'événement dont tous les esprits étaient si profondément occupés. Il déplore la triste situation de sa patrie, il essaie de relever le courage de ses concitoyens, mêlant le reproche à l'exhortation, et finit par l'explication des paroles de l'Apôtre dont on venait de faire lecture. Telle est la matière de la deuxième homélie sur les Statues.

« Quelles paroles, quels discours attendez-vous de moi, mes frères? Ce sont des pleurs qu'il nous faut aujourd'hui, non des paroles, des lamentations, non des discours, des supplications bien plutôt que des harangues. Nous nous sommes rendus tellement coupables, la plaie que nous nous sommes faite est si profonde, la blessure s'est étendue si loin qu'elle éloigne tout espoir de guérison, et ne nous laisse de ressources que dans la protection du ciel. Qui donc, ô mes bien-aimés, a porté envie au bonheur dont nous jouissions? Quelles causes ont opéré un aussi funeste changement? Cette ville offrait naguère tout ce qu'il y avait au monde de plus majestueux; aujourd'hui, l'unique sentiment qu'elle inspire, c'est la pitié. Ce peuple, si distingué par sa douceur et son humanité, ce peuple, dont tous les mouvements

suivaient sans efforts l'impression des mains qui le gouvernaient, tout à coup a rompu le frein; et, méconnaissant ses maîtres, il s'est abandonné à d'inexprimables emportements. Je pleure, oui je pleure, mais ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas la trop juste sévérité des châtiments qui nous attendent, mais l'inconcevable énormité de l'offense que nous avons commise. »

Après avoir peint longuement la consternation qui régnait dans Antioche, exorde approprié si parfaitement aux dispositions de l'auditoire, l'orateur revient sur le sujet du blasphème qu'il avait traité dans l'homélie précédente. Ce crime excitait si vivement son zèle religieux, qu'il en parle dans presque tous ses discours et avec une force toujours nouvelle.

« Je vous l'avais bien dit que Dieu se vengerait, par quelque coup éclatant, de votre indifférence pour la gloire de son nom. Vous avez souffert dans vos murs les blasphémateurs et les impies; vous avez permis que la majesté de Dieu fût violée au milieu de vous; il a permis que la majesté du prince y fût aussi violée, afin que le prince irrité le vengeât en se vengeant lui-même, et punît par un même coup votre lâcheté et votre insolence. Avais-je donc tort de faire des prédictions? N'étais-je pas trop fondé à vous exprimer mes tristes pressentiments? Et cependant on n'a rien fait. Eh bien! que l'on agisse mieux à l'avenir; que du moins nos calamités présentes nous servent de leçons pour réprimer l'insolente témérité de l'impie. Fermons-lui la bouche, il ne s'en exhale que des vapeurs pestilentielles; prenons des mesures toutes contraires, et nous verrons disparaître les maux qui sont venus fondre sur notre ville. »

Ici l'orateur est interrompu par les applaudissements de la foule; puis il reprend :

« L'église n'est pas un théâtre où l'on vienne écouter pour le seul amusement. Que je remporte de ce temple l'assurance que mes efforts seront secondés par les vôtres, voilà ce que je veux. C'est là quelque chose de plus désirable, de plus précieux que tous vos applaudissements. Ce serait en pure perte que vous m'auriez flatté par quelques suffrages passagers, si je vous quittais sans autre fruit et que vous n'eussiez recueilli de mes paroles aucun avantage réel. Quel avantage me revient-il à moi de ces bruyantes acclamations et de ces louanges tumultueuses? La seule louange à laquelle j'aspire, c'est que vos œuvres fassent reconnaître la vérité de ce que je vous prêche. Que chacun s'applique

à faire rentrer son prochain dans la droite voie. Autrement les infidélités de tel en particulier verseront sur la communauté tout entière un déluge de maux. Nous en avons la preuve dans ce qui se passe sous nos yeux. »

De cette admirable transition, l'orateur passe à ces paroles de saint Paul : « Dites aux riches de ce siècle de ne point s'enorgueillir, » texte dont le développement devait être, suivant l'usage de ces temps anciens, l'objet principal du discours. On pensera sans doute que les digressions qui précèdent sont peu conformes aux règles modernes sur l'unité du sujet. Mais ces règles sont-elles inviolables, et qui blâmerait saint Chrysostôme de les avoir enfreintes?

L'homélie suivante a pour objet, dans son début, le départ de l'évêque saint Flavien pour Constantinople, et, dans le cours du discours, le jeûne, la médisance et les blasphèmes :

« En arrêtant mes regards sur cette chaire qui ne retentit plus de la voix de son évêque, je me sens pénétré d'un double sentiment de joie et de douleur ; de douleur, à cause de l'absence de notre père ; de joie, à cause du motif de son absence, déterminée par l'intérêt de notre salut, et l'espérance d'arracher ce grand peuple à la colère du prince... Espérons donc, mes bien-aimés ; mais prions, supplions, conjurons, humilions-nous en présence du Seigneur ; joignons le jeûne à la prière. Le jeûne sera pour nous un puissant intercesseur. »

Toutes les autres homélies présentent le même art et la même éloquence. Tout l'art est ici dans le cœur, et c'est ce qui donne tant de puissance à la parole de saint Jean Chrysostôme. Il serait trop long d'analyser chacun de ses discours. Nous nous contenterons de citer en partie le vingt-unième qui a pour objet la narration du voyage de saint Flavien à la cour de Théodose, son discours à l'empereur et son retour :

Quand il fut arrivé dans le palais et qu'il fut en présence du prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baissant les yeux, versant des larmes, se couvrant le visage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art et un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il aurait pu employer. Aussi saint Chrysostôme remarque-t-il que, par cet extérieur lugubre et pathétique, son dessein était de préparer une entrée à son discours, et de s'insinuer peu à peu dans le cœur du prince pour y faire succéder, aux sentiments de

colère et de vengeance dont il était plein, ceux de douceur et de compassion dont sa cause avait besoin.

L'empereur le voyant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avait lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point :

« Quoi vous venez me demander grâce pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, et qui méritent les derniers supplices ? »

Mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avait comblé la ville d'Antioche ; et à chacun de ces bienfaits, il ajoutait :

« Est-ce donc là la reconnaissance que j'en devais attendre? Quel sujet de plainte vos concitoyens avaient-ils contre moi ? Quel mal leur avais-je fait? Mais pourquoi porter leur insolence jusque sur les morts? En avaient-ils reçu quelque injure? Quelle tendresse n'avais-je pas témoignée pour leur ville ? Ne sait-on pas que je l'aimais plus que ma patrie même, et que c'était pour moi la joie la plus douce de penser que bientôt je serais en état d'y faire un voyage ? »

A ces paroles, Flavien poussant un profond soupir et redoublant ses larmes : « O prince, dit-il, nous reconnaissons l'affection que vous avez témoignée à notre patrie, et ce qui nous afflige le plus, c'est que les démons lui ont envié cet amour, que nous paraissons ingrats envers notre bienfaiteur, et que nous avons irrité au dernier point celui qui nous aime ! Ruinez, brûlez, tuez, faites ce qu'il vous plaira, vous ne nous punirez pas encore comme nous le méritons. Le mal que nous nous sommes déjà fait est pire que mille morts, car qu'y a-t-il de plus amer que d'être reconnus à la face de toute la terre pour coupables de la dernière ingratitude? Si les barbares nous avaient ruinés, le mal serait moindre, votre bienveillance nous rendrait bientôt et la liberté et la patrie ; mais ayant irrité le plus doux des maîtres, le plus tendre des pères, quel refuge nous reste-t-il? Notre confusion est si grande que nous n'osons plus même regarder la lumière du soleil. Mais, Seigneur, il est un remède à de si grands maux ; souvent, entre particuliers, de grandes offenses sont devenues la matière d'une grande charité. Dieu même en a usé de la sorte avec la nature humaine. Il avait placé l'homme dans le paradis, le démon jaloux l'en expulsa ; mais Dieu, au lieu du paradis, nous a ouvert le ciel. Faites de même ! Les démons ont mis tout en œuvre pour

priver de votre bienveillance cette ville qui vous était si chère. Si vous la ruinez, vous faites ce qu'ils désirent; si vous lui pardonnez, vous leur ferez subir le supplice le plus rigoureux. Vous vous plaignez de l'outrage que vous avez reçu! Si vous le voulez, ô le plus doux des princes! il vous vaudra un diadème plus glorieux que celui que vous portez. Celui-ci, vous le devez en partie à la générosité d'un autre; la couronne de la clémence, vous ne la devrez qu'à votre vertu. On a renversé vos statues, il vous est facile d'en dresser de plus précieuses dans le cœur de vos sujets, et d'avoir autant de statues qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Quiconque apprendra votre humanité, vous admirera et vous aimera. On avait jeté des pierres à l'image de Constantin; ses courtisans, pour l'exciter à la vengeance, lui disaient qu'on l'avait blessé à la tête. Mais, portant la main au front, il répondit en souriant : Rassurez-vous, je ne suis point blessé! On a oublié les victoires de cet empereur, mais cette parole est à jamais dans la bouche et dans le cœur de tous les hommes. Au reste, qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers? Il ne faut vous montrer que vous-même. Rappelez-vous cette parole, que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant, par un édit, aux criminels leur pardon et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts! Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle; Antioche n'est plus qu'un sépulcre, ses habitants ne sont plus que des cadavres, ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie.

» Considérez qu'il ne s'agit pas ici de cette ville, mais de votre gloire, ou plutôt de celle du Christianisme. Et les juifs, et les païens, et les barbares, et l'univers entier, informés de l'événement, sont dans l'attente de ce que vous allez faire. Si vous vous montrez clément, ils se diront les uns aux autres : Voyez quelle est la force de la religion chrétienne! elle a retenu un homme qui n'a point d'égal sur la terre, et lui a inspiré une sagesse dont un particulier ne serait pas capable. Assurément il est grand le Dieu des chrétiens, puisque d'hommes il fait des anges, et qu'il les élève au-dessus de la nature. Et n'écoutez point ceux qui diront que les autres villes en seront plus insolentes. Vous pourriez le craindre si vous pardonniez par impuissance, mais ils sont déjà morts de peur et n'attendent à tout moment que le supplice. Si vous les aviez fait égorger, ils n'auraient pas tant souffert. Plusieurs ont été la proie des bêtes farouches en fuyant dans le dé-

sert; d'autres ont passé les jours et les nuits cachés dans les cavernes, non-seulement des hommes, mais de petits enfants, mais des femmes nobles et délicates. La ville est réduite à un état pire que la captivité; tout le monde le sait, et vous ne donneriez pas un si grand exemple en la renversant de fond en comble. Laissez-la donc désormais respirer un peu. Il est facile de punir quand on est le maître; mais de pardonner des outrages impardonnables, les pardonner quand on est empereur, c'est là une vertu bien rare. Il vous est aisé d'en donner l'exemple aux âges futurs, et de partager, dès maintenant, le mérite et la gloire de tout ce qu'il y aura jamais d'actes d'humanité et de clémence.

» Quelle gloire pour vous quand un jour on dira qu'une si grande ville étant coupable, tout le monde épouvanté, les gouverneurs, les juges, personne n'osant ouvrir la bouche, un seul vieillard, revêtu du sacerdoce de Dieu, s'est montré et a touché le prince par sa seule présence et par son simple discours; car notre ville, seigneur, ne vous fait pas peu d'honneur en me chargeant de cette députation, puisqu'elle juge que vous estimez plus que tout le reste de vos sujets les prêtres de Dieu, quelque méprisables qu'ils soient. Mais je ne viens pas seulement de la part de ce peuple, je viens, avant tout, de la part du maître des anges, dire à votre âme si douce et si compatissante, que si vous remettez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous remettra aussi les vôtres. Souvenez-vous donc de ce jour où nous rendrons tous compte de nos actions. Songez que si vous avez à expier quelques péchés, vous le pouvez sans aucune peine, en prononçant une parole. Les autres députés vous apportent de l'or, de l'argent, des présents; pour moi, je ne vous offre que les saintes lois, vous exhortant à imiter notre maître qui ne laisse pas de nous combler de ses biens, quoique nous l'offensions tous les jours. Ne trompez pas mes espérances et mes promesses, et sachez que si vous pardonnez à notre ville, j'y retournerai avec confiance; mais si vous la rejetez, non-seulement je n'y retournerai plus, je n'en verrai plus le sol même, je la renie à jamais. Et comment pourrais-je tenir pour mienne une patrie à qui vous n'auriez pas voulu faire grâce, vous, le plus doux des hommes! »

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, et, dissimulant autant qu'il pouvait son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche:

« Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient, dois-je faire difficulté de pardon-

ner à mes sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même maître? »

Alors Flavien se prosterna et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait pour l'action qu'il venait de faire. Et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête de Pâques à Constantinople :

« Allez, mon père, lui dit Théodose en l'embrassant, et ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, et par les assurances que vous lui donnerez de la grâce que je lui accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur et dans la crainte. Partez, et portez lui, pour la fête de Pâques, l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes, et soyez assuré qu'après cette guerre, j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche. »

Le saint évêque partit sur le champ, et pour avancer la joie de ses citoyens, il dépêcha un courrier plus prompt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude et de l'alarme où elle était.

DISCOURS SUR LA DISGRACE D'EUTROPE.

Le zèle de saint Jean Chrysostôme ne se ralentit pas à Constantinople, et son éloquence répondit toujours dignement à son zèle. La disgrâce d'Eutrope fournit à son génie l'occasion de se montrer avec un nouvel éclat.

Eutrope, favori tout-puissant de l'empereur Arcadius, gouvernait absolument l'esprit de son maître. Ce prince, aussi faible à soutenir ses ministres qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment, Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de saint Jean Chrysostôme, qu'il avait souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'était efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la faiblesse des hommes et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avait pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de saint Chrysostôme était de parler aux

grands et aux puissants, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopales :

« Si l'on a dû jamais s'écrier : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité; certainement c'est dans la conjoncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités? Où sont ces marques d'honneur et de distinction? Qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissance? Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes et ces flatteries si outrées de tout un peuple assemblé dans le cirque pour assister au spectacle? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et, après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, l'a arraché en un moment de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner, par leurs actions et par leurs paroles, un servile dévouement? Tout cela a disparu et s'est évanoui comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint-Esprit : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. » Elle devrait être écrite en caractères éclatants dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres, mais elle devrait encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens.

» N'avais-je pas raison, dit saint Chrysostôme en s'adressant à Eutrope, de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses? Vous connaissez maintenant par votre expérience que, comme des esclaves fugitifs, elles vous ont abandonné, et qu'elles sont même en quelque sorte devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétais souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessaient de vous accabler, parce que « les blessures que fait celui qui aime valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui haït. » Avais-je tort de vous parler ainsi? Que sont devenus tous ces courtisans? ils se sont retirés; ils ont renoncé à votre amitié; ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos emportements dans votre élévation, et, dans votre chute, nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la guerre ouvre son sein pour vous recevoir; et les théâtres, objet éternel de vos

complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi.

» Je ne vous parle pas ainsi pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour rouvrir et aigrir des plaies encore toutes sanglantes, mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au-dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation? N'avait-il pas des biens immenses? Lui manquait-il quelque dignité? N'était-il pas craint et redouté de tout l'empire? Et maintenant plus abandonné et plus tremblant que les derniers des malheureux, que les plus vils esclaves, que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots, n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourments et les bourreaux, privé de la lumière du jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue.

» Vous fûtes témoins hier, quand on vint du palais pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une faible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux et pour vous inspirer des sentiments de clémence et de compassion à son égard.

» Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asile de l'Eglise, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asile sacré par diverses lois? Cela est vrai, répond saint Chrysostôme, et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu de ce qu'il oblige un ennemi si formidable de venir rendre lui-même les hommages, et à la puissance de l'Eglise, et à sa clémence. A sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite qui lui a attiré sa disgrâce; à sa clémence, puisque, malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant tout le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asile sacré des autels, que lui-même avait plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées qui puissent faire tant d'honneur à l'Eglise. Une telle générosité, dont

elle seule est capable, couvre de honte les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle; s'opposer en même temps à la colère du prince et à l'aveugle fureur du peuple : voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

» Vous dites avec indignation qu'il a fermé cet asile par diverses lois. O hommes! qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font? Et cet homme, prosterné au pied de l'autel et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses lois et en reconnaître l'injustice? Quel honneur pour cet autel et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné. C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat de l'image d'un prince n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre et ceint du diadème, mais qu'il foule aux pieds les Barbares vaincus et captifs....

» Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de Pâques. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant; et combien le silence même de cet homme réduit en l'état où vous le voyez, est-il plus éloquent que tous nos discours! Le riche, en entrant ici, n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître la vérité de cette parole : « Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. » Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait, et, loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asile, de port, de citadelle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine. »

Le but de saint Jean Chrysostôme en tenant tout ce discours, n'était pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisait une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardait avec raison comme l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en aperçut il continua ainsi :

« Ai-je calmé vos esprits? Ai-je chassé la colère? Ai-je éteint l'inhumanité? Ai-je excité la compassion? Oui, sans doute, et l'état où je vous vois, et ces larmes qui coulent de vos yeux en sont de bons garants. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu la glace et amolli la dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur, ou plutôt prions-le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grâce entière. »

Ce discours eut son effet. Saint Chrysostôme sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après, celui-ci ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour s'échapper, fut pris et banni en Chypre. Dans la suite on le tira de ce lieu pour lui faire son procès à Chalcédoine où il fut décapité.

Synésius. (... — 430.)

Un caractère remarquable de cette époque, environnée de si près par la barbarie, c'est que les génies suscités par le Christianisme se produisaient à la fois sur tousl es points du monde romain. Ce spiritualisme qui remplaçait la mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaux modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostôme. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au IVe siècle dans la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique méridionale, anciennement colonisée par les Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des Ptolémées d'Egypte, et léguée par l'un d'eux en héritage aux Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre au prêteur de l'île de Crète.

C'est là que naquit Synésius, vers le milieu du quatrième siècle, d'une famille également distinguée par son opulence et par l'antiquité de son origine, qu'elle faisait remonter jusqu'aux Héraclides. Il fut élevé dans sa patrie, vit ses études couronnées par de brillants succès, jouit bientôt d'une certaine réputation philosophique, obtint de nombreux suffrages par son habileté dans l'art de la parole, et ne se signala pas moins par ses connaissances en géométrie, en arithmétique et en astronomie. Le désir de s'avancer dans la science de la philosophie et des mathématiques le conduisit à Alexandrie, où il s'inscrivit parmi les disciples de la célèbre et malheureuse Hypathie, à laquelle il voua une affection et

une admiration qui ne se démentirent jamais; car on le voit, assis sur le siége épiscopal, entretenir un commerce de lettres avec la philosophe, et se plaire à l'appeler sa sœur, sa mère, sa maîtresse en philosophie, sa bienfaitrice, et, dans la transe des calamités qui affligent sa patrie, la compter avec la vertu comme un asile assuré.

Après avoir vu Alexandrie et entendu Hypathie, il voulut voir Athènes et fréquenter ses écoles, moins, dit-il, par le désir de se perfectionner dans l'éloquence et la philosophie, que par celui de constater par lui-même la décadence de cette capitale si renommée des belles lettres et des beaux-arts, et d'acquérir le droit de ne plus considérer comme des demi-dieux ceux qui avaient été visiter le Lycée et l'Académie.

De retour à Cyrène, Synésius charma ses loisirs par les contemplations de la philosophie et par la culture des lettres, dédaignant le pouvoir, parce que l'état des affaires n'admettait pas un philosophe pour administrateur. Il ne voulut pas entrer dans la carrière de l'ambition, qui s'ouvrait large et profonde devant lui; il ne songea qu'à s'arranger une vie douce, agréable et tranquille, telle que peut la rêver un philosophe qui veut jouir de lui-même. Il fêtait ses amis, embellissait ses domaines, partageait son temps entre l'étude, la chasse et la culture de ses jardins : « Je ne fais pas mon métier de l'art oratoire, disait-il, mais il est deux arts auxquels je me suis toujours appliqué, celui de cultiver les arbres et celui de dresser des chiens pour la chasse des bêtes les plus terribles; mes doigts se fatiguent moins à manier la plume qu'à manier les bèches et les dards. »

Synésius ne sortit de sa délicieuse retraite que pour répondre à l'appel de Cyrène et de toute la Pentapole, qui, ravagées par tous les fléaux réunis, le mirent à la tête de la députation qu'ils envoyaient vers l'empereur Arcadius, afin d'obtenir des soulagements et des secours. Il prit occasion du discours qu'il était chargé d'adresser au prince, pour lui faire entendre des vérités hardies sur les devoirs de la souveraine puissance et sur les dangers qui menaçaient l'empire. Sa généreuse franchise ne déplut pas au prince; Arcadius ne profita pas de ses sages conseils, mais du moins il lui accorda l'objet de sa députation.

Synésius quitta Constantinople en 400, et, suivant certaines apparences, fit un second voyage à Alexandrie, où il demeura plusieurs années, et reçut en 403, de la main de Théophile, patriarche de ce siége, l'épouse si chérie dont il eut trois enfants. Il s'occupait avec ardeur de leur première éducation, lorsque des incursions de plusieurs nations barbares le chassèrent de ses domaines et l'obli-

gèrent à errer longtemps sans pouvoir trouver un asile. Cette épreuve n'était pour lui que le prélude d'une autre épreuve plus douloureuse à son cœur. L'église de Ptolémaïs, qui venait de perdre son évêque, fit choix, pour le remplacer, du philosophe qui avait été le protecteur de la Cyrénaïque? Synésius n'avait pas encore reçu le baptême; cette considération ne fut pas un obstacle, et le peuple et le clergé, appuyés du patriarche Théophile, insistèrent. Synésius se défendait en alléguant trois motifs. Il ne voulait pas, disait-il, renoncer à ses goûts et à sa vie de loisirs; il ne voulait pas renoncer à ses opinions particulières sur la création des âmes, qu'il supposait antérieure à celle des corps; sur le monde, qu'il croyait impérissable; sur la résurrection des morts, qu'il interprétait à sa manière; mais surtout il déclarait qu'il n'aurait jamais le courage de faire à la discipline, qui obligeait les évêques à la continence, le sacrifice des nœuds chéris qui l'unissaient à la mère de ses enfants. On ne voit pas dans l'histoire comment ces difficultés reçurent leur solution, d'où il faut conclure qu'il n'y a pas eu d'exception pour lui à la règle générale, et que la foi et la discipline de l'Eglise ont prévalu, comme elles ne pouvaient manquer de prévaloir.

Après avoir reçu l'ordination, en l'année 410, il se tint pendant sept mois dans la retraite, sans prendre l'administration de son diocèse, étudiant encore sa vocation, songeant à prendre la fuite, et suppliant Dieu de le soustraire par la mort à la charge de l'épiscopat. Il sortit enfin de sa solitude plein de l'esprit de Dieu, et, sans renoncer à la culture des arts et de la poésie, alliant la douce amabilité de son caractère à la majesté de l'épiscopat, il entra résolument d'un pas ferme et le cœur dégagé dans la nouvelle carrière qu'on venait de lui ouvrir. On le voit, dès la première année de son épiscopat, recevoir de son patriarche et accomplir dans les diocèses voisins des missions délicates et difficiles, s'occuper avec zèle de l'instruction de son peuple, travailler sans hésitation ni faiblesse à extirper dans la Ptolémaïde les dernières semences de l'Arianisme, chasser de son Eglise les Eunomiens, maintenir chez lui et autour de lui la vigueur de la discipline, avertir avec liberté, ensuite frapper avec courage de l'excommunication un barbare proconsul qui opprimait le peuple, le poursuivre devant l'empereur, et puis, quand il est abattu, lui tendre une main généreuse pour le relever; on le voit ensuite continuer son rôle de protecteur de la patrie en se retournant contre les Barbares qui viennent ravager et piller la province, et, peu d'années après, mettre le siége devant Ptolémaïs. A chaque incursion,

c'est l'intrépide et infatigable pontife qui arme les habitants, donne les ordres et distribue les postes, et, quand le cercle des assiégeants s'est resserré autour de la ville épiscopale, c'est encore lui qui soutient et anime le courage de ses concitoyens, lui qui sollicite les secours, fait fabriquer les armes; il passe la nuit sur les remparts, il agit comme s'il était mis en place pour combattre et non pas pour prier ; il se souvient qu'il descend des Lacédémoniens, et à l'exemple de Léonidas, dit-il, il combat comme devant mourir, et il ne mourra pas. Il sauva la ville et il ne mourut pas en effet pendant ce long siége; mais dès lors l'histoire couvre sa vie d'une obscurité complète, et l'on ne sait plus rien de lui jusqu'à l'époque de sa mort, qu'on place vers l'an 430, par la raison que son frère Evoptius, qui lui succéda, assistait en 431 au concile d'Ephèse, en qualité d'évêque de Ptolémaïs.

Nous avons de Synésius dix *hymnes* qui sont comme le fleuron de sa couronne littéraire.

Souvent, dit M. Villemain, il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglants, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers.

Telles sont les idées qui remplissent les chants du poète philosophe et chrétien. On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poètes de la Grèce; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accents un charme d'originalité, sans lequel il n'y a point de génie. L'évêque grec du IVe siècle ressemble quelquefois, dans ses chants, à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poètes, que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner. Le rapport des situations morales fait disparaître la distance des siècles. La satiété et le besoin de croyance, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire substitué aux engagements d'une croyance vieillie, et bientôt insuffisant comme elle; enfin, l'adoption d'une foi nouvelle, où l'esprit, ébloui par la fatigue, croit souvent retrouver ses propres idées, et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière; tel est le travail intérieur, la révolution morale, par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands, tour à tour incrédules, déistes et catholiques.

L'imagination orientale qui, dans ses abstractions comme dans son enthousiasme, a plus d'un rapport avec la poésie des peuples du Nord, ajoute à la vérité de ce parallèle.

Lorsque nous abordâmes Synésius, dit M. Colombet, ses chants harmonieux nous ravissaient à l'égal d'une céleste mélodie. Quelle ne fut point notre joie, notre admiration, en entrant dans ce monde nouveau, nouveau pour tant d'autres comme pour nous! L'évêque de Ptolémaïs, le chantre lybien, ressemble, par bien des endroits, au chantre des Harmonies. Placés l'un et l'autre dans une sphère dont la métaphysique du Christianisme est le centre, ils parcourent incessamment le même cercle, et vivent dans un même ordre de conceptions et d'idées. Le monde matériel n'est devant eux qu'un échelon pour remonter à la source des êtres. Malgré la différence des idiômes, vous retrouverez plus d'une fois les mêmes mouvements, l'emploi des mêmes formes rhythmiques.

Mais écoutons quelques hymnes de l'évêque de Ptolémaïs, du philosophe chrétien et poète, qui mêle un souvenir de Platon aux dogmes du Christianisme.

« Viens à moi, lyre harmonieuse; après les chansons du vieillard de Théos, après les accents de la Lesbienne, redis sur un ton plus grave des vers qui ne célèbrent pas les jeunes filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeunes époux. La pure inspiration de la divine sagesse me presse de plier les cordes de la lyre à de pieux cantiques; elle m'ordonne de fuir la douceur empoisonnée des terrestres amours. Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, l'or, la réputation, les pompes des rois, au prix de la pensée de Dieu?

» Qu'un autre presse un coursier; qu'un autre sache tendre un arc; qu'un autre garde des monceaux d'or; qu'un autre se pare d'une chevelure tombant sur ses épaules; qu'un autre soit célèbre parmi les jeunes hommes et les jeunes filles pour la beauté de son visage! Pour moi, qu'il me soit donné de couler en paix une vie obscure, inconnue des autres mortels, mais connue de Dieu! Puisse venir à moi la sagesse, excellente compagne du jeune âge comme des vieux ans, et reine de la richesse! La sagesse supporte en riant la pauvreté. Que j'aie seulement assez pour n'avoir pas besoin de la chaumière du voisin, et pour que la nécessité ne me réduise pas à de tristes inquiétudes!

» Entends le chant de la cigale qui boit la rosée du matin. Regarde, les cordes de ma lyre ont retenti d'elles-mêmes. Une voix harmonieuse vole autour de moi. Que va donc enfanter en moi la divine parole. Celui qui est à soi-même son commencement, le conservateur et le père des êtres, sur les sommets du ciel, couronné d'une gloire immortelle, Dieu repose inébranlable.

Unité des unités, monade primitive, il confond et enfante les origines premières. De là, jaillissant sous la forme originelle, la monade mystérieusement répandue reçoit une triple puissance. La source suprême se couronne de la beauté des enfants qui sortent d'elle, et roulent autour de ce centre divin.

» Arrête, lyre audacieuse, arrête, ne montre pas aux peuples ces mystères très-saints. Chante les choses d'ici-bas. Et que le silence couvre les merveilles d'en-haut. Mais l'âme ne s'occupe plus que des mondes intellectuels; car c'est de là qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine pensée. Cette âme tombée dans la matière, cette âme immortelle est une parcelle de ses divins auteurs, bien faible, il est vrai; mais l'âme qui les anime eux-mêmes, unique, inépuisable, tout entière partout, fait mouvoir la vaste profondeur des cieux; et tandis qu'elle conserve cet univers, elle existe sous mille formes diverses. Une partie anime le cours des étoiles; une autre le chœur des anges; une autre, pliant sous des chaînes pesantes, a reçu la forme terrestre, et, plongée dans ce ténébreux Léthé, admire ce triste séjour, Dieu rabaissé vers la terre.

» Il reste cependant, il reste toujours quelque lumière dans ces yeux voilés; il reste dans ceux qui sont tombés ici, une force qui les rappelle aux cieux, lorsque, échappés des flots de la vie, ils entrent dans la voie sainte qui conduit au palais du Père souverain.

» Heureux qui, fuyant les cris de la matière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu d'une course rapide! Heureux qui, libre des travaux et des peines de la terre, s'élançant sur les routes de l'âme, a vu les profondeurs divines! C'est un grand effort de soulever son âme sur l'aile des célestes désirs. Soutiens cet effort par l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles. Le Père céleste se montrera de plus près à toi, te tendant la main. Un rayon précurseur brillera sur ta route, et t'ouvrira l'horizon idéal, source de la beauté. Courage, ô mon âme! abreuve-toi dans les sources éternelles; monte par la prière vers le Créateur, et ne tarde pas à quitter la terre. Bientôt, te mêlant au Père céleste, tu seras Dieu dans Dieu lui-même. »

Ce morceau n'est point irréprochable au point de vue de l'orthodoxie. Dans l'Hymne au Christ on pourrait reprendre encore; cependant la sévérité du dogme y est mieux conservée sous l'éclat des images poétiques.

« Chantons le fils de l'épouse que l'hymen ne fit jamais entrer dans la couche d'un mortel. Les conseils ineffables du Père ont

décrété la naissance du Christ. Les flancs augustes d'une vierge ont donné le jour, sous la forme d'un homme, au messager divin qui a communiqué aux mortels la source de la lumière. Ta naissance ineffable, aimable enfant, a précédé l'origine des siècles ; tu es la source de la lumière, le rayon qui brille avec le Père ; et, dissipant les ténèbres épaisses qui enveloppent la matière, tu illumines les âmes saintes. C'est toi qui as créé le monde, qui as arrondi l'orbe immense des astres étincelants, c'est toi qui affermis le centre de la terre, ô généreux Sauveur des hommes. Pour toi s'élance dans sa carrière ce soleil, source inextinguible du jour; pour toi le croissant du flambeau des nuits dissipe les tristes ténèbres, pour toi germent les semences, pour toi paissent les troupeaux. De ta fécondité puissante tu fais jaillir la splendeur, source de vie qui fertilise tout l'univers ; c'est de ton sein qu'ont été produites la lumière, l'intelligence et l'âme. Jette sur ta fille un regard de pitié; des membres mortels la retiennent captive dans l'espace borné de la matière et de la vie. Mets à l'abri des atteintes des maladies nos membres sains et vigoureux. Donne à nos paroles le don de la persuasion, donne la gloire à nos œuvres, et que nous ne dégénérions pas de l'antique splendeur de Cyrène et de Sparte. Qu'exempte de douleurs, mon âme coule des jours tranquilles, des jours sereins, que ses regards soient sans cesse fixés sur ta splendeur céleste, pour que, libre enfin de la matière, je hâte mes pas assurés, sans regarder en arrière, fuyant les inquiétudes de cette terre pour aller me plonger dans la source de l'âme. Telle est la vie que te demande ton poète, une vie pure; daigne la lui accorder. En élevant vers toi mes hymnes, en célébrant l'Esprit assis sur le même trône entre la racine et le germe, en redisant enfin la puissance du Père, je charme, par ces hymnes que je t'adresse, les nobles pensées de mon âme. Salut, ô source du Fils ! salut, ô ressemblance du Père ! salut ô demeure du Fils ! salut, ô type du Père ! salut, ô puissance du Fils ! salut, ô beauté du Père ! salut encore, souffle pur, centre du Fils et du Père ! O Christ, fais descendre sur moi cet esprit, fais le descendre avec le Père ; qu'il rafraîchisse les ailes de mon âme et me comble de présents divins ! »

Saint Ephrem. (...—379.)

Dans Chrysostôme, dans Synésius, dans l'éloquent prêtre d'Antioche, comme dans l'évêque de Ptolémaïs, dit M. Villemain, nous

rencontrons le génie grec empreint du soleil d'Orient. Chrysostôme est un grec asiatique formé par l'influence d'Athènes. Quoiqu'il n'aît vu de la Grèce que Constantinople, il s'est donné, par l'étude, sinon la simplicité des orateurs attiques, du moins l'art savant et l'élégance des écoles athéniennes. Synésius est un grec africain, un descendant des colons Doriens transplantés sous le ciel brûlant de la Cyrénaïque; il est né dans cette colonie plus lettrée, et, à ce titre, plus hellénique encore que Sparte, sa rude métropole; il s'est instruit dans cette autre colonie grecque d'Egypte, seconde Grèce, moins poétique et moins inspirée que la première, qui n'eut pas d'orateurs parce qu'elle date d'Alexandre, et qu'elle n'eut que des rois; mais qui de Théocrite à Plotin et à Proclus, d'Hipparque à Gallien, de Clément d'Alexandrie et d'Origène à saint Athanase, embrasse un bien riche domaine, une bien puissante variété de l'esprit humain. Chrysostôme, dans une proportion plus forte que Basile et Grégoire de Nazianze, mais à un point de vue semblable, nous montre le travail intérieur, la fusion créatrice qui, sous les rayons de la foi chrétienne concentrés dans une âme ardente, alliait la pensée platonique et l'imagination d'Orient. Ces hommes ont, sous ce rapport, avec les différences d'une civilisation plus avancée et la langue de feu des apôtres, quelque chose de ces premiers philosophes que l'Ionie envoyait à la Grèce, et dont la métaphysique descendue de l'Orient semblait une poésie moins sévère que celle d'Athènes, au temps de Périclès et de Sophocle.

Chrysostôme, tout syrien qu'il était de naissance, et quoiqu'il dût sans doute à son origine l'abondance d'images, le luxe d'allégories et de paraboles qui parsèment ses écrits, ne parlait, n'entendait que la langue grecque, ou du moins, s'il y joignait quelque connaissance de l'hébreu des livres saints, il n'avait aucune habitude des idiômes orientaux distincts de cette langue antique. Par là, il était un apôtre étranger pour la nation syrienne. Partout, en effet, hormis les grandes villes fondées ou colonisées par les Grecs, cette nation avait conservé son ancienne langue, un des dialectes de l'arabe. Tombé de la conquête d'Alexandre et du règne agité des Séleucides sous le joug fastueux de Tigrane, puis sous la domination romaine, ce peuple de laboureurs qui cultivait les fertiles campagnes arrosées par l'Oronte, n'avait ni changé ses usages, ni adopté la langue de ses vainqueurs successifs. Le seul changement profond qui eût marqué sur lui était celui du culte. Dès le premier siècle de notre ère, le Christianisme s'était réfugié sur les montagnes de la Syrie, mais il n'y

avait porté ni la langue grecque qui régnait dans les villes, ni la langue latine réservée aux décrets impériaux qu'elle imprégnait du sceau même de la conquête étrangère. Dans les villages aux portes d'Antioche, on ne parlait que la langue syrienne. Chrysostôme en faisait l'épreuve, lorsqu'il allait parfois hors des murs de la ville prier dans quelque lieu consacré, et il en exprime le regret dans un sermon qu'il prêchait à Antioche à la fête des martyrs, devant la foule accourue des campagnes voisines pour voir les cérémonies saintes. En célébrant les mœurs laborieuses et la vie pure de ces hommes rustiques, il les nomme un peuple séparé de lui par la langue, quoique uni dans la foi, mais en même temps il fait connaître un trait remarquable de ce siècle et de cette nation, c'est que, parmi ces hommes simples qui ne comprenaient de ses paroles que les applaudissements et les larmes qu'elles arrachaient aux citadins grecs d'Antioche, il y avait beaucoup de prédicateurs populaires dans leur langue nationale. C'est un des éloges qu'il leur donne; c'est, comme il le dit, la philosophie rustique qu'il reconnaît en eux et qu'il préfère à la science de la Grèce. Souvent de la charrue, ces hommes montaient à l'autel, et prêchaient à leurs frères la parole sainte, rappelant ainsi l'humble origine et la prédication des premiers disciples du Christ.

Mais cette facilité d'enthousiasme ne pouvait se trouver dans la foule sans susciter parfois quelque interprète plus puissant et plus durable de la pensée commune. Il y eut donc alors des orateurs chrétiens, non-seulement dans les deux langues polies du monde civilisé, mais dans les dialectes vulgaires d'Orient, dans les langues syrienne et syro-chaldéenne, où se conservent encore d'antiques lithurgies chrétiennes murmurées dans quelques pauvres cabanes de Syrie et de Chaldée, jusqu'aux jours espérés et maintenant prochains, où le génie de l'Europe ramènera le Christianisme vainqueur, sur cette terre d'Orient, berceau de sa naissance, et l'y ramènera par un double avénement temporel et spirituel à la fois, améliorant la vie comme il élèvera les âmes, employant au profit de l'homme la fécondité de ces beaux climats, et à l'honneur de Dieu et de l'humanité la vive intelligence de ces races si longtemps opprimées, mais faites de temps immémorial pour les grands travaux et les prodiges des arts.

Parmi les hommes qui furent, au IVe siècle, les interprètes tout orientaux, les prédicateurs enthousiastes et familiers des vérités que Chrysostôme annonçait à la ville grecque d'Antioche, et plus tard à la Grèce demi-romaine de Constantinople, il faut placer

très-haut saint Ephrem, ou plutôt Ephraïm, pour lui laisser un nom empreint de son origine et qui fait pressentir son génie. L'omission de ce nom et des souvenirs qu'il rappelle était, dans les lacunes de mon premier travail, la plus fâcheuse de toutes. C'était une part d'originalité, une forme tout entière du Christianisme laissée à l'écart. En lui, vous n'avez plus devant les yeux le Grec devenu chrétien, attiré d'abord vers l'Asie, et de l'Asie vers la foi, vous ne retrouvez plus les souvenirs d'Homère et de Platon mêlés à l'ardeur inspirée des prophètes et à la divine charité du Christ; vous ne voyez plus sans cesse les fêtes et les jeux guerriers de la Grèce antique rappelés à la pensée des chrétiens et comparés à l'héroïsme des martyrs. Mœurs, souvenirs, imagination, tout est asiatique cette fois, et nous avons, à travers les versions grecques des homélies et des méditations d'Ephraïm, la forme d'ascétisme chrétien que recevaient, que voulaient ces peuples voisins de la Judée, premiers prosélytes du culte nouveau proscrit par elle, et formant une race indigène bien plus nombreuse et plus durable que les colons grecs et les soldats romains transplantés ou campés sur son territoire.

Peu de choses nous manquent pour bien juger aujourd'hui ce monument du christianisme oriental. La traduction grecque que nous en avons, contemporaine de l'orateur et comme l'écho savant de son discours populaire, est éclatante par les images et très-simple par les tours, pleine de ce naturel asiatique hors de nature pour nous, mais que les répétitions fréquentes rendent bientôt accessible, quand la première surprise est passée. Publiée par la magnificence de la cour de Rome, dans le texte le plus correct, la version grecque fut encore éclaircie par les notes d'un orientaliste indigène, le savant Assémanni, appelé du mont Liban dans le siècle dernier pour être préposé à la partie la plus précieuse de la bibliothèque vaticane, à celle qui renferme, avec le trésor des langues d'Asie, la clef du monde oriental, et comme l'ancien titre de possession du Christianisme sur ces beaux climats. Avec le secours de ce savant interprète, la traduction grecque de l'orateur Syrien nous le met facilement sous les yeux. L'érudition patiente a tout préparé pour l'admiration et pour le goût. Il ne reste du voile arabe, entre Ephraïm et nous, que la teinte orientale dont se colore heureusement son langage, et qui tient trop au soleil de la patrie et à l'inspiration de l'orateur, pour que l'éclat s'en efface.

Que je puisse compléter par cette étude nouvelle les développements que j'ai donnés à ma première et insuffisante peinture

d'une si grande époque doublement faite pour nous intéresser! Car elle est pleine des choses dont s'occupent aujourd'hui le politique et le rêveur, l'homme d'action et le solitaire, celui qui cherche des voies au commerce, un gage ou une apparence à l'équilibre des grands Etats, une solution pacifique au problême d'Orient, et celui qui, méditant sur la philosophie de l'histoire, se demande si toute la dette des gouvernements et tout l'avenir du monde n'est pas dans ces deux choses, christianiser les barbares, éclairer, élever, rapprocher les chrétiens. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.*)

Saint Ephrem naquit à Nisibe, en Mésopotamie, probablement sous le règne de Dioclétien. Il ne reçut le baptême qu'à l'âge de dix-huit ans, et bientôt après il se retira dans la solitude, près d'Edesse, pour s'y livrer tout entier aux plus rudes exercices de la pénitence et aux plus sublimes vertus de la vie religieuse.

Il nous a laissé lui-même des mémoires sur sa vie, sous le nom de sa confession (*Reprehensio suî ipsius*). Nous allons en donner quelques traits.

« S'il est vrai, mes frères, que mes services vous soient souvent utiles, comme vous le croyez, il est juste aussi que je songe à servir mes intérêts personnels; car il serait déraisonnable de se laisser soi-même manquer du nécessaire quand on distribue aux autres la nourriture dont ils ont besoin, ce qui aurait lieu si je ne faisais un sérieux examen de ma conscience.

» Du temps où j'étais engagé dans les embarras du siècle, l'ennemi du salut profita de ma jeunesse pour me faire tomber dans ses piéges; il pensa me persuader que ce qui nous arrive dans la vie n'est que le jeu du hasard. Je ressemblais au vaisseau qui vogue sans gouvernail, exposé soit à reculer, soit à n'avancer pas, soit même à aller se briser contre les écueils, à moins d'un secours surnaturel qui le sauve du péril dont il est menacé. C'est là mon histoire. La bonté du Seigneur veillait sur moi.

» Un jour que je voyageais dans la campagne de la Mésopotamie, je rencontrai un berger avec qui je liai conversation; celui-ci m'ayant demandé où j'allais, sur ma réponse: — Jeune homme, me dit-il, si tu veux me croire, tu n'iras pas plus loin, parce qu'il commence à se faire tard; viens te reposer chez moi. — Son offre me toucha; je l'acceptai. Sur le milieu de la nuit, des loups survinrent, ils attaquèrent le troupeau et le dissipèrent. Le berger qui s'était enivré, dormait profondément. Les personnes à qui le troupeau

appartenait, ne se contentèrent par de faire conduire le berger en prison ; parce qu'elles m'avait trouvé avec lui, elles m'appelèrent devant le juge, sous le prétexte que j'étais complice du vol. J'eus beau me défendre en racontant comment les choses s'étaient passées, je n'en fus pas moins conduit en prison. Bientôt après y arriva avec nous un homme accusé d'adultère, puis un autre prévenu de meurtre ; pas un d'eux n'était plus coupable que moi. Sept jours s'étaient écoulés ; durant que j'étais endormi un ange m'apparut en songe. — Ouvre, me dit-il, ton cœur aux sentiments de la piété, et tu apprendras à connaître les secrets de la divine providence. Rends-toi compte de tes pensées, de tes actions ; ta propre conscience te répondra si l'on est puni sans l'avoir mérité. C'est ce qui paraîtra de même par ces prisonniers qui sont ici détenus avec toi, et qui paraissent souffrir injustement. — A mon réveil je me sentis fortement ému de cette vision, et, suivant le conseil qui m'avait été donné, revenant sur mes égarements passés, je me rappelai que, dans cette campagne même où l'on m'avait arrêté, j'avais, pendant la nuit, chassé la vache d'un pauvre homme sur des montagnes, où elle avait été dévorée par les bêtes. Je racontai mon songe à mes compagnons d'infortnne, et les exhortai à en faire autant. Le lendemain, le juge fit comparaître tous les prisonniers. Ils furent trouvés innocents de ce dont on les accusait ; mais ayant été convaincus de divers autres crimes, soit d'après leurs propres aveux, soit d'après des dépositions constantes, ils subirent chacun la peine qu'ils méritaient. Je fus mis en liberté, sur la connaissanee qu'on eut du véritable voleur du troupeau.

» La nuit d'après j'eus une autre vision, où j'entendis ces paroles prononcées avec autorité : — Retourne au lieu d'où tu viens, fais pénitence, et demeure bien convaincu qu'il y a un Dieu à qui rien n'est caché. — Agité, baigné de larmes, je partis sans savoir encore si j'avais satisfait à la justice divine. C'est pourquoi je me recommande aux prières de tous ; car j'ai dans l'âme des plaies bien vives et difficiles à guérir. Ce qui m'afflige, ce n'est point l'orgueil d'avoir été favorisé par des visions, c'est le souvenir des pensées impies dont mon cœur se remplissait alors. Pharaon vit comme moi un ange qui lui prédisait l'avenir ; son inflexible cœur ne changea point. Je sais, oui, je sais avec assurance que mes yeux ne m'ont point trompé, que nulle illusion n'a agi sur mes sens ; mais l'outrage que j'ai fait à Dieu est un poids qui m'accable. Oser dire que toutes les choses d'ici-bas arrivent au hasard, c'est anéantir la divinité même : je m'en suis rendu coupable, je

ne le désavoue pas. J'ai rétracté ce doute criminel; ai-je fléchi la colère du Seigneur? voilà ce que j'ignore. J'ai annoncé aux autres sa parole : a-t-il béni mon ministère? Je ne saurais en répondre. J'ai écrit sur la Providence : Dieu m'a-t-il approuvé? Je n'en sais pas davantage. J'ai jeté les yeux sur le monde, et j'ai reconnu qu'il y avait une Providence. J'ai vu que le vaisseau auquel manque son pilote est exposé à périr; et j'ai conclu que les travaux de la main des hommes sont ruineux et vains, à moins que la main de Dieu ne les soutienne. J'ai vu des cités et des Etats bien gouvernés; j'en ai tiré cette conséquence : — il y a donc un Dieu dont la sagesse et les lois invariables maintiennent l'ordre général. — C'est le pasteur qui fait la force du troupeau : c'est Dieu qui donne à ce qui est sur la terre un principe de vie et de fécondité. Rien ici-bas qui n'ait eu un commencement : ce commencement à quoi remonte-t-il? à Dieu. La terre a besoin, pour nous donner ses fruits, des eaux du ciel qui l'arrosent; autrement elle ne produirait rien d'elle-même : la lumière qui nous éclaire durant le jour, provient des rayons du soleil qui la lui fournit : ainsi les hommes peuvent exécuter de bonnes œuvres, mais c'est Dieu qui les commence et les accomplit. »

Dans un autre de ses ouvrages, il nous apprend qu'il entreprit, vers l'an 372, un long voyage pour faire visite à saint Basile. Arrivé à Césarée, il se rendit à l'église, au moment où le saint archevêque prêchait à son peuple. Après le sermon, Basile l'envoie chercher et lui demande, par le moyen d'un interprète, s'il n'était point Ephrem, ce serviteur de Jésus-Christ. « Je suis, répondit-il, cet Ephrem qui est bien éloigné du chemin du ciel. » Puis fondant en larmes et prenant un ton de voix plus élevé, il dit :

« O mon père, ayez pitié d'un misérable pécheur, et daignez le conduire dans la véritable voie. »

Saint Basile lui demanda, en l'embrassant, pourquoi il l'avait loué à haute voix?

« C'est, dit Ephrem, que je voyais sur votre épaule droite une colombe d'une blancheur éblouissante, qui semblait vous suggérer ce que vous disiez au peuple. »

Quelques modernes ont avancé que saint Basile, avant de le laisser partir, l'éleva au sacerdoce. Il est certain que saint Ephrem ne voulut jamais permettre qu'on lui conférât cette dignité. Saint Jérôme et Gennade ne l'appellent point autrement que le diacre d'Edesse.

De retour à Edesse, il se renferma dans une petite cellule, où il se prépara avec une nouvelle ferveur au passage de l'éternité, et où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Il sortit de sa retraite à l'occasion des ravages que causait une grande famine, pour voler au secours du prochain et surtout pour assister les pauvres. Après la cessation du fléau il retourna dans sa solitude, où il fut bientôt pris de la fièvre.

Sentant sa fin approcher, il assembla ses disciples et plusieurs habitants d'Edesse, pour leur faire connaître ses dispositions. Il leur recommanda de ne point chanter d'hymnes funéraires à son enterrement, et de ne point permettre qu'il fût fait de lui aucun éloge funèbre.

« N'enveloppez, ajouta-t-il, mon corps dans rien de précieux, et n'élevez aucun monument à ma mémoire. »

La même humilité se manifesta dans son testament.

« Moi, Ephrem, je vais mourir. Sachez tous que j'écris ce testament pour que vous vous souveniez de moi après ma mort.... Je sens mes forces s'abattre, le tissu de mes jours est prêt à se rompre ; je vois approcher ceux qui doivent porter ma dépouille mortelle à sa dernière demeure. Mercenaire appelé au service du père de famille, j'ai rempli ma tâche ; pèlerin étranger sur la terre, me voici arrivé au terme de ma course. Les licteurs de la mort s'avancent impitoyables, pour traîner au supplice ce malfaiteur qui n'a plus rang dans la société. Larmes stériles ! cris qui ne seront pas entendus ! hélas ! il ne me reste que l'attente du formidable jugement ! »

Saint Ephrem ne survécut pas longtemps à cet écrit. Après avoir donné sa bénédiction à ses disciples, il les assura que Dieu leur ferait miséricorde, prononça quelques prédictions qui furent fidèlement accomplies, et rendit son âme à Dieu, mourant dans la paix du Seigneur. On ne convient point de l'année de sa mort.

Ephrem occupé surtout de son apostolat populaire auprès des indigènes de Syrie, resta toujours étranger à la langue grecque, si familière aux autres Pères de l'Eglise d'Orient. On ne trouve dans ses écrits aucune trace de cette philosophie et de cette poésie grecques dont l'antiquité chrétienne était toute possédée. Ephrem cependant fut poète, mais poète dans la langue vulgaire de son pays, dans ce dialecte issu de l'arabe, que les Grecs de cette époque et des siècles suivants jugeaient une langue très-riche en expressions et en images, au point, dit naïvement Photius, qu'on

a peine à dire si c'est de la langue ou du génie de l'écrivain que vient la force et l'élévation du discours. Mais on sait ce qu'il faut admettre d'une pareille alternative, et comment c'est toujours l'émotion et le talent de l'écrivain qui fait la force de la langue. Par le caractère propre de son génie, comme par son idiôme, Ephrem est tout oriental. Il ne peut cesser de l'être par la traduction; seulement chez lui l'esprit oriental prend une double forme. Il est antique et moderne, solennel et populaire. Nul Père de l'Eglise, nul apôtre des premiers temps n'est plus nourri de l'Ecriture, n'y fait de plus fréquentes allusions; et d'un autre côté, il a souvent les formes hyperboliques et raffinées de la poésie arabe du moyen-âge. Il se complaît dans mille répétitions. Souvent son langage est diffus, autant que celui de la Bible est expressif et court. C'est le conteur arabe sous la tente, au lieu du prophète sur le seuil du temple.

En le voyant aujourd'hui à la lumière affaiblie d'un autre idiôme que le sien, on ne s'étonne pas qu'il ait été poète; et on conçoit la puissance qu'il dut exercer sur les hommes de son pays. La prédication ne suffisait pas à ces imaginations si vives. Il leur fallait la poésie et le chant, et ils l'employaient comme un instrument de la pensée religieuse qui occupait une si grande part dans leur vie. Les sectes qui divisaient le Christianisme avaient compris cette puissance, et en faisaient un grand usage. Un Syrien élevé dans les écoles d'Athènes, et célèbre sous le nom d'Harmonius, avait composé en langue syrienne des chants tout remplis des erreurs dont son père, l'hérésiarque Bardesane, infectait le Christianisme. Ephrem entreprit l'œuvre contraire, et tous les dogmes de Nicée, la foi, la morale, l'histoire évangélique furent pour lui le sujet d'hymnes populaires répétés dans les campagnes de Syrie. Plusieurs siècles après, ces chants se redisaient encore aux fêtes des martyrs. Rien ne s'est conservé de cette poésie, qui ferait une partie de l'histoire du Christianisme en Orient. Les échos du Liban qui l'entendirent autrefois l'ont oubliée; mais par le génie mobile et passionné du peuple qu'elle instruisait, nous pouvons deviner combien elle était puissante. (*M. Villemain*, *Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.*)

Comme orateur, dit M. Guillon, saint Ephrem est à l'Eglise de Syrie ce que saint Augustin est à celle d'Afrique, et saint Jean Chrysostôme à l'Eglise grecque. Saint Jérôme, qui ne le connaissait que par des traductions grecques et latines de ses ouvrages, vante la force et la pénétration de son esprit; il l'appelle un écrivain sublime : et c'est là aussi le jugement qu'en porte Photius,

non moins savant et délicat : « On a raison, dit ce dernier, d'admirer dans ce saint personnage le pathétique profond avec lequel il remue et persuade, l'agrément qu'il a su répandre dans son élocution, et une onction affectueuse qui ne tarit jamais. » Tels sont en effet les caractères principaux qui distinguent cet écrivain vraiment original, d'autant plus étonnant qu'il n'avait point eu comme les autres les secours que donnent l'étude et l'exercice public de la prédication. Saint Ephrem ne fut qu'un solitaire enseveli dans son désert, entouré d'un petit nombre d'auditeurs que le commun désir de la perfection religieuse rassemblait autour de lui pour recueillir de sa bouche des instructions familières; mais il écrivait comme il parlait, en présence de Dieu et de ses anges, en présence des tombeaux et des tristes témoignages de notre mortalité : ces aspects, fortement conçus, donnaient à ses méditations et à son langage une élévation et une chaleur, une abondance, où il n'a point d'égal dans aucune langue. Il vous laisse accablé sous le poids d'une majesté sombre et terrible; il vous enveloppe comme un nuage, que sillonnent la foudre et les éclairs. Pas un écrivain des temps antiques et modernes, où se rencontrent avec autant d'énergie et de variété les peintures les plus éloquentes de la fragilité de la vie, du néant des biens terrestres, des terreurs de la mort, du jugement qu'elle amène et de ses formidables suites. « Vous croyez, disait saint Grégoire de Nysse, assister à la dernière scène qui accompagnera la consommation des temps; vous êtes présent à l'arrivée de Jésus-Christ, porté sur les nuées du ciel; vous êtes réveillé de votre assoupissement, comme les morts au fond de leurs sépulcres par les sons de la trompette; et il ne manque en effet à la vérité du tableau que la présence même du juge futur des vivants et des morts. » (*Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise.)*

Un autre écrivain s'exprime ainsi au sujet de saint Ephrem.

« Le défaut de connaissance de la littérature païenne était suppléé en lui par un grand sens et par une pénétration singulière. A la connaissance des dogmes de la foi catholique, il joignait une intelligence parfaite de l'Ecriture. Il savait supérieurement la langue syriaque, dans laquelle il a écrit avec beaucoup de pureté et d'élégance. Il avait une éloquence naturelle qui enchantait. Ses pensées, pour être sublimes, n'en étaient pas moins faciles à saisir. Il parlait avec tant de douceur et de véhémence, il avait un ton de voix si naturel, il était si vivement pénétré de ce qu'il di-

sait, qu'on ne pouvait résister à ses discours. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales, dont l'application est très-heureuse et qui ont une grâce et une beauté qu'on ne peut faire passer dans une traduction. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche; on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité et de toutes les autres vertus. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère, c'est une flamme qui dévore et détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, dit saint Grégoire de Nysse, qui ne deviendrait le plus humble des hommes en lisant ses discours sur l'humilité? Qui ne serait enflammé d'un feu divin en lisant son traité de la charité? Qui ne désirerait d'être chaste de cœur et d'esprit, en lisant les éloges qu'il donne à la chasteté? » (*Alban Butler*, *Vies des Saints*, *Traduction de Godescard.*)

Souvent il emprunte la forme du dialogue; et par là il ajoute à l'énergie de ses tableaux un intérêt vraiment dramatique, se mettant lui-même en scène, s'interrompant par ses larmes, se faisant interroger, et répondant par ses propres sanglots aux sanglots de son auditoire.

De toutes les inspirations qu'Ephraïm empruntait aux dogmes religieux, dit M. Villemain, la plus puissante, comme la plus assidue, c'était la pensée du jugement dernier, c'était la terreur de ce grand jour anticipée par la ferveur du solitaire, comme elle le serait par la conscience du coupable. Sans cesse il le mêle à ses discours, à ses prières publiques. Une de ses prédications surtout faisait de cette terrible annonce une réalité, une représentation vivante, par le dialogue qui s'établissait entre son auditoire et lui, par l'inquiétude des demandes et l'effrayante précision des réponses.

Ce discours, ou plutôt ce drame, célèbre dans toute la chrétienté d'Orient, était, au XIIIe siècle, cité avec admiration par Vincent de Beauvais, et ne fut pas, sans doute, ignoré du Dante. On ne pourrait le renouveler sans l'affaiblir, et le pathétique en était inséparable de cette naïveté d'étonnement et d'effroi qui entourait l'orateur. Remontez bien au-delà de notre temps et du moyen-âge; soyez par l'imagination dans une de ces villes d'Asie encore toutes décorées des monuments de l'art grec, et récemment attirées du paganisme à la loi chrétienne. C'est là que

l'orateur ascétique, pâle de veilles et de jeûnes, pauvre de cette pauvreté qui garde une grande puissance de charité, monte en chaire et commence à décrire la comparution égale de toutes les âmes devant leur juge suprême. *(Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.)*

« Bien-aimés de Jésus-Christ, écoutez ce que je vais vous dire sur le second et formidable avénement du Seigneur. En pensant à ce jour terrible, je me sens tout pénétré de tremblement et d'épouvante. Eh! qui pourrait dire tout ce qui sera manifesté alors? Quelle langue pourrait le raconter? quelle oreille suffirait à l'entendre? Le roi des rois descendra du trône de sa gloire; il viendra juger tous les habitants de l'univers; il leur demandera compte de leurs actions; il récompensera les bons, il châtiera les méchants. A cette pensée, tous mes membres se glacent d'effroi; mes yeux se remplissent de larmes; ma voix expire dans ma poitrine; je suis prêt à tomber en défaillance; mes lèvres se contractent, ma langue demeure immobile, toutes mes idées se troublent et se confondent. Les intérêts de votre salut me forcent à parler, et la frayeur me réduit au silence. Jamais le monde, depuis sa création, n'a été témoin d'un spectacle aussi imposant et aussi terrible; jamais le monde, jusqu'à sa consommation, n'assistera à d'aussi épouvantables prodiges. Un violent coup de tonnerre vient-il à retentir à nos oreilles, la frayeur s'empare de nous et nous fait baisser la tête; que sera-ce donc lorsque nous entendrons au haut des cieux le son de la trompette, mille fois plus éclatant que le retentissement de la foudre, lorsque l'ange viendra réveiller de leur sommeil tous ceux qui se sont endormis depuis l'origine des siècles; lorsque les ossements de mille générations, sortis tout à coup de leurs tombeaux, se réuniront pour former de nouveaux corps; lorsqu'enfin tous les hommes ressusciteront subitement sous nous yeux, chacun au lieu même de sa sépulture, et se rassembleront des quatre coins du monde pour entendre leur sentence? Celui qui a la puissance sur toute chair ordonnera, et en un clin d'œil la terre et la mer épouvantées rendront tous les morts engloutis dans leurs abîmes, et ceux que les bêtes féroces ont dévorés et ceux qui ont disparu au fond des eaux, et ceux dont les oiseaux de proie ont fait leur pâture; tout se rendra à l'appel du souverain juge, et pas un seul cheveu ne sera perdu. Que ferons-nous, mes frères, lorsque nous verrons un fleuve de feu se précipiter avec l'impétuosité d'une mer en furie, dévorer les montagnes et les forêts, et consumer toute la

terre avec ce qu'elle renferme? Alors, mes bien-aimés, les fleuves se dessécheront, les fontaines tariront, les étoiles tomberont, le soleil s'éteindra, la lune disparaîtra, et le ciel sera roulé comme un livre, selon qu'il est écrit. Alors les anges, messagers de Dieu, se répandront par toute la terre, et rassembleront les élus des quatre vents du ciel et d'une extrémité du monde à l'autre. Alors, selon la prédiction du Sauveur, il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Que ferons-nous, bien-aimés du Christ, lorsque le trône du souverain juge se dressera en face de nous, lorsque l'étendard de la croix resplendira dans les nuées; cette croix où le Verbe de Dieu s'est volontairement laissé attacher pour notre salut? En voyant briller au haut des cieux, éclatant et terrible, ce sceptre du grand Roi, tous se rappelleront aussitôt les paroles de l'Evangile: « que le signe du Fils de l'Homme se montrera au firmament, » et ils connaîtront que le Seigneur approche. A cet instant solennel, mes frères, chacun se demandera avec effroi: comment comparaître devant ce juge redoutable? chacun passera en revue toutes ses actions passées. Toutes nos œuvres, bonnes et mauvaises, se dresseront devant nous, comme de vivants et irréfragables témoins. Ceux qui auront pratiqué la miséricorde, ceux qui auront fait pénitence sur la terre, seront dans la joie en voyant ce grand nombre de défenseurs qui se disposent à plaider pour eux: les malheureux qu'ils auront soulagés, les pauvres qu'ils auront secourus leur serviront d'avocats: ils proclameront leurs bonnes œuvres à la face des anges et des hommes; et à cette puissante intercession viendra se joindre celle de leurs austérités, de leur repentir et de leurs larmes. Aussi se montreront-ils pleins de confiance et d'allégresse dans l'attente de la bienheureuse éternité et du glorieux avénement du Dieu Sauveur, Jésus-Christ. Mais pourquoi employer tant de paroles pour rendre si imparfaitement cette scène imposante? Tout à coup une voix éclatante retentit du haut des cieux, et se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde: Voilà que l'Epoux arrive, voilà que le Juge approche, voilà que le Roi s'avance, voilà que le Maître suprême va révéler sa gloire, voilà que le Dieu de l'univers vient juger les vivants et les morts. Au bruit de ce tonnerre, bien-aimés du Christ, la terre tremble jusque dans ses fondements, les montagnes s'agitent jusque dans leurs profondeurs, et, de l'Orient à l'Occident, la mer et ses abîmes se troublent et se confondent. Les accents de la trompette se mêlent aux convulsions du globe, et tous les hommes sèchent de frayeur et d'angoisses dans l'attente des fléaux qui vont accabler la terre.

« Les Vertus des cieux, dit l'Ecriture, seront ébranlées elles-mêmes. » Alors les anges apparaissent sur les nuées, les archanges déploient leurs brillantes cohortes, les chérubins, les séraphins, tous les esprits célestes s'avancent à leur suite, en entonnant l'hymne de gloire : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées, qui est, qui était, et qui doit venir dans sa toute-puissance. » A ce cantique des cieux, la nature dans l'épouvante répond et s'écrie par toutes ses bouches : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » A ce moment le ciel s'entr'ouvre, et l'on voit paraître le Roi des Rois, le Dieu saint et infini, terrible comme la foudre, et entouré de puissance et de majesté. « Le voilà, s'écrie l'apôtre bien-aimé, le voilà qui vient sur les nuées du ciel, et il se révèlera à tous les yeux, et ceux qui l'ont mis à mort le verront, et toutes les tribus de la terre se lamenteront sur lui. » Quel homme sera assez fort pour soutenir sa présence, lorsque les cieux eux-mêmes et la terre, comme le dit le même apôtre, s'enfuiront devant lui. « J'ai vu un trône immense et éclatant, et sur ce trône quelqu'un était assis ; et le ciel et la terre s'enfuirent de devant sa face, et ils ne trouvèrent aucun asile pour s'y réfugier. » Avez-vous jamais vu d'aussi épouvantables prodiges ? Le ciel et la terre s'enfuient ; qui donc pourra demeurer ferme ? Pécheurs que nous sommes, hélas ! quelle ressource nous restera-t-il lorsque nous verrons le Maître des éternités assis sur le trône de ses vengeances, lorsque nous verrons toutes les nations de l'univers, prosternées autour de lui, dans le tremblement et la consternation ? Alors s'accomplira la parole du prophète : « Je regardais, dit-il, et voilà qu'un trône fut dressé, et l'ancien des jours y prit place ; ses vêtements étaient blancs comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine pure ; son trône resplendissait comme la flamme, et les roues de son char comme un incendie ; un fleuve de feu jaillissait de sa face ; des multitudes innombrables se tenaient autour de lui, et des myriades d'anges le servaient ; alors le jugement commença et les livres furent ouverts. » Quelle frayeur sera la nôtre, mes frères, quelle confusion, quel tremblement, lorsque l'incorruptible juge ouvrira solennellement ces grandes assises, lorsque seront ouverts ces redoutables livres où sont écrites nos œuvres, nos paroles, nos actions, tout ce que nous avons dit et fait pendant le cours de notre vie, nos pensées mêmes les plus secrètes, celles que nous nous imaginions pouvoir soustraire à cet œil pénétrant, qui scrute les reins et les cœurs ! « Les cheveux de votre tête ont tous été comptés, » nous dit l'Ecriture ; il en est de même de nos intentions et de nos désirs, et il n'y en

aura pas un seul dont nous ne rendions compte au souverain juge. Oh! que de larmes nous aurions à répandre pour nous préparer à cette heure terrible! Et nous nous endormons dans une coupable insouciance! Oh! combien nous serons cruellement punis! combien nous gémirons sur nous-mêmes lorsque nous verrons les magnifiques récompenses que recevront du Roi de gloire ceux qui auront généreusement combattu! lorsque nous contemplerons de nos propres yeux, d'une part le bonheur ineffable des cieux, de l'autre les éternelles tortures de l'enfer, et, entre ces deux alternatives, toutes les générations humaines qui se seront écoulées depuis Adam jusqu'à la consommation des siècles, fléchissant le genou d'épouvante, et prosternées devant le feu du Très-Haut! « Je suis le Dieu vivant, dit en effet le Seigneur, et tout genou fléchira devant moi. » Représentez-vous, bien-aimés du Christ, l'humanité tout entière entre la couronne et les supplices, entre la vie et la mort, entre la paix et l'esclavage, tous attendant leur sentence au milieu des angoisses, sans pouvoir se prêter les uns aux autres la plus légère assistance. Tous nous aurons à rendre compte de notre foi; à tous on redemandera la robe sans tache du baptême: malheur à nous si nous avons laissé ternir dans nos âmes la pureté de la doctrine, si nous avons laissé briser par l'ennemi le sceau inviolable du Seigneur! « Ils offriront tous ensemble, dit le Psalmiste, des présents au Roi de majesté. » Enfants de l'Eglise, nous aurons à répondre de cet inappréciable privilége. « Les puissants seront examinés puissamment. A celui qui a beaucoup reçu on demandera beaucoup; et on emploiera à l'égard de chacun la mesure dont il se sera servi lui-même à l'égard des autres. » Qui que nous soyons, grands et petits, tous nous avons également confessé la foi, tous nous avons reçu l'empreinte sacrée, tous nous avons renoncé au démon, tous nous nous sommes rangés sous les étendards du Christ... A tous aussi on nous demandera compte de nos résolutions et de nos promesses.... Evêques, prêtres, diacres, fidèles de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions, nous répondrons devant le Juge suprême du talent qui nous a été confié. « Nous comparaîtrons tous, nous dit l'Ecriture, devant le tribunal du Christ, et chacun sera rétribué selon ses œuvres, soit en bien, soit en mal. » « Personne, dit ailleurs l'Esprit-Saint, personne n'échappera de mes mains. »

Epouvanté par les scènes de terreur qui se déroulent à son esprit, l'orateur s'arrête et garde le silence. Les fidèles le pressent de continuer; « Nous vous en conjurons, s'écrient-ils, dites-nous ce qui doit arriver ensuite. » Ephrem leur répond:

« Je parlerai dans la douleur de mon âme, parce que vous ne pourrez entendre le récit de ces lamentables scènes ; mais, ô bien-aimés du Christ, souffrez que je m'arrête ici. »

Nouvelle sollicitation de l'auditoire : « Maître, s'écrie-t-on, ce qui doit suivre est-il donc plus effrayant que ce que vous nous avez raconté déjà. Le saint continue en laissant couler d'abondantes larmes :

« Je le dis avec larmes, et comment ne point en répandre, lorsqu'on a à parler des épouvantements du dernier jour? Mais l'apôtre nous a fait un précepte de porter toutes ces choses à la connaissance des fidèles ; je vais donc vous en instruire, vous qui êtes les brebis du Seigneur, et à votre tour vous en instruirez les autres. En vous faisant ce récit, mon âme sera comme inondée de douleur ; mais vous, frères bien-aimés, vous compatirez à mes souffrances. Tout est donc manifesté, les actions de chacun ont été proclamées à la face des anges et des hommes. Alors le souverain Juge foulera aux pieds tous ses ennemis ; il n'y aura plus d'autre principauté ni d'autre puissance que la sienne, et devant lui « tout genou fléchira, » selon les paroles de l'Ecriture. Les bons seront séparés des méchants, comme on sépare les brebis d'avec les boucs. D'une part, ceux qui auront fait germer dans leurs cœurs les vertus et les bonnes œuvres ; de l'autre, ces âmes stériles et criminelles qui n'auront porté que des fruits de malédiction. Les justes brilleront comme le soleil à la droite du Très-Haut ; les impies seront relégués à sa gauche, dans la consternation et le désespoir. Aux premiers une gloire immortelle, parce qu'ils ont observé les préceptes du Seigneur, pratiqué la miséricorde, aimé les pauvres et les orphelins, exercé l'hospitalité envers les étrangers, revêtu ceux qui étaient nus, visité les prisonniers et les malades, consolé les affligés, sacrifié les avantages de ce monde aux espérances de l'avenir, pardonné les offenses de leurs frères, et conservé pur et intact le sceau de la véritable doctrine; aux autres une éternelle confusion, parce qu'ils ont provoqué le courroux du bon Pasteur, méprisé la voix du Prince des évêques, foulé aux pieds les enseignements de la foi et les conseils de leurs supérieurs, profané le temps de la pénitence par des débauches effrontées et de dégoûtantes orgies, et fermé leurs cœurs à tout sentiment de commisération. Oh ! quelle ne sera pas la joie des élus lorsque, réunis tous ensemble à la droite de l'Epoux, et tenant en main leurs lampes allumées, ils l'entendront leur adresser ces bienheureuses et consolantes paroles : « Venez,

les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde. » Mais quelle ne sera pas la terreur des réprouvés lorsque, se tournant de leur côté, il fera retentir à leurs oreilles cette foudroyante sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » Vous n'avez pas eu pitié de vos frères, je n'aurai pas pitié de vous; vous n'avez pas écouté ma voix, je me rirai de vos gémissements et de votre douleur. Vous vous êtes révoltés contre moi; vous n'avez ni apaisé ma faim, ni étanché ma soif, ni soulagé mes infortunes, ni revêtu ma nudité, ni consolé mes souffrances, ni visité ma prison; recevez le juste châtiment de votre orgueil. Vous avez servi un autre maître que moi; allez, artisans d'iniquité, et retirez-vous de devant ma face. « Alors ils iront dans les supplices éternels, et les justes dans le royaume des cieux. »

» Malheur donc, malheur à vous qui entretenez à l'égard de vos frères une inimitié coupable! Malheur à vous qui avez tué votre âme par le péché, et qui négligez de faire pénitence! Malheur à vous qui vous livrez à la fornication, à la débauche, à la bonne chère, aux vains plaisirs de la terre, sans considérer les œuvres de Dieu, sans vous inquiéter de ses préceptes! Malheur à vous qui vous faites un jouet des divines Ecritures! Malheur à vous qui profanez par l'orgueil et la vanité ces jours de grâce et de salut! L'heure viendra où vous regretterez amèrement ce même temps que vous prodiguez aujourd'hui avec si peu de précaution. Malheur à vous qui consultez les esprits de ténèbres, et qui accordez une confiance criminelle aux révélations du démon; car vous périrez avec lui! Malheur à vous dont la plume distille l'iniquité! Malheur à vous qui vous livrez aux vaines pratiques de l'astrologie et de la divination! Malheur à vous, juges iniques, qui absolvez le crime et condamnez l'innocence! Malheur à vous qui souillez la vraie doctrine du venin de l'hérésie, ou qui vous rangez sous les étendards de l'erreur! Malheur à vous qui laissez dévorer votre âme par les funestes ardeurs de la haine et de la jalousie! Mais pourquoi tant de paroles? Malheur à vous tous, pécheurs, qui travaillez à vous faire rejeter à la gauche du redoutable juge, et précipiter dans l'abîme éternel! Là, il y aura des supplices pour tous les crimes, des tortures pour tous les coupables. « Chacun, dit l'Ecriture, sera enchaîné dans les liens de ses propres péchés. » Les ténèbres extérieures, la sombre géhenne, le grincement de dents, le ver qui ne dort pas, l'étang de flammes, le feu inextinguible et toutes les autres horreurs de l'enfer; tels seront les ef-

froyables arsenaux des vengeances célestes. A chaque faute son châtiment spécial; à chaque reproche sa condamnation particulière. « Retirez-vous de moi, maudits. Je ne vous connais pas; recevez ce que vous avez mérité, allez au feu éternel. Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Séparez l'ivraie du bon grain, et précipitez-la dans les flammes. » Ainsi retentira la voix du Christ, variant la teneur de ses sentences selon les crimes des coupables. Le vice, en effet, a des degrés comme la vertu, et de même qu'il y a plusieurs demeures dans le royaume des cieux, de même y a-t-il dans les enfers plusieurs sortes de châtiments. O vous tous qui pouvez pleurer et gémir, gémissez et pleurez avec moi! Alors, mes frères bien-aimés, tous les liens qui unissaient les hommes sur la terre seront brisés; et à cette pensée cruelle je ne puis retenir mes larmes. Heure terrible que celle où tous les enfants d'Adam seront séparés les uns des autres, et franchiront ce seuil de l'éternité que l'on ne repasse jamais! Quel cœur, fut-il de pierre, pourrait ne pas fondre de pitié et de douleur en songeant à ces tristes adieux? Evêques, prêtres, diacres, lecteurs, tous seront arrachés des bras les uns des autres. Les rois demeureront dans l'isolement, ils se répandront en gémissements, et la main de Dieu les chassera devant lui comme de vils esclaves. Les grands du siècle, les riches sans entrailles pleureront de désespoir; ils chercheront de tous côtés des auxiliaires, et ils n'en trouveront pas. Plus de trésors, plus de flatteurs. Il n'y aura point de miséricorde pour eux, parce qu'ils n'en ont pas eu pour les autres. Ils n'ont point envoyé devant eux d'aumônes pour les recevoir au sortir du tombeau, et ils resteront seuls et abandonnés. « Ils ont dormi leur sommeil, dit le prophète, et ils n'ont rien trouvé. » Les pères seront séparés de leurs enfants, les amis de leurs amis. Les époux qui ont souillé la pureté du lit nuptial; les vierges qui ne l'ont été que de corps, et qui ont profané leur âme par une dureté orgueilleuse; tous seront impitoyablement soumis à cette inexorable loi, car il n'y aura point de pitié pour quiconque n'en a pas eu pour ses frères. Mais mon esprit se refuse à pénétrer plus avant dans ces lamentables détails; les paroles s'arrêtent malgré moi sur mes lèvres tremblantes, et je ne puis qu'effleurer rapidement les différents traits de ce lugubre tableau. Les réprouvés sont donc ignominieusement chassés par les anges et devant la face du souverain Juge, et ils s'enfuient épouvantés vers l'abîme, grinçant les dents avec rage, et sans cesse retournant la tête en arrière afin de contempler encore une fois la gloire des justes et

les joies dont ils seront eux-mêmes à jamais privés. Ils aperçoivent les ineffables splendeurs du paradis, les magnificences infinies de la bienheureuse éternité, la multitude des élus s'élevant en triomphe à la suite de leur Rédempteur, et les royales récompenses que distribue le Maître des hommes à ceux qui ont généreusement combattu. Mais bientôt, à mesure qu'ils approchent du lieu de leur supplice, ce céleste spectacle disparaît graduellement à leurs yeux; les différentes parties de la scène s'effacent les unes après les autres; Dieu lui-même se dérobe, et ils demeurent dans un vide absolu, seuls, sans défense, sans espoir, sans consolation, sans ressource. O terribles, mais justes jugements du Seigneur! alors ils éclateront en sanglots; de lamentables gémissements s'échapperont de leur poitrine : Oh! s'écrieront-ils, que nous avons été insensés de consumer en frivoles dissipations le temps si précieux de la vie! Pourquoi faut-il que nous nous soyons laissé jouer ainsi par de fatales illusions? Sans cesse, hélas! la parole du Seigneur retentissait à nos oreilles, et nous la méprisions! Sans cesse le Très-Haut nous parlait par la bouche de ses ministres, et nous restions sourds à sa voix! Malheureux que nous sommes! aujourd'hui nous crions vers lui, et il détourne sa face! A quoi nous ont servi toutes ces vanités auxquelles nous attachions un si haut prix? Où sont nos parents, nos amis, nos enfants, nos frères? Que sont devenus nos trésors, nos richesses, nos flatteurs? tout ce fol étalage de festins et de réjouissances? plus de rois, plus de princes dont nous puissions captiver les bonnes grâces ou implorer le secours! Personne ne peut rien pour nous, et nous ne pouvons rien pour nous-mêmes! Que devenir, maintenant que Dieu nous a rejetés, que ses saints nous ont abandonnés? Désormais le temps de la pénitence est passé; les larmes sont devenues impuissantes. Hélas! où sont maintenant ces pauvres de Jésus-Christ qui nous offraient, en échange d'une légère aumône, l'huile destinée à entretenir nos lampes? Le drame est accompli, et le rideau est baissé. Lorsque nous avions à notre disposition le temps et les moyens nécessaires, lorsque les malheureux nous criaient avec larmes : Achetez! nous avons fermé les oreilles, nous avons passé outre, nous n'avons fait aucune provision; et maintenant nous les cherchons et nous ne les trouvons plus. Espérance, repos, bonheur, tout est perdu pour nous. Les jugements de Dieu sont justes; nous ne verrons plus les glorieuses phalanges des saints, nous ne jouirons plus de la lumière et de la vérité. Une solitude affreuse est pour toujours notre partage. Adieu donc, Eglise triomphante des élus!

Adieu, apôtres, prophètes, martyrs et confesseurs! Adieu, chœur des patriarches, sainte cohorte des solitaires! Adieu, croix vivifiante et vénérable! Adieu, royaume éternel, Jérusalem céleste, mère des premiers-nés du Seigneur! Adieu vous aussi, reine des anges, vierge féconde qui avez enfanté le Dieu de miséricorde! Adieu, parents bien-aimés, enfants chéris que nous ne reverrons plus! Puis ils seront tous précipités dans l'abîme qu'ils se sont creusé eux-mêmes par la malice de leurs œuvres, en proie à un feu inextinguible et à d'éternels remords.

» Maintenant votre désir est rempli et votre curiosité satisfaite. Vous connaissez le but où doivent aboutir toutes nos œuvres. Vous savez ce que peuvent nous produire la mollesse, la négligence, l'endurcissement dans le péché. Vous avez entendu comment le Seigneur se jouera de ceux qui se seront joués de lui; comment seront châtiés ceux qui auront méprisé ses préceptes; combien sont insensés ceux qui se laissent séduire aux illusions et aux vanités de cette vie. O mes bien-aimés! ne nous trompons pas nous-mêmes; gardons-nous d'une fatale incrédulité. L'imagination de l'homme a beau se répandre en sombres tableaux; la réalité est plus effrayante encore que tout ce qu'il peut dire. Croyons-en la parole de Dieu; persuadons-nous bien que tous nous ressusciterons, que tous nous serons jugés, que tous nous serons rétribués selon notre mérite. Méprisons toutes les choses de ce monde, détachons-nous de tout ce qui passe, ne songeons qu'à cette heure terrible où il nous faudra comparaître devant le tribunal du redoutable juge, et répondre aux sévères interrogations de sa justice. Heure de gémissements, de douleurs et d'angoisses, qui sera comme la pierre de touche de notre vie tout entière! Heure solennelle et formidable, dont les prophètes et les apôtres nous entretiennent à l'envi, dont les divines Ecritures ont fait retentir la prédiction jusqu'aux extrémités de la terre, et dont les saints de tous les âges n'ont jamais pu soutenir la pensée sans effroi et sans larmes! Veillez, semblent-ils nous crier tous ensemble; tenez-vous sur vos gardes, soyez attentifs, vaquez à la prière, exercez la miséricorde, évitez les embûches de l'ennemi, et préparez-vous sans cesse, « parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Seigneur viendra. » Ecoutez Isaïe : « Voilà que le Seigneur vient, et chacun porte avec soi ses œuvres et leur récompense. » Malachie : « Voilà que le Seigneur vient, et qui pourra soutenir le jour de son avénement et se tenir debout devant lui? » Habacuc : « Seigneur, j'ai entendu vos oracles, et j'en ai été effrayé, et le tremblement a pénétré jusque dans la moëlle de mes os. » Moïse, faisant parler le

Très-Haut : « Je donnerai à chacun sa rétribution au jour de mes vengeances ; et personne n'échappera de mes mains. » Le royal psalmiste : « Le Seigneur notre Dieu viendra avec une grande majesté, et il ne gardera pas le silence ; le feu jaillira sous ses pas, et autour de lui grondera la tempête. » Le sublime Paul : « En ce jour, Dieu jugera les secrètes pensées des hommes, selon que je vous l'ai annoncé. Prenez garde à la voie que vous suivez ; car il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Le prince des apôtres : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit : alors les cieux seront consumés par le feu, et tous les éléments seront desséchés par les ardeurs de la flamme. » Mais que parlé-je des prophètes et des apôtres ? écoutez le Maître lui-même : « Prenez garde, nous dit-il, que vos cœurs ne s'appesantissent par la débauche, l'ivresse et les inquiétudes de cette vie, et que ce jour ne tombe sur vous à l'improviste : car il sera jeté comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre. Veillez donc, parce que le Fils de l'Homme viendra au moment où vous ne l'attendrez pas ; et efforcez-vous d'entrer par la porte étroite qui conduit à la vie. » Oui, mes frères, marchons dans cette voie, afin d'entrer en possession de l'éternel héritage. Et comment en la suivant n'arriverions-nous pas à la vie, puisque l'une et l'autre ne sont qu'une même chose ? Si le nombre de ceux qui y parviennent est petit, du moins, mes bien-aimés, efforçons-nous d'en faire partie nous-mêmes. Ne nous écartons jamais de cette route, nous marcherions directement à notre perte. « Vous provoqueriez, nous dit le prophète, le courroux du Seigneur ; et vous prendriez le chemin de l'abîme. Je suis la lumière du monde, ajoute le Sauveur ; je suis la voie : celui qui me suit ne heurtera pas son pied contre les rochers, et il aura la lumière de la vie. » Attachons-nous donc à cette voie bienheureuse par laquelle ont passé tous ceux qui ont eu soif du Christ. Le trajet est pénible ; mais le repos et le bonheur sont au bout. La marche est difficile ; mais le résultat en est souverainement désirable. Le sentier est étroit ; mais le ciel est sans bornes. Sur cette route on trouve la pénitence, le jeûne, l'oraison, les veilles, l'humilité, la pauvreté d'esprit, le mépris de la chair, la culture de l'âme, les austérités, les macérations, la faim, la soif, la nudité, la miséricorde, les larmes, les gémissements, les soupirs, les coups, les outrages, les persécutions, le travail des mains, les périls, les embûches de toutes sortes, la patience, le renoncement à soi-même, l'amour des ennemis, le pardon des injures, le dévouement pour ses amis, le sacrifice de sa vie, s'il le faut, pour la gloire de Jésus-Christ.

Mais aussi, en échange de ces souffrances passagères, on obtient la bienheureuse et éternelle royauté des cieux. La voie large, au contraire, la porte spacieuse conduisent à la mort. Dans ce monde le plaisir, dans l'autre le désespoir. Dans ce monde les jouissances, dans l'autre les amertumes et les supplices. Dans ce monde les fleurs, dans l'autre les épines. Dans ce monde le riant cortége des voluptés, dans l'autre la tourbe des démons, prêts à entraîner avec eux leurs victimes. Ainsi l'a proclamé le prophète : «Au jour des vengeances, les iniquités de ma route m'entoureront comme un filet. » Qu'entend-il par là? Sans doute les crimes de la vie, tous ces pas que font les pécheurs sur la voie large, et que l'apôtre a énumérés en partie : la fornication, l'adultère, l'impudicité, l'idolâtrie, les querelles, les jalousies, la colère, la sédition, l'envie, l'homicide, et aussi les plaisanteries indécentes, les cris de débauche, les excès du luxe et de la bonne chère, les danses impies, les réjouissances profanes, les spectacles et les théâtres, les chants impudiques, la haine de nos frères, et par-dessus tout l'impénitence et l'oubli de l'avenir. Voilà ce que l'on rencontre sur cette route malheureuse, où tant d'infortunés coupables ont la folie de s'engager. Mais au terme, que trouveront-ils? Au lieu d'une table voluptueuse, la faim ; au lieu de ces vins délicats dont ils se gorgent, la soif ; au lieu du repos, les souffrances ; au lieu de la joie, les lamentations ; au lieu des instruments et des concerts, les sanglots ; au lieu de vêtements délicats, des vers ; au lieu de danses insensées, la compagnie des démons ; au lieu de leur molle indolence, des remords rongeurs ; au lieu de divinations, de sortiléges et autres inepties semblables, les ténèbres extérieures, la géhenne de feu, et autres lieux d'horreur, où la mort fait paître le troupeau de ses disciples et de ses amis, c'est-à-dire ceux qui ont marché dans la voie large. « Ils ont été déposés dans l'enfer comme des brebis, s'écrie le prophète, et ils paîtront sous la houlette de la mort. »

» Pour nous, mes bien-aimés, évitons ces funestes sentiers : écoutons la voix de notre Dieu ; « efforçons-nous d'entrer par la porte étroite ; car plusieurs chercheront à le faire et ne la trouveront pas. » L'Evangile et l'Ecriture tout entière sont remplis de semblables avertissements. C'est dans la méditation de ce grand jour que les martyrs ont puisé la force nécessaire pour dompter leurs corps, et endurer avec joie tous les genres de tortures. C'est la pensée du dernier jugement qui a peuplé et qui peuple encore maintenant les rochers et les déserts d'une foule de chrétiens des deux sexes, absorbés tout entiers dans le jeûne, la prière, et n'ayant d'autre désir que de conquérir le ciel .... que dis-je ? nos

villes et nos campagnes elles-mêmes ont nourri dans leur sein une multitude d'élus, tous ayant observé scrupuleusement, selon les devoirs de leur état, les commandements du Seigneur : évêques, prêtres, clercs de tous les ordres, rois, princes, fidèles de tous les âges et de toutes les conditions. Car notre Dieu ne fait acception ni de lieux ni de personnes. « Partout, dit-il, où deux ou trois sont assemblés en mon nom, » que ce soit dans la solitude, dans les montagnes, dans les cavernes, ou dans quelqu'autre lieu de ma domination ; « je suis au milieu d'eux, » je serai avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et dans l'éternité je les enivrerai de mes ineffables délices. C'est au souvenir de ces terribles assises que le bienheureux David arrosait chaque nuit sa couche de ses larmes, et s'écriait avec angoisse : « Seigneur n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ! » Dieu de miséricorde, ne me jugez pas selon la rigueur de votre justice ! Hélas ! je n'ai rien à alléguer pour ma défense : bonté infinie ! je vous en conjure donc, « n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ! » autrement, en effet, « quel homme pourra se justifier en votre présence ? » Telles étaient, mes frères, les terreurs du saint roi ; telles étaient les prières qu'il adressait au ciel pour conjurer la colère du Très-Haut, tels étaient les moyens par lesquels il se disposait à paraître devant le souverain Juge. Préparez-vous donc aussi, bien-aimés du Christ, avant que n'arrive l'instant redoutable, avant que la scène de ce monde ne disparaisse, avant que Dieu ne se manifeste de nouveau parmi nous. Prévenons ses vengeances par la confession, les austérités, la prière, le jeûne, les larmes, les œuvres de miséricorde. Hâtons-nous, de peur qu'il n'arrive parmi nous à l'improviste, et ne nous surprenne sans défense. Ne cessons de faire pénitence, de crier merci au Seigneur, et de nous préparer à son avénement, nous tous, hommes et femmes, riches et pauvres, citoyens et esclaves, vieillards et enfants. Que personne ne dise : Mes péchés sont trop nombreux, il n'y a point pour moi de pardon. Parler de la sorte, c'est ne pas savoir que notre Dieu est le Dieu du repentir, et qu'il n'est venu ici-bas que pour les victimes du péché. N'est-ce donc pas lui qui a dit : « La conversion d'un seul pécheur cause une grande joie dans le ciel ? » N'est-ce pas lui qui a dit : « Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ? » Or, la vraie pénitence consiste à s'abstenir du mal et à le haïr, selon la parole du psalmiste : « J'ai détesté l'iniquité, et je l'ai eue en abomination. Je l'ai juré et je l'ai résolu : j'accomplirai sa justice. » Convertissez-vous donc, et Dieu vous recevra avec effusion dans ses bras. Mais que personne

non plus ne se laisse aller à une téméraire présomption, que personne ne dise : Je n'ai pas péché. Tenir un tel langage, c'est être aveugle et insensé; c'est se tromper soi-même; c'est ignorer combien on est en butte aux séductions de Satan, dans ses paroles, dans ses actions, dans ses pensées, dans tout son corps. Qui peut se vanter de n'avoir jamais souillé en aucune manière ni son âme ni ses sens. Non, personne n'est sans péché, personne n'est sans souillure, personne parmi les hommes n'a conservé intacte son innocence, à l'exception de celui qui s'est dépouillé et s'est fait pauvre pour nous. Celui-là seul est sans péché, qui a effacé les péchés du monde, qui veut le salut de toutes ses créatures, qui ne désire pas la mort du pécheur, ce Dieu tout bon, tout aimable, tout miséricordieux, tout compatissant, ce Sauveur des hommes, ce père des orphelins, ce défenseur des veuves, ce médecin des âmes et des corps, cette espérance des malheureux, ce refuge des affligés, ce protecteur des faibles, ce chemin de la vie, cet ami de nos âmes, ce maître tout-puissant, qui nous appelle tous à la pénitence, et ne repousse aucun de ceux qui reviennent à lui. Cherchons donc, nous aussi, un asile dans son sein. Jamais pécheur n'a eu recours à lui sans y trouver son salut. Ne désespérons donc pas du nôtre, mes bien-aimés. Avons-nous péché? faisons pénitence. Avons-nous mille fois péché? mille fois faisons pénitence. Toute bonne œuvre réjouit le cœur de Dieu; mais il n'en est aucune qui lui soit plus agréable que le repentir. A l'enfant prodigue qui reconnaît et avoue ses fautes, ce bon père tend les bras avec bonheur, il le presse sur sa poitrine, il le comble de ses caresses. « Venez à moi, s'écrie-t-il, vous tous qui souffrez; » car je ne repousse aucun de ceux qui reviennent à moi. « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui pliez sous le fardeau, et je vous soulagerai » dans ma demeure céleste. C'est là que tous mes saints reposent dans la paix et dans la joie. Venez participer à ce bonheur ineffable, venez goûter ces délices infinies, dont la seule vue réjouit les anges. C'est là que resplendissent des rayons de ma gloire les nombreuses phalanges des justes. C'est là que sont reçus, dans le sein d'Abraham, tous ceux qui, comme Lazare, ont été en proie à la misère et aux tribulations. C'est là que je prodigue à tous les trésors de mon éternité. C'est là cette Jérusalem des cieux, la mère de mes premiers-nés. C'est-là cette terre bienheureuse que j'ai promise à ceux qui sont doux et humbles de cœur. « Venez tous à moi et je vous soulagerai. » Là, règne une paix profonde et inaltérable; là, tout est lumineux, tout respire le bonheur; là, plus de tyrannie, plus de crimes, plus d'austérités. « Heureux ceux qui

pleurent » sur la terre ! Pleurez donc, faites pénitence, convertissez-vous, et je vous soulagerai, et je vous placerai dans un lieu où il n'y aura plus ni fatigues, ni larmes, ni soucis, ni préoccupations, ni gémissements. Convertissez-vous, enfants des hommes, et je vous soulagerai et je vous placerai dans un lieu où habitent éternellement la joie, la paix, l'allégresse, le repos; dans un lieu où n'entrent jamais ni le démon ni la mort; dans un lieu où il n'y a plus ni jeûne, ni tristesse, ni disputes, ni jalousies, ni esclavage du sexe. Convertissez-vous, et je vous soulagerai, et je vous établirai aux sources de la vie, dans le Paradis de délices, dans la vigne de votre Père céleste, dans cette terre bienheureuse des élus, où moi-même, votre Dieu, j'ai fixé ma demeure. « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui pliez sous le fardeau, et je vous soulagerai, » et je vous communiquerai une vie immortelle, une volupté sans limites. Venez à moi, vous tous qui êtes dans l'affliction, et je vous consolerai, et je répandrai à longs flots sur vous le bonheur et l'espérance, et je vous ferai jouir d'une lumière indéfectible et d'un soleil sans déclin. « Prenez mon joug sur vous, et apprenez que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes. » Là, retentit sans cesse le bruit des fêtes ; là, sont révélés les trésors secrets de la sagesse et de la science. Venez tous à moi, et je comblerai les désirs de votre cœur : dans ce séjour de délices, les récompenses les plus magnifiques seront votre partage; vous jouirez d'une félicité au-dessus de toute conception, d'une joie inaltérable, d'un triomphe qui ne finira jamais ; vous n'entendrez que des actions de grâces, des chants de victoire et de reconnaissance, des hymnes solennels à la louange du Très-Haut; une couronne immortelle ceindra votre front; vous disposerez de richesses sans bornes; l'éternité sera la mesure de votre empire; et vous voguerez pendant les siècles des siècles sur cet océan de miséricordes que le langage de l'homme ne peut exprimer, et que son intelligence ne peut comprendre. Les myriades des anges, l'assemblée des premiers-nés, les trônes des apôtres, les chaires des prophètes, les sceptres des patriarches, les couronnes des martyrs, la gloire des justes, resplendiront de toutes parts autour de vous. Tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a d'auguste sur la terre sera réuni dans cette heureuse patrie. Venez à moi, vous tous qui avez faim et soif de la justice, et je remplirai votre âme de ces biens si désirables « que l'œil de l'homme n'a pas vus, que son oreille n'a pas entendus, et qui échappent à la puissance de ses pensées. » Ces biens, je les ai préparés pour ceux qui font pénitence et s'éloignent de la voie du mal; ces biens, je les ai

préparés pour ceux qui exercent la miséricorde, et qui effacent leurs péchés par des larmes sincères; ces biens, je les ai préparés pour les pauvres d'esprit, pour les cœurs pacifiques, pour ceux qui souffrent à cause de moi la persécution, la calomnie et les outrages. Venez à moi, vous tous qui pliez sous le faix; secouez, rejetez loin de vous le fardeau de vos péchés. Personne n'a eu recours à moi sans être soulagé, sans se voir délivré de la chaîne de ses mauvaises habitudes, sans dépouiller la malice que lui avait inspirée le démon, et établir dans son âme le règne de mon divin esprit. En venant à moi, les mages ont renoncé à leurs erreurs et embrassé la sagesse; les publicains ont laissé là leurs tributs et fondé des églises; les persécuteurs ont abjuré leur tyrannie, et accueilli avec allégresse les souffrances de la croix; les courtisanes ont foulé aux pieds l'impudicité, et sont devenues les amantes de la chasteté; le larron a dit adieu au vol et à l'homicide, et s'est soumis aux salutaires influences de la foi, et il a conquis une place dans le Paradis. Venez donc à moi; « car celui qui viendra se jeter dans mes bras, je ne le repousserai pas. » Telles sont, mes bien-aimés, les promesses et les douces paroles du Sauveur de nos âmes. Quel père se montra jamais plus tendre? quel médecin fut jamais plus facile? Accourons donc à lui, prosternons-nous à ses pieds, humilions-nous en sa présence, et confessons lui nos péchés. Gloire à sa bonté! gloire à sa longanimité! gloire à son amour et à son indulgence! gloire à toutes ses miséricordes! gloire à son éternelle royauté! gloire, honneur et adoration à son saint nom dans tous les siècles des siècles! *Amen.* Je le répète, et ne cesserai de le répéter : Pécheurs, ne nous laissons pas aller à une lâche indolence. Ne cessons nuit et jour d'implorer notre pardon avec larmes. Car notre Dieu est plein de compassion et de fidélité. Il est le Dieu du repentir; et il prend toujours en mains la défense de ceux qui élèvent vers lui leurs gémissements. A lui, Père, Fils et Saint-Esprit, soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Tel était le langage de ce puissant apôtre des peuples de Syrie; telles étaient les promesses consolantes qui tempéraient dans sa bouche les terreurs de la foi. C'est ainsi, dit M. Villemain, que dans ce monde encore tout pétri de préjugés inhumains, chez ces natures d'Orient, mobiles et violentes, il faisait de la bonté, de la miséricorde le fond même de la loi chrétienne. Par là, nous pouvons concevoir comment le diacre de la ville d'Edesse eut un si grand nom dans l'Asie, et fut appelé, par Chrysostôme lui-même,

le grand Ephraïm, l'asile de la vertu et le temple de l'Esprit-Saint. C'est ce feu de charité répandu dans ses discours qui faisait dire à saint Jérôme : « J'ai lu en grec son ouvrage qu'on avait traduit en syriaque ; et j'ai retrouvé même dans une traduction l'éclat du génie. »

L'enseignement d'Ephraïm, de la plus pure élévation morale, était toujours animé par l'imagination ; et en lui, l'imagination c'était la foi même. Toutes les espérances, toutes les terreurs du monde invisible lui apparaissent donc aussi présentes que si elles étaient sous ses yeux. Cette pensée lui montre les vertus et les vices de l'homme comme autant de bons et de mauvais anges, prêts à le recevoir et à le conduire au ciel ou dans l'abîme, au moment où s'accomplit le grand mystère de la séparation de l'âme d'avec le corps. Dans l'attente de ce jour, ce qu'il recommande à l'homme, c'est de penser sans cesse au bien, afin de ne pas penser au mal ; car l'âme ne supporte pas d'être oisive ; et la vaine rêverie produit des œuvres de vanité, comme la méditation porte des fruits de salut. Ces œuvres de vanité, il les poursuit avec une inexorable rigueur dans tous les monuments de la gloire humaine, dans tous les trophées de la grandeur. Il a sur notre néant de ces expressions de pitié qui échappent à Bossuet du milieu de son admiration pour le pouvoir et pour le génie. Il les a sans mélanges : car rien ne l'éblouit ici-bas ; et son cœur est placé plus haut que le monde. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Saint Epiphane. (310 — 403.)

Le Christianisme avait porté sa puissance dans toutes les parties du monde romain ; il avait ses anachorètes et ses monastères dans les déserts et sur les montagnes, ses évêques dans toutes les villes, dans les bourgades même ; car, à cette époque, la grande force du culte nouveau et le signe de sa victoire, c'était le nombre des églises épiscopales, c'est-à-dire des cités chrétiennes ayant un chef et un conseil de prêtres. Souvent le titre d'évêque se donnait là où le diocèse n'existait pas encore ; et il était comme le gage anticipé d'une chrétienté future. De là ces conciles si nombreux, lors même qu'ils ne réunissaient que les évêques d'une portion de l'empire. On sait le spectacle que présenta Carthage au commencement du Ve siècle : d'une part, deux cent quatre-vingt-six évêques orthodoxes, de l'autre un nombre presque égal d'évêques donatistes, pour la seule province de l'Afrique.

Ces îles nombreuses répandues sur la Méditerranée, la plupart si florissantes au temps de la liberté grecque, et quelques-unes encore industrieuses et riches sous la domination romaine, n'avaient pas moins d'églises épiscopales que de villes ou de ports un peu fréquentés. Les chefs de ces églises prenaient part aux synodes d'Orient ou d'Occident; et plusieurs y parurent avec éclat. Le plus célèbre fut Epiphane, évêque de Salamine, capitale de l'île de Chypre, qui comptait plusieurs villes importantes, dont chacune avait également son évêque.

Né vers 310, en Palestine, d'une famille israélite de pauvres laboureurs, et mort dans les premières années du Ve siècle, sa longue vie le rendit témoin de toutes les vicissitudes religieuses qui agitèrent l'empire depuis Constantin jusqu'aux fils de Théodose. Orphelin dès l'enfance, il fut élevé dans la religion juive par les soins d'un docteur de la loi qui le recueillit dans sa maison. Privé de ce bienfaiteur à l'âge de seize ans, maître d'une fortune considérable, sans autre famille qu'une sœur, il éprouva bientôt le trouble religieux que tant d'âmes ressentaient alors.

Un jour, sortant à cheval d'Eleuthéropole, la ville de fondation romaine qu'il habitait en Judée, il rencontre un voyageur à pied qui se dépouillait de son manteau pour le donner à un pauvre. Touché de cette vue : « —Qui es-tu ? » dit-il à l'étranger. Cette question, dans l'esprit du temps, avait surtout un sens religieux. Aussi reçut-il pour réponse : « — Dis-moi quelle est ta foi, et je te dirai la mienne? — Je suis juif, reprit Epiphane. — Comment donc, étant juif, répond l'étranger, interroges-tu un chrétien? Je suis chrétien ; tu n'as rien de plus à entendre de moi. — Mais, dit le jeune homme, pourquoi ne deviendrais-je pas chrétien aussi?— Le défaut de volonté est le seul obstacle, répond l'étranger. Tu peux vouloir. »

Epiphane, saisi de ces paroles, revint à la ville avec cet étranger, qui était un religieux du désert. Il le conduit à sa maison, lui montre ses richesses, et lui témoigne le désir d'embrasser le Christianisme et la vie monastique. « Tu ne peux, mon fils, dit l'étranger, avec ces biens terrestres, entrer dans un cloître; mais dote et marie ta sœur; ensuite tu pourras te faire religieux. « Peu de temps après, Epiphane et sa sœur furent baptisés par l'évêque de la ville. Epiphane vendit ses biens, dota sa sœur, qui se fit religieuse, et ne gardant qu'un peu d'or pour acheter des livres, distribua le reste de sa fortune aux pauvres; puis il entra dans un monastère, sous la conduite du religieux dont la parole l'avait converti. Il y eut pour maître Hilarion qui, dans sa jeunesse, au sortir des

écoles d'Alexandrie, avait été disciple du solitaire Antoine, et qui mérita que saint Jérôme écrivît sa vie près des lieux et des hommes témoins de sa vertu.

Préposé à la conduite de l'église de Salamine, Epiphane voulut défendre et expliquer sa foi avec plus de précision et d'étendue qu'il n'avait fait jusqu'alors. Il écrivit un ouvrage sous le titre d'*Anchora*, pour désigner la base inébranlable à laquelle il s'attachait sur la mer des opinions humaines. Cet ouvrage en suscitait un autre où l'évêque de Chypre a surtout montré son érudition théologique et la vigueur de son esprit. C'est l'histoire des hérésies, histoire déjà si complexe au 2e siècle, lorsque Irénée entreprit de l'écrire, bien avant la grande scission d'Arius. Le catalogue dressé par le martyr de Lyon s'était bien accru depuis cette époque; mais une grande idée donne encore plus d'étendue à l'ouvrage; c'est que les hérésies ont précédé l'avénement même de la religion, parce que l'existence de la religion a précédé son avénement visible. Le Christianisme promis a commencé avec le monde que le Christianisme accompli est venu régénérer. Ainsi la loi naturelle est non-seulement la loi de la morale, mais la religion elle-même dans sa première forme, et renfermant déjà toute sa croissance future; et la vérité, née avec le premier homme et rendue visible dans le Christ, s'élève avant et après toutes les erreurs. C'est là, sans doute, une vue haute qui appartenait à la croyance de l'Eglise, plutôt qu'au génie de l'écrivain : elle lui permet de tout comprendre dans son sujet, et d'y ramener jusqu'aux écoles philosophiques de la Grèce. Il le fait sous une forme, il est vrai, bien rapide et bien inexacte. C'est surtout dans l'histoire des sectes chrétiennes orientales qu'Epiphane, par son origine et par ses études, par sa connaissance des langues et des coutumes, a jeté de grands traits de lumière. Souvent aussi, il reproduit de précieux fragments sur les questions qui divisaient les esprits, depuis les interprétations subtiles d'Origène jusqu'aux égarements des Manichéens. Quelquefois il introduit dans son récit un débat fictif ou réel, et nous fait entendre les acteurs mêmes de ces grandes controverses.

Son livre renferme d'admirables pensées touchant la nature de l'âme, la destination de la mort et l'avenir de l'homme; puis à travers l'examen abstrait et historique des soixante sectes qu'il déclare issues du Christianisme, et femmes infidèles, partout il rétablit la suite et le détail du dogme chrétien dans sa pureté la plus sévère. On sent, par le contraste, à la vue de tant d'opinions bizarres, ce qu'il y avait de salutaire dans les débats solennels des conciles et la tradition de l'église romaine. Epiphane le marque

bien par l'éloge qu'il donne à Constantin d'avoir réuni le concile de Nicée et fixé la fête de Pâques; et il ne veut par son ouvrage que maintenir et défendre en tout l'unité de la discipline et de la foi.

Comparé aux orateurs du Christianisme oriental, il n'approche pas de leur génie; il n'eut rien de leur puissance sur la foule; il ne régna pas comme eux sur le peuple d'une grande ville. Mais à un vaste savoir, aux épreuves du désert et du monde, à l'expérience de lointains voyages, il joignait une forte imagination qui, contrainte et retenue dans l'aride exactitude de la controverse, éclate librement dans quelques homélies que nous croyons son ouvrage, malgré le doute d'un savant éditeur.

Ce ne sont plus des démonstrations purement dogmatiques ou de simples exhortations morales. On dirait plutôt les fragments d'un poëme lyrique, ou la parole soudaine d'un apôtre au milieu des monuments et sur le lieu même du Christianisme naissant. Il y a là sans doute le souvenir et la trace des premières années d'Epiphane : c'est le langage du juif chrétien transplanté dans la Grèce. Ce caractère nous frappe dès la première homélie pour le dimanche des Rameaux. L'orateur ne se borne pas à célébrer un religieux anniversaire, à en tirer une leçon pour le peuple qui l'écoute. Il est à Jérusalem, il voit entrer le Sauveur; il chante l'hymne d'espérance; il conduit la fête. Il assiste au triomphe, plutôt qu'il n'en rappelle le souvenir.

La part de l'imagination est plus grande encore dans l'homélie sur la sépulture du Christ. Les paroles : « Il est descendu aux enfers, » sont devenues l'inspiration d'un chant épique qui semble d'abord moins conforme à la sévérité du dogme qu'aux espérances charitables d'un pieux enthousiasme. Toutes les douleurs cessent; et les lieux mêmes des supplices sont détruits. On dirait la fiction d'un poëte de nos jours devancée par un Père de l'Eglise orientale. Il n'en est rien cependant. Epiphane n'a voulu célébrer que la délivrance des justes de l'ancienne loi. Mais l'ardeur de ses expressions l'emporte plus loin, et la poésie paraît plus que le dogme. Les images resplendissantes dont il entoure la venue du Christ; l'appareil des saintes milices, leurs hautains défis, leurs ordres menaçants aux puissances infernales, tout cela ne peut se comparer qu'au langage mystique et guerrier de Milton. Est-ce imitation directe, tradition commune ou rencontre de génie? Qui connaît Milton doit croire que cet érudit créateur, ce peintre original à travers tant de souvenirs, avait compris les Pères de l'Eglise grecque dans ses immenses lectures, et que sa théologie

sectaire et curieuse n'avait pas négligé le savant Epiphane; et lorsqu'il décrit la victoire de l'armée céleste s'avançant jusqu'au bord extrême des cieux, penchée sur l'abîme, et du bruit de ses armes le pénétrant tout entier, ou lorsqu'il fait retentir, avant la défaite, dans le camp des anges révoltés, la voix solitaire de l'intrépide Abdiel, on croirait que dans ces créations si grandes, il y a quelque souvenir de l'évêque de Salamine ; et on regrettera qu'ailleurs encore il n'ait pas voulu reproduire et surpasser cette poésie de la prédication chrétienne aux premiers temps. Oui, si après son grand poëme achevé, Milton ne tomba pas d'abord épuisé de génie, si même sous la moisson appauvrie et tardive de son Paradis reconquis, la cendre est tiède encore, que n'a-t-il ranimé ses derniers vers à l'inspiration de l'Israélite devenu chrétien et Grec, tempérant la menace des prophètes par une loi plus douce, et montrant l'enfer vaincu et comme anéanti sous la présence divine? Voici cette page d'homélie, ce récit merveilleux que la poésie seule pourrait agrandir :

« Lorsque ces demeures fermées et sans soleil, ces cachots, ces cavernes eurent été tout-à-coup saisis par l'éclatante venue du Seigneur avec sa divine armée, Gabriel marchait en tête, comme celui qui a coutume de porter aux hommes les heureuses nouvelles; et sa voix forte, telle que le rugissement d'un lion, adresse cet ordre aux puissances ennemies : « Enlevez les portes, vous qui êtes les commandants. » Et du même coup un chef s'écrie : « Levez vous, portes éternelles. » Les Vertus dirent à leur tour : « Retirez-vous, gardiens pervers. » Et les Puissances s'écriaient : « Brisez-vous, chaînes indissolubles. » Puis une autre voix : « Soyez confondus de honte, implacables ennemis. » Puis une autre : « Tremblez, injustes tyrans. » Alors, comme par l'éclat de l'invincible armée du roi tout-puissant, un frisson, un désordre, une terreur lamentable tomba sur les ennemis du Seigneur ; et pour ceux qui étaient dans les enfers, à la présence inattendue du Christ, il se fit soudain un refoulement des ténèbres sur l'abîme, et il semblait qu'une pluie d'éclairs aveuglait d'en haut les puissances infernales qui entendaient retentir comme autant de coups de tonnerre ces paroles des anges et ces cris de l'armée : « Enlevez les portes à l'avant-garde, et ne les ouvrez pas; enlevez-les du sol, arrachez-les de leurs gonds ; transportez-les, pour qu'elles ne se referment jamais. Ce n'est pas que le Seigneur ici présent n'ait la puissance, s'il le veut, de franchir vos portes fermées; mais il vous ordonne, comme à des esclaves rebelles, d'enlever ces portes,

de les démonter, de les briser. Il ordonne, non pas à la tourbe, mais à ceux qui commandent parmi vous, et il dit : « Enlevez les portes, vous qui êtes les chefs. Voici le Christ. Aplanissez la voie à celui qui s'élève sur l'abaissement des enfers. Son nom est le Seigneur. Il a passé à travers les portes de la mort ; elles sont pour vous une entrée. Il vient faire une issue. Ne tardez pas. Si vous résistez, nous ordonnons aux portes de se lever d'elles-mêmes. Levez-vous, portes éternelles. » En même temps les puissances ennemies s'écrièrent. En même temps les portes éclatèrent, les chaînes se brisèrent, les fondements des cachots s'ébranlèrent, et les puissances ennemies se renversèrent, s'embarrassant l'une l'autre, et s'entre-criant le désespoir et la fuite. Elles frissonnaient; elles tressaillaient; elles couraient égarées; elles s'arrêtaient; elles tremblaient, et elles disaient : « Quel est ce roi de gloire, quel est ce puissant qui accomplit de si grandes merveilles? Quel est ce roi de gloire qui fait dans les enfers ce que n'ont jamais vu les enfers? Quel est celui qui brise notre force et notre audace, et retire d'ici ceux qui dormaient depuis le commencement des âges? » Les Vertus du Seigneur répondaient : « Vous voulez savoir, méchants, quel est ce Roi de gloire; c'est le Dieu fort et invincible ; c'est celui qui vous a chassés des voûtes célestes, et vous a précipités, faibles et injustes tyrans ; c'est celui qui vous a proscrits et vous mène en triomphe à sa suite ; c'est celui qui vous a vaincus, condamnés aux ténèbres et jetés dans l'abîme. Ainsi ne tardez pas à nous amener les malheureux que vous avez tenus captifs jusqu'à ce jour. Votre empire est détruit. »

Là, dans l'ardente illusion de l'orateur, l'enfer est en proie aux vainqueurs. Milton s'est plu à décrire les passe-temps farouches des anges tombés, les montagnes déracinées qu'ils se lancent, et l'abîme ébranlé par leurs jeux. L'orateur chrétien ravage l'enfer dans une pensée plus consolante : « Les Puissances célestes, dit-il, se hâtaient : les unes arrachaient la prison de ses fondements ; les autres poursuivaient les puissances ennemies qui s'enfonçaient dans les retraites les plus profondes. Ils fouillaient les donjons, les cavernes. Les uns amenaient quelques captifs au Seigneur, les autres chargeaient de chaînes quelques tyrans. Les autres délivraient ceux qui étaient liés depuis le commencement des siècles. Les uns commandaient, les autres obéissaient à la hâte. Ceux-ci précédaient le Seigneur; ceux-là le suivaient comme un roi vainqueur, comme un Dieu. Lorsque le Seigneur allait pénétrer au plus profond de l'abîme, Adam lui-même, celui qui, né le premier, était plus avant dans la mort, entendit le bruit des pas du Seigneur

venant visiter les captifs, et aussitôt, se tournant vers ceux qui étaient enchaînés avec lui, il dit : « J'entends les pas de quelqu'un qui s'avance vers nous. S'il daigne descendre ici, nous sommes délivrés; si nous le voyons seulement, nous sommes rachetés. » Comme Adam parlait ainsi à ceux qui souffraient, le Seigneur entra victorieux, portant les armes de la croix. Dès qu'Adam, notre père, le vit, frappant sa poitrine de stupeur, il s'écria : « Dieu, notre Seigneur avec tous les anges. » Jésus répondit : « Et avec ton âme. » Et le prenant par la main, il lui dit : « Réveille-toi du sommeil, lève-toi à la lumière du Christ. »

Ici l'évêque, comme plus d'un grand poète des temps modernes, succombe à l'œuvre impossible de faire parler la Divinité; et le sublime lui manque là où il fallait aller au-delà du sublime.

Saint Cyrille d'Alexandrie. (... — 444.)

Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, passa sa première jeunesse parmi les solitaires de Nitrie. Il était doué d'un esprit subtil et pénétrant, d'une ardente vivacité, et il joignit la connaissance des lettres profanes à la science approfondie des écrivains sacrés. Préposé par Théophile, son oncle et son prédécesseur dans le siége d'Alexandrie, à l'instruction des catéchumènes, il se fit bientôt une telle réputation d'éloquence, qu'on accourait de toutes parts pour l'entendre et pour l'applaudir.

Saint Cyrille se distingua par son zèle à poursuivre l'hérésie de Nestorius; il mérita le suffrage du pape Célestin, qui le qualifia de glorieux défenseur de l'Eglise et de la foi, de docteur catholique, d'homme vraiment apostolique, et qui s'était pleinement acquitté de tous les devoirs que saint Paul demande d'un évêque.

Bien que partagé et absorbé en quelque sorte par les grandes discussions théologiques auxquelles saint Cyrille se livra pour la défense de la vérité, il nous a laissé assez de monuments pour mériter un rang honorable parmi les modèles de l'éloquence chrétienne, celle dont Fénelon a dit : « qu'elle se proportionne aux sujets qu'elle traite et aux gens qu'elle instruit. » Ses prédications ont éclairé son siècle; ses écrits polémiques éclaireront à jamais tous les siècles et toutes les églises.

Nous avouons, avec les critiques modernes, qu'il n'y faut pas chercher la méthode dans la composition, ni l'élégance et la politesse du style, que l'ardeur de son caractère s'empreint dans ses écrits

impétueux et peu châtiés; que l'abondance de son érudition présentant sans cesse à sa dialectique de nombreux faisceaux d'arguments et de témoignages, les entasse avec une profusion qui écrase l'adversaire, mais fatigue le lecteur; que le goût de l'allégorie, qui lui est commun avec les écrivains de sa nation, domine surtout dans ses explications de l'Ecriture; qu'enfin il n'est pas exempt de l'obscurité dont on accuse en général les Pères africains. Mais l'éclair sort de ces nuages; mais ce goût d'allégorie, peut-être poussé trop loin, dominait dans l'école d'Alexandrie, et se trouve d'ailleurs compensé abondamment par des instructions solides et par des interprétations littérales; mais ses digressions, qui font perdre quelquefois de vue au lecteur son objet principal, le transportent aussi sur des aspects d'une égale importance; mais enfin la négligence, et, si l'on veut, la rudesse de son langage, ne fait que donner à ses écrits plus de force et de valeur, comme se ressentant de l'inspiration plus que du travail : tels que ces trésors, sortis bruts de la mine, sont plus précieux que les ouvrages que l'art a travaillés, parce qu'ils en ont fourni la matière.

On peut extraire, des ouvrages de saint Cyrille, des morceaux d'une véritable éloquence. Telle est par exemple cette invocation à la sainte Vierge, dans le discours qu'il prononça au concile d'Ephèse.

« Nous vous saluons, ô Vierge-Mère, vous, le temple vivant et immortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'honneur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les églises; vous qui enfantâtes un Dieu, et renfermâtes dans votre chaste sein celui qu'aucun lieu ne peut contenir; vous, par qui la Trinité sainte est connue et adorée, la divine Croix honorée de toute la terre; par qui les anges bienheureux se réjouissent, et les démons, chassés du ciel, fuient devant les chrétiens; vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans ses droits à l'héritage céleste; par qui l'idolâtrie est détruite, et l'univers converti; vous, par qui les prophètes ont parlé, les évangélistes ont écrit, les apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations. Que dirai-je encore? Vous, par qui règnent les rois, par qui les morts ressuscitent, par qui le Fils unique de Dieu a brillé, comme un astre bienfaisant, aux yeux des peuples ensevelis dans les ombres de la mort. Mais, qui peut louer dignement celle qui est au-dessus de toute louange? ô fécondité virginale! merveille incompréhensible, dont la seule pensée me ravit d'admiration! Que d'autres combattent par des subtilités impies ce divin mystère;

pour nous, qu'il nous suffise de respecter et de croire; que toute notre science, et tout notre bonheur soit de rendre nos profondes adorations au Dieu en trois personnes, et de célébrer à jamais les grandeurs de l'auguste Marie, toujours vierge, et de son fils immaculé, à qui toute gloire appartient dans les siècles des siècles. »

Telles sont encore les paroles qu'il adresse aux hérétiques (les Manichéens), qui osent élever leur raison contre la sagesse et la providence de Dieu.

« Qu'ont-ils à reprendre dans ce qu'a fait ce grand Dieu ? comment ne sont-ils pas frappés de stupeur lorsqu'ils contemplent la voûte immense des cieux? comment ne se prosternent-ils pas devant celui qui l'a établie au-dessus de nos têtes comme une fournaise ardente, et qui, de cette source enflammée, a su faire couler des sources d'eaux vives ? car, les eaux étant nécessaires pour féconder la terre, Dieu a voulu tellement composer la nature du ciel, que les eaux y fussent suspendues au milieu des feux. Eh! qui ne serait saisi d'admiration, en portant ses regards sur le disque du soleil? Sa proportion apparente est d'un vase d'une médiocre grandeur; et, s'élançant de l'Orient à l'Occident, il étend sa puissance sur tout l'espace qu'il enveloppe de ses rayons. Considérez ensuite sa marche et ses positions diverses, telles que, pendant l'été, s'élevant dans les cieux à de plus grandes hauteurs, il donne à l'homme de plus longs jours qui lui sont nécessaires pour ses travaux, et que, rabaissant son cours pendant l'hiver, il lui procure, au contraire, par la longueur des nuits, un repos dont il a également besoin, et à la terre une force nouvelle, qui la prépare à de nouveaux fruits. Qui pourraient supporter ceux qui osent dire qu'il est un créateur pour la lumière, et un autre créateur pour les ténèbres?

» O homme! pourquoi t'élèves-tu contre lui? pourquoi te plaindre des moments qui te sont accordés pour ton corps? quel est le serviteur qui obtiendrait de son maître quelque relâche à ses travaux, si la nuit ne venait établir entre l'un et l'autre une sorte de trêve nécessaire? Fatigués des travaux du jour, n'est-ce pas à la faveur de la nuit que nous retrouvons la vigueur que nous avions perdue? quoi de plus favorable que la nuit à nous faire avancer dans la sagesse? C'est le temps des saintes pensées qui élèvent notre esprit vers l'auteur de tous biens; c'est alors que nous pouvons nous livrer plus librement à la lecture et à la méditation de ses divins oracles. N'est-ce point pendant la nuit que nous trouvons dans notre âme une plus grande ardeur pour la prière, et dans

notre voix des accents plus religieux pour chanter les cantiques sacrés? Quel est le temps où le souvenir de nos péchés se présente plus vivement à nous? n'est-ce pas la nuit? Gardons-nous donc d'avoir la pensée coupable que l'auteur du jour n'est pas le même que celui de la nuit.

» Ce n'est pas assez de considérer la structure et les usages admirables du soleil ; portons aussi nos regards sur le chœur nombreux des étoiles. Soit qu'elles suivent constamment la marche qui leur a été tracée, soit qu'elles nous semblent plus libres dans leurs courses, elles ont chacune, pour paraître à l'horizon, des temps qui leur sont propres, de manière qu'elles deviennent pour nous des signes qui nous annoncent les saisons; que les unes nous indiquent le moment de semer, les autres celui où l'on peut commencer à voyager sur mer; et c'est encore les yeux tournés vers les étoiles, que l'homme dirige la marche de son vaisseau. Remarquez en outre par quelle gradation merveilleuse il a plu à Dieu de nous distribuer la lumière du jour : ce n'est point tout à coup et par un mouvement subit que le soleil se lève et vient frapper nos regards; mais une faible lumière le précède et s'accroît doucement, afin que notre œil se prépare en quelque sorte, par cet accroissement successif, à supporter tout l'éclat de ses rayons. N'oubliez pas aussi cette douce clarté de la lune, qui répand du charme sur les ombres de la nuit, dont elle tempère la trop profonde obscurité.

» Quel est le père des pluies fécondes? qui a créé les gouttes de rosée? qui a ordonné aux vapeurs légères de se condenser en épais nuages, et soutient ainsi des sources d'eau au milieu des plaines de l'air? Quelle main nous apporte les nuages des extrémités de l'aquilon, souvent revêtus des couleurs les plus éclatantes, tantôt confondus ensemble comme dans une même forme, tantôt se divisant, se brisant sous mille formes changeantes et variées, sans que jamais la masse des eaux dont ils sont chargés les affaisse et les déchire pour se répandre en torrents sur la terre, où ces eaux bienfaisantes ne tombent que par degrés et toujours en une mesure invariablement fixée? Qui a ouvert le trésor où les vents sont renfermés, et qui les en a fait sortir? Quel est celui dont le souffle a produit la glace fluide par sa nature, et dont la consistance est celle de la pierre? Ce n'est pas tout : l'eau, par l'effet de la même puissance, va se changer encore en neige : dans la vigne, elle deviendra du vin ; dans l'olivier, de l'huile; elle se transformera encore en pain, et en toutes les espèces de fruits que la terre peut produire.

» Je désire que vous jetiez les regards sur le printemps et sur les moissons de fleurs qui composent sa parure, si variées entre elles et si invariablement les mêmes, chacune dans son espèce. Qui a donné à la rose son incarnat, et au lis sa blancheur, les faisant sortir de la même terre et les arrosant de la même pluie? Dans d'autres ouvrages du même genre, considérez combien d'art et de prévoyance : de la substance du même arbre une portion est destinée à donner de l'ombrage, une autre à se changer en fruits, et pour toutes ces choses c'est toujours le même ouvrier. Par exemple, une partie de la vigne est retranchée pour être consumée par le feu, une autre se développe en bourgeons, une autre s'élargit en feuillages épais, une autre s'allonge en filaments déliés, une autre enfin se transforme en raisins. Dans un simple roseau, admirez l'artifice avec lequel ont été fortifiés les nœuds qui en séparent et unissent tout à la fois les diverses parties. La même terre où naissent tant d'arbres d'espèces si différentes produit encore des bêtes féroces, des animaux domestiques, des insectes, des serpents, des pierres, de l'or, de l'argent, de l'airain, du fer; l'eau, dont la substance est partout la même, est habitée par une foule innombrable d'animaux qui nagent dans son sein, et des races non moins nombreuses d'oiseaux volent dans les airs et en parcourent la vaste étendue.

» Et ces poissons qui sont répandus dans l'immense océan, qui pourra en décrire la beauté? qui mesurera la grandeur prodigieuse des cétacées? qui calculera la largeur des mers, leur profondeur, la violence impétueuse de leurs flots qui se précipitent, et cependant sans jamais franchir les limites qui leur ont été fixées? Qui de même expliquera la nature des légers habitants de l'air? les uns doués d'une langue qui sait former et faire entendre au loin des sons harmonieux; les autres offrant sur leur plumage toutes les nuances des couleurs les plus brillantes; quelques-uns s'élevant jusque dans les nues, et s'y maintenant par un mouvement si rapide de leurs ailes qu'elles paraissent comme immobiles? Qui sait seulement le nom de tous les animaux qui peuplent les forêts? et qui pourrait raconter la force et la nature de chacun d'eux? Dieu ne fit qu'un seul commandement, et de la même source jaillirent en quelque sorte toutes les races si diverses d'animaux; la douce brebis, le lion altéré de sang, tant d'autres, dont les instincts variés sont comme une image des passions humaines. Le créateur de tant de merveilles n'est-il donc pas digne d'être loué et glorifié? O homme! parce que la nature et le but de quelques-uns de ses ouvrages échappent à ton intelligence,

s'ensuit-il pour cela que ces ouvrages soient inutiles? des serpents les plus venimeux, l'art des médecins n'a-t-il pas su tirer les remèdes les plus salutaires? Le serpent inspire de l'horreur : crains Dieu et il ne pourra te nuire. La piqûre du scorpion est mortelle : crains Dieu et il ne te piquera pas. Le lion est avide de carnage : crains Dieu, et il se couchera paisible auprès de toi, comme il le fit autrefois pour Daniel. Admire plutôt les moyens de conservation accordés à chaque animal, dont l'un, comme le scorpion, est armé d'un dard acéré, dont un autre a sa force dans ses dents; un troisième, enfin, dans ses ongles. Admire toute cette variété qui règne dans ses œuvres, et comprends ainsi la puissance de l'ouvrier. Il te reste encore une chose à faire, c'est de te considérer toi-même et d'apprendre par ta propre nature à connaître celui qui en est l'auteur.... O homme! je te le répète : dans ces merveilles, reconnais l'ouvrier qui les a faites, admire la sagesse profonde du Créateur, et tombant à genoux devant ce sublime auteur de toutes les choses visibles et invisibles, loue Dieu; que ta bouche reconnaissante le bénisse, sans jamais se lasser. Dis-lui du fond du cœur : O Dieu! que vos œuvres sont magnifiques! vous avez tout fait dans votre sagesse. A vous, l'honneur, la gloire et la magnificence, maintenant et dans les siècles des siècles. »

Eusèbe Pamphile. (268—338.)

Eusèbe Pamphile, archevêque de Césarée, métropole de la Palestine, naquit vers l'an 268, sur la fin de l'empire de Gallien. Sa famille et le lieu de sa naissance sont inconnus; on croit assez généralement qu'il fut parent d'Eusèbe de Nicomédie, devenu si célèbre par son zèle pour l'arianisme. Il vécut dans une grande intimité avec le prêtre Pamphile, à qui Césarée dut l'établissement de son école et de se riche bibliothèque. Cet homme, aussi vertueux que savant, ayant été martyrisé pendant la persécution de Galérius, Eusèbe prit son nom qu'il voulut toujours porter en signe de son attachement. Elevé à l'épiscopat vers l'an 314, il forma avec les Ariens des liaisons suspectes. Au concile de Nicée, tenu en 325, il sembla condamner les erreurs d'Arius, mais ce fut en des termes équivoques; et dans la suite, il abusa de la confiance qu'il avait acquise auprès de Constantin pour favoriser Arius et faire persécuter saint Athanase. Il mourut vers 338, quelques temps après l'empereur.

Eusèbe passe justement pour un des plus savants hommes de l'antiquité. Il s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes, et on croit que Pamphile le chargea de l'école de Césarée. Il était d'une érudition rare, et l'on disait généralement qu'il savait tout ce qui avait été écrit avant lui.

Eusèbe composa beaucoup d'ouvrages, dont une partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Le plus considérable de ses écrits est sans contredit l'*Histoire ecclésiastique*, qu'il a distribuée en dix livres, depuis l'avénement du Messie jusqu'à la victoire de Constantin sur Licinius. Cet ouvrage lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Ce n'est, il est vrai, qu'un recueil de mémoires authentiques liés avec soin et analysés avec discernement; le style en est simple et noble, quoique sans ornements. Quelquefois il s'élève et se revêt d'une certaine pompe oratoire, comme dans l'avant-propos du Ve livre :

« Les autres historiens n'ont écrit que des combats, des victoires, des trophées, les grandes actions des capitaines et des soldats qui ont trempé leurs mains dans le sang pour la conservation de leur pays et de leurs biens; mais moi, qui fais l'histoire d'un état céleste et divin, je n'ai à raconter que des guerres saintes qui tendent à une paix spirituelle; que des combats entrepris pour la défense non des possessions passagères de ce monde, mais de la vérité qui est éternelle; que des trophées érigés contre des puissances invisibles, que des couronnes immortelles et incorruptibles.

La *Vie de Constantin*, éloge historique en quatre livres, peut être considérée comme la suite de l'*Histoire ecclésiastique*. Eusèbe y loue le prince chrétien plus que le conquérant. On y trouve des omissions considérables qui font suspecter la bonne foi de l'auteur.

Le *Panégyrique* du même empereur peut être, à son tour, regardé comme un cinquième livre ajouté à la biographie de Constantin. Quoique ce panégyrique soit fort imparfait et présente plutôt un traité théologique que l'éloge d'un grand prince, on y trouve, toutefois, des détails intéressants, des peintures animées, poétiques même.

Après l'histoire ecclésiastique, l'ouvrage le plus remarquable de l'évêque de Césarée est celui que nous possédons sous le titre de *Préparation* et de *Démonstration évangéliques*. Son but est de démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme; c'est le traité le plus savant que l'antiquité nous four-

nisse dans ce genre. La *Préparation*, divisée en quinze livres, a pour but de renverser le polythéisme, et dans la *Démonstration*, l'auteur s'applique à élever le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie; de vingt livres qui composaient la Démonstration, il ne nous en reste que dix.

Théodoret (387—458.)

Théodoret, évêque de Cyr en Syrie, naquit à Antioche, d'une famille illustre, dans les dernières années du quatrième siècle. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues, et se forma à l'éloquence auprès de saint Chrysostôme. Il se retira, fort jeune encore, dans un monastère près d'Apamée; mais il en fut tiré en 423 pour être élevé sur le siége de Cyr. Parmi les vertus qui signalèrent son épiscopat, on admire sa charité envers les pauvres, son zèle pour la gloire de la maison de Dieu, son ardeur à extirper les hérésies dont la Syrie était infectée. Un nuage passager vint pourtant obscurcir la gloire de ce grand homme : il écrivit en faveur de Nestorius contre les douze anathèmes que saint Cyrille avait fait publier au concile d'Ephèse, et il s'unit à Jean, patriarche d'Antioche, et à plusieurs autres évêques, pour déposer de son siége le prélat qui avait condamné son ami. Mais il y avait dans sa conduite plus de précipitation que de mauvaise foi; dès qu'il eut ouvert les yeux à la vérité, il se réconcilia avec saint Cyrille, et dans la suite il souscrivit aux anathèmes lancés contre Nestorius. Il mourut vers 458, avec la réputation d'un des plus savants hommes qui eussent éclairé l'Eglise.

Théodoret a écrit des *Commentaires* fort estimés sur la Bible; une *Histoire des Hérésies*, en cinq livres; plusieurs *Dialogues contre les Eutychiens;* la *Vie de trente solitaires* de son temps; douze *Discours contre les Grecs*, où tous les systèmes de la théologie païenne sont exposés avec clarté et combattus avec éloquence. On a aussi de lui un grand nombre de lettres, courtes et intéressantes; mais les plus beaux ouvrages de ce père sont l'*Histoire ecclésiastique* et son *Traité sur la Providence*, en dix homélies.

L'Histoire ecclésiastique de Théodoret commence à l'an 324 et finit à l'an 427; embrassant ainsi tout le temps qui s'est écoulé depuis la naissance de l'arianisme jusqu'à la mort de Théodose. Théodoret ne fait que continuer la narration d'Eusèbe; mais son style est supérieur à celui de cet historien.

Les dix homélies sur la Providence sont sans contredit le meilleur ouvrage que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet. On y

trouve du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de la force et de la suite dans le raisonnement. L'auteur y démontre la vérité de la Providence par les merveilles de la nature, la structure du corps humain, les découvertes des arts, la domination que l'homme exerce sur les animaux. Il refute ensuite les objections tirées de l'inégalité des conditions et des mélanges des biens et des maux, en faisant voir l'harmonie qui en résulte pour la société tout entière.

Saint Nil. (...—450.)

Saint Nil, courageux ami de saint Jean Chrysostôme, s'est rendu célèbre par ses traités ascétiques, écrits avec beaucoup de chaleur et semés de réflexions judicieuses, ce sont : Le *Traité de la vie monastique;* les *Livres de la pauvreté volontaire;* le *Traité de l'excellence religieuse;* des *Maximes spirituelles;* le traité intitulé *Peristeria* ou des vertus à pratiquer et des vices à fuir; des *Lettres* au nombre de 355.

Ses maximes spirituelles sont remarquables par leur concision. En voici quelques-unes :

« Pour arriver à connaître Dieu, commencez à vous connaître vous-même.

» Il est beau de faire du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui ne peuvent vous payer de retour.

» Le cœur de l'homme sans reproche est le vrai sanctuaire de la Divinité. »

Saint Basile de Séleucie. (...—458.)

Saint Basile, savant évêque de Séleucie, en Isaurie, fut déposé, dans le concile général de Chalcédoine, pour avoir eu la faiblesse de souscrire le faux concile d'Ephèse, en faveur d'Eutychès; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli et reçu à la communion des catholiques. On a de lui *quarante Homélies* qui roulent, pour la plupart, sur des sujets de l'Ancien Testament. Il mit aussi en vers la vie de sainte Thècle; mais cet ouvrage n'existe plus.

Le style de ses discours, dit Photius, est figuré, plein de feu, et d'une cadence plus égale que celle d'aucun autre écrivain grec. Il ne manque ni de clarté, ni d'harmonie; mais l'excessive accumulation des ornements en rend la lecture fatigante.

PÈRES LATINS.

On ne pouvait espérer dans l'Occident cette succession de grands génies dont s'honore l'Eglise orientale. La décadence de Rome et de l'Italie, la civilisation récente et toute latine de la Gaule et de l'Espagne n'offraient pas à l'imagination autant de secours que les lettres grecques mêlées à l'Evangile. Constantin victorieux, en portant vers l'Orient son trône et l'étendard de sa foi, semblait décourager l'essor du génie dans l'Occident; mais le culte chrétien avait pénétré trop avant dans les âmes pour ne pas se fortifier de lui-même. Dans le nombre de ses sectateurs multipliés chaque jour, il rencontra des génies qui s'éveillèrent à sa voix, et les Eglises de Gaule, d'Espagne et de Mauritanie se vantèrent de leurs orateurs, comme celles de la Grèce et de l'Asie. *(M. Villemain, Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.)*

D'ailleurs l'hérésie n'avait pas seulement infecté l'Eglise d'Orient; elle étendait ses ravages jusque dans l'Eglise latine, elle s'y livrait aux mêmes excès, aux mêmes violences contre les catholiques; elle y trouvait aussi des adversaires redoutables, de saints docteurs qui la poursuivaient sans relâche, et dont le talent se montrait avec plus d'éclat dans la persécution même. Ce fut le même combat sur un autre théâtre.

Saint Hilaire de Poitiers. (...—368.)

Une petite ville de la Gaule eut son Athanase, saint Hilaire, né à Poitiers, d'une famille païenne, vers le commencement du quatrième siècle. Lorsqu'il eut fini ses études, qui furent brillantes, il voulut connaître tous les écrivains juifs, chrétiens et païens : il acquit une si grande érudition, qu'il était regardé comme l'un des plus savants hommes de son temps. Les livres de Moïse le frappèrent par l'idée sublime qu'ils donnent de la divinité. A son étonnement succéda le désir de connaître cette puissance infinie, dont il avait trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles et fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'était fait homme; qu'il était venu lui-même s'offrir pour victime; qu'il avait lavé dans son sang les péchés du monde. Il se rendit à la lumière de la foi qui brillait à ses yeux et reçut le baptême. Dès-lors, sa conduite ne fut plus réglée que sur les maximes de l'Evangile. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut

l'avoir pour évêque (350 ou 355). Zélé défenseur de la foi de Nicée, il encourut la disgrâce de Constance, trompé par les Ariens, et fut envoyé en exil. Lorsqu'il revint, après plusieurs années, les églises des Gaules le reçurent, dit saint Jérôme, comme un héros sortant de l'arène, illustré par ses combats contre les hérétiques. Il finit une vie pure et remplie de traverses, par une mort sainte et tranquille (367 ou 368).

Saint Jérôme nous a donné la plus haute idée de son éloquence en la comparant au plus rapide de nos fleuves, *eloquentiæ latinæ Rhodanus*. Cette noble image n'a rien que de juste sous tous les rapports; sa dialectique vigoureuse, abondante dans ses raisonnements, nourrie de la doctrine qui vient d'en haut, vive, pressante, impétueuse dans sa marche, soutenue par le nombre et la pompe des périodes, par l'harmonie éclatante de l'expression, se précipite et roule avec majesté, renversant, entraînant toutes les résistances.

Quelquefois ces beautés conduisent saint Hilaire à des défauts. Il tombe dans la recherche, il s'embarrasse dans la longueur de ses phrases, et sa concision se borne à l'énergie de l'expression qui, par là, devient obscure.

Celui de ses ouvrages qu'il faut placer au premier rang, non-seulement parmi ses écrits, mais parmi ceux que nous a laissés l'antiquité, c'est son *Traité de la Trinité*, le plus ample, le plus méthodique et le plus complet que nous ayons sur ce dogme.

Mais l'histoire doit surtout recueillir les grands traits d'éloquence qui se trouvent dans les *trois Livres* ou *Requêtes* adressées par saint Hilaire à l'*empereur Constance.* Dans le premier, écrit du lieu de son exil, il se plaint de l'injustice de ses accusateurs, qui l'ont fait condamner au bannissement.

« Si j'ai fait quelque chose qui soit indigne, je ne dis pas du caractère sacré de l'épiscopat, mais de la piété du plus simple fidèle, je ne demande point la grâce d'être conservé dans le sacerdoce, je demande à vieillir dans la pénitence au rang des laïques. Je m'abandonne là-dessus à votre discrétion; et je ne vous parlerai plus désormais de moi, pas plus que de mon dénonciateur, qu'autant que j'en recevrai l'ordre de votre part. Seulement, dans une cause où il y va du salut du monde, et où le silence deviendrait criminel, qu'il me soit accordé une conférence, où l'intérêt de la foi ne reste pas sans défenseur. Eh! n'est-ce pas là un bien qui vous appartient comme à moi et à tout ce qui est catholi-

que? Vous désirez la connaître et votre vœu n'est pas toujours exaucé.

» Vous interrogez des hommes qui prêchent leurs propres conceptions, nullement les paroles de la divine vérité.... Pourquoi ne pas s'en tenir à la simple profession de foi jurée dans le baptême, et qui consiste à reconnaître le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sans déguisement, sans nulle innovation? Mais on élude, on change, on intervertit le sens naturel des paroles établies dans le sacrement de la régénération. Une fois que l'on s'est jeté dans ces innovations, on ne sait plus à quoi s'en tenir.... Autant de formules que d'opinions; autant de doctrines diverses que de fantaisies particulières. »

Constance ne daigna pas répondre.

Le second écrit a pour but de faire cesser la persécution que les catholiques éprouvaient de la part des Ariens. Saint Hilaire sollicite le rappel des évêques exilés, et accuse les violences exercées contre saint Athanase et les autres confesseurs. Cette nouvelle requête n'eut pas plus de succès que la précédente. L'intrépide défenseur de la vérité crut alors ne devoir plus rien ménager. Il écrivit les paroles qu'on va lire.

« Si je romps aujourd'hui le silence que j'avais gardé si longtemps, j'en appelle à tout homme raisonnable, on ne m'accusera pas ou de m'être tu par indifférence, ou de parler par emportement. Point d'intérêt qui m'anime que l'intérêt de Jésus-Christ. Pourquoi, ô mon Dieu! ne m'avez-vous pas fait naître plutôt du temps des Dèce et des Néron? Avec quelle ardeur, soutenu par votre grâce toute-puissante et par la miséricorde de votre divin fils Jésus-Christ, j'aurais affronté les tortures pour la confession de votre nom! L'aspect des chevalets m'eût rappelé le prophète Isaïe mourant par un pareil supplice; la flamme des bûchers eût retracé à ma mémoire le courage des trois jeunes hébreux chantant au milieu de la fournaise de Babylone; j'aurais envié la croix et le brisement des os du larron à qui du haut de votre croix vous ouvrîtes le paradis; j'aurais envié les gouffres profonds des mers, les naufrages de Jonas et de votre apôtre saint Paul; j'aurais béni des combats à soutenir contre des ennemis déclarés. Plus alors d'équivoque sur le caractère des persécuteurs; on savait que c'était au milieu des supplices, sous le tranchant du glaive et sur les échafauds que la foi chrétienne se montrait avec honneur : nous aurions paru avec une assurance intrépide en présence des bourreaux, et vos peuples fidèles auraient marché sans crainte sur nos traces comme

sous une bannière commune. Mais ici nous avons affaire à un ennemi qui ne se montre pas, qui ne s'avance que sous le masque, ne procède que par artifice et que par séductions. Ici c'est l'Antéchrist sous le nom de Constance, armé, non pas de fouets, mais de caresses, non d'arrêts de proscriptions, mais de manœuvres hypocrites. C'est une persécution qui n'ouvre pas les cachots, d'où l'on sort affranchi de tous les maux de la vie présente, mais des palais, où l'on n'entre que pour ramper dans une honteuse servitude; il n'en veut point à la vie, mais à l'âme. Ce n'est point par le fer qu'il menace ses victimes, c'est par l'attrait des récompenses qu'il cherche à corrompre la foi; et si nous ne voyons point les feux allumés dans les places publiques, il n'en creuse pas moins sourdement l'enfer sous nos pas. Il ne professe Jésus-Christ que pour le mieux trahir, ne parlant d'union que pour troubler la paix, ne comprimant l'hérésie que pour empêcher qu'il y ait des chrétiens, n'honorant le sacerdoce que pour anéantir l'épiscopat, ne bâtissant des églises que pour sacrifier la foi. Votre nom, ô divin Jésus, est sur ses lèvres, et tous ses actes n'ont d'autre but que de vous dépouiller, vous, de votre divinité, votre Père céleste, de ce titre auguste de Père. Loin donc de ceux qui nous écoutent la pensée que nous nous laissions égarer par la prévention et par l'envie de dire du mal. Non; qui dira la vérité si ce n'est les ministres de la vérité? Si nous accusons à tort, nous nous dévouons à l'opprobre qui appartient au calomniateur; mais si tout ce que j'avance est prouvé rigoureusement, je n'excède pas les bornes de la liberté ni de la sagesse apostolique, lorsqu'à la fin je romps le silence. On se choquera peut-être de m'entendre appeler l'empereur du nom d'Antéchrist. A qui verrait dans cette expression de l'emportement plutôt que l'accent de la fermeté, je répondrai : Oubliez-vous les paroles du saint précurseur au roi Hérode : *Prince, cela ne vous est pas permis*? Oubliez-vous la généreuse réponse de l'un des Machabées au roi Antiochus: *Vous nous faites perdre, ô très-méchant prince, la vie présente, mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois*? Et encore : *Vous faites ce que vous voulez, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous soyez vous-même un homme mortel; mais ne vous imaginez pas que Dieu ait abandonné notre nation : attendez seulement un peu, et vous verrez quelle est sa puissance et de quelle manière il vous tourmentera vous et votre race.* Ainsi parlaient de jeunes enfants. Non moins courageuse que ses intrépides fils, la mère de ces

jeunes héros, s'adressant au tyran : *Vous qui êtes l'auteur de tous les maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez point la main de Dieu. Car pour nous, c'est à cause de nos péchés que nous souffrons toutes ces choses ; et si le Seigneur notre Dieu s'est un peu mis en colère contre nous pour nous châtier et nous corriger, il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs.* Ce n'est point là de la témérité, mais du zèle, de la foi ; ni de la passion, mais le droit naturel ; ni un faux enthousiasme, mais une noble confiance. Animé du même esprit, je vous parlerai hautement, ô Constance, le langage que j'aurais tenu à Néron lui-même, à Dèce, à Maximilien : vous faites la guerre à Dieu et à son Eglise ; vous êtes l'ennemi de ses saints que vous persécutez, vous déchaînez vos fureurs contre les apôtres de Jésus-Christ, vous sapez par ses fondements la foi chrétienne. Votre tyrannie s'exerce non-seulement contre les hommes, mais contre Dieu. Vous affectez des dehors de chrétien ; on ne s'y méprend point. Vous ajoutez votre nom à la liste des persécuteurs du Christianisme ; vous anticipez sur les temps de l'Antéchrist, et vous accomplissez à l'avance l'œuvre de sa conjuration. Vous anéantissez la foi par vos œuvres contraires à la foi. Les profanes vous croient quelque science : les autres n'en sont pas dupes. Vous réservez les évêchés pour vos complices ; aux bons évêques vous substituez les mauvais ; vous incarcérez les prêtres ; vous faites marcher vos légions pour tenir l'Eglise dans l'effroi ; vous enchaînez les conciles ; vous faites ployer la foi des Occidentaux sous la terreur de vos ordonnances impies ; vous les enfermez dans l'enceinte d'une seule ville, et là vous les subjuguez par les plus terribles menaces, vous les circonvenez par les rigueurs du froid et de la faim, vous les subornez par de mensongères protestations. Pour les Orientaux, vous fomentez artificieusement les divisions qui les partagent, faisant jouer à la fois tous les ressorts de la fourberie, décréditant les anciennes traditions, appuyant les doctrines nouvelles, vous livrant à tous les excès de la barbarie, avec la seule précaution de nous enlever l'honneur du martyre. Vous qui faisiez ruisseler dans tous les lieux du monde les flots du sang chrétien, Néron, Dèce, Maximilien ! vous serviez bien mieux par vos fureurs les intérêts de la foi chrétienne ; elles l'aidaient à triompher du démon. Les démons vaincus par la voix des saints confesseurs, contraints d'abandonner à leur commandement le corps qu'ils possédaient, se vengeaient de leur défaite par les chevalets et les bûchers : aujourd'hui il ne nous est plus donné de faire triompher la foi par les tortures, aujourd'hui le martyre est sans gloire, la confession

du nom chrétien sans profit pour le Christianisme. Tyran plus cruel que ce qu'il y eut jamais de tyrans sur la terre, votre persécution avec ses raffinements, nous laisse à nous bien moins de moyens d'y échapper, et vous rend, vous, bien plus criminel.

» Vos victimes n'auront pas à présenter au souverain juge, pour excuser leurs défaites, des commencements de tortures et quelques cicatrices imprimées sur leurs corps, et la faiblesse de la nature qui a succombé. Votre politique barbare s'y prend bien mieux : elle dérobe à l'apostasie l'apparence du crime, et le mérite du martyre à la confession. Par-dessous cette feinte douceur, nous voyons bien percer l'humeur farouche de l'ennemi du troupeau. Vous embrassez les prêtres de Jésus-Christ, mais c'est pour les trahir comme il l'a été lui-même par un baiser perfide; vous les admettez à votre table : ce fut au sortir de la table de Jésus-Christ que Judas alla vendre son maître; vous dotez le sanctuaire de l'or de l'Etat, mais le sanctuaire lui-même vous le dépouillez de ses ministres; vous vous relâchez de vos droits pour l'acquittement du tribut dû à César, mais le tribut dû à Dieu, vous le lui dérobez. Voilà la peau de la brebis; mais le cœur du loup, c'est aux œuvres qu'on le connaît. Vos œuvres à vous, pour ne parler que de celles qui nous intéressent (les autres je les abandonne à la rumeur publique, qui sait bien en faire justice), les vôtres, les voici. Vous avez dépossédé de l'épiscopat des hommes que personne n'osait condamner; j'ai pour garant tout Alexandrie, dont vous avez fait le théâtre de tant de violences et de convulsives agitations. Une guerre entreprise contre la terre vous aurait moins coûté que celle que vous avez faite contre ce grand homme. Destitutions de gouverneurs remplacés par des hommes dont on était plus sûr, corruption dans le peuple, mouvements dans les légions, tout a été mis en œuvre pour empêcher Athanase de prêcher Jésus-Christ. Je ne parlerai point d'autres cités de moindre importance dans tout l'Orient, que l'on a réussi à remplir de terreurs ou de combats. »

Les évêques, les prêtres, les fidèles, ont été cruellement persécutés parce qu'ils professent la foi de Nicée sur la divinité de Jésus-Christ.

« Parce que vous ne pouvez expliquer le mystère de la régénération du Verbe, est-ce une raison de ne point l'admettre? Telle est notre téméraire curiosité et l'audace de notre présomption. S'il ne tenait qu'à nous, nous voudrions escalader le ciel, réformer le soleil, changer le cours de ses révolutions, soumettre

toute la nature à nos caprices, et porter de parricides mains sur les œuvres du Tout-Puissant. Heureusement l'impuissance de notre nature met obstacle à cet excès d'audace. Que n'oserions-nous pas si nous le pouvions, quand une profane témérité se met en révolte ouverte contre la vérité même, et déclare à la parole de Dieu une guerre impie? Vous accusez nos mystères, parce que vous ne les comprenez pas. Eh bien! je ne vous appellerai point dans la vaste étendue des cieux pour vous demander compte de leurs phénomènes; je ne vous ferai point descendre dans les abîmes; une simple question me suffira : Expliquez-moi le mystère de votre propre génération à vous-mêmes : le savez-vous? — Non. — Faible créature, vous ignorez votre propre naissance, et vous voulez sonder celle du Créateur! Vous êtes tout entier une énigme pour vous; votre intelligence, vos organes, votre mouvement, tout vous arrête à chaque pas : vous l'avouez, vous ne craigniez pas de reconnaître votre ignorance dans tout ce qui vous est personnel, et vous osez décider insolemment sur l'essence de Dieu! »

Nous citerons encore le commencement de la lettre que saint Hilaire écrivit contre les Ariens, ou contre Auxence, évêque de Milan.

« C'est un grand mot que le mot de paix; c'est une belle pensée que la pensée de l'union; mais il n'y a de paix que dans la doctrine de l'Eglise et de l'Evangile de Jésus-Christ; mais il n'y a d'union qu'à ce prix. Qui en doute? cette paix qu'après sa passion glorieuse Jésus-Christ a prêchée à ses disciples, cette paix qu'avant de les quitter il leur a recommandé de garder comme un gage de son mandat éternel, c'est elle que nous avons toujours appelée de nos vœux, elle qui fut l'objet constant de nos efforts, et que nous avons travaillé sans relâche à ramener, à affermir parmi nous. Mais nos espérances ont été trompées; ce grand ouvrage, nous ne l'avons pas accompli; nos péchés, hélas! ne l'ont pas permis; et les ministres de l'Antéchrist, ces hommes qui osent se glorifier d'une odieuse paix, qui n'est autre chose que l'union dans l'impiété, se sont dressées contre nous! Eux, les évêques du Christ! non, non, ce ne sont que les prêtres de l'Antéchrist.

» Qu'on ne nous accuse point de nous emporter contre eux en paroles outrageantes, nous ne faisons que proclamer hautement la cause de la désolation publique; il faut qu'elle soit connue de tous. Nous savons qu'il a paru plus d'un Antéchrist, même au temps de la prédication de saint Jean; et quiconque n'admet

pas la personne du Christ telle qu'elle a été prêchée par les apôtres, est antéchrist, puisque ce mot, dans sa véritable acception, signifie contraire au Christ. Aujourd'hui, sous le masque d'une fausse piété, sous l'enseigne mensongère de la prédication évangélique, on aspire à renverser la puissance de Jésus-Christ.

» Ah! donnons des larmes aux malheureux temps où nous sommes; affligeons-nous, mes frères, de cette folle opinion qui met Dieu sous le patronage des hommes, et de cet esprit d'intrigue qui appelle le siècle au secours de l'Eglise. Mais dites-moi, je vous en prie, dignes évêques, qui croyez encore à la vérité de ce grand nom, à quels suffrages les apôtres ont-ils eu recours pour prêcher l'Evangile? Quelles puissances leur sont venues en aide, quand ils publiaient le nom de Jésus-Christ, et qu'ils faisaient passer les nations du culte de l'idolâtrie au culte du vrai Dieu? Allaient-ils mendier l'appui des rois, quand, dans l'horreur des prisons, gémissant sous le poids des chaînes et le fouet des bourreaux, ils chantaient l'hymne d'actions de grâce? Etait-ce par des ordonnances impériales, que Paul, jeté en spectacle à la foule, rassemblait une église pour Jésus-Christ? N'était-ce pas qu'il se couvrait de la protection de Néron, de Vespasien et de Dèce, dont la haine contre nous a été si féconde en conversions? Peut-être que, vivant du travail de leurs mains, réunis dans l'ombre des retraites les plus obscures, parcourant, en dépit des arrêts du sénat et des édits des rois, les villes et les campagnes, et soumettant des peuples entiers, peut-être que ces hommes n'avaient pas les clefs du royaume des cieux? Peut-être que la protection divine ne s'était pas manifestée contre les préventions de la terre, quand les prédications évangéliques étaient d'autant plus nombreuses que la défense de prêcher le nom de Jésus était devenue plus rigoureuse?

» De nos jours, hélas! la foi divine a besoin des suffrages des grands du siècle, et le Christ est accusé d'impuissance, parce que l'ambition ne rougit pas de prostituer son nom à ses propres fins. L'exil et les cachots jettent l'effroi au sein des églises, et la foi qui a grandi dans l'exil et les cachots s'impose aux consciences; consacrée par la fureur des bourreaux, elle se prise à la faveur de ses ministres; elle proscrit les prêtres, et c'est à la proscription des prêtres qu'elle doit sa propagation; elle se glorifie de l'amour du monde, et si le monde ne l'eût point poursuivie de sa haine, Jésus-Christ ne l'eût point avouée. Voilà les faits dont tous les yeux sont frappés, dont toutes les bouches s'entretiennent; et comparez à l'Eglise, aujourd'hui désolée, l'Eglise que nous avons reçue des apôtres.

Saint Ambroise. (340—397.)

Ce fut aussi la Gaule qui donna le jour à saint Ambroise. Son père, l'un des premiers dignitaires de l'empire, était préfet de la Gaule méridionale. Son gouvernement s'étendait sur une partie de la Germanie, de l'Espagne et de la Mauritanie.

Paulin raconte que ce qu'on a dit de Platon se renouvela pour saint Ambroise, lorsqu'il était enfant. Un jour qu'il dormait la bouche entr'ouverte, dans une des cours du palais de son père, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau. Quelques-unes de ces abeilles s'étant arrêtées sur son visage, entraient dans sa bouche et en sortaient les unes après les autres. Elles s'envolèrent quelque temps après, et s'élevèrent si haut qu'on les perdit entièrement de vue. Cet événement fut regardé comme un présage de la force et de la douceur de l'éloquence de saint Ambroise.

Il fit ses études à Rome, et vint ensuite à Milan pour y suivre la carrière du barreau. Il y déploya tant d'habileté, que Pétronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, le choisit pour un de ses conseillers, et le nomma ensuite gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Emilie, en lui recommandant d'agir, dans son gouvernement, non en juge, mais en évêque. Cette leçon s'accordait trop avec le caractère d'Ambroise, pour qu'il ne la retînt pas : sa douceur et sa sagesse lui gagnèrent le respect et l'affection des peuples, dans un temps où l'Italie et le pays de Milan étaient déchirés par les fureurs de l'arianisme.

Lorsqu'il fut question d'élire un évêque, après la mort d'Auxence, la ville se divisa en deux partis, dont chacun voulait l'emporter; les uns demandaient un arien, les autres un catholique. La fermentation des esprits faisait craindre une sédition. Ambroise, pour la prévenir, se rendit à l'église où se tenait l'assemblée ; il fit un discours rempli de sagesse et de modération, et dans lequel il exhorta ceux qui composaient l'assemblée à procéder à l'élection dans un esprit de paix et sans tumulte. Pendant qu'il parlait encore, un enfant cria : *Ambroise, évêque*. Le tumulte cessa sur le champ ; la voix de l'innocence parut être l'oracle du ciel ; les catholiques et les ariens se réunirent, et proclamèrent unanimement le gouverneur, évêque de Milan.

Lorsqu'il eut été placé sur la chaire épiscopale, malgré toutes ses résistances, il ne se regarda plus comme un homme de ce monde ; et, pour rompre tous les liens qui pouvaient l'y attacher,

il distribua ce qu'il avait d'or et d'argent à l'église et aux pauvres. Il fit dès-lors éclater en lui toutes les vertus d'un grand évêque. Il montra surtout une fermeté inébranlable à l'égard des princes de la terre. L'impératrice Justine, arienne furieuse, voulait l'obliger à céder aux sectaires la basilique Portienne; mais il résista courageusement à ses ordres, et, bravant ses menaces et ses violences, il parvint à renverser ses projets et ceux des ennemis de la foi. La ville de Thessalonique s'étant révoltée contre son gouverneur, qui fut massacré dans une sédition, l'empereur Théodose, pour venger ce meurtre, avait ordonné de faire périr sept mille habitants. Ambroise, pénétré d'une profonde douleur de n'avoir pu empêcher l'exécution de cet ordre barbare, écrivit au prince pour lui représenter l'énormité de son crime et le prévenir qu'il lui refuserait l'entrée de l'église. Quelque temps après, Théodose veut s'y présenter; le saint pontife en est averti, et sortant du sanctuaire, pour l'attendre jusqu'au-delà du vestibule, il s'avance vers lui dès qu'il le voit paraître, et lui défend d'avancer plus loin :

« Prince, lui dit-il, il semble que vous ne sentez point encore l'énormité du massacre commis par vos ordres. L'éclat de la pourpre ne doit point vous empêcher de reconnaître la faiblesse de ce corps si magnifiqement couvert. Vous êtes pétri du même limon que vos sujets : il n'y a qu'un Seigneur, qu'un Maître du monde. Avec quels yeux considérez-vous son temple? avec quels pieds foulerez-vous son sanctuaire? Oserez-vous, en priant, élever vers lui ces mains encore teintes d'un sang injustement répandu? Retirez-vous donc, et n'allez pas aggraver par un nouveau crime celui dont vous êtes coupable. Recevez avec soumission le joug que le Seigneur vous impose; il est dur, mais salutaire, et procure la guérison de l'âme. »

Sensiblement touché de ce discours, Théodose cherche cependant à excuser son crime; il rappelle le pardon accordé autrefois au roi David.

« Vous l'avez imité dans son péché, lui répond Ambroise; imitez le donc aussi dans sa pénitence. »

L'empereur appréciant la force toute chrétienne du saint prélat, se soumit à son arrêt sans se plaindre.

Ambroise vécut encore plusieurs années dans le tranquille exercice de son ministère. Il mourut en 397.

Dans les règles qu'il prescrit à l'orateur, il exige un style simple, clair, plein de force et de gravité, qui exclue l'affectation et

les ornements recherchés. Il est cependant tombé lui-même dans les défauts qu'il blâmait. Mais les pointes et les jeux d'esprit qu'il emploie, n'empêchent pas qu'on ne trouve dans ses ouvrages beaucoup de force, de pathétique et d'onction. Les livres qu'il a travaillés avec soin sont polis, ingénieux, ornés de fleurs et de figures : en général son style est noble, concis, sentencieux, étincelant de traits d'esprit; il plaît par un certain mélange d'agrément et de douceur. Ses lettres, celles surtout qu'il écrivit aux empereurs, sont d'un grand mérite; elles font voir que le saint connaissait le monde et les affaires, et qu'il savait s'accommoder à tous les rangs.

Saint Ambroise, dit M. de Châteaubriand, est le *Fénélon des Pères de l'Eglise*. Il est fleuri, doux, abondant, et, à quelques défauts près, qui tiennent à son siècle, ses ouvrages offrent une lecture aussi agréable qu'instructive. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le *Traité de la Virginité* et l'*Éloge des Patriarches*. (*Génie du Christianisme*.)

Saint Ambroise, qui s'est immortalisé en osant punir Théodose coupable, dit M. Villemain, mérita dans son siècle la couronne de grand orateur. Aujourd'hui la gloire de sa vertu est mieux établie que celle de son éloquence. Cependant, malgré l'affectation trop fréquente dans ses écrits, il n'est pas indigne d'être étudié. Il a de l'imagination et du feu; son âme exhale des sentiments vifs et naturels, qu'il ne peut étouffer entièrement sous les pensées fausses et les phrases recherchées. Fénélon était frappé de son génie. Il admire surtout l'expression de sa tendresse dans l'éloge funèbre de son frère Satyre. Ce discours est le meilleur que saint Ambroise ait prononcé. Le début a beaucoup de grandeur et de majesté. (*Essai sur l'Oraison funèbre*.)

« Nous venons, mes très-chers frères, d'amener à l'autel du sacrifice la victime qui m'a été demandée; victime pure, agréable à Dieu, Satyre, mon guide et mon frère. Je n'avais pas oublié qu'il était mortel. Je n'ai pas été trompé par une vaine espérance; mais la grâce a triomphé. Bien loin donc d'avoir à me plaindre, je dois à Dieu des actions de grâces, comme ayant toujours souhaité que, dans le cas de malheurs qui viendraient menacer l'Eglise ou ma personne, l'orage tombât plutôt sur moi et sur ma famille. Donc, grâces au Seigneur, puisque dans l'alarme universelle où nous jette la défiance des Barbares, qui remuent de toutes parts, j'ai satisfait à la commune affliction, par mes chagrins particuliers, et que c'est moi qui ai été frappé, quand j'avais à

craindre pour tous; et daigne le Ciel, arrêtant ici le terme de nos épreuves, agréer ma douleur comme un acquit de la douleur publique. »

Ce discours, ou plutôt ce traité, n'est point susceptible d'analyse. Ce sont des plaintes, des regrets, des souvenirs exprimés avec l'effusion et le désordre de la douleur. Souvent l'orateur s'adresse à l'ombre de son frère; et presque toutes ses apostrophes sont éloquentes.

« Pourtant, ô mon frère, dois-je m'abandonner à une affliction sans mesure, infidèle à mon ministère et à la grâce divine?

» Quelle consternation la nouvelle de votre maladie avait répandue dans mon âme! Trompeuse espérance! Nous l'avions cru rendu à nos vœux; ce n'était qu'un ajournement...... Toutefois, je vous rends grâces, ô Dieu tout-puissant et éternel! de ne nous avoir point refusé cette dernière consolation de nous ramener mon bien-aimé frère des contrées de la Sicile et de l'Afrique, au moins pour quelques moments; son trépas devant suivre de si près son retour, qu'il semblait n'avoir été reculé que le temps nécessaire pour le recevoir.

» J'ai donc dans les mains un gage assuré qu'aucun éloignement ne pourra m'en détacher à l'avenir! j'ai donc au moins des restes à presser dans mes bras; un tombeau, un sépulcre que je puis couvrir de mon corps, où j'irai m'étendre. J'ai donc l'espérance d'être plus favorablement accueilli de Dieu, parce que j'irai reposer un jour sur les ossements d'un saint corps! Oh! que n'ai-je pu, au moment où la mort vous frappait, opposer à ses coups ma propre chair! Si j'avais vu des glaives dirigés contre vous, c'est moi que j'aurais voulu à votre place opposer à leurs pointes meurtrières; et s'il m'eût été possible de rappeler votre âme fugitive, c'est la mienne que j'aurais offerte pour victime. Il ne m'a donc servi de rien d'avoir recueilli son haleine mourante, d'avoir collé ma bouche sur ses lèvres à demi éteintes. Vainement j'essayais ou de faire passer la mort dans mon sein, ou de lui communiquer ma vie! Gages pleins à la fois d'amertume et de douceur! Funestes embrassements, durant lesquels je sentais son corps se raidir et se glacer, et son dernier souffle s'évanouir! Je le serrais dans mes bras entrelacés, et j'avais déjà perdu celui que je tenais encore!.... »

Saint Ambroise se livre aussi aux mouvements d'une sensibilité très-vive en déplorant la mort de l'empereur Valentinien.

« Peuples, unissez-vous à moi, pour élever ensemble vers le Seigneur nos mains suppliantes; voilà les seuls hommages que nous puissions désormais rendre à ses vertus. »

L'orateur rappelle les adieux que lui adressait le prince expirant, les paroles qui échappaient de sa bouche mourante.

« Je crois le voir revêtu du plus radieux éclat; je crois l'entendre me dire : Voici l'aurore du beau jour de l'éternité qui commence à luire pour moi! voici les premiers rayons d'un jour qui ne finira plus; les ombres terrestres se sont repliées; plus de nuit. Pareil à l'aigle, il est entré dans le séjour de la lumière. De la région supérieure où il est porté, ses regards s'abaissent encore sur nous.... Les chœurs des anges l'environnent, et se demandent quel est ce nouvel habitant de la céleste cour qui monte vers nous, appuyé sur son frère? »

Mêlant l'éloge de Gratien à celui de Valentinien :

« Heureux l'un et l'autre si mes prières sont exaucées. Tous les jours vous serez présents à ma pensée; dans tous mes entretiens, votre éloge viendra se placer sur mes lèvres; toutes mes nuits vous apporteront le tribut de mes prières; votre nom sera mêlé à toutes nos offrandes.... Si jamais je vous oublie, ô couple sacré, ô âmes pacifiques et saintes! que plutôt j'oublie l'usage de ma main; que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si je venais à perdre la mémoire de vos vertus, si j'oublie de vous placer au commencement de tous mes cantiques de réjouissance. »

Et puisant à la même source des saintes Ecritures un nouveau pathétique :

« Comment tous les deux ont-ils péri? Comment sont morts les puissants? Comment le cours de leur vie s'est-il précipité plus vite que les flots du Rhône?

» O Gratien! ô Valentinien! ô princes si chers à mes yeux et à mon cœur, quelles étroites limites ont fermé pour vous la carrière de la vie! Avec quelle rapide succession la mort a frappé ses coups et rapproché vos tombeaux! O Gratien! ô Valentinien! Je cède au besoin de répéter ces noms chéris, au charme que j'éprouve à me reposer sur ces douces images. O Gratien! O Valentinien! ô princes chers à tous les yeux comme à tous les cœurs! Inséparables durant la vie, vous n'avez pu être séparés même par le trépas; et le tombeau n'a pu désunir des cœurs qu'unissait la plus étroite affection.... Je pleure sur vous, ô Gratien, ô mon fils! vous

que j'ai si tendrement aimé! vous m'avez donné de si éclatantes marques de votre attachement! vous m'appeliez au milieu de tous vos dangers, vous m'appeliez encore à vos derniers moments; votre douleur la plus vive était celle qu'allait me causer votre perte. Je pleure aussi sur vous, ô Valentinien, ô mon fils! vous que j'aimais tant à voir! Vous pensiez que je pourrais vous sauver du péril dont vous étiez menacé. Vous m'aimiez, et non-seulement vous m'aimiez à l'égal d'un père, mais votre confiance allait jusqu'à voir en moi votre salut, votre libérateur. »

L'oraison funèbre de l'empereur Théodose nous fournirait encore plusieurs morceaux touchants. Mais il faut entendre le saint orateur dans un autre genre d'éloquence. Reportons-nous à cette époque de sa vie où la violence veut lui faire abandonner aux Ariens une église consacrée au culte catholique. Il s'est retiré dans cette église pour y implorer le secours de Dieu; il y est suivi par tout son peuple, qui veille nuit et jour à sa défense. Il y est assiégé par des soldats que l'on avait envoyés pour s'emparer de la basilique par la force des armes. Dans cette circonstance, il prononce ce discours :

« J'aperçois dans cette assemblée une agitation soudaine et extraordinaire : Vous vous empressez autour de moi avec inquiétude. Quelle en peut être la cause? Serait-ce parce que vous avez vu les tribuns s'approcher de moi, pour m'enjoindre, de la part de l'empereur, d'aller où je voudrais, avec la permission, à qui voudrait, de m'accompagner? Vous avez donc craint que je n'abandonnasse l'église et que je ne vous quittasse pour me sauver. Mais vous avez pu connaître la réponse que j'ai faite : qu'il ne pouvait entrer dans ma pensée d'abandonner mon église, parce que je crains plus le Seigneur, maître du monde, que l'empereur de ce siècle; que si l'on m'en arrachait par la violence, on pourrait en arracher mon corps et non pas mon esprit; que si l'on agissait en prince, je saurais agir en évêque. De quoi donc êtes-vous troublés? Je ne vous abandonnerai jamais volontairement, mais je ne sais point non plus résister à la force. Je pourrai m'affliger, je pourrai pleurer et gémir; je n'ai, contre les soldats et les Goths, d'autres défenses que des pleurs : un évêque n'en connaît pas d'autres. Mais aussi ce n'est pas moi qui fuirai, moi qui déserterai l'église par la crainte du traitement le plus rigoureux. Vous savez bien vous-mêmes que je défère aux empereurs; mais que je ne leur cède pas, et que je suis toujours dévoué aux persécutions sans les redouter.

» Si j'avais l'assurance que l'église ne dût pas être livrée aux Ariens, j'irais sans répugnance me jeter aux pieds de l'empereur, autant que la dignité épiscopale n'aurait pas à en souffrir, pour disputer nos droits dans un palais plutôt que dans une église. Mais quand Jésus-Christ paraît au conseil impérial, c'est pour y être jugé, non accusé. Qui peut mettre en doute que les choses de la foi ne doivent pas être traitées ailleurs que dans l'église?

» Ni les soldats qui nous environnent, ni le bruit de leurs armes ne peuvent rien contre ma foi. Seulement je tremble que, dans ce moment où vous me retenez, on ne prenne quelque résolution funeste à votre salut. Car je ne sais plus craindre et trembler que pour vous.... On m'a proposé de livrer les vases sacrés : j'ai répondu que, si l'on me demandait ma terre, mon or, mon argent, je le donnerais volontiers ; mais que je ne pouvais faire au temple du Seigneur aucun larcin, ni livrer rien de ce que je n'ai reçu que pour le garder ; qu'en cela je servais la cause de l'empereur comme la mienne ; je le suppliais d'écouter avec bonté un évêque qui lui parlait avec franchise, et de ne pas compromettre ses intérêts en s'attaquant à Jésus-Christ.

» Il y a sans doute, dans un pareil langage, et la discrétion et la charité que tout évêque doit au souverain. Mais, parce que nous avons à lutter, *non pas seulement contre la chair et contre le sang*, mais, ce qui est bien plus formidable encore, *contre les puissances des ténèbres*, le démon redouble ses attaques, par les menaces qu'il dirige contre ma personne. Que je sois frappé, les blessures qu'il peut me faire ne donnent pas la mort, elles ne font que prolonger la vie. N'empêchez point le combat ; réservez-vous pour en être spectateurs. Que font les épées et les Barbares à qui ne craint point de mourir, et ne connaît point sur la terre de plaisir qui l'y attache?

» Si le Seigneur a résolu l'épreuve, vous avez beau veiller à ma garde, durant une longue suite de jours et de nuits, la volonté du Seigneur n'en sera pas moins accomplie. Maître tout-puissant, il exécute tout ce qu'il ordonne ; et nous ne gagnerions rien à contrarier ses divins décrets.... Quelque chose que j'aie à souffrir, c'est pour Jésus-Christ que je souffrirai, pour le souverain législateur qui a dit : *Celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi la trouvera*. Que s'il juge à propos de différer le combat, pourquoi tant d'alarmes? Le serviteur de Jésus-Christ est bien mieux gardé par la Providence que par toutes les précautions humaines. Le prophète Élisée se trouvait investi par une armée entière, que le roi de Syrie avait envoyée pour le saisir. Son domestique s'effraie.

Le prophète demande au Seigneur que les yeux de Giézi soient ouverts; *Regarde, lui dit-il, et vois combien le nombre de ceux qui sont pour nous l'emporte sur le nombre de nos ennemis.* Giézi aperçoit des milliers d'anges. Pierre était en prison. L'Église prie pour lui. Durant qu'il dormait, un ange vient délier ses chaînes, et le remettre en liberté; pour cette fois il échappe à la mort. Le même apôtre, après la victoire qu'il avait remportée sur Simon le magicien, s'étant appliqué à répandre parmi le peuple la semence de l'Evangile, irrita les païens, qui le cherchaient de toutes parts pour lui ôter la vie. Les chrétiens l'ayant su, le conjurèrent avec tant d'instances de se réserver pour les instruire et les affermir dans la foi, que tout avide de souffrances qu'il était, il se laissa fléchir à leurs prières. Déjà il était sorti hors des murs de la ville de Rome, Jésus-Christ lui apparut sur le chemin qui y conduisait. L'apôtre lui ayant demandé où il allait, le Seigneur lui répondit: « Je vais à Rome pour y être crucifié une seconde fois. » Cela fit comprendre à saint Pierre qu'il devait être crucifié lui-même, Jésus-Christ ne pouvant plus l'être, depuis qu'il l'avait été une fois; qu'il ne pouvait donc l'être que dans la personne de son apôtre. A l'instant Pierre retourna sur ses pas; et, quelques jours après, ayant été découvert, il honora Jésus-Christ par le supplice de la croix. Notre Seigneur lui-même échappait, quand il le voulait, aux mains de ses ennemis, passant au milieu d'eux sans qu'ils le vissent, parce que le moment de son sacrifice n'était pas encore venu. Couvert de sa protection, n'ai-je pas moi-même traversé impunément les rangs de ceux qui me cherchaient, allant, venant à l'église, près des tombeaux des martyrs, jusque dans les palais, sans que l'on pensât à exécuter les complots tramés ouvertement contre moi. Je m'attendais, je ne le dissimule pas, à quelque violent orage à essuyer pour le nom de Jésus-Christ. Au lieu de souffrances, ils me ménageaient des délices. Mais il faut à l'athlète de Jésus-Christ des souffrances et non des délices. On faisait partout circuler le bruit que j'allais être envoyé en exil, condamné à mort. Je ne crains pas la mort, et je ne quitte point ce lieu-ci; car, où irai-je, où tout ne soit plein de gémissements et de larmes, puisque l'on ordonne par toutes les églises de chasser les évêques catholiques, de punir de mort ceux qui résistent, de proscrire tous les officiers qui n'exécuteront pas cet ordre? Et c'est un évêque qui l'écrit de sa main, et qui le dicte de sa bouche! C'est Auxence qui envoie dans toutes les villes cette épée volante, représentée par la faux du prophète Zacharie, pour tuer en un moment, s'il le pouvait, tous les peuples de l'empire, les uns par le glaive,

les autres par le sacrilége..... Si l'empereur demande un tribut, nous ne le lui refusons pas; les terres de l'Eglise paient tribut. S'il veut nos terres, il peut les prendre; les aumônes des pauvres suffisent encore pour nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux par la possession où nous sommes de ces terres; qu'ils les prennent si l'empereur les veut; je ne les donne point, mais je ne les refuse pas. La contribution du peuple est plus que suffisante pour les pauvres. On nous reproche l'or que nous leur distribuons; loin de le nier, j'en fais gloire. Les prières des pauvres font ma défense; ces aveugles, ces boiteux, ces vieillards sont plus forts que les guerriers les plus robustes. Le tribut appartient à César, à Dieu son Eglise; elle ne peut être à César, car l'autorité de César ne s'étend point sur le temple de Dieu. Assurément, ce n'est point là manquer de respect à l'empereur; car est-il rien de plus honorable pour lui que de s'entendre nommer le fils de l'Eglise? L'empereur est dans l'Eglise, non au-dessus d'elle. Un sage empereur recherche l'appui de l'Eglise, il ne le repousse pas.

» Quoi! vous ne redoutez pas les glaives, les bûchers, les bannissements? Non, pour qui ne craint rien, ce ne sont là que traits en l'air, décochés par la main d'un faible enfant. »

Saint Ambroise n'était pas seulement orateur, il fut aussi poète. Les hymnes qu'il avait composées devinrent si célèbres, qu'au lieu de dire une hymne, on disait une *Ambroisienne*. Nous en avons encore plusieurs d'une simplicité si noble et si touchante, que toute l'élégance moderne n'a point paru digne de leur être préférée. C'est à lui encore que l'on attribue communément le cantique *Te Deum laudamus*, qu'il aurait composé conjointement avec saint Augustin, après qu'il lui eût administré le baptême. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre et sublime, ces deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique.

Saint Jérôme. (331—420.)

Eloigné des affaires et du monde, dit M. Villemain, saint Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits, qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Augustin et des Chrysostôme. Toujours errant et solitaire, sans autre titre dans l'Eglise que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince; il ne fut point chargé d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité. Mais il a montré son génie dans les livres qu'il a composés. Ses *ouvrages*

de Controverse et *ses Epîtres chrétiennes*, qui sont de véritables traités ou des éloges funèbres, l'ont placé au premier rang des orateurs qui ont illustré le Christianisme. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Né à Stridonium, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, vers 331, il fit des études brillantes sous les plus habiles maîtres, voyagea dans presque toutes les parties de l'empire, et passa une grande partie de sa vie à Rome et dans la solitude de Béthléem, où il mourut vers l'an 420. Il est, parmi les latins, ce qu'Origène est parmi les Grecs, et il a joint avec plus de supériorité la connaissance des lettres à la profonde étude de l'antiquité. Il n'est pas un écrivain de la Grèce et de Rome qui ne lui soit familier; et s'il pèche, c'est par la profusion de textes étrangers qu'il mêle à ses plus graves compositions; mais ce défaut est racheté le plus souvent par la justesse des applications.

A peine sorti de l'école de rhétorique, il voulut commenter le prophète Abdias. Ce n'était là qu'un prélude à des travaux d'une bien plus difficile exécution; et ce premier essai, dont lui seul ne fut pas content, lui fit sentir que c'était dans leur langue même qu'il fallait étudier nos Livres saints. C'est à lui que nous sommes redevables de la version de l'Ancien et du Nouveau Testament, que nous employons aujourd'hui et qui est connue sous le nom de *Vulgate.* Saint Augustin, qui s'était d'abord effrayé de la difficulté de l'entreprise, la jugeant sans doute supérieure aux forces d'un seul homme, n'attendit pas sa pleine exécution pour changer de langage, et pour en féliciter à la fois et l'auteur et la religion à qui il rendait un si éminent service.

Comme écrivain, il n'étonne pas moins par son abondance et son énergique concision. Vif, impétueux, entraînant, son style prend la teinte de son caractère. Il n'a pas toujours la pureté et l'élégance châtiée du beau siècle de la littérature latine : saint Jérôme eût dédaigné de s'asservir à une correction méthodique et régulière ; ses expressions n'en sont que plus mâles et plus grandes. Les questions les plus arides perdent sous sa plume leur sécheresse naturelle ; et les ouvrages les plus sérieux ne sont pas les moins agréables. Il traite ses matières quelquefois avec la pompe et toute la chaleur de l'éloquence, toujours avec la vigueur d'une dialectique consommée. La véhémence, la précipitation, si l'on veut, avec laquelle il écrivait, ne nuit presque jamais à la solidité de son raisonnement, ni à la clarté de ses discussions, parce que la pénétration de son esprit allait droit au point de la difficulté. Ce mérite se fait

sentir plus particulièrement dans tout ce qu'il a écrit sur l'Ecriture sainte. C'est là que ce torrent, tombé de la montagne, roule avec calme dans le vallon ses eaux limpides et abondantes. On voit qu'il y fait effort sur lui-même pour n'être pas orateur. Son génie le trahit, et à défaut du nombre des périodes, de la magnificence des images, des ornements du discours, et d'un certain luxe d'érudition, qu'il déploie jusque dans ses lettres, avec une sorte de complaisance, ce même génie se concentre dans une concision pittoresque, dans une élocution sentencieuse, variée par les tours et les mouvements. (*M. Guillon*, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise.*)

Nous devons ajouter à ce jugement sur saint Jérôme, que dans plusieurs de ses ouvrages de controverse, il pousse la véhémence au-delà des bornes; elle dégénère en invectives pleines d'amertume, en traits sanglants, et ressemble trop au langage de la passion. La rigidité de son caractère, augmentée encore par une vie dure et pénitente, donnait à son zèle, dans certaines circonstances, une espèce d'âpreté qui influait sur son éloquence.

Ces défauts ne se rencontrent pas dans les morceaux que nous allons citer.

ÉLOGE DE NÉPOTIEN, ADRESSÉ A HÉLIODORE, SON ONCLE.

« Nous savons que notre cher Népotien est avec le Christ, qu'il est mêlé au chœur des saints, et que là, contemplant de près ces biens qu'il n'avait fait qu'entrevoir de loin, qu'il recherchait ici-bas avec nous, il s'écrie : Ce qui nous avait été annoncé, nous le voyons dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu. Toutefois, nous ne pouvons supporter le chagrin que nous cause son absence; ce n'est pas son sort, c'est le nôtre que nous plaignons. Plus il goûte de félicité, plus aussi nous ressentons de douleur d'être privés d'un pareil bien. Les sœurs de Lazare pleuraient un frère qu'elles savaient devoir ressusciter. L'apôtre qui disait : « Je désire être dégagé des liens du corps, et habiter avec le Christ; » et ailleurs : « Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain, » rend grâces, lui aussi, de ce qu'Epaphras, arraché aux portes du tombeau, lui a été rendu, afin qu'il n'éprouvât pas tristesse sur tristesse; s'il agit de la sorte, c'est par un sentiment de charité plutôt que par un manque de foi. A combien plus forte raison, toi, oncle et évêque, c'est-à-dire père selon la chair et selon l'esprit, n'as-tu pas le cœur déchiré par la perte de Népotien,

l'objet de tes plus chères affections? Mais je t'en conjure, sache mettre des bornes à ta douleur, et te rappeler cette maxime : Rien de trop. Fais donc un peu trêve à tes larmes, pour entendre l'éloge de celui dont la vertu te charma toujours ; et au lieu de regretter un homme de ce mérite, réjouis-toi de l'avoir possédé. De même que les géographes représentent sur une carte de peu d'étendue la situation des divers pays, je vais tracer dans ces quelques pages, non point une fidèle image, mais une faible esquisse de ses vertus. Vois donc, en cet ouvrage, moins ce que je fais réellement que ce que je voudrais faire. »

L'orateur entre dans l'éloge de Népotien, dont il peint les vertus de la manière la plus touchante. Il sait donner du charme et de l'importance aux plus petits détails.

« En comparaison de ce que j'ai déjà dit, c'est peu de chose assurément que ce qui me reste à dire ; mais l'on y découvrira du moins le même esprit, jusque dans les actes d'une médiocre importance. En effet, comme nous admirons le Créateur non-seulement dans le ciel, dans la terre, dans le soleil, dans l'océan, dans les éléphants, dans les chameaux, dans les chevaux, dans les bœufs, dans les léopards, dans les ours, dans les lions, mais encore dans les plus petits animaux, dans la fourmi, dans le moucheron, dans les mouches, dans les vers et autres insectes de cette nature, dont les corps nous sont plus connus que les noms ; comme nous vénérons dans toutes ces choses la même sagesse, ainsi un cœur tout dévoué au Christ s'applique également et aux grandes et aux petites actions, sachant qu'il faudra rendre compte même d'une parole oiseuse. Népotien donc examinait avec sollicitude si l'autel était orné, si les murailles étaient nettoyées, si le pavé était frotté, si le portier veillait exactement à son office, si les voiles couvraient toujours l'entrée de l'église, si le sanctuaire était propre, si les vases sacrés étaient reluisants ; ses soins pieux s'étendaient à toutes les cérémonies, et ne négligeaient aucun office, petit ou grand. Voulait-on le retrouver, il fallait le chercher à l'église.

» L'antiquité a vu avec admiration le noble personnage A. Fabius, qui écrivit une histoire romaine, mais qui s'attira plus de renommée par sa peinture que par ses lettres. L'Ecriture aussi nous parle d'un Béséléel plein de la sagesse et de l'esprit de Dieu, et d'Hyram, fils d'une femme Tyrienne, qui avaient fait, celui-là, tous les ornements du tabernacle ; celui-ci, tous les meubles du temple. Car de même qu'il est des moissons abondantes et des terres fécondes qui présentent parfois trop de tiges et d'épis, de même aussi il est d'heureux génies et des esprits habiles qui ex-

cellent dans tous les arts. De là vient qu'on vantait chez les Grecs ce philosophe qui se glorifiait d'avoir fait de ses propres mains tout ce qui était à son usage, son manteau même et son anneau.

» C'est aussi ce que nous pouvons dire de Népotien, puisqu'il ornait de toutes sortes de fleurs, de feuillages et de branches de vigne les chapelles des églises et les autels des martyrs, en sorte que tout ce qui plaisait dans l'église, et par la disposition et par la beauté naturelle, témoignait du zèle et de l'empressement d'un prêtre.

» Courage! de tels commencements, de quelle fin ne seront-ils pas suivis! O misérable condition humaine! ô vanité de la vie que nous menons loin du Christ! Pourquoi reculer, pourquoi chercher des détours? Comme si nous pouvions différer la mort de Népotien, et prolonger sa vie, nous appréhendions toujours d'en venir à ce moment fatal. Toute chair n'est que de l'herbe, et toute gloire passe comme la fleur des champs. Où est maintenant ce visage si beau, où est la majesté de tout ce corps, dont cette belle âme semblait être revêtue? Ce lis, ô douleur, il languissait au souffle d'un vent brûlant, et cette violette pourprée pâlissait peu à peu. Brûlé par les ardeurs de la fièvre, desséché jusqu'aux sources de la vie, Népotien, ne pouvant respirer, consolait encore son oncle abattu par la tristesse. La joie brillait sur son visage; et tandis que tout le monde pleurait autour de lui, seul il était riant. On le voyait rejeter sa couverture, tendre la main à ceux qui étaient là, s'apercevoir de ce qui échappait aux autres, se lever à demi pour saluer ceux qui entraient, et aller ainsi au-devant d'eux. On sentait non pas qu'il allait mourir, mais qu'il allait passer à une autre demeure; non pas qu'il abandonnait ses amis, mais qu'il en allait trouver de nouveaux. Les larmes s'échappent de mes yeux, et malgré tous mes efforts, je ne puis dissimuler la douleur que j'éprouve. Qui croirait que dans un pareil moment, il se souvint encore de notre amitié, et que, au fort de son agonie, il fut sensible au charme de nos études? Prenant la main de son oncle, il lui dit : Cette tunique dont je me revêtais dans le service du Christ, envoie-là à mon bien-aimé Jérôme, qui est mon père par son âge, mon frère par un même ministère. Et tout ce que tu devais d'affection à ton neveu, transporte le sur lui, que tu aimais déjà autant que moi-même. » Ce fut en achevant ces mots qu'il expira, tenant la main de son oncle, pour lui dire qu'il se souvenait de moi. »

Sur la fin de l'ouvrage, les malheurs de l'empire lui fournissent un tableau historique très-intéressant.

« Mais que fais-je, et pourquoi cherché-je à soulager une douleur que le temps et la raison, ce me semble, ont déjà guérie? Ne vaudrait-il pas mieux étaler devant toi les récentes misères des rois, et les calamités de notre âge, pour te faire comprendre que, au lieu de plaindre Népotien de ce qu'il ne vit plus, tu dois le féliciter d'être affranchi de tant de maux? Constance, fauteur de l'hérésie arienne, est mort au petit bourg de Mopsus, pendant qu'il faisait des préparatifs contre les Perses, et qu'il s'avançait à grandes journées pour livrer bataille; il eut le chagrin de laisser l'empire à son ennemi. Julien, ce traître de son âme, le bourreau d'une armée chrétienne, a senti dans la Médie le pouvoir du Christ qu'il avait renié d'abord dans les Gaules, et, pendant qu'il voulait reculer les bornes de l'empire, il a perdu les conquêtes de ses prédécesseurs. Jovien, ayant à peine goûté les douceurs de la souveraineté, est mort suffoqué par la vapeur pestilentielle du charbon, montrant ainsi à tous ce que c'est que la puissance humaine. Valentinien, après avoir vu dévaster le sol natal, est mort d'un vomissement de sang, avant d'avoir pu venger sa patrie. Son frère Valens, vaincu par les Goths, dans la Thrace, a trouvé dans un même lieu et le trépas et le tombeau. Gratien, trahi par son armée, abandonné des villes qui se trouvaient sur son passage, a servi de jouet à son ennemi, et tes murs, ô cité de Lyon, portent les marques de la main sanglante qui l'assassina. Le jeune Valentinien, qui n'était encore qu'enfant, après avoir été contraint de fuir, de s'exiler, et après avoir enfin recouvré son empire par de terribles batailles, a été mis à mort non loin de la ville qui a vu périr son frère, et son corps inanimé a été, pour comble d'ignominie, suspendu à un arbre. Que dirai-je de Procope, de Maxime, d'Eugène qui, durant leur règne, étaient la terreur des nations? Tous, ils ont paru chargés de fers en présence de leurs vainqueurs, et par une disgrâce insupportable à des hommes élevés jadis au faîte de la puissance, ils ont éprouvé, avant de tomber sous le glaive de leurs ennemis, tout ce que la servitude a de plus ignominieux.

» On me dira : Telle est la condition des rois, et la foudre frappe toujours les plus hautes montagnes. Venons-en à des dignités d'un ordre moins relevé; je ne parlerai que des hommes qui sont tombés depuis deux ans, et sans rien dire des autres, je me bornerai à raconter la chute diverse de trois personnages dernièrement consulaires. Abondantius est exilé à Pitionte, et tout lui manque dans son exil. On a porté à Constantinople la tête de Ruffin; puis, en dérision de son insatiable avarice, sa main droite

coupée a mendié de porte en porte. Timarius, précipité soudain du faîte des grandeurs, s'imagine avoir échappé aux coups de la fortune, parce qu'il mène à Assa une vie obscure. Je ne raconte pas les disgrâces de quelques malheureux; j'expose seulement à tes yeux la fragilité des choses humaines. Je ne puis sans horreur aborder toutes les calamités de notre siècle. Voilà vingt ans et plus que, entre Constantinople et les Alpes Juliennes, le sang romain coule chaque jour. La Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dacie, la Thessalonique, l'Achaïe, l'Epire, la Dalmatie, l'une et l'autre Pannonie, sont en proie au Goth, au Sarmate, au Quade, à l'Alain, aux Huns, aux Vandales, aux Marcomans, qui les ravagent, les déchirent, les pillent. Combien de matrones, combien de vierges consacrées à Dieu, combien de personnes, distinguées par leur naissance et leur mérite, sont devenues le jouet de ces monstres! Les évêques ont été chargés de fers, les prêtres massacrés, ainsi que les clercs de tous les ordres. Les églises ont été renversées; les chevaux ont stationné aux autels du Christ, les reliques des martyrs ont été enlevées de leurs tombeaux. Partout le deuil, partout des gémissements, partout l'image affreuse d'une mort inévitable. Le monde romain croule, et pourtant nos têtes superbes ne savent pas encore se ployer. Quel courage penses-tu qu'il reste maintenant aux Corinthiens, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Arcadiens et à tous les peuples de la Grèce qui sont au pouvoir des Barbares? Et encore je n'ai cité qu'un petit nombre de villes, qui jadis étaient des royaumes assez considérables. L'Orient semblait à l'abri de ces maux, et ne les ressentait que par la consternation que lui causaient de fatales rumeurs; mais voilà que, l'an dernier, des loups, non pas de l'Arabie, mais du septentrion, lâchés contre nous des extrémités du Caucase, ont parcouru en peu de temps de si vastes provinces. Combien de monastères ont été pris! combien de fleuves ont eu leurs eaux rougies de sang humain! Antioche a été assiégée, ainsi que les autres villes que baignent l'Halis, le Cydnus, l'Oronte et l'Euphrate. Des troupeaux de captifs ont été emmenés; l'Arabie, la Phénicie, la Palestine, l'Egypte sont asservies par la peur.

Non, quand j'aurais cent voix, je ne pourrais jamais
Compter tous ces malheurs, dire tous ces forfaits.

(VIRGIL. *Enéide*, VI. 627).

» Je ne me suis point proposé d'écrire une histoire; j'ai voulu seulement déplorer, en quelques mots, nos calamités. Du reste, pour retracer toutes ces horreurs, Thucydide et Salluste ne trouveraient pas d'expressions. »

Après ce lugubre inventaire des catastrophes qui affligeaient le quatrième siècle, saint Jérôme s'écrie :

« Heureux Népotien, qui ne voit pas ces choses ! heureux, lui qui ne les entend pas ! Malheureux, nous autres qui souffrons de tels maux, ou qui les voyons souffrir à nos frères. Et cependant nous voulons vivre, et le sort de ceux qui sont exempts de ces misères nous semble plus digne de pitié que d'envie. Depuis longtemps nous sentons un Dieu offensé, et nous ne l'apaisons pas. C'est par nos péchés que les Barbares sont forts. C'est par nos vices que l'armée romaine est défaite, et comme si ce n'était pas assez de tant de désastres, les guerres civiles ont moissonné plus de citoyens que le glaive ennemi....

» Si nous voulons nous élever, prosternons-nous d'abord. O honte ! ô esprit stupide jusqu'à l'incrédulité ! L'armée romaine, victorieuse et maîtresse du monde, est vaincue, effrayée, épouvantée par l'aspect de gens qui ne peuvent marcher ; qui, s'ils touchent la terre, se croient morts. Et nous n'attaquons pas la cause de la maladie, pour enlever la maladie elle-même ! »

A la fin de cette oraison funèbre, d'une si vive et d'une si pathétique éloquence, Jérôme, qui s'aperçoit que, en voulant empêcher Héliodore de pleurer trop une mort, il a pleuré lui-même les funérailles du monde entier, veut agrandir encore son vaste et lugubre spectacle. Il rappelle Xercès considérant d'un lieu élevé la formidable armée qu'il traînait à sa suite, et se prenant à pleurer, en pensant que de tant de milliers d'hommes, il n'en resterait pas un seul au bout de cent ans, il ajoute :

« Oh ! si nous pouvions monter à une élévation telle que nous vissions toute la terre sous nos pieds, je te montrerais les ruines du monde entier, les nations se heurtant contre les nations, les royaumes contre les royaumes ; ici des tortures, là des massacres ; ici des hommes abîmés dans les flots, là des gens traînés en servitude ; ici des noces, là des lamentations ; ici des naissances, là des trépas ; ici des hommes regorgeant de richesses, là des mendiants, et enfin non plus seulement l'armée de Xercès, mais encore tout ce qu'il est aujourd'hui d'hommes vivants au monde, devant périr en bien peu de temps. »

Puis il conclut par ces lignes d'une grave tristesse :

« Revenons donc à nous-mêmes, et descendant en quelque sorte

du ciel, voyons un peu nos affaires. Sais-tu, je te le demande, comment tu as été enfant, comment adolescent, comment jeune homme, comment d'un âge robuste, comment tu es devenu vieillard? Chaque jour nous mourons, chaque jour nous changeons, et cependant nous nous croyons immortels. L'instant même où je dicte, où l'on écrit, où je relis, où je corrige, il se prend sur ma vie. Autant de points font les notaires, autant de brèches à mes jours. Nous nous écrivons et récrivons, nos lettres passent les mers, et à mesure que la carène ouvre son sillon, à chaque flot les moments de notre vie diminuent. Le seul gain que nous ayons, c'est d'être unis entre nous par l'amour pour le Christ... Or, la charité vit toujours dans le cœur; c'est par elle que, tout absent qu'il est, notre Népotien est présent, et que malgré le vaste espace qui nous sépare, il nous embrasse de l'une et de l'autre main. Nous avons un gage de notre mutuelle amitié. Soyons unis d'esprit, étreignons-nous d'affection; et la force d'âme que le bienheureux évêque Chromatius a montrée pour la perte d'un frère (Eusébius), imitons-la pour celle d'un fils. Que nos pages le célèbrent; que toutes nos lettres retentissent de lui. Celui que nous ne pouvons tenir du corps, tenons-le par le souvenir; celui avec qui nous ne pouvons parler, ne cessons jamais de parler de lui. »

SAINT JÉRÔME AU DÉSERT.

Misère étrange! douloureux martyre de l'âme et du corps! Cet intrépide chrétien qui s'était jeté dans la solitude loin des turbulentes ivresses et du bruit des grandes villes, et qui avait apporté l'espoir sans doute d'éteindre au désert les ardeurs de l'esprit, l'effervescence des passions; ce laborieux ouvrier, qui ne s'interrompait que pour passer à la prière et à l'étude; lui qui croyait vaincre, à force d'isolement et de veilles, les assauts de la chair, se voyait cependant troublé par d'importunes apparitions et par d'émouvantes images. Le spectacle des enchantements de la grande cité, la beauté des jeunes romaines, passaient et repassaient devant ses yeux. Il se reprenait malgré lui à toutes ces joies, à tous ces désirs abandonnés. Voilà quelle était la fièvre qui le travaillait. C'est un douloureux tableau qu'il retrace ainsi à Eustochium :

« Oh! combien de fois même, retenu dans le désert, et dans cette vaste solitude qui, brûlée des ardeurs du soleil, n'offre aux

moines qu'une horrible habitation, je pensais assister aux délices de Rome! Je m'asseyais seul, parce que j'étais rempli d'amertume. Mes membres hideux étaient affublés d'un sac hideux, et ma peau crasseuse avait contracté la teinte d'une chair d'Ethiopien. Chaque jour des larmes, chaque jour des gémissements; et si parfois le sommeil m'accablait en dépit de ma résistance, je heurtais contre la terre nue mes os à peine adhérents entre eux. Quant à la nourriture et à la boisson, je n'en dis rien, car les malades eux-mêmes usent d'eau froide, et prendre quelque chose de cuit, c'est un luxe. Moi donc, moi qui, dans la crainte de la géhenne, m'ayant condamné à une telle prison, n'ayant en ma compagnie que des scorpions et des bêtes farouches, souvent j'assistais au chœur des jeunes filles. Mon visage pâlissait de jeûnes, mon esprit fermentait de désirs dans un corps froid, et la chair étant morte déjà avant l'heure, les incendies des passions bouillonnaient. C'est pourquoi, destitué de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de larmes, je les essuyais de mes cheveux; je subjuguais, par une diète, des semaines entières, ma chair indocile. Je ne rougis point de mon infidélité; au contraire, je pleure de n'être pas ce que je fus. Il me souvient que souvent je passai le jour et la nuit à pousser des cris, et que je ne cessai pas de me frapper la poitrine que, avec l'aide du Seigneur, ne revînt la tranquillité! Ma cellule même, je la redoutais comme complice de mes pensées, et, irrité et sévère contre moi-même, je pénétrais seul dans le désert. Si quelque part j'apercevais une vallée profonde, une montagne ardue, un roc abrupte, là était le lieu de ma prière, là aussi le cachot de cette misérable chair; et, après d'abondantes larmes, après des regards fixés au ciel, quelquefois, le Seigneur lui-même m'en est témoin, je me voyais transporté dans les bataillons des anges, puis joyeux et triomphant je chantais : Nous courrons après-toi, à l'odeur de tes parfums. »

VIE DE SAINT PAUL, ERMITE.

Les empereurs Dèce et Valérien suscitèrent l'un après l'autre une persécution qui s'étendit jusqu'en Egypte et dans la Thébaïde, où elle ravagea plusieurs églises, et l'on inventa contre les chrétiens des tourments qui cherchaient à atteindre l'âme encore plus que le corps. Dans ce temps là, un jeune homme de ces contrées, Paul de Thèbes, fit pour la vie érémitique ce qu'Antoine devait faire ensuite pour la vie cénobitique. Paul, fort instruit dans

les lettres grecques et égyptiennes, se distinguait par la douceur de son caractère et par un grand amour de Dieu. Son père ni sa mère n'étaient plus, et lui, avec une sœur mariée déjà, restait maître d'une fortune considérable. Comme grandissait l'orage de la persécution, il se retira dans une métairie isolée; mais poussé par une cupide et lâche ambition, le mari de sa sœur se mit à vouloir découvrir celui qu'il aurait dû cacher.

« Dès que le prudent jeune homme vit ce qu'il en était, il se réfugia dans les déserts des montagnes pour y attendre la fin de la persécution, et trouva une montagne rocheuse au pied de laquelle était une grande caverne fermée par une pierre. Il ôta cette pierre, et, regardant attentivement de tous côtés, il aperçut au-dedans un grand vestibule, qu'un vieux palmier avait formé de ses larges branches entrelacées; par en haut il laissait voir le ciel. Il y avait là une fontaine très-limpide, d'où s'échappait un ruisseau qui, à peine formé, se perdait aussitôt dans un petit trou, et était englouti par la même terre qui le produisait. Il y avait aussi dans les crevasses du rocher quelques étroites habitations où se trouvaient des grattoirs, des enclumes et des marteaux, avec lesquels on avait autrefois frappé de la monnaie. Quelques mémoires égyptiens rapportaient que ce lieu avait été autrefois une officine de fausse monnaie, à l'époque où Antoine s'unit à Cléopâtre.

» Se prenant donc à aimer cette demeure, qu'il semblait que Dieu lui eût offerte, Paul y passa toute sa vie dans la prière et dans la solitude. Le palmier lui donnait sa nourriture et son vêtement. Or, il y avait déjà de longues années qu'il menait sur cette montagne une vie céleste, lorsqu'Antoine, qui était alors nonagénaire, sentit venir en son esprit la pensée que nul autre que lui n'avait vécu au désert en moine parfait; mais la nuit, tandis qu'il reposait, il lui fut révélé que, plus avant dans la solitude, il y en avait un autre bien meilleur que lui, et qu'il devait partir pour aller le voir. Dès le point du jour, le vénérable vieillard, soutenant sur un bâton son corps atténué, se mit en chemin sans trop savoir où il allait. Déjà le milieu du jour brûlait d'un soleil dévorant, mais Antoine n'en poursuivait pas moins son voyage et disait : J'espère en mon Dieu qu'il me fera voir enfin, comme il me l'a promis, ce compagnon en son service. Et disant ces mots, il aperçut un hyppocentaure. Antoine se hâta d'armer son front du signe de la croix, puis ensuite : Holà! toi, dit-il, en quel endroit demeure le serviteur de Dieu?

Mais le monstre marmottant quelque chose de barbare, et brisant plutôt ses paroles qu'il ne les proférait, s'efforça de faire sortir de ses lèvres hérissées de poils, une voix douce, étendit la main droite, montra au solitaire le chemin désiré, et traversant avec une rapide fuite des plaines immenses, disparut aux yeux d'Antoine étonné.

» Antoine continuait d'avancer. Bientôt, il aperçut dans un vallon pierreux un fort petit homme aux narrines crochues, au front garni de cornes, et dont le corps, à l'extrême partie, se terminait par des pieds de chèvre. Sans être déconcerté à ce nouveau spectacle, Antoine saisit, comme un bon soldat, le bouclier de la foi et la cuirasse de l'espérance; mais le monstre lui offrait, comme gage de paix, des fruits de palmier pour son viatique. Antoine le connaissant alors, pressa le pas, et lui ayant demandé qui il était, reçut de lui cette réponse : : Je suis mortel, et un des habitants du désert que la gentilité, abusée par diverses erreurs, honore sous le nom de faunes, de satyres et d'Incubes. Je suis ici ambassadeur de ma troupe. Nous te conjurons de supplier pour nous notre Dieu commun, lui qui, nous le savons, est naguère venu sauver le monde, et dont le nom a retenti par toute la terre.

» Pendant qu'il parlait ainsi, le vieillard voyageur mouillait son visage de larmes abondantes, que l'excès de sa joie lui arrachait, et qui étaient l'indice de ce qui se passait en son âme, car il se réjouissait de la gloire du Christ et de la mort de Satan; puis, étonné de ce qu'il pouvait comprendre le langage du monstre, il frappait la terre de son bâton et disait : — Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres en la place de Dieu! Malheur à toi, cité prostituée, où sont accourus les démons de l'univers entier! Que diras-tu maintenant? les bêtes parlent du Christ, et toi, tu adores des monstres en la place de Dieu! Il n'avait pas achevé ces mots que l'animal s'enfuit avec autant de vitesse que s'il eût eu des ailes.

» Cependant Antoine suivait la route commencée, et ne regardait que les traces des bêtes sauvages, puis la vaste solitude du désert. Il ne savait que faire, ni où porter ses pas. Déjà s'était écoulé un deuxième jour. Il passa en prière toute la nuit suivante; et au lever de l'aurore, il aperçut de loin une louve qui, haletante de soif, se coulait le long du pied de la montagne. Il la suivit des yeux, puis, lorsqu'elle eut disparu, s'approcha de la caverne, et se mit à regarder dedans; mais sa curiosité ne lui servit à rien, car les ténèbres l'empêchèrent de voir. Cependant

notre habile explorateur entra, puis, s'avançant peu à peu et s'arrêtant souvent, il écoutait s'il n'entendait point quelque son. Enfin, à travers l'horreur de ces profondes ténèbres, ayant aperçu au loin de la lumière, il redoubla le pas avec ardeur, et, son pas venant à heurter contre une pierre, il fit du bruit. Aussitôt que le bienheureux Paul l'eut entendu, il tira sa porte, qui était ouverte, et la ferma au verrou. Mais Antoine se jeta contre la terre devant la porte, y demeura jusqu'à la sixième heure, et plus longtemps encore, demandant qu'on le laissât entrer, et disant :

» Qui je suis, d'où viens-je et pour quel motif; tu ne l'ignores pas. Je sais que je ne mérite point de te voir, mais pourtant, je ne m'en irai point. Toi qui reçois des bêtes sauvages, pourquoi repousses-tu un homme? J'ai cherché et j'ai trouvé; je frappe afin que l'on m'ouvre. Que si je n'obtiens pas cette grâce, je mourrai là devant la porte; du moins tu enseveliras mon cadavre. »

« Personne, répondit Paul, ne demande avec des menaces; personne ne mêle des injures à des larmes. Es-tu donc étonné que je ne veuille pas te recevoir, toi qui n'es venu ici que pour mourir. »

Alors Paul en souriant, lui ouvrit la porte. S'embrassant donc l'un l'autre, ils se saluèrent par leurs propres noms, rendirent ensemble grâces à Dieu, et après le saint baiser, Paul s'étant assis avec Antoine, parla de la sorte :

« Voilà celui que tu as cherché avec tant de fatigue, et dont le corps flétri par la vieillesse est tout couvert d'incultes cheveux blancs. Tu vois un homme qui bientôt sera poussière. Mais puisque la charité supporte tout, raconte-moi, je te prie, comment va le genre humain? Quel pouvoir gouverne le monde? Se trouve-t-il encore des hommes qui se laissent entraîner aux mensonges des démons? »

» Au milieu de cet entretien, ils aperçoivent un corbeau qui se pose sur une branche d'arbre, et qui, de là, volant doucement à terre, dépose sous leurs yeux étonnés un pain tout entier. Quand le corbeau se fut envolé : « Vois, s'écria Paul, le Seigneur vraiment bon, vraiment miséricordieux, nous a envoyé à dîner! Il y a soixante ans déjà que je reçois chaque jour la moitié d'un pain; mais à ton arrivée, le Christ a doublé l'aumône de ses soldats. »

» Alors donc, ayant rendu au Seigneur leurs actions de grâces, ils s'assirent l'un et l'autre au bord d'une fontaine cristalline, mais

il s'éleva entre eux une longue contestation pour savoir lequel devait rompre le pain. Fondé sur la coutume de l'hospitalité, Paul forçait Antoine à le faire, et Antoine s'y refusait, parce que l'âge de Paul lui donnait droit à cet honneur. Enfin, ils furent d'avis que, chacun de son côté, prenant le pain et le tirant à soi, retiendrait la portion qui lui resterait dans les mains. Ensuite, s'étant penchés au bord de la fontaine, ils burent un peu d'eau, et après avoir offert à Dieu un sacrifice de louanges, ils firent de la nuit une longue veille.

» Lorsque le jour fut rendu à la terre, le bienheureux Paul dit à Antoine : « Depuis longtemps, frère, je savais que tu habitais dans ces régions ; depuis longtemps le Seigneur m'avait promis que tu serais mon compagnon en son service. Or, puisque l'heure de ma dormition est arrivée, et que maintenant, à moi qui désirais toujours de me voir dégagé de ce corps et d'être avec le Christ, il ne me reste plus, ma course étant achevée, qu'à recevoir la couronne de justice ; tu as été envoyé par le Seigneur pour couvrir de terre mon pauvre corps, ou plutôt pour rendre la terre à la terre. »

« En entendant ces paroles, Antoine, pleurant et gémissant, le conjurait de ne point l'abandonner et de le recevoir pour compagnon d'un tel voyage. Or, Paul lui répondait : « Tu dois chercher non pas ce qui te convient, mais ce qui est utile à autrui. Ce sera pour toi un bien que, déchargé du fardeau de la chair, tu suives l'Agneau. Toutefois il importe à tes frères qu'ils soient instruits encore par ton exemple. Ainsi donc, si cela ne t'incommode point, va, je t'en prie, et le manteau que l'évêque Athanase t'a donné, apporte-le pour envelopper mon pauvre corps. »

« Le bienheureux Paul lui fit cette demande, non point qu'il s'inquiétât beaucoup si son corps qui, depuis tant d'années, n'était vêtu que de feuilles de palmier entrelacées, aurait à pourrir, ou enseveli, ou nu ; mais il voulait qu'Antoine, s'éloignant de lui, fût moins affligé de sa mort. Antoine donc, tout étonné de ce qu'il venait d'entendre dire d'Athanase et de son manteau, adora Dieu en son cœur et n'osa plus rien répondre ; mais, pleurant en silence, il lui baisa les yeux et les mains, et s'en retourna à son monastère.

» Deux de ses disciples, qui étaient accoutumés à le servir depuis longues années (Amathas et Macarius), étant accourus à sa rencontre, et lui ayant dit : .

» Où donc as-tu demeuré si longtemps, ô Père? Il leur répondit :

» Malheur à moi, pécheur, qui porte indignement le nom de moine ! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert; véritablement j'ai vu Paul au paradis. »

» Et alors fermant la bouche, puis de la main se frappant la poitrine, il tira de la cellule le manteau; et, comme ses disciples le priaient de leur exposer plus au long ce qui se passait : « Il y a temps de se taire, leur dit-il, et temps de parler. » Sortant alors du monastère sans prendre même un peu de nourriture, il s'en retourna par le chemin qu'il avait suivi en venant; et, le cœur tout altéré de Paul, brûlant du désir de le revoir, il n'avait que lui devant les yeux et dans la pensée, car il craignait, comme cela arriva, que, pendant son absence, Paul ne rendît son âme à Dieu.

» Lorsqu'eut brillé le jour suivant, Antoine, après avoir cheminé trois heures déjà, aperçut, au milieu des bataillons angéliques et parmi les chœurs des prophètes et des apôtres, Paul resplendissant d'une blancheur de neige, et qui s'élevait en haut. Soudain tombant le visage contre terre, il se couvrit de sable la tête, et disait avec des pleurs et des gémissements : « Pourquoi me quitter, ô Paul? pourquoi t'en aller sans que je t'aie dit adieu? Si tard connu, tu te retires aussitôt! » Le bienheureux Antoine racontait ensuite que le reste du chemin qu'il avait eu à faire, il l'avait fait avec tant de vitesse qu'il volait comme un oiseau. Et il eut raison d'user de diligence, car une fois entré dans la grotte, il trouva un corps inanimé, les genoux ployés, la tête levée, et les mains étendues en haut. Comme il crut d'abord qu'il était vivant, il se mit à prier aussi ; mais ensuite, n'entendant point les soupirs que Paul avait coutume de jeter dans la prière, il se précipita dans un triste embrassement, et connut que, en cette pieuse attitude, le cadavre du saint priait encore Dieu, pour qui toutes choses sont vivantes.

» Antoine enveloppa donc le corps de Paul et le tira dehors, chantant des hymnes et des psaumes, suivant la tradition chrétienne, et s'affligeant de ce qu'il n'avait point de bêche pour creuser la terre. Ainsi travaillé d'une incessante agitation et roulant en lui-même diverses pensées, il disait : « Si je retourne au monastère, c'est un chemin de quatre jours, si je demeure ici, je n'avancerai en rien. Que je meure donc, comme cela est raisonnable, et que, tombant près du corps de votre soldat, ô Christ, je rende le dernier soupir !

» Tandis qu'il roulait ces pensées en son âme, voilà que deux lions sortis de la partie la plus intérieure du désert, accoururent en faisant voler leurs crinières sur leur cou. Ils vinrent droit s'arrêter auprès du corps du bienheureux vieillard, et, le caressant de leurs queues, se couchèrent à ses pieds avec de grands rugissements, pour lui montrer qu'ils le pleuraient comme ils pouvaient. Ensuite ils se mirent, non loin de là, à creuser la terre avec leurs ongles, et, jetant à l'envi le sable de côté et d'autre, ils firent une fosse capable de recevoir le corps d'un homme; puis, aussitôt, comme s'ils eussent demandé le salaire de leur travail, ils s'en allèrent vers Antoine en remuant les oreilles, en baissant la tête, et lui léchèrent les pieds et les mains. Antoine comprit qu'ils lui demandaient sa bénédiction. A l'instant il loua le Christ avec effusion de ce que les animaux irraisonnables avaient, eux aussi, le sentiment de l'existence de Dieu, et dit : « Seigneur, sans la permission de qui ne choit pas même la feuille d'un arbre, ni ne tombe à terre un seul passereau, donne à ces lions ce que tu sais leur être bon; » puis ensuite il leur fit signe de la main, et leur ordonna de s'en aller. Quand ils se furent éloignés, il courba sous le poids du saint corps ses épaules de vieillard, et, l'ayant déposé dans la fosse, amassa du sable dessus, pour lui former une tombe selon l'usage. Quand fut venu le jour suivant, le pieux héritier prit pour lui la tunique que Paul, avec des feuilles de palmier, s'était lui-même tissue, retourna au monastère, raconta par ordre à ses disciples tout ce qui s'était passé, et, aux jours solennels de Pâques et de Pentecôte, revêtit constamment la tunique de Paul. »

Telle est la biographie de saint Paul. On y respire un tel parfum d'antiquité, il y a si bien là ce charme des anciens jours, cette douce urbanité de la solitude chrétienne, que c'est un des plus beaux chapitres de la littérature des Pères, et une des plus curieuses révélations de la vie érémitique. On sait quelles touchantes et poétiques scènes l'auteur des Martyrs a puisées dans ce petit drame.

HISTOIRE DE SAINT MALCHUS.

A Maronias, petit bourg situé à trente milles environ d'Antioche, résidait un vieillard appelé Malchus, Syrien de nation et parlant la langue syriaque. Avec lui demeurait une vieille femme extrêmement décrépite, et qui semblait être voisine de la mort.

Jérôme s'enquit avec soin de la nature de cette union, et voulut savoir des habitants si elle était scellée par les liens du mariage, du sang ou de l'esprit. Tous, d'une voix unanime, lui répondirent que c'étaient des personnes saintes, agréables à Dieu, et en racontèrent des choses merveilleuses. Tourmenté du désir de connaître la vérité, Jérôme aborda un jour le vieillard, lui demanda avec empressement s'il fallait croire ce qu'on disait de lui, et le vieillard fit au jeune homme cet étrange récit :

« Moi, dit-il, ô mon fils, moi donc, possesseur d'un petit champ au territoire de Nisibe, je fus l'unique rejeton de mes parents qui, me regardant comme le dernier espoir de leur lignée et comme l'héritier de leur famille, me voulaient contraindre à me marier ; je leur répondis que j'aimais mieux être moine. Ce que mon père employa de menaces, ce que ma mère usa de caresses pour triompher de ma résistance, une chose toute seule te le prouvera, c'est que je quittai la maison et mes parents. Mais comme la fuite vers l'Orient m'était impossible, à cause du voisinage de la Perse et d'une garde de soldats romains, je tournai mes pas vers l'Occident, avec je ne sais quel léger viatique, pour me garantir seulement de l'extrême nécessité. Qu'ajouter encore? J'arrivai enfin au désert de Chalcis, qui est situé entre Immas et Béroa, un peu plus vers le midi. Là, comme je rencontrai quelques moines, je me mis sous leur conduite, gagnant ma vie par le travail de mes mains et réprimant par les jeûnes les rébellions de la chair.

» Au bout de plusieurs années, il me vint le désir de retourner dans la patrie, afin de consoler ma mère en son veuvage le reste de ses jours, car je savais déjà que mon père était mort ; de vendre ensuite mes petites possessions, d'en donner une partie aux pauvres et d'en employer une autre à élever un monastère.

» Mon abbé se mit à crier que c'était une tentation du démon, que, sous le voile d'une chose honnête, se cachait le piège de l'antique ennemi, que c'était retourner à des affections une fois laissées ; que beaucoup de moines avaient été abusés de la sorte, et que le démon ne se montre jamais à front découvert. Comme il ne pouvait me persuader, il se jeta à mes genoux, me suppliant de ne point l'abandonner. Malheureux que je suis ! Je remportai sur mon conseiller un déplorable triomphe, croyant qu'il cherchait non pas mon salut, mais sa consolation propre. Il m'accompagna donc hors du monastère, comme s'il eût fait mes funérailles, et enfin me disant adieu :

» Mon fils, je le vois, tu es marqué du sceau de Satan; je ne demande point de motifs, je ne reçois pas d'excuses. La brebis qui sort du bercail est aussitôt livrée aux morsures du loup. »

« Lorsqu'on va de Beroa à Edesse, l'on trouve près de la voie publique une solitude dans laquelle les Sarrasins, qui n'ont pas de demeure fixe, vaguent toujours de côté et d'autre. L'appréhension qu'on a d'eux fait, qu'en cet endroit, tous les voyageurs se réunissent, afin d'éviter par de mutuels secours un danger imminent. Je me trouvais avec des hommes, des femmes, des vieillards, des jeunes gens, des enfants; nous étions soixante-dix environ. Voilà que tout à coup des Ismaélites, qui montaient des chevaux, des dromadaires, fondent sur nous. Leurs têtes étaient chevelues et ceintes de bandelettes, leurs corps à demi nu. Ils avaient des manteaux et de larges chaussures. Des carquois pendaient à leurs épaules; ils portaient de longues javelines, et balançaient leurs arcs détendus, car ils venaient, non point pour combattre, mais pour piller.

» Nous fûmes pris, dispersés et emmenés de divers côtés. Moi, cependant, je tombai avec une femme en la puissance du même maître. Nous fûmes conduits, où pour mieux dire, nous fûmes hissés et portés sur des chameaux, où nous étions plutôt accrochés qu'assis, appréhendant toujours de périr dans le vaste désert. Nous avions pour nourriture de la chair à demi crue, et pour boisson du lait de chameaux.

» Enfin, après avoir traversé un grand fleuve, nous arrivâmes dans la partie la plus reculée du désert, et, comme nous y reçumes l'ordre d'adorer, suivant la coutume de la nation, et la femme et les enfants du maître, nous nous prosternâmes devant eux. On me donna des brebis à garder, et j'avais au moins, dans mes infortunes, la consolation de voir assez rarement et mes maîtres et mes compagnons d'esclavage. Il me semblait que j'avais quelque chose du saint homme Jacob, et je me rappelais Moïse; eux aussi ils avaient été pasteurs au désert. Je vivais de fromage frais et de lait; je priais sans cesse, je chantais des psaumes que j'avais appris dans le monastère. Ma captivité me charmait, et je rendais grâces à la sagesse de Dieu de ce que j'avais trouvé au désert le moine que j'eusse perdu dans ma patrie.

» Or donc, voyant augmenter son troupeau, et ne trouvant en moi aucune infidélité, mon maître voulut me récompenser, afin de m'attacher davantage à ses intérêts, et me donna pour femme

cette mienne compagne d'esclavage, qui avait été prise avec moi. Comme je refusais de la recevoir, en disant que j'étais chrétien, et qu'il ne m'était pas permis d'épouser la femme d'un homme vivant, car son mari avait été pris avec nous et emmené par un autre maître, cet homme naturellement bon, entra en fureur, et, une épée à la main, se précipita sur moi.

» Déjà était venue cette nuit plus ténébreuse que de coutume, et trop soudaine pour moi. Je conduisis dans une caverne à demi ruinée ma nouvelle épouse, et, la tristesse présidant seule à notre mariage, nous avions horreur l'un de l'autre. Alors véritablement, je sentis ma captivité, puis, me jetant contre terre, je me mis à pleurer et à dire : Malheureux, étais-je donc réservé à un pareil sort? Mes péchés m'ont-ils amené à ce point que, la tête déjà blanchie, il me faille devenir l'époux de cette femme? Que me sert d'avoir abandonné pour le Seigneur mes parents, ma patrie, mes biens, si je perds cette vertu de continence pour laquelle j'ai renoncé à tout? Ou plutôt ne suis-je point réduit à cette extrémité, parce que j'ai voulu retourner dans ma patrie? Que faisons-nous, ô mon âme? Périssons-nous ou faut-il triompher?

» En parlant ainsi, je tirais mon épée qui reluisait au milieu même des ténèbres, et, tournant la pointe contre moi :

» Adieu, dis-je, femme infortunée; tu m'auras plutôt pour martyr que pour époux.

» Elle alors se jetant à mes pieds :

» Oh! moi, dit-elle, par Jésus-Christ et par la fatale nécessité où nous réduit l'heure présente, je t'en conjure, que l'effusion de ton sang n'aille pas devenir un crime qui soit le mien. Si tu es résolu de mourir, tourne ton glaive contre moi d'abord. Quand bien même mon époux reviendrait vers moi, je garderais la chasteté que l'esclavage m'a enseignée, ou je mourrais plutôt que de la perdre. Pourquoi veux-tu mourir de peur d'être uni à moi? Je mourrais si tu le voulais être. Que nos maîtres donc s'imaginent que tu es mon époux, mais que le Christ sache que tu es mon frère. »

« Je fus bien étonné, ô mon fils, et, admirant la vertu de cette femme, je l'en aimai davantage comme épouse. Plusieurs jours se passèrent dans cette simple et respectueuse union, qui nous avait rendus plus agréables à nos maîtres. Nul soupçon de fuite, quelquefois même, fidèle pasteur de mon troupeau, j'étais absent un mois tout entier à travers la solitude.

» Longtemps après, me trouvant seul et assis au désert, puis ne voyant que le ciel et la terre, je me mis à réfléchir tacitement en moi-même. Je me ressouvins, entre autres choses, de la société des moines avec lesquels j'avais vécu, et surtout du visage de mon père abbé qui m'avait instruit, qui m'avait eu près de lui, et que j'avais quitté.

» Pendant que j'étais absorbé dans ces pensées, j'aperçus un essaim de fourmis qui se pressaient en un étroit sentier, et portaient des fardeaux plus lourds que leurs corps. Celles-ci traînaient avec les tenailles de leurs petites bouches quelques graines d'herbes, celles-là tiraient de la terre de leurs trous, et interceptaient avec des digues les conduits des eaux. Les unes, se préoccupant de l'hiver futur, avaient soin, de peur que la terre humide ne convertît en herbes leurs greniers, de couper les grains qu'elles avaient amassés. Les autres portaient avec un deuil solennel les corps morts de leurs compagnes, et ce qu'il y avait de plus admirable dans une si grande multitude, c'est que celles qui sortaient ne gênaient point celles qui entraient, que même si elles en voyaient quelqu'une que le poids de son fardeau eût fait tomber, elles mettaient pour l'aider leurs épaules sous le faix. Ce jour-là me donna un beau spectacle. Me rappelant alors Salomon qui nous envoie à la sagesse des fourmis, et qui, par cet exemple, réveille les âmes engourdies, je commençai à m'ennuyer de ma captivité, à chercher en pensée les cellules du monastère, à désirer d'être semblable aux fourmis chez lesquelles chacun travaille en commun, et où nul n'ayant rien à soi, toutes choses sont à tous.

» Quand je fus rentré dans le lieu où je couchais, la femme vint à moi, et je ne pus dissimuler sur mon visage la tristesse de mon esprit. Elle me demanda pourquoi j'étais si abattu. Je lui en dis les motifs; je l'engageai à prendre la fuite.

» Il y avait dans mon troupeau deux boucs d'une merveilleuse grosseur. Je les tue, je fais des outres avec leurs peaux, et je prépare leurs chairs pour qu'elles soient notre viatique. Aussitôt que la nuit approche, pendant que nos maîtres s'imaginent que nous sommes couchés, voilà que nous nous mettons en route, portant avec nous les outres et une partie de la chair des boucs. Lorsque nous sommes arrivés au bord du fleuve, à dix milles de là, nous enflons les outres, nous nous plaçons dessus et nous nous confions à l'onde, ramant un peu avec les pieds, afin que le fleuve nous portant beaucoup plus loin que l'endroit d'où nous étions partis, et nous déposant sur l'autre rive, ceux qui nous suivront

perdent la trace de nos pas. Cependant une partie de nos viandes s'était mouillée, et l'autre étant tombée dans l'eau, il nous reste à peine de quoi vivre trois jours. Nous courons, nous regardons toujours derrière nous, et nous avançons beaucoup plus de nuit que de jour, tant par appréhension d'une embûche des Sarrasins qui errent çà et là, que par crainte de la grande chaleur du soleil.

» Au bout de trois jours, nous apercevons au loin et d'un regard douteux, deux hommes montés sur des chameaux, et venant en toute hâte. Notre esprit aussitôt, présageant quelque malheur, se met à penser que c'est notre maître ; nous songeons à mourir, et nous voyons le ciel couvert de ténèbres. Tandis que nous sommes dans ces appréhensions, et que nous comprenons que, à nos pas imprimés sur le sable, nous aurons été trahis, il se présente à notre droite une caverne qui avance bien loin sous la terre. Alors donc, nous pénétrons dans cet asile ; mais, à l'entrée même et sur la gauche, nous nous confions à une fosse, n'osant pas aller plus loin, de peur de rencontrer la mort, tandis que nous la fuyons et nous disant à nous-mêmes :

« Si le Seigneur aide des infortunés, nous sommes sauvés. S'il dédaigne des pécheurs nous avons ici un tombeau. »

« Quelles penses-tu, mon fils, que furent nos pensées, quelle aussi notre terreur, lorsque notre maître s'arrêta tout près de la caverne avec un de ses esclaves, et que, sur l'indice de nos pas, ils arrivèrent jusqu'à l'endroit qui nous cachait? Oh! combien il était plus affreux d'attendre ainsi la mort qu'il ne l'eût été de la subir!

« Le maître envoie son esclave nous tirer de la caverne. Lui, il tient les chameaux, et le glaive à la main, attend que nous sortions. L'esclave cependant s'étant avancé l'espace de trois ou quatre coudées environ, nous le voyons par derrière, du fond de notre cachette, et sans qu'il nous aperçoive, puis nous entendons ces paroles résonner dans la caverne :

« Sortez, fripons; sortez, pour recevoir la mort. Qu'attendez-vous donc? Que tardez-vous? sortez. Le maître vous appelle et attend patiemment. »

« Il parlait encore, et voilà que, à travers les ténèbres, nous voyons qu'une lionne s'est emparée de lui, et après l'avoir étranglé, l'entraîne tout sanglant. Bon Dieu, quelle ne fut point alors notre terreur! quelle ne fut point notre joie! nous voyons périr notre ennemi, et le maître n'en savait rien. Comme il s'aperçut que

l'esclave tardait, il s'imagina que deux personnes luttaient contre une seule, et ne pouvant contenir sa colère, il s'envint dans la caverne, le glaive à la main; puis, d'une voix furieuse, il accusait la lâcheté de son esclave; mais lui-même fut enlevé par la lionne avant d'être arrivé près de notre asile.

» Affranchis de la crainte du maître, nous avions sous les yeux la perspective d'une mort semblable, si ce n'est qu'il était plus sûr de passer par la rage d'une lionne que par la colère d'un homme. Tout pénétrés de frayeur, n'osant pas même remuer, nous attendions l'issue de la chose, et la conscience seule de notre chasteté nous servait de rempart, au milieu de tant de périls. La lionne, sentant qu'elle était découverte, et appréhendant quelque embûche, emporta le matin à sa gueule son lionceau, et nous laissa maîtres de l'antre.

» Nous attendîmes longtemps, et, à mesure que nous pensions à sortir, nous nous imaginions voir la lionne à notre rencontre.

» Ainsi donc, sous le poids d'une telle frayeur, quand ce jour fut passé, nous sortîmes sur le soir, et nous aperçûmes des dromadaires qui ruminaient. Nous montâmes sur ces rapides chameaux, et, après nous être restaurés avec de nouvelles provisions, nous pûmes enfin, le dixième jour et à travers la solitude, arriver à un camp romain. Là, nous fûmes présentés au tribun, à qui nous racontâmes la chose comme elle s'était passée. De là, ayant été envoyés à Sabinianus, gouverneur de la Mésopotamie, nous y touchâmes le prix de nos chameaux; et, comme mon abbé s'était endormi déjà dans le Seigneur, je me transportai en ces lieux, m'en retournai au monastère et confiai aux vierges qui étaient là ma compagne de captivité, que j'aimais comme une sœur. »

PARALLÈLE DE SAINT JÉRÔME ET DE SAINT AUGUSTIN.

M. Villemain, dans l'ouvrage que nous avons souvent cité, parle d'une correspondance qui eut lieu entre saint Jérôme et saint Augustin, et trace ainsi le parallèle de ces deux grands docteurs.

Ce rare et lointain dialogue entre ces deux hommes nous avertit de chercher ce qui les réunit et ce qui les sépare, et de marquer ici quelques traits de leurs grandes physionomies. Un premier contraste se présente à la lecture même des lettres qu'ils s'adressaient. On dirait presque deux idiômes différents. Jérôme, malgré la précipitation dont il s'accuse et la négligence de ses rapides dictées, conserve en grande partie la belle diction romaine;

Augustin a tous les défauts d'une langue gâtée par l'affectation et la barbarie. L'un, transplanté sur une terre tout orientale, entre des Syriens et des Hébreux, empruntant souvent les idiotismes de leurs langues lorsqu'il traduit les Livres saints, gardait dans ses propres écrits la pureté de cette langue latine qu'il parlait à Rome dans sa jeunesse. Augustin, sur cette côte d'Afrique où le punique n'était presque plus entendu de personne, ne parle que la langue latine, mais telle que l'Afrique le faisait dans l'impétueuse ardeur de Tertullien.

Si nous passons aux choses mêmes, au génie, à l'influence de ces deux hommes, de grandes différences nous frappent, au milieu d'une égalité de gloire et de vertu. Tous deux sont nourris des lettres profanes, ont aimé avec passion la poésie, et la cherchent encore dans la religion ; Jérôme, à part même sa science hébraïque, par son étude approfondie de la langue grecque, l'emporte sur son jeune rival. C'est un plus grand lettré. Sur une partie cependant de cette littérature séculière qui, avouée ou désavouée, objet d'enthousiasme ou de repentir, occupait tant de place dans la pensée chrétienne, le caractère d'esprit d'Augustin, la subtile profondeur qu'il mêle à l'imagination lui rendent la supériorité. Il est plus philosophe ; il se plaît à la métaphysique, il s'en sert pour expliquer, ou plutôt pour croire les mystères du dogme. Jérôme, qui avait beaucoup lu la philosophie grecque, beaucoup lu les traités philosophiques de Cicéron, de Brutus et de Sénèque, ne leur emprunte que des choses qui tiennent aux mœurs, et ne s'engage pas dans les spéculations sublimes sur le temps, l'infini, les idées éternelles. Augustin, avec quelques dialogues de Platon et les traités philosophiques de Cicéron, s'est élevé à une hauteur de métaphysique qui fait pressentir Descartes et Malebranche. Par cela même, il a été un plus grand docteur de la foi, dont Jérôme était un impétueux et brillant défenseur. Le caractère de ces deux hommes fut en effet d'être également fidèles à la tradition et craignant bien plus la nouveauté que l'obéissance. Mais en se conformant avec un respect égal aux dogmes de l'Eglise, l'un s'occupait surtout de les imposer avec passion, l'autre y découvrait des raisons profondes. Jérôme, épris d'admiration pour le génie d'Origène, et traducteur éloquent de quelques-uns de ses écrits, tout en reprochant d'abord aux prêtres romains de ne blâmer ce savant homme que par envie de sa gloire, l'abandonnait sur toutes les choses condamnées dans ses ouvrages. Augustin, défenseur infatigable de l'orthodoxie chrétienne, en était pour ainsi dire le premier gardien, et par sa prévoyance à combattre tout commen-

cement d'opinion dissidente, souvent devançait Rome, jamais ne l'inquiétait. Dans cette grande jurisprudence du Christianisme, qui soutient et développe l'œuvre primitive, nul n'a fait davantage. Il fut pour l'Occident le fécond et populaire interprète des principes qu'Athanase avait promulgués en Orient. Ici tout autre parallèle cesse pour lui; et le vieux athlète de Bethléem ne peut que regarder avec admiration cette lumière qui de l'Afrique envahie par les Vendales éclaire l'Italie.

Tous deux, témoins précieux pour l'histoire des mœurs et des usages de leur temps, en sont des peintres hardis. Jérôme avec plus de force, Augustin avec plus de bienséance. Augustin n'a guère adressé qu'aux Manichéens des reproches que Jérôme ne craint pas d'infliger aux prêtres mêmes de son Eglise. Son âme ardente s'emportait aisément à l'hyperbole de Juvénal, et tirait de sa vertu même une liberté de langage qui rappelle trop par fois ce qu'elle flétrit. Et cependant, nulle part aussi les charmes de la retraite pure et laborieuse ne sont retracés sous de plus douces images. Partout, au milieu des expressions ardentes du solitaire, on aperçoit une grande science du cœur, une grande expérience de ce gouvernement des âmes, qu'un pape du moyen-âge appelait l'art des arts. Cet art qu'il enseigne dans quelques lettres à des religieux, il en faisait l'épreuve sur ces illustres romaines d'autant plus dévouées à son génie qu'elles avaient elles-mêmes un esprit supérieur. Mais là, comme ailleurs, son autorité n'eut pas cette étendue qu'un naturel plus heureux donnait à la parole d'Augustin. Il est le directeur obéi avec passion par quelques âmes solitaires, plutôt que l'apôtre aimé du monde qu'il contredit et qu'il corrige. C'est qu'il n'a point cette tendresse d'âme dont Augustin ne se guérit jamais, et qui le rendait si compatissant à l'erreur, au milieu d'un système de prédestination en apparence inexorable. Augustin aimait l'humanité et se fit écouter d'elle, lui enseignant avec affection la plus sévère doctrine. Jérôme aimait surtout le sacrifice et l'effort. Par là il eut moins de pouvoir, et ses écrits parlent moins au cœur. De même qu'il ne s'adressa pas aux hommes réunis, et ne fut ni prédicateur, ni évêque, les pensées qu'il a laissées après lui ne conviennent qu'au petit nombre. Il offre de grands traits à l'imagination; il unit à la rêverie du solitaire la verve des controversites; mais il est peu lu, parce qu'il console peu. Quelques-unes de ses lettres cependant, quelques souvenirs, quelques aveux épars jusque dans ses discussions les plus vives, ont plus d'un rapport avec les confessions d'Augustin. On y sent parfois cette douceur qui touche d'autant plus dans une âme forte et sévère. Mais on y

sent surtout un génie qui combat, qui souffre et qu'on admire. Ce qu'il était, il le fut jusqu'à la dernière heure de sa longue vie. Entre les soins de la charité et l'ardeur du travail, il vieillit sans faiblir, ou du moins la faiblesse du corps n'atteignit pas son âme. C'est à la fin de sa traduction des prophètes, c'est en parlant d'un des moins célèbres, Sophonias, que son génie mélancolique éclate avec une impétuosité éloquente, et que la prédiction accomplie sous ses yeux dans les malheurs de la Judée lui arrache les plus pathétiques accents. Sa vue s'obscurcissait, sa tête était chancelante, ses membres languissants, et sur le lit où il était retenu, il se redressait avec effort en saisissant d'une main une corde attachée à la voûte. Cependant il continuait sa tâche, dictait aux uns, écoutait et consolait les autres, et veillait encore sur les monuments de la foi, dont il était devenu l'immobile gardien. C'est au milieu de tels soins qu'il cessa de vivre et passa du travail à l'éternelle paix.

Mort en 420, après les désastres de l'invasion d'Alaric, il en a recueilli toute la tristesse dans ses derniers écrits; et on sent qu'il ne peut se sauver de telles pensées qu'en remontant vers Dieu. C'est le caractère qui donne un intérêt si profond à l'éloquence latine de ce temps, depuis Jérôme jusqu'à Salvien. Elle n'a pas les grâces et l'élégance du génie grec à son déclin, ou plutôt dans sa renaissance chrétienne, mais elle a plus de force et de mélancolie. Elle s'est corrigée à la rude école des barbares qui désolaient l'empire. Elle est inspirée par tous les maux qu'elle dépeint, et son imagination pleine de sombres couleurs s'est agrandie du spectacle de la réalité. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Saint Paulin. (353 — 431.)

Saint Paulin, né dans l'ingénieuse ville de Bordeaux, vers l'an 353, sortait d'une famille sénatoriale et remplie des premières dignités de l'empire. Il fut consul avec le poète Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une femme des plus riches de la province d'Espagne, et réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesses et de félicité. Mais il s'en dégoûta dans la maturité de l'âge, reçut le baptême et alla vivre quelque temps à Barcelone.

Là, il vendit de vastes domaines pour en distribuer le prix aux pauvres; et, dans la simplicité de la vie la plus austère, il offrit un grand exemple de cette inépuisable charité qui gagnait tant de cœurs au Christianisme.

La conversion de Paulin fut une grande joie dans l'Eglise. L'Eglise, à cette époque, formait sur la terre une sorte de patrie commune des âmes chrétiennes; l'Eglise était une grande cité dont tous les membres avaient des intérêts pareils et des affections unanimes. La patrie chrétienne se réjouissait de la gloire de ses enfants, comme la patrie antique applaudissait à une noble action d'un de ses fils. Quand on apprit en Italie, en Afrique, Ambroise à Milan, Augustin à Hyppone, qu'un consulaire, un littérateur, un patricien célèbre, Paulinus Pontius, avait quitté le monde, l'éloquence, la renommée pour se retirer dans la solitude, et qu'il avait distribué aux pauvres ses grandes richesses, toute l'Eglise admira ce triomphe de la foi. Paulin répondait aux éloges avec une humilité ingénieuse :

« L'athlète ne triomphe pas dès qu'il s'est dépouillé. Celui qui doit traverser un fleuve à la nage se dépouille aussi, mais il ne passera le fleuve que si, après s'être dépouillé, il lutte avec constance et triomphe du courant. »

Cependant la famille de Paulin, ses amis, ses condisciples, et plus que tous les autres, son maître Ausone, s'affligeaient du parti qu'il avait pris. Plusieurs se détachaient de lui. Paulin a exprimé avec un accent de mélancolie profonde la peine que lui causait le blâme de ses parents et la désertion de ses amis.

« Où est, s'écriait-il douloureusement, où est la parenté? Où sont les liens du sang? Que sert le toit commun de la famille? Je suis devenu, comme dit le psalmiste, étranger en présence de mes frères; j'ai été un voyageur parmi les fils de ma mère. Mes amis et ceux qui étaient mes proches, se sont éloignés, ils ont passé à côté de moi comme un fleuve qui s'écoule, comme un flot qui se retire. »

Ce qui est pour nous particulièrement intéressant à observer, c'est le rôle que joue Ausone, dans cette opposition mondaine, aux pieuses résolutions de saint Paulin. Ausone, retiré de la cour, vivait paisiblement au sein d'un repos littéraire, dans la maison de campagne qu'il possédait aux environs de Saintes. De là, il écrivait aux rhéteurs, ses amis, à Paul, à Symmaque, et à Paulin. Mais Paulin, qui était en Espagne, ne répondait pas. Il n'arrivait au maître, sur son disciple, que de vagues rumeurs, de vagues plaintes; partageant le mécontentement des autres amis de Paulin, il lui adressa quatre épîtres en vers, dont trois nous sont parve-

nues, pour lui reprocher son silence. Sans mettre la question précisément sur la conversion de Paulin, il cherche, par des insinuations détournées et délicates, à le dissuader de renoncer aux lettres et au monde. Il commence par lui demander s'il a été initié à des mystères, s'il a fait vœu de silence. Il le soupçonne d'avoir auprès de lui quelqu'un qui le trahit (*proditor*). Il désigne par là l'épouse de Paulin', Thérasia, qui était pour beaucoup, par ses conseils et par son exemple, dans le nouveau genre de vie que son mari avait embrassé. Selon l'usage de la primitive Eglise, en se vouant à Dieu, Paulin ne s'était point complètement séparé de Thérasia; il avait continué à vivre avec elle, mais dans une relation purement fraternelle.

Ausone accusait Thérasia du silence de son ami, il engageait celui-ci à lui répondre en secret, et faisant allusion à l'empire que la femme de Tarquin le Superbe exerça sur son époux : Que ta Tanaquil l'ignore, ajoutait-il. Il allait même jusqu'à indiquer à Paulin des moyens furtifs d'écrire sans que l'épouse redoutée pût lire les caractères qu'il aurait tracés. Il invoquait les liens de l'amitié, rendus plus étroits par la communauté des études et la paternité de l'enseignement.

« Je suis ton père, disait Ausone, c'est moi qui t'ai introduit dans la société des muses. » Puis, lui adressant d'aimables reproches : « Tu as donc secoué le joug d'amitié que tous deux nous avons porté ensemble, et que, durant une si longue suite d'années, n'ébranla ni une plainte, ni un faux rapport, ni une colère, ni même une erreur; ce joug si paisible, si doux, que nos pères aussi portèrent depuis leurs premiers ans jusqu'à leur vieillesse, et qu'ils nous ont légué, à nous, leurs fils, pour toute la durée de notre vie.....

» Sans toi les vicissitudes de l'année sont pour moi sans charmes, le printemps est pluvieux et sans fleurs. Oh! quand un messager m'apportera-t-il ces paroles : Voilà ton Paulin qui arrive? Tout le peuple se précipite à sa rencontre, et passant devant la porte de sa maison, il vient frapper à la tienne. Faut-il y croire? ou ceux qui aiment se forgent-ils des songes? »

Credimus an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?

Ainsi, dans ses mouvements les plus sincères, l'âme d'Ausone, toujours poursuivie par les souvenirs d'une érudition, cette fois gracieuse, demande à Virgile un dernier accent, une dernière parole pour décider au retour son élève bien-aimé.

La troisième épître est encore plus pressante. Blessé du silence

de Paulin, Ausone répand son impatience en vers d'une poésie d'expression qu'il n'a jamais peut-être égalée.

« Les rochers répondent à la voix, les oiseaux font entendre un murmure, la haie qui nourrit les abeilles d'Hybla se remplit de bourdonnements, les roseaux de la rive ont leur mélodie, et la chevelure des pins converse d'une voix tremblante avec les vents... Toi seul, ô Paulin, tu gardes le silence.

Est et arondineis modulatio musica ripis,
Cumque suis loquitur tremulum coma pinea ventis.

» O mon cher Paulin, tu as bien changé! Voilà ce qu'ont produit ces montagnes de la Vasconie, ces neigeuses retraites des Pyrénées et l'oubli de notre ciel.... Que l'impie qui t'a conseillé ces longs silences soit privé de l'usage de la voix! que triste et pauvre, il habite les solitudes! Que muet, il parcoure le sommet des montagnes, comme on dit qu'autrefois, privé de la raison, fuyant les traces des hommes, Bellérophon entra dans les lieux déserts! O Muses, divinités de la Béotie, exaucez cette prière, et rendez un poète aux muses latines! »

Ainsi c'est aux muses païennes que le poète demande de lui rendre le solitaire chrétien. La conclusion ne saurait être plus clairement mythologique. Ailleurs, il appelle le néophite lui-même un impie. « Impie! lui dit-il, tu pourrais séparer Hercule de Pirithoüs, Nysus d'Euryale! »

Si Paulin ne répondait pas, c'est qu'il n'avait pas reçu les lettres de son ami. Elles ne lui arrivèrent qu'au bout de quatre ans. Nous avons sa réponse à celle des épîtres d'Ausone, qui est perdue, et qui était écrite en trois sortes de vers. Quoique Paulin fût devenu un saint, il se souvenait de ses études poétiques; il voulut déployer la même variété de mètre; commençant par des vers élégiaques, il se plaint avec douceur de la sévérité d'Ausone, reconnaissant toutefois que ses reproches ont été tempérés par l'amitié. Puis, passant aux iambes, il lui dit dans un langage moins éloquent et moins fleuri, mais dans lequel on sent l'accent plus ferme d'une conviction décidée :

« Pourquoi m'engages-tu, ô mon père, à revenir aux muses que j'ai abandonnées? Les cœurs voués au Christ repoussent les muses et sont fermés à Apollon. Jadis, m'associant à tes travaux avec un zèle égal, sinon avec un talent pareil, j'évoquais, ainsi que toi, Phébus, ce Dieu sourd, de son antre delphique, et

je nommais les muses des divinités; je demandais aux forêts et aux montagnes la parole qui est un don de Dieu : maintenant ce Dieu suprême est la nouvelle puissance qui gouverne mon âme; il réclame un autre emploi de la vie, il demande à l'homme ce qu'il lui a donné. Celui qui ne vit que pour Dieu, qui met tout en Dieu, ne le regarde pas, je t'en conjure, comme paresseux ou pervers, ne l'accuse pas d'impiété; la piété, c'est d'être chrétien, l'impiété de ne pas être soumis au Christ. »

Après cette profession de foi, dont les expressions nettes et positives contrastent avec les rares allusions qu'Ausone fait de loin en loin au Christianisme, Paulin semble vouloir adoucir la rigueur de sa réponse, en adressant à son ancien maître tout ce qu'il peut imaginer de plus tendre, de plus affectueux.

« Je te dois mes études, mes dignités, mon savoir, la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom; tu m'as nourri, tu m'as instruit, tu m'as soutenu, tu es mon patron, mon instituteur, mon père. »

Ensuite, avec l'abandon caressant d'un disciple, n'insistant plus sur le motif sérieux de sa retraite et se plaçant au point de vue mondain d'Ausone, il ajoute :

« Tu te plains de ma longue absence; tu t'irrites par l'effet d'une tendre affection. Eh bien! ce que j'ai choisi m'est utile, ou m'est nécessaire, ou me plaît seulement; dans tous les cas, tu dois me pardonner; pardonne à qui t'aime, si je fais ce qu'il convient de faire; réjouis-toi, si je vis selon mon désir. »

Puis s'élevant, avec le sentiment qui grandit, à la majesté de l'hexamètre, il repousse d'abord les accusations qu'Ausone a dirigées contre lui-même, contre sa compagne et le lieu de sa retraite :

« N'accuse point la faiblesse de mon esprit où l'empire d'une épouse; mon âme n'est point troublée comme celle de Bellérophon; je n'ai pas une Tanaquil, mais une Lucrèce. »

L'Espagne, où il s'est retiré, n'est point un pays barbare.

« Dois-je énumérer les villes ceintes de superbes remparts et entourées de campagnes fertiles qu'enferme l'Espagne entre ses deux mers. Elles valent bien les landes de Bazas. »

Mais il se reprocherait de répondre aux attaques d'Ausone par des railleries.

L'exhortant à son tour à laisser des déités vaines et à se tourner vers le Dieu véritable :

« N'invoque pas les Muses, qui ne sont qu'un néant et un vain nom ; les vents emporteraient ces prières inutiles. Les vœux qui ne s'adressent pas à Dieu s'arrêtent dans la région des nuages, et ne pénètrent pas dans le palais étoilé du grand roi. Si tu désires mon retour, tourne ton regard et ta prière vers celui dont le tonnerre fait trembler les voûtes enflammées du ciel, qui brille des triples lueurs de la foudre, et ne se contente pas de faire résonner les airs d'un vain bruit, qui prodigue aux moissons les pluies et les soleils, qui, supérieur à tout ce qui est, et tout entier partout, gouverne l'univers par son Verbe qu'il y a répandu. »

Après ces grandes paroles, revenant encore une fois au rôle de disciple :

« Si Dieu a vu en moi quelques qualités qui me rendaient propre à ses desseins, grâce t'en soit rendue avant tous! toi, aux préceptes duquel j'ai dû la faveur du Christ. »

Ainsi, avec une délicatesse charmante, Paulin, tout en résistant à son maître, reporte sur lui le mérite de cette vie chrétienne dont il voudrait maintenant le détourner.

Enfin il termine son épître par un morceau lyrique dont l'inspiration est vraiment sublime. Aux reproches d'abandon et d'ingratitude, il oppose une perfection d'amitié plus haute que lui enseigne le Christianisme; il promet à son maître un inviolable attachement, non-seulement ici-bas, mais aussi dans cette vie à venir que la foi promet à l'espérance.

« Pendant tout l'espace de temps qui est accordé aux mortels, tant que je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, par quelque distance que nous soyons séparés, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je te porterai cloué dans mes entrailles (*fibris insitum*), je te verrai par le cœur, je t'embrasserai tendrement par l'âme; partout tu me seras présent, et lorsque, affranchi de cette prison, je m'envolerai de la terre, en quelque région que le Père commun place ma demeure, là encore, je te garderai dans mon âme. La mort, qui me séparera de mon corps, ne me détachera pas de toi, car la pensée, qui est d'origine céleste et qui survit à notre chair, doit nécessairement conserver ses sentiments, ses affections comme sa vie; elle doit vivre et se souvenir à jamais; elle ne peut pas plus oublier que mourir. »

Le vœu secret de saint Paulin était de se retirer près d'un tombeau qu'il avait choisi pour abriter le reste de ses jours. Il avait une dévotion particulière à saint Félix, dont la sépulture était près de Nola.

Avant de quitter l'Espagne, il fut fait prêtre aux acclamations du peuple. Il se défendait d'accepter cet honneur, d'abord par un sentiment d'humilité, et aussi pour ne mettre aucun obstacle entre lui et le tombeau de saint Félix; il ne consentit même à recevoir la prêtrise que sous la condition de n'être attaché à aucune église, ce qui était alors assez rare. Il y en avait pourtant des exemples; témoin saint Jérôme. Paulin partit pour Nola, se confiant à la protection de saint Félix, au milieu des dangers de la guerre que se faisaient l'empereur Théodose et le tyran Eugène. Eugène était un rhéteur que le Franc Arbogaste avait affublé du manteau impérial. A cette époque les rhéteurs sont partout, même sur le trône.

Paulin vit saint Ambroise à Florence. A Rome, une grande foule de prêtres, de moines, de peuples, se pressa autour de l'illustre converti. Enfin arrivé à Nola, au lieu où tendaient depuis longtemps tous ses désirs, il établit, près du tombeau de saint Félix, une espèce de monastère, composé d'un petit nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvait sa compagne Thérasia. Il fonda comme une petite Thébaïde sous le ciel de la Campanie, et depuis ce moment sa vie fut consacrée à un sentiment qui peut paraître étrange, mais qui, comme tout sentiment désintéressé et durable, a droit au respect. Dès lors le tendre culte que Paulin avait voué à la mémoire de saint Félix lui inspira presque tous ses vers. Chaque année, pour l'anniversaire de son saint bien-aimé, il composait un poëme en son honneur. Nous avons quinze de ces poëmes. Cette sorte de culte d'un patron qu'on s'est choisi dans le ciel a pour base un sentiment bien naturel au cœur humain. Chacun de nous, en s'examinant, trouverait peut-être qu'il a une préférence décidée, une admiration choisie pour quelque grand homme auquel il aimerait surtout à ressembler. C'est une prédilection de ce genre qui avait fait préférer saint Félix, par Paulin, à tous les saints du Christianisme. Il serait à désirer qu'on sût quel a été le personnage qu'a particulièrement admiré chaque homme remarquable. Il n'est pas indifférent que le héros favori du cardinal de Retz fût Catilina, que le saint de Fénélon fût François de Sales. Ce sentiment est tellement fondé sur la nature du cœur de l'homme, il est tellement analogue à toutes les autres affections humaines, qu'il peut emprunter aux plus passionnées leur langage.

Paulin, pour exprimer le désir qu'il a de se consacrer au culte de saint Félix, emploie des expressions qu'un grand poète, Goëthe, a mises dans la bouche d'un autre grand poète, le Tasse, s'adressant à l'objet de son idéal amour. Voici ce que dit saint Paulin à saint Félix :

« Je garderai la porte de ton sanctuaire; le matin je balaierai ton seuil; je consacrerai mes nuits à de pieuses veilles dans ton temple. »

Voici ce que le Tasse dit à Eléonore :

« Oh! laisse-moi le soin de ton palais! J'ouvrirai les fenêtres à propos pour que l'humidité n'altère pas les tableaux. Je nettoierai avec un balai léger les murs ornés de marbres précieux. »

Aux yeux de tous deux, la ferveur de l'affection relève les soins les plus vulgaires. Chez l'amant et chez le saint ce sont des détails semblables; c'est la même naïveté et presque la même passion.

Cependant le cinquième siècle allait commencer, et il allait commencer par la mort de l'empire romain. Les Goths étaient près de fondre sur l'Italie. Paulin, au tombeau de saint Félix, ne s'alarmait point des événements qui bouleversaient le monde; et dans les pièces de vers de ces années d'invasion, le sentiment de confiance et de courage que lui donnent sa foi et la protection de son saint chéri, communique à sa poésie un beau caractère d'enthousiasme.

« Que la guerre frémisse au loin, que la paix et la liberté demeurent à nos âmes, je le chanterais encore (saint Félix) quand je serais soumis aux armes gétiques; je le chanterais joyeux parmi les Alains farouches; et quand mille chaînes et mille jougs m'accableraient, l'ennemi ne pourrait jamais joindre à la captivité de mes membres la servitude de mon âme. Dans les fers des Barbares, mon libre amour adresserait à Félix les vœux qu'il me plairait de lui adresser. »

On sent, en lisant ces vers, que le Christianisme a donné aux âmes un point d'appui contre les calamités effroyables qui vont fondre sur le monde avec les Barbares.

Au milieu des menaces de la guerre, Paulin était occupé à bâtir à saint Félix une nouvelle église, beaucoup plus grande que l'ancienne. Un de ses poèmes a conservé la description de l'édifice qu'il élevait, description importante pour l'histoire de l'architecture.

Paulin ne s'éloigna pas de la ville de Nola. Elu évêque (en 409) par les habitants, il se vit en présence de la plus affreuse calamité. La désolation s'étendit partout. Nola fut prise d'assaut et saccagée. L'évêque tomba dans les mains des barbares, mais ils lui rendirent la liberté par respect pour ses vertus. Alors il employa ses biens à racheter les autres captifs et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

De tels hommes, jetés çà et là dans l'empire, dit M. Villemain, étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares qui envahissaient l'Italie avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrêtait à la porte de la basilique chrétienne, où se réfugiaient les enfants et les femmes.

Le seul discours qui reste de l'évêque de Nola est une éloquente exhortation à l'aumône. L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le Christianisme était l'espérance des malheureux, et leur nombre même augmentait sa puissance. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Disons encore, avec M. Ampère, que tous le temps que Paulin passa à Nola fut rempli par des communications perpétuelles avec les plus grands hommes de l'Eglise, avec saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. La situation de Paulin le plaçait comme un intermédiaire entre Milan et l'Afrique, et par la mer il pouvait entrer facilement en rapport avec saint Jérôme dans le désert de Béthléem. Saint Paulin offre un modèle précieux de ces relations étendues, de ces communications perpétuelles entre les écrivains chrétiens dispersés sur toute la surface du monde, qui succédaient avec avantage aux communications littéraires établies entre les rhéteurs. Nous disons avec avantage, car ici on n'échangeait pas seulement des compliments en vers, mais on échangeait des idées, des conseils sur la vie, des éclaircissements sur la religion; c'était une correspondance sérieuse, entretenue avec une incroyable activité. Saint Paulin envoyait un serviteur saluer les évêques d'Afrique, un autre vers saint Jérôme, en Palestine. Il écrivait à saint Vitricus, évêque de Rouen. Un ami commun lui apportait des nouvelles de Sulpice Sévère, qui était resté en Aquitaine. L'illustre veuve Mélanie le visitait à son retour de Jérusalem. C'était surtout saint Jérôme que l'on consultait de toutes les parties de la chrétienté, et non-seulement les autres évêques comme Paulin, mais les laïques. Les grandes dames de Rome ou de la Gaule, quand un passage de la Bible les embarrassait, ne manquaient

pas de dépêcher vers saint Jérôme, près de Béthléem, pour lui demander l'explication du passage, et saint Jérôme répondait. (*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle.*)

Saint Paulin mourut en 431, pleuré, disent ses biographes, par les chrétiens, les juifs et les païens.

Sulpice Sévère. (363—...).

Si Ausone fut l'ami profane de saint Paulin, son ami chrétien fut Sulpice Sévère. Sévère naquit quelques années plus tard que saint Paulin, comme lui dans le midi de la Gaule, dans l'Aquitaine; comme lui aussi, jeune, riche, célèbre, éloquent, il quitta les lettres profanes, la carrière de la rhétorique et du barreau dont il tenait la palme, et, dans tout l'éclat de sa renommée, il renonça au siècle. Il vendit son bien, en distribua la valeur aux pauvres, et résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu et de l'exercice des vertus chrétiennes.

On ne connaît point l'année de sa mort, on sait seulement qu'il mourut au commencement du cinquième siècle.

Nous sommes redevables à Sulpice Sévère d'un *Abrégé d'histoire ecclésiastique*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle, depuis le commencement du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de Jésus-Christ. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice Sévère le nom de *Salluste chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'est proposé cet historien pour modèle.

L'histoire ecclésiastique de Sulpice Sévère est, d'une part, un abrégé, de l'autre une histoire entreprise au point de vue chrétien.

Nous allons la considérer sous ces deux rapports.

D'abord, c'est un fait à signaler dans l'histoire de l'histoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la tendance à l'abréviation; plus on remonte dans les annales du genre historique, plus on trouve l'histoire abondante, largement écrite et amplement racontée. Quoi de plus abondant qu'Hérodote! Son langage est comme une eau qui s'épanche en tous sens sur une surface fleurie.

L'histoire devient bientôt plus serrée, plus concentrée; fleuve large encore, elle laisse voir plus distinctement la forme de ses rives et les sinuosités de son cours; c'est l'histoire de Thucydide, de Tite-Live, de Polybe.

Avançons toujours, nous arrivons à Salluste; ici la narration

se presse, le fleuve se rétrécit; enfin, nous trouvons Tacite, le plus admirable des abréviateurs. Combien cette prose si puissamment condensée est différente de la prose libre, large, de la narration fluide et un peu diffuse d'Hérodote! ce n'est plus la nappe d'eau qui s'épanche, ni le fleuve qui serpente, mais la cascade qui se précipite. Après Tacite, on tombe dans la sécheresse des épitomateurs. Alors tout récit périt, tout bel art de raconter se perd, toute nuance, toute imagination, tout développement philosophique ou oratoire est sacrifié à la brièveté. Le fleuve est devenu un canal qui va en ligne droite d'un point du temps à un autre, qu'il peut être bon de suivre pour faire route dans le passé le plus expéditivement possible, mais qui n'a plus de beaux rivages, qui ne réfléchit plus ni la nature, ni l'homme, ni le ciel.

Quand l'histoire a été remplacée par l'abrégé, les faits sont encore là, mais stériles, décharnés; les faits sont alors des chiffres que la mémoire additionne. On n'a plus sous les yeux un livre, mais une table des matières. A l'époque où nous sommes arrivés, cette manie s'étend à toutes sortes d'ouvrages.

Or, quand la chronique moderne a commencé, l'histoire en était venue à son dernier degré d'épuisement, de caducité; elle était amaigrie, exténuée autant que possible; de là résulte que la chronique elle-même, à son point de départ, est si maigre, si aride, et il en va ainsi jusqu'à ce que la civilisation des temps modernes ait apporté une vie nouvelle, une nouvelle chair, un nouveau sang à cette histoire, vieille momie que le temps avait desséchée.

Alors la chronique rajeunie traversera à son tour les périodes par où l'histoire ancienne a passé, elle sera de nouveau riche, large, abondante, pleine de sève et de vie dans Vilhardouin, qui recommencera, en partie, Hérodote au moyen-âge.

A quel point de cette progression de la décadence historique se rapporte l'Histoire ecclésiastique de Sévère? Il faut le proclamer à son honneur, Sévère n'est pas parvenu au dernier degré de l'abréviation; son histoire est bien un abrégé, il le dit lui-même; il a voulu resserrer dans un petit espace les choses du passé, les exposer brièvement; il s'est donné beaucoup de peine pour renfermer en deux livres ce qui était contenu dans un grand nombre de volumes, sans toutefois supprimer aucun fait important. Mais ce n'est pas encore là l'excès de l'abréviation. La narration, quoiqu'un peu sèche, en raison de sa brièveté, a conservé quelque agrément; le courant du récit n'est ni bien profond, ni bien large; mais il est clair et rapide.

Quel est le but de Sévère comme auteur chrétien? Evidemment de construire les propylées historiques du Christianisme, de montrer le monde antique préparant le monde nouveau. Tout ceci est entrevu vaguement, faiblement exécuté, pressenti plutôt qu'aperçu; c'est la pensée de Bossuet, mais à l'état d'embryon.

Sévère, que son point de vue et son sujet mettent sur la voie où Bossuet a rencontré de si sublimes inspirations, a passé à côté d'elles sans détourner la tête.

S'agit-il de la naissance du Christ? Arrivé à ce moment autour duquel devait tourner toute l'histoire du monde, Sévère se contente de dire sèchement : Jésus-Christ naquit la 23e année du règne d'Hérode, Rufus et Sabinus étant consuls.

Au lieu de cela, Bossuet, dans son Discours sur l'Histoire universelle, abrégé d'un genre à part, où il a montré que la concision pouvait être éloquente et la brièveté sublime; Bossuet fera cette magnifique peinture de l'état du genre humain au moment de la venue du Messie.

« Rome tend les bras à César qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le tire d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés. L'Ethiopie lui demande la paix; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains; les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre; la Pannonie le reconnaît, la Germanie le redoute, et le Weser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferma le temple de Janus. Tout l'univers vit heureux sous son empire, et Jésus-Christ vient au monde. »

Sévère n'étant pas suffisamment pénétré par l'idée chrétienne, n'a pu mettre dans son livre l'unité dont ce livre était susceptible; car l'unité de l'histoire est sortie du Christianisme. Les Grecs ni les Romains ne pouvaient s'élever à l'idée de l'unité humaine. Les Grecs s'opposaient aux Barbares et s'en distinguaient avec une dédaigneuse fierté, comme s'ils eussent été d'une espèce différente. Dans Hérodote, celui de tous qui a donné le plus d'attention à ce qui n'était pas grec, les faits, du reste, soigneusement recueillis, qui concernent ou l'Egypte, ou la Perse, ou d'autres pays étrangers, sont en dehors du sujet principal et n'entrent pas dans le drame de cette histoire; l'unique héroïne

du drame, c'est la Grèce luttant contre la Perse : le reste est accessoire, et si ces nations diverses sont mises en rapport avec l'action dominante, c'est par l'art épique de la composition, ce n'est point par une vue philosophique de l'historien. Pour les Romains, il y eut bien une certaine unité dans le monde : ce fut l'unité qu'ils y apportèrent, l'unité envahissante de la conquête qui absorbait successivement toutes les parties de l'univers; mais en les absorbant, elle détruisait leur vie propre et tuait leur histoire. Quel Romain se fût soucié de raconter le passé des nations que Rome avait vaincues? Ces nations lui étaient complètement indifférentes, jusqu'au jour de leur asservissement. Il ne pouvait exister aucune fraternité, aucune parenté même entre Rome ou la Grèce et le reste des mortels. Rome, la Grèce, le monde oriental, le monde barbare coexistaient sans se connaître; les diverses fractions de l'humanité étaient presqu'entièrement étrangères l'une à l'autre : c'était comme autant de planètes différentes, ou comme les fragments d'une planète brisée qui roulent dans l'espace. Avant le Christianisme il y avait des familles humaines, il n'y avait pas de genre humain. L'empire d'Assyrie expirait vers le temps où Rome venait de naître, ne se doutant pas de cette grande destinée qui s'achevait à cette heure en Orient. Hérodote ne connaissait point l'existence de Rome ; Coriolan n'avait jamais entendu parler de son contemporain Thémistocle.

Le monde étant ainsi fractionné, l'histoire ne pouvait s'élever à la pensée de l'unité humaine. L'histoire universelle était impossible avant le Christianisme. Le Christianisme, au contraire, contenait cette idée fondamentale que Bossuet a placée si haut, la Providence gouvernant les siècles, idée sans laquelle il n'y a pas de philosophie de l'histoire possible, idée qui est, à vrai dire, toute la philosophie de l'histoire. De plus, le Christianisme avait des traditions antérieures à son berceau, qui rattachaient son origine à l'origine du monde, et auxquelles il pouvait rapporter la destinée des Juifs et des gentils. Sévère a tenu ce fil, mais il l'a tenu d'une main vacillante; il semble avoir craint de trop citer les auteurs profanes, et par là il s'est interdit de montrer l'harmonie des voies de la gentilité et des voies du Christianisme. Il ne parle des Grecs et des Romains que quand il ne peut pas faire autrement. C'est, en somme, une faible tentative d'une œuvre sublime, c'est un vague et lointain prélude à la magnifique épopée de Bossuet.

Parlant de l'histoire au point de vue chrétien; nous sommes obligés de mentionner un contemporain de Sévère, Orose, né

en Espagne. Orose a essayé aussi l'histoire universelle, mais avec plus de génie. Développant une pensée que saint Augustin lui avait communiquée, Paul Orose voulut prouver à son temps, temps si triste (il écrivait au milieu de l'invasion des Barbares), que d'autres temps avaient été aussi malheureux, plus malheureux encore; par là, il fut conduit à embrasser la condition du genre humain dans son ensemble. Se plaçant, comme Bossuet, sur un sommet (*e speculo*), Orose voit les nations et les âges défiler à ses pieds sous la main de Dieu. (*M. Ampère, Histoire littéraire de la France, etc.*)

Pour Orose, la Providence conduit tous les empires, particulièrement les quatre grands empires qui se succèdent et continuent la même mission, à mesure que chacun d'eux, à son tour, est placé à la tête du genre humain. C'est d'abord l'empire babylonien, puis le macédonien, puis l'africain, puis le romain. Rome est l'héritière immédiate de l'ancien empire d'Asie; les deux autres sont en quelque sorte des collatéraux. Orose rattache les destinées de l'Orient à celles de l'Occident; il montre l'Occident qui s'élève avec Rome au moment où l'Orient s'abîme avec Babylone; il a donc un sentiment remarquable et une vue systématique de l'unité historique du genre humain. A cette grande pensée se mêle une mélancolie profonde, inspirée à l'auteur par les misères de son temps, mélancolie qui prête une sublimité bizarre à la barbarie moitié africaine, moitié espagnole de son langage. Voici comment il résume en quelque sorte l'histoire du monde, s'adressant à saint Augustin :

« Tu m'avais ordonné de renfermer dans un petit volume tout ce que je retrouverais, en remontant aux siècles antérieurs, dans les fastes et dans les annales qui existent maintenant, les fléaux de la guerre, les ravages des contagions, les tristesses des famines, les terribles effets des tremblements de terre, les débordements extraordinaires des eaux, les redoutables éruptions des volcans, les coups de la grêle et de la foudre, les crimes et les parricides. »

Durant les siècles de misère qui commencent avec l'arrivée des Barbares, qui dureront jusqu'à la fin du moyen-âge, dans ces temps de douleur, de lutte, d'oppression perpétuelle, l'histoire s'attachera, de préférence, à toutes les catastrophes, à toutes les calamités de la nature et de la société. Cette phrase mélancolique d'Orose est comme un programme lugubre des chroniques du moyen-âge.

Voici qui appartient plutôt à son point de vue particulier. Il a entrepris son histoire, dit-il, pour se réfuter lui-même quand il était disposé à croire son temps plus malheureux que tous les autres.

« J'ai voulu m'accabler moi-même de confusion ; pour avoir cru quelquefois les temps actuels démesurément pénibles et désordonnés ; car j'ai trouvé que les jours passés n'étaient pas seulement aussi lourds que ceux-ci, mais bien plus atrocement misérables, d'autant qu'ils étaient plus éloignés des consolations de la vraie foi, et, par cette recherche, il a été clair pour moi que la mort, avide de sang, a régné tant qu'a été ignorée la religion qui proscrit le sang ; aux premières lueurs de cette religion, la mort a été plongée dans la stupeur ; elle cessera d'exister quand la religion règnera seule. »

Voyez à côté de cette sombre contemplation du passé, la confiance dans l'avenir. Sous cette mélancolie d'Orose, il y a l'espérance de l'amélioration future de la condition humaine, et, comme on dirait aujourd'hui, le sentiment du progrès ; la foi chrétienne empêche Orose de tourner au désespoir.

De ces considérations générales sur l'influence que le Christianisme a exercée sur l'histoire, revenons à l'écrivain qui nous y a conduits.

Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice Sévère, c'est la *Vie de saint Martin de Tours*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. Cette vie comprend la biographie du saint, deux dialogues et trois lettres supplémentaires qui contiennent des traits remarquables de l'histoire de saint Martin.

Saint Augustin. (354—430.)

Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de l'Eglise latine, à saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle, dit M. Villemain ; placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre-arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Cet illustre docteur naquit l'an 354, à Tagaste, petite ville de

Numidie, située à peu de distance de Madaure et d'Hyppone. Il était fils de Patrice et de Monique, qui l'élevèrent avec un soin extrême. Sa sainte mère lui inspira de bonne heure les sentiments de piété dont elle-même était pénétrée; mais les leçons de la vertu furent bientôt effacées par les passions de la jeunesse; et, dès l'âge de seize ans, Augustin s'abandonna avec ivresse aux attraits du plaisir.

Il étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas; il avait besoin de croire, et il cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des Manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener; l'un d'eux lui dit ces belles paroles :

« Allez en paix, et continuez de prier pour lui; car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. »

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique; mais le regret qu'il eut de la mort d'un ami l'éloigna de nouveau de cette ville, et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs. Ses doutes religieux redoublèrent par des conférences avec un docteur machinéen.

On sait comment, lassé de tout, il vint à Rome, puis à Milan, où il fut envoyé par Symmaque pour enseigner l'éloquence; on sait comment il fut touché des paroles de saint Ambroise, se retira dans la solitude, et fixa dans le Christianisme la longue inquiétude de son esprit et de son cœur.

C'est dans les propres écrits d'Augustin, c'est dans le plus original de tous, dans ses *Confessions*, qu'il faut chercher la première partie de sa vie, qui n'est autre que l'histoire des ses passions et de ses pensées. On défigurerait, en voulant les reproduire, ces peintures si fortes et si naïves d'une âme ambitieuse, aimante, que le plaisir enivre et ne satisfait pas, que la célébrité fatigue, que l'étude même agite; et qui poursuit toujours une fantastique espérance de bonheur et de vérité.

Augustin a lui-même décrit ces choses avec une sagacité merveilleuse. Depuis quelque temps il était plus agité qu'à l'ordinaire; il fréquentait l'église chrétienne; il lisait les livres des apôtres; il repassait dans sa pensée l'exemple de Victorin, rhéteur comme lui célèbre, qui, sous le règne de Julien, avait quitté son école plutôt que sa foi. La visite d'un de ses compatriotes, qui lui

raconta ce qu'il avait vu des solitaires d'Egypte, vint porter le dernier coup à son âme. Il faut l'entendre lui-même :

« Dans cette lutte violente de l'homme intérieur, dans le combat que je livrais hardiment à mon cœur, le visage troublé, je saisis Alype, et m'écriai :

« Où sommes-nous ? Qu'est-ce que cela ? Que viens-tu d'entendre ? Les ignorants se hâtent, et ravissent le ciel ; et nous, avec nos sciences, sans cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang. Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de suivre? N'est-il pas plus honteux de n'avoir pas même la force de suivre? » Je dis encore je ne sais quelles choses semblables, et je m'élançai loin de lui, dans ce mouvement impétueux, tandis qu'il se taisait, me regardant avec surprise ; car ce n'était pas ma voix ordinaire. Mon visage, mes yeux, l'accent de ma voix exprimaient mon âme, au-delà de mes paroles. Il y avait dans notre demeure un petit jardin à notre usage, comme toute la maison ; car le maître de cette maison n'y logeait pas. L'agitation de mon âme m'emporte vers ce lieu, où personne ne pourrait interrompre ce débat violent que j'avais commencé avec moi-même, et dont vous saviez, ô Dieu ! l'issue que j'ignorais... »

» Je m'avançai donc dans ce jardin, et Alype me suivait pas à pas. Moi, je ne m'étais pas cru seul avec moi-même, tandis qu'il était là; et lui, pouvait-il m'abandonner dans le trouble où il me voyait? Nous nous assîmes dans l'endroit le plus éloigné de la maison; je frémissais dans mon âme, et m'indignais, de l'indignation la plus violente, contre ma lenteur à fuir dans cette vie nouvelle, dont j'étais convenu avec Dieu, et où tout mon être me criait qu'il fallait entrer. »

Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'âme avec une profondeur et une naïveté d'émotion bien rare dans l'antiquité. Nulle part on ne voit mieux ce caractère de réflexion et de tristesse, que le culte chrétien développait dans l'homme. On n'avait jamais ainsi raconté l'histoire anecdotique de l'âme, en surprenant ses plus vagues désirs, ses plus furtives émotions.

« Cependant Alype, assis à mon côté, attendait en silence la fin de ce mouvement extraordinaire. Mais lorsqu'une méditation attentive eut tiré du fond de moi-même toutes mes misères, et les eut entassées devant mes yeux, je sentis s'élever en moi un orage chargé d'une pluie de larmes. Pour le laisser éclater tout

entier, je m'éloignai d'Alype; car la solitude me paraissait plus favorable à l'occupation de pleurer. Je me retirai assez loin pour que sa présence ne me fût plus importune. Tel j'étais alors, et il le comprit; j'avais dit seulement quelque chose où le son de ma voix semblait déjà appesanti par mes pleurs : il s'était levé, et il resta près du lieu où nous avions été assis; il était immobile de stupeur. Moi, je me jetai à terre sous un figuier, je ne sais pourquoi, et je donnai libre cours à mes larmes; elles jaillissaient à grands flots, comme une offrande agréable pour toi, ô mon Dieu! et je t'adressai mille choses, non pas avec ces paroles, mais dans ce sens : « O Seigneur, jusqu'à quand t'irriteras-tu contre moi! Ne te souviens plus de mes anciennes iniquités. » Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Je laissais échapper ces mots dignes de pitié : « Quand? quel jour? demain? après-demain? pourquoi pas encore? Pourquoi cette heure n'est-elle pas la fin de ma honte? » Je me disais ces choses, et je pleurais avec amertume dans la contrition de mon cœur. Voilà que j'entends sortir d'une maison une voix, comme celle d'un enfant ou d'une jeune fille, qui chantait et répétait en refrain ces mots : « Prends, lis; prends, lis. » Changeant aussitôt de visage, je me mis à chercher avec attention si les enfants, dans quelques-uns de leurs jeux, faisaient usage d'un refrain semblable; je ne me souvins pas de l'avoir jamais entendu. J'arrêtai mes larmes, et me levai, ne voyant là qu'un ordre du ciel qui m'était donné d'ouvrir un livre et de lire le premier chapitre que je trouverais.

» J'avais entendu dire d'Antoine qu'il avait été averti par une lecture de l'Evangile, au milieu de laquelle il était survenu par hasard, prenant pour lui les paroles qu'on lisait : « Va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. » Cet oracle, ô mon Dieu; l'avait sur-le-champ tourné vers toi.

» Ainsi je revins à grands pas au lieu où était assis Alype; car j'y avais laissé le livre de l'apôtre, lorsque je m'étais levé. Je le pris, je l'ouvris, et je lus en silence le premier chapitre où tombèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans les festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs et les impudicités, dans la jalousie et la dispute; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et n'ayez pas de prévoyance pour le corps, au gré de vos sensualités. » Je ne voulus pas lire au-delà; et il n'en était pas besoin. Aussitôt en effet que j'eus achevé cette pensée, comme si une lumière de sécurité se fût répandue sur mon cœur, les ténèbres du doute disparurent. Alors, ayant marqué le passage du doigt ou par quelque autre signe, je

fermai le livre et le fis voir à Alype. » (*M. Villemain, Tableau de l'Eloquence chrétienne.)*

Augustin était alors dans sa trente-deuxième année. Pour exécuter son projet de quitter le monde, il attendit les vacances de l'école de Milan ; et alors, ayant averti les principaux citoyens de lui chercher un successeur, il se retira dans une maison de campagne avec sa mère, son fils naturel Adéodat, ses amis Alype et Nébride, et deux jeunes élèves dont il voulait surveiller les études. La méditation, la promenade et les entretiens de philosophie religieuse, occupaient la petite société.

Augustin, dans cette retraite, écrivit ses premiers ouvrages contre les principes des Académiciens et des Pyrroniens, et sur le bonheur de connaître Dieu, parce qu'il voulut d'abord s'exercer sur des sujets propres à l'affermir dans ses pieuses résolutions. Ces ouvrages sont en forme de dialogues. Il y introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis et tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charmes. L'entretien commence quelquefois dans la salle des bains, quelquefois, par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile, charmante préoccupation qu'Augustin ne se reprochait pas encore. La vive ardeur des deux jeunes gens, cet emportement de leur âge, qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidents de la dispute, et les mouvements de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

Augustin appelle sa mère à ses entretiens, et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie : lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'âme et la vérité: mais il ramène tout à la foi chrétienne, et à la règle des mœurs.

« Dieu, dit-il, ne nous écoutera pas, si nous ne sommes vertueux; ainsi, demandons à Dieu, non pas des richesses ou des honneurs, ou toutes ces choses périssables qui cèdent au moindre obstacle, mais ces biens de l'âme qui peuvent nous rendre bons et heureux; et pour que de tels vœux soient énoncés avec ardeur, je t'en charge, ô ma mère, aux prières de qui j'ai surtout confiance ; et je m'assure alors que Dieu aura disposé mon âme de telle sorte, que je ne préfère rien à la découverte de la vérité, et que je n'aie pas d'autre volonté, d'autre pensée, d'autre amour. »

Un autre ouvrage de la même époque, et d'une forme plus sin-

gulière, ce sont les *Soliloques*, dans lesquels Augustin converse avec la raison. Jamais on ne réunit autant de fine dialectique et de sensibilité rêveuse ; le tour subtil de l'imagination africaine s'y mêle à une sorte de curiosité naïve : « Je veux, dit Augustin, savoir Dieu et l'âme. » Et il entend la raison qui lui répond : « Ne veux-tu rien savoir de plus? » Toutefois le génie du philosophe africain jette quelques traits de lumière sur ces grandes questions ; il y a quelque chose de sublime dans la manière dont il prouve l'immortalité de l'âme, par la nature immortelle de la vérité, dont notre âme est le sanctuaire et le juge. (*M. Villemain.*)

C'est ainsi qu'Augustin se disposait au baptême qu'il reçut des mains de saint Ambroise, avec son fils et son ami Alype, à la Pâque de 387, étant âgé de trente-trois ans.

Ayant perdu sa mère, il vint passer quelque temps à Rome, où il composa les livres des *Mœurs de l'Eglise contre les Manichéens*, et *de la Grandeur de l'âme.* Il y commença aussi son livre sur le *Libre-Arbitre*, et retourna ensuite à Tagaste, où il donna la meilleure partie de ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis, et se consacra au jeûne et à la prière.

En même temps qu'il menait cette vie austère, il multipliait ses écrits en faveur de la religion. Son savoir et ses vertus se répandirent et lui attirèrent la vénération publique. Un jour qu'il était à Hyppone, Valère, évêque de cette ville, fit à son peuple un discours sur la nécessité où il se trouvait d'ordonner un prêtre pour son église. A l'instant tous les yeux se fixent, comme par une convention préméditée, sur Augustin qui se trouvait dans l'auditoire. On se saisit de sa personne ; il est ordonné prêtre, malgré sa résistance, et Valère lui confie aussitôt le ministère de la prédication.

Une fois engagé dans ce laborieux exercice, Augustin ne cessa pas un moment d'en remplir le devoir. Il prêchait quelquefois tous les jours, et même deux fois par jour. Il n'interrompait point cette fonction, même quand il était si faible qu'il pouvait à peine parler ; mais il ranimait alors ses forces, et le zèle dont il brûlait pour le salut des âmes lui faisait oublier ses peines et ses dangers. S'il allait dans d'autres diocèses, on le priait de rompre au peuple le pain de la parole de vie. Partout on courait en foule à ses sermons. On l'écoutait avec transport : on battait souvent des mains selon la coutume de ce siècle. De semblables succès ne flattaient point son cœur. « Ce ne sont pas, s'écriait-il, des

applaudissements, mais des larmes que je demande; *non plausus sed lacrymæ.* » Des peuplades entières de malheureux, opprimés, soit par les exactions, soit par les malheurs du temps, allaient souvent l'attendre sur les chemins publics, et le contraignaient de prêcher en leur faveur, pour triompher, par l'onction de ses discours, de l'impitoyable dureté des riches.

Un jour qu'il instruisait son peuple des devoirs de la morale chrétienne, il voit entrer, dans son église d'Hyppone, l'un des chefs des Manichéens, nommé Firme. Aussitôt il abandonne son sujet, détruit tous les fondements de cette secte qui anéantissait la divinité par la doctrine absurde de deux principes. Firme fut si touché, qu'immédiatement après le sermon, il vint se jeter aux pieds d'Augustin, reconnaissant et abjurant son erreur. Il ne se démentit pas, et mérita d'être élevé à l'honneur du sacerdoce.

Il eut un succès non moins consolant contre un abus qui s'était introduit dans l'Eglise d'Afrique, où les repas de charité, établis avec édification du temps des apôtres, avaient dégénéré en intempérance et en débauches, souvent suivies des plus condamnables excès. Les pasteurs gémissaient de ce désordre; et, sur la demande d'Augustin, un concile de la province avait été convoqué pour proposer les mesures convenables. Mais tous les efforts du zèle avaient échoué contre un désordre appuyé sur l'ancienneté, et qui venait de se fortifier encore par le mauvais succès des résistances qu'on lui avait opposées. On savait bien que c'était lui qui les avaient provoquées. Il paraît dans son église. Des cris de fureur le menacent de mort; il arrive courageusement à sa chaire, au milieu des imprécations publiques : sa voix révérée domine peu à peu ces vociférations audacieuses. Les sacriléges restent interdits, et son impétueuse véhémence étouffant bientôt les hurlements d'une populace attroupée, abolit pour toujours les profanations des agapes dans le lieu saint.

Un autre usage non moins déplorable régnait à Césarée de Mauritanie. Les habitants de cette ville se partageaient chaque année en deux troupes homicides, qui présentaient au sein de la paix l'image d'une guerre civile. Frères contre frères, pères contre enfants, se battaient ensemble à coups de pierre, pour s'exercer aux combats. Augustin s'avance sur le champ de bataille; il ouvre la bouche, il est accueilli par des cris tumultueux, excités par la seule admiration décernée à l'éloquence de l'orateur. Ce n'était pas assez pour l'apôtre; il revient à la charge, employant les expressions les plus pathétiques. On l'entoure; on est ému : les

larmes coulent, la nature et la grâce parlaient avec lui ; les armes tombent des mains de la rage en délire. Tous ces barbares courent l'embrasser et se prosternent à ses pieds. Augustin rendant lui-même compte de cet événement dans son Traité de la doctrine chrétienne, ajoute : « Il y a présentement huit ans que, par la grâce de Dieu, il ne s'est rien fait de semblable. »

Cependant Valère se sentant accablé sous le poids des ans et des infirmités, le fit nommer, malgré sa résistance, son coadjuteur, avec le titre d'évêque. Alors les vertus et le génie d'Augustin se montrèrent dans tout leur éclat. Il quittait rarement Hyppone, et seulement pour aller à Carthage et à Madaure, dont les habitants étaient encore en partie attachés au paganisme ; mais de son modeste asile il portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Ce pontife universel prend sur lui le travail de tous les évêques. Réfutation des hérésies, interprétation des livres saints, institution des lois canoniques, réforme des monastères, lettres aux empereurs, correspondances suivies à Rome avec les souverains pontifes, à Nole avec Paulin, en Palestine avec saint Jérôme, à Milan avec saint Ambroise et Simplicien, en Espagne avec Orose, dans les Gaules avec saint Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne, à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore, tous les gens de lettres du Bas-Empire, qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent de concert *le représentant de la postérité :* tels sont les délassements de son épiscopat : aussi admirable par la simplicité et l'héroïsme de ses vertus, qu'il est étonnant par le nombre et l'excellence de ses écrits. En même temps, il s'occupait d'élever de jeunes enfants, faisait bâtir à Hyppone un hospice pour les étrangers, adoucissait le sort des esclaves, habillait les pauvres, aliénait en leur faveur son propre revenu, les visitait en personne ; et on le vit, comme saint Ambroise, vendre les ornements de son église et les vases sacrés des autels, tant pour subvenir à leurs besoins que pour racheter les captifs.

Nous n'entrerons point dans le récit des combats qu'il eut à soutenir contre les sectaires, et des victoires qu'il a remportées sur eux tous ; de ces fameuses conférences où il triompha de leurs subtilités ; des conciles dont il fut l'âme ; des persécutions auxquelles il ne cessa d'être en butte, et de l'invincible patience qu'il opposa constamment à tous les genres d'adversités ; de son parfait désintéressement, de l'inaltérable pureté de ses mœurs après un si long dérèglement, des amertumes qui auraient désolé tout autre

cœur que le sien, si l'ardeur de sa foi ne l'eût élevé au-dessus de tous les événements d'ici-bas.

Une carrière remplie de tant de travaux, de tant de périls, de tant de bonnes œuvres, l'avait conduit à un âge avancé, lorsqu'il eut la douleur de voir son pays en proie aux horreurs de la guerre, et sa chère ville d'Hyppone assiégée par les Barbares (430). On le vit alors, animé de ce zèle charitable qui était le caractère de sa sainteté, rassembler le peu de forces qui lui restaient, pour prodiguer des consolations et des secours aux combattants et aux blessés. Il les animait de sa foi, dit M. Villemain. Son nom était vénéré même des Vandales. Ces barbares attaquèrent faiblement des murs défendus par la présence du saint pontife, et bientôt consacrés par sa mort; car dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira, le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste, dont il avait écrit la merveilleuse histoire. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

On trouve dans les écrits de saint Augustin des jeux de mots, des antithèses et des subtilités. Mais, dit Bossuet, que ces minuties sont peu dignes d'être relevées! Un savant homme de nos jours (Arnaud) dit souvent qu'en lisant saint Augustin, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, par la suite, par la profondeur des pensées. En effet, le fond de saint Augustin, c'est d'être nourri de l'Ecriture, d'en tirer l'esprit, d'en prendre les plus hauts principes, de les manier en maître, et avec la diversité convenable. Après cela, qu'il ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerais ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ou les défendre. (*Défense de la tradition.*)

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

Le trait saillant de la physionomie de saint Augustin dans ses sermons, c'est le complet oubli de soi. Son attention principale était de détourner de lui les regards des hommes.

On ne vit jamais, dit un de ses biographes, un grand homme plus petit, et une lumière plus amoureuse des ténèbres. Avec cette constante préoccupation, comment Augustin, en présence des fidèles qui l'écoutent, songerait-il à gagner l'admiration par l'art et la méthode, par les ornements du langage? Savez-vous ce qu'il dit d'abord à son auditoire? Il recommande sa faiblesse aux

prières de ceux qui sont venus l'entendre, et confesse son ignorance; l'évêque se déclare serviteur et non pas père de famille; en lui tout est pauvreté, mais il puise dans le trésor du Seigneur; il a peu de forces, mais il n'ignore pas que la parole de Dieu en a de grandes. On est saisi d'un sentiment indéfinissable en entendant Augustin dire à son peuple : « Dieu sait avec quel tremblement je me tiens en sa présence, quand je vous parle. »

A voir l'extrême simplicité de ses sermons, instructions ou homélies, il semble qu'Augustin n'ait pas voulu mêler les accents humains aux accents de la divine majesté. Le saint pasteur fait parler le ciel et juge la voix de la terre trop indigne. Ce n'est plus un homme de génie qui enseigne, c'est un ami qui veut éclairer et rendre meilleurs des amis rangés autour de lui. « J'aime mieux, disait-il, que les grammairiens me reprennent que si les peuples ne me comprenaient point. » Lorsque Augustin s'élève, c'est son sujet qui l'élève et non pas son génie, pareil à la vague de la mer, portant parfois jusqu'aux cieux l'homme dont elle est devenue le coursier.

En lisant les sermons ou homélies du grand évêque, nous ne comprendrons jamais les prodigieux effets qu'ils ont produits, si, dans notre pensée, nous les séparons du ton et des larmes d'Augustin. Jamais âme ne fut plus féconde en émotions, et nul, plus qu'Augustin, ne connut les chemins du cœur. Si tout l'art oratoire se résume dans la puissance d'instruire et de toucher, il posséda cet art dans sa plus merveilleuse étendue, car son langage était toujours solide, et Dieu avait mis sur ses lèvres une grâce persuasive à laquelle on ne résistait pas. Il y a dans une sensibilité profonde des ressources infinies pour remuer un auditoire. Le son de la voix d'Augustin, les pleurs qui s'échappaient de ses yeux, les trésors de son amour et de sa compassion, attendrissaient et subjuguaient les assistants. Les larmes, que ce grand homme appelle le sang du cœur, avaient chez lui une éloquence qui pénétrait jusqu'aux entrailles. C'est surtout quand il parlait des pauvres qu'il était touchant; il tirait alors du fond de son âme des accents qui amolissaient les cœurs les plus durs.

Il y a dans les discours de saint Augustin des redites et des longueurs, mais nous pouvons facilement nous en rendre compte. L'évêque d'Hyppone méditait son sujet à l'avance, mais n'écrivait pas ses sermons. Il se réservait ainsi de répéter et d'éclaircir les vérités jusqu'à ce qu'il reconnût que son auditoire le comprenait tout-à-fait. Augustin a remarqué lui-même que les prédicateurs

qui apprennent leurs sermons mot à mot se privent d'un grand fruit.

Ce docteur qui, dans ses prédications, négligeait la rhétorique et les beautés du langage, savait pourtant tous les secrets de frapper les intelligences avec les moyens humains, et les chaires de Carthage, de Rome et de Milan n'avaient point oublié ses leçons. Il ne s'abandonnait à son génie que lorsqu'il prêchait dans cette ville de Carthage surnommée au deuxième siècle la Muse de l'Afrique, lorsqu'il avait devant lui un élégant auditoire, accoutumé à l'éclat de la parole. Partout ailleurs et surtout dans sa chère Hyppone, peuplée de marins et de grossiers travailleurs, Augustin demeurait simple et ne demandait que d'être compris. Il règne dans le volumineux recueil de ses sermons une variété de tons qui révèle une prodigieuse souplesse. Le langage d'Augustin prédicateur parcourt en quelque sorte tous les degrés de l'échelle des intelligences.

Maintenant, par quelques citations, faisons entendre comme un faible écho de la voix dont retentirent les basiliques d'Hyppone, de Carthage, de Constantine et de Césarée.

Saint Augustin parle ainsi de la résurrection :

« Une personne que vous aimez a cessé de vivre, vous n'entendez plus sa voix; elle ne se mêle plus aux joies des vivants, et vous, vous pleurez. Pleurez-vous aussi sur la semence lorsque vous l'avez jetée dans la terre ? Si un homme ne sachant rien de ce qui doit arriver quand on confie le grain à la terre, allait se lamenter sur la perte de ce grain, s'il gémissait en songeant que ce beau blé est enfoui, et s'il attachait des yeux pleins de larmes sur les sillons qui le couvrent, vous, plus instruit que lui, n'auriez-vous pas pitié de son ignorance? ne lui diriez-vous pas : Plus d'inquiétudes; ce que vous avez enseveli n'est plus dans le grenier, n'est plus entre vos mains, mais encore quelques jours, et ce champ que vous trouvez si aride sera couvert d'une abondante moisson, et vous serez plein de joie de la voir comme nous, qui, sachant ce qui va arriver, sommes pleins de joie dans cette espérance.

» Mais les moissons se voient chaque année, tandis que celle du genre humain n'aura lieu qu'une fois, et encore à la fin des siècles; nous ne pouvons donc pas vous la montrer. Mais l'exemple nous a été donné d'un grain principal : le Seigneur, parlant lui-même de sa mort future, a dit : Si le grain demeure ainsi, et s'il ne meurt pas, il ne se multiplie point. C'est l'exemple d'un seul grain, mais il est si grand que tous doivent y avoir foi. D'ail-

leurs, toute créature, si nous voulons l'entendre, nous parle de la résurrection, et ces exemples quotidiens doivent nous faire connaître ce que Dieu fera aussi de tout le genre humain. La résurrection des morts n'aura lieu qu'une fois, mais le sommeil et le réveil de tout ce qui respire ont lieu tous les jours, croyez ce qui se fera une fois. Comment tombent et repoussent les branches des arbres? où vont-elles quand elles sont tombées? d'où sortent-elles quand elles poussent? Voilà l'hiver, tous les arbres se dessèchent et semblent morts; mais le printemps vient, et tous vont se couvrir de feuilles. Est-ce la première fois que ce phénomène arrive? Non, il est arrivé également l'année dernière. L'année va donc et revient, et les hommes, créés à l'image de Dieu, une fois morts, ne reviendraient pas! »

Il y a dans ce langage quelque chose de doux, d'ingénieux, de poétique. Ce qui suit est gracieux et touchant.

« Le fils de Marie a pris toutes nos infirmités afin de pouvoir rassembler sous ses ailes les enfants de Jérusalem, comme la poule rassemble ses petits. Voyez quelle image le Seigneur a choisie. Les autres oiseaux qui ont des petits, ceux-là mêmes qui font leurs nids sous nos yeux, ne montrent pas la même sollicitude. Le passereau solitaire, l'hirondelle fidèle à notre toit, la cigogne et beaucoup d'autres oiseaux réchauffent leurs œufs, nourrissent leurs petits, mais nul oiseau ne s'abaisse et ne se fait infirme avec ses petits comme la poule. Certes, s'écrie Augustin, je dis une chose commune, et qui frappe nos yeux chaque jour. Voyez comme la voix de la poule devient rauque et entrecoupée, comme tout son corps se hérisse, ses ailes s'abattent, ses plumes s'élargissent, comme elle marche avec inquiétude autour de ses petits! c'est l'image de la tendresse maternelle, et c'est pour cela que le Sauveur l'a choisie en disant. « Jérusalem! Jérusalem! combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! » Il a rassemblé toutes les nations comme une poule rassemble ses petits, lui qui s'est fait infirme pour nous, qui a été méprisé, souffleté, flagellé, attaché au gibet, percé d'une lance; voilà bien toute la désolation de la tendresse maternelle, mêlée cependant d'une divine majesté. »

Augustin est toujours éloquent lorsqu'il parle de Dieu. L'enthousiasme excite alors son génie, et ceux qui l'écoutent sont ravis.

« O mes bien-aimés frères! s'écrie-t-il dans un de ses sermons,

quelle parole passagère comme la nôtre louera dignement la parole éternelle, le Verbe de Dieu? Comment un si pauvre instrument pourra-t-il suffire à raconter ses grandeurs infinies? Que les cieux le louent, que les voûtes des cieux le louent, que les puissances de l'air le louent, que les grands luminaires du firmament et les astres redisent sa gloire; que la terre le loue aussi comme elle pourra; si elle ne sait le célébrer dignement, qu'au moins elle ne soit pas ingrate. Expliquez et comprenez celui qui, dans sa puissance, atteint d'une extrémité à l'autre, et qui ordonne tout dans sa bonté. Comment se lève-t-il pour courir cette immense carrière dans laquelle il part du plus haut des cieux? S'il atteint partout, d'où a-t-il pu sortir? S'il atteint partout, où peut-il aller? Il n'est point circonscrit par les lieux, ni changé par les temps; il n'a ni entrée ni sortie; demeurant en lui-même, il remplit et environne tout. Quels espaces ne le possèdent dans sa toute puissance, ne le contiennent dans son immensité, ne le sentent dans son action. Voyez tout ce que j'ai dit, et ce n'est rien. Mais pour que les humbles créatures pussent dire quelque chose de lui, il s'est humilié en prenant la forme d'esclave, il a été patient et a combattu vaillamment; il est mort et a vaincu la mort; sous cette forme, il est rentré au ciel, lui qui n'a jamais quitté le ciel... Quel est donc ce roi de gloire, pour lequel il est dit : Elevez vos portes, ô princes! Portes éternelles, élevez-vous! Elevez-vous, car il est grand; vous ne pourriez lui suffire; élevez-vous, afin qu'il entre, ce roi de gloire! Et les princes sont dans l'étonnement; ils ne le connaissent pas. Quel est ce roi de gloire? Il n'est pas seulement Dieu, mais il est homme; il n'est pas seulement homme, il est Dieu. Il souffre? n'importe, il est Dieu. Il ressuscite? n'importe, il est homme. Est-il donc Dieu et homme? Elevez vos portes, ô princes! Portes éternelles, élevez-vous, et le roi de gloire entrera.... C'était chose nouvelle pour les enfers de recevoir un Dieu, chose nouvelle pour les cieux de recevoir un homme, et partout les princes, saisis de surprise, demandent : Quel est ce roi de gloire? Ecoutez la réponse : C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats. »

TRAITÉ DE LA VÉRITABLE RELIGION.

Parmi les ouvrages que saint Augustin composa, lorsqu'il était à Tagaste, quelque temps après sa conversion, il en est un qui est surprenant, c'est le livre de la véritable religion. Le fils de

Monique, nouveau-venu dans la milice évangélique, remue les questions chrétiennes avec une puissance qui semblerait n'appartenir qu'aux vieux athlètes de la foi. On sent monter comme une sève d'inspiration et de vérité dans ce jeune génie qui s'épanouit sous le soleil du Christianisme. On va juger de sa manière :

« Au milieu des nations polythéistes, il y avait des sages ou philosophes qui professaient sur la divinité des idées différentes de celles du peuple, et qui cependant se mêlaient au peuple, au pied des mêmes autels, sous les voûtes des mêmes temples. Leurs pensées propres étaient opposées aux doctrines qu'ils avaient l'air de pratiquer extérieurement. Socrate jurait par un chien, par une pierre, par le premier objet qui frappait son regard. Les moindres ouvrages de la nature étaient produits par l'ordre de la divine Providence; ces ouvrages lui paraissaient meilleurs et plus dignes d'adoration que les dieux sortis du ciseau de l'ouvrier. Par là, Socrate voulait avertir les hommes de leur erreur, et ramener leur esprit vers la suprême divinité; il leur montrait aussi combien il était insensé d'imaginer que ce monde visible fût Dieu lui-même, puisque la moindre parcelle de ce monde, une pierre ou un morceau de bois, eût alors mérité les hommages des mortels comme faisant partie de la divinité. Socrate proclamait ainsi la croyance à un Dieu unique, auteur des âmes et du monde visible.

» Platon écrivit ensuite d'une manière plus attrayante pour plaire, dit Augustin, que puissante pour persuader; car, ajoute-t-il, Dieu n'avait point appelé ces sages à convertir les peuples, à les faire passer de la superstition des idoles et de cette folie universelle au culte du vrai Dieu. Socrate adorait les mêmes idoles que le peuple. Depuis sa condamnation et sa mort, personne n'osa plus jurer par un chien ni donner le nom de Jupiter aux pierres qu'on rencontrait. On se contenta de consigner dans les livres les maximes du maître, et de les conserver dans la mémoire des hommes. »

Augustin ne veut pas examiner quels motifs ont pu porter les philosophes d'Athènes à cacher leur véritable doctrine; est-ce la crainte de la mort? est-ce l'inopportunité du temps? Il se dispense de juger cette question; mais sans offenser les platoniciens de son époque, il ose assurer que l'heure est venue où nul ne peut plus mettre en doute la vraie religion, la vraie voie qui mène à la béatitude.

« Platon enseignait que la vérité ne se voit point par les yeux corporels, mais par un esprit purifié; que la corruption des mœurs et les images des choses sensibles éloignent du vrai et

engendrent dans l'esprit une multitude de fausses opinions ; qu'il faut d'abord guérir notre âme pour qu'elle contemple la forme immuable des choses, la beauté inaltérable ne recevant ni étendue par les lieux, ni changement par les temps, cette beauté que les hommes nient et que pourtant possède seul l'être souverain et véritable par lequel subsistent toutes les choses dont la durée s'écoule devant nous. D'après l'enseignement de Platon, l'âme raisonnable peut seule, parmi ces choses, jouir, être touchée de la contemplation de l'éternité divine, en tirer son éclat et mériter une vie heureuse. Mais l'âme raisonnable, se laissant atteindre par l'amour et la douceur des choses passagères, s'attachant à la longue accoutumance de cette vie, et aux sens du corps, se perd à la fin dans le vague chimérique de ses imaginations, au point de ne plus comprendre et de tourner en dérision ceux qui proclament l'existence d'un être éternel, visible seulement à l'œil de l'intelligence.

» Voilà ce que Platon s'efforçait de persuader à ses disciples.

» Si donc un de ces disciples fût venu un jour lui dire : Maître, n'accorderiez-vous pas les honneurs divins à un homme qui persuaderait aux peuples de croire ces vérités à défaut de les comprendre, et qui inspirerait à ses disciples la force de ne pas céder au courant des opinions vulgaires? Platon aurait répondu qu'aucun homme ne pourrait accomplir une telle œuvre, à moins que la sagesse de Dieu en choisît un, et l'unit à elle-même : après avoir éclairé cet élu dès le berceau, non par des instructions humaines, mais par l'infusion d'une lumière secrète et intérieure, il faudrait que la divine sagesse embellît son âme de tant de grâces, la fortifiât d'une constance si ferme, et enfin l'élevât à un tel point de grandeur et de majesté, que, méprisant ce que les autres hommes souhaitent, supportant tout ce qu'ils craignent, faisant tout ce qu'ils admirent, il pût changer le monde entier, et l'entraîner à une croyance salutaire par la puissance de l'amour, et par une irrésistible autorité.

» Ainsi aurait répondu Platon.

» Or, s'écrie éloquemment Augustin, si ce que Platon eût dit est réellement arrivé ; si tant de livres et d'ouvrages le publient; si d'une des provinces de la terre, la seule fidèle au vrai Dieu, et dans laquelle devait naître l'homme admirable dont nous avons parlé, Dieu a tiré des hommes et les a envoyés à travers l'univers pour y allumer les flammes de l'amour céleste par leurs paroles et leurs miracles; s'ils ont laissé après eux la lumière de la foi répandue dans toute la terre, et, pour ne pas parler des choses passées, si l'on prêche publiquement aujourd'hui dans tous les

pays et à tous les peuples que le Verbe était dans le commencement, que le Verbe était en Dieu, que le Verbe était Dieu, qu'il était dès le commencement dans Dieu, que tout a été fait par lui, et que rien n'a été fait sans lui ; si on prêche le mépris des trésors de la terre, et si on invite à amasser des trésors dans le ciel ; si on prêche une morale sublime à tous les peuples de la terre, et s'ils l'écoutent avec respect et plaisir ; si le sang de tant de martyrs a fécondé et multiplié les églises jusqu'aux pays les plus barbares ; si on ne s'étonne plus maintenant de voir des milliers de jeunes hommes et de vierges vivre dans la continence, au lieu que Platon, par la crainte de l'opinion de son siècle, n'osa point prolonger la chaste vie qu'il avait commencée, et fit un sacrifice à la nature pour expier cette faute ; s'il n'est plus permis maintenant de douter de ces maximes, qu'on ne pouvait d'abord proposer sans extravagance ; si dans les villes, les bourgs, les châteaux, les villages, les campagnes, on prêche ouvertement et puissamment de détourner son cœur des choses de la terre, et de le tourner tout entier vers le seul et vrai Dieu ; si dans le monde entier les hommes répètent qu'ils ont le cœur élevé vers le Seigneur, pourquoi demeurer dans l'assoupissement de l'ignorance et de l'erreur ? pourquoi aller chercher les oracles de Dieu dans les entrailles des bêtes mortes ? Et lorsqu'il s'agit de parler de ces matières, pourquoi aimer mieux avoir Platon à la bouche que Dieu dans le cœur ? »

« Les platoniciens, les philosophes, qui s'inspirent aujourd'hui encore des doctrines de Platon, doivent reconnaître Dieu en cette rencontre, et s'incliner devant le maître qui a convaincu de ces vérités tous les peuples du monde. Qu'ils cèdent à celui qui a accompli cette grande merveille, et que leur curiosité ou leur vaine gloire ne les empêche pas de reconnaître la différence qu'il y a entre les conjectures superbes d'un petit nombre de philosophes, et le salut manifeste, et la réforme de toutes les nations. »

Voici une peinture du chrétien qui aime les hommes comme on doit les aimer :

« Celui-là, tant qu'il est dans cette vie, se sert de ses amis pour témoigner sa reconnaissance, de ses ennemis pour exercer sa patience, de ceux qu'il peut soulager pour leur faire part de sa charité, et des hommes en général pour les embrasser tous dans une même affection. Il n'aime point les choses sujettes au temps, mais il en sait d'autant mieux user. S'il ne peut être également utile à tous les hommes, il les assiste selon leurs conditions. S'il

parle avec quelqu'un de ses amis avec prédilection, ce n'est pas qu'il l'aime plus que le reste du monde, mais il a une plus grande confiance en lui, et trouve la porte plus souvent pour arriver à son cœur. Il traite d'autant mieux les hommes attachés aux choses du temps, qu'il en est lui-même plus dégagé. Comme il ne peut assister tous les hommes, quoiqu'il les aime d'un égal amour, il manquerait à la justice, s'il ne se dévouait point paticulièrement à ceux à qui il est lié ; la liaison de l'esprit est plus grande que celle qui naît des lieux ou des temps, mais la liaison de la charité l'emporte sur toutes. Le parfait chrétien ne s'afflige de la mort de personne, parce que celui qui aime Dieu de tout son esprit sait bien que ce qui ne périt point à l'égard de Dieu, ne périt point aussi à son propre égard. Or, Dieu est le Seigneur des vivants et des morts. Il ne devient point misérable par la misère des autres, comme il n'est point juste par la justice des autres, et, comme personne ne peut lui ravir ni sa vertu ni son Dieu, personne aussi ne peut lui ravir sa félicité. Si par fois il est ému par le péril, l'égarement ou la douleur d'un autre, cette émotion le porte à le secourir, à le corriger, à le consoler, mais ne lui fait point perdre sa paix. La certitude d'un futur repos le soutient dans tous ses travaux. Qu'y a-t-il qui puisse lui nuire, puisqu'il tire avantage même de ses ennemis ? Celui qui lui commande d'aimer ses ennemis, et dont la grâce les lui fait aimer, le met au-dessus de la crainte de leurs inimitiés. C'est peu que cet homme ne soit point contristé par les tribulations ; bien plus, elles lui sont un sujet de joie ; il sait que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que notre espérance ne nous trompe point, parce que la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. Qui donc lui nuira ? Qui le vaincra ? L'homme qui, au milieu des choses prospères s'est avancé dans la vertu, reconnaît, quand le malheur arrive, quel a été son progrès. Tant que les biens périssables abondent entre ses mains, il n'y met pas sa confiance ; mais c'est quand il les perd, qu'il reconnaît si ces biens n'avaient pas pris son cœur. Tant que les biens de la vie sont en notre possession, nous croyons ne pas les aimer ; lorsqu'ils commencent à nous quitter, nous découvrons qui nous sommes ; car on ne possédait pas avec amour ce qu'on voit partir sans douleur. »

Ce portrait de l'homme de bien sur la terre aurait arraché des cris d'enthousiasme aux philosophes d'Athènes et de Rome.

Augustin, comme on peut l'entrevoir par ce qui précède, est

large et sublime dans sa manière de traiter un sujet. Il ne s'arrête jamais à un seul côté des choses, à des aspects particuliers, il ne sépare pas une vérité de ses rapports avec d'autres vérités: il saisit du regard tout ce qui de près ou de loin correspond à ce qui l'occupe, et son esprit se fait l'invariable loi de considérer les diverses parties avec toutes leurs liaisons et toutes leurs dépendances. Chaque fois qu'il aborde une question, il s'élance au sommet de la vérité éternelle, et, de ces hauteurs, qui ne sont accessibles qu'au génie aidé de la foi, il voit et juge l'ensemble des choses. Augustin a sa montagne du haut de laquelle il embrasse tout ce qui sort de son sujet, comme on se place sur un point élevé pour découvrir et reconnaître tous les aspects, tous les mouvements, toutes les harmonies d'un grand tableau de la création.

Le livre de la véritable religion est un vaste coup d'œil du génie sur la révélation chrétienne. Profondeur, netteté, logique, science morale, s'y trouvent réunies. L'éloquence y répand souvent ses vives couleurs; une onction véritable vous y pénètre; on y sent remuer les entrailles d'Augustin. Dans sa rapidité, ce livre est une œuvre-mère où philosophes et théologiens peuvent puiser à pleines mains. En cherchant à arracher les Manichéens aux liens de la matière, à ce monde corporel qui envahissait et absorbait leur entendement, qui les étreignait et les emprisonnait comme dans un étroit cachot, Augustin nous aide nous-mêmes à secouer le joug des sens, à percer, en quelque sorte, le mur de cet univers que les passions mettent à la place de Dieu, et derrière lequel s'étendent les régions lumineuses du spiritualisme. L'auteur du livre de la véritable religion avait en vue de faire connaître le Christianisme à un ami, sans se préoccuper de prouver notre foi. Or, tel est l'empire de la vérité religieuse, qu'Augustin, voulant seulement exposer la croyance évangélique, l'a prouvée invinciblement.

Le célèbre Arnauld a parlé du livre de la véritable religion dans les termes suivants :

Je n'ai pas besoin de le rendre recommandable par mes paroles : la lecture en fera assez reconnaître l'excellence, et je ne doute point qu'il ne donne sujet, autant ou plus que par un autre, d'admirer la grandeur prodigieuse de l'esprit et les lumières extraordinaires de cet homme incomparable.

Car qui n'admirera qu'étant entré depuis si peu de temps dans la connaissance des mystères de la religion chrétienne, et

n'ayant point encore d'autre qualité dans l'Eglise, que celle de simple fidèle, il ait pu parler d'une manière si noble et si relevée de cette religion divine, qu'un Dieu même est venu établir sur la terre, et former une si excellente idée de son éminence et de sa grandeur, que ce n'est pas peu de suivre des yeux le vol de cet aigle, de pénétrer la solidité de ses raisonnements admirables, et de contempler les hautes vérités qu'il propose, sans être ébloui d'une si éclatante lumière.

CONFESSIONS.

M. Villemain juge admirablement le livre des Confessions de saint Augustin. Il compare l'œuvre de l'évêque d'Hyppone et l'œuvre de Rousseau. (*)

En tête de ses confessions, dit-il, Rousseau se vante (**) de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cordan, un saint et un charlatan de génie; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupé de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les confessions de saint Augustin; ce cri d'humilité et un hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir

(*) Montaigne et Rousseau, dit M. de Châteaubriand, nous ont donné leurs confessions. Le premier s'est moqué de la bonne foi de son lecteur; le second a révélé de honteuses turpitudes, en se proposant, même au jugement de Dieu, pour un modèle de vertu. C'est dans les Confessions de saint Augustin qu'on apprend à connaître l'homme tel qu'il est. Le saint ne se confesse point à la terre, il se confesse au ciel; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un chrétien à genoux devant le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes, et qui les découvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne craint point de fatiguer par des détails celui dont il a dit ce mot sublime : « Il est patient parce qu'il est éternel. » (GÉNIE DU CHRISTIANISME.)

(**) « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi.

« Moi seul je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

» Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelqu'ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus; méprisable et vil quand je l'ai été; bon, généreux, sublime quand je l'ai été; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme là ! »

d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise, mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse, et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique, son repentir est sérieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine, il remonte aux plus anciens souvenirs, à ces premiers instincts d'orgueil et de colère qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue il s'écrie plein de trouble : « Si j'ai été conçu dans l'iniquité, et si ma mère m'a nourri sous le péché dans son sein, où et quand, ô mon Dieu, je vous prie, mon âme a-t-elle pu être innocente? » Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau, volant des pommes à son maître, n'inspirera à saint Augustin que cette réflexion : « J'ai voulu commettre un larcin, et je l'ai commis sans nécessité, sans besoin, mais par le dégoût du bien et l'attrait du mal. J'ai dérobé ce que j'avais déjà en abondance de meilleur, ce n'était pas la chose obtenue par le larcin dont je voulais jouir, c'était du larcin lui-même et du péché. »

Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais à côté de cette austère théologie, quelle délicate observation du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvements de la pensée! Avec quel charme il nous raconte sa peine pour apprendre le grec, qui était le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile qu'il entendait sans effort! Mais tout-à-coup la voix sévère du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice. « Malheur à toi, fleuve de la coutume! qui peut te résister? Ne seras-tu jamais tari? Jusques à quand rouleras-tu les fils d'Eve sur ce grand et redoutable abîme que traversent à peine ceux qui sont montés sur la croix? »

Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples : « Je n'accuse pas les paroles, dit-il, qui étaient là comme des vases choisis et précieux, mais le vice de l'erreur qu'on nous y versait par la main des maîtres enivrés eux-mêmes. »

Je ne sais, mais il y a pour moi un mélange de grâce et de sévérité, un ton d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais

plus noble, où l'âme, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

Ces confessions de l'évêque d'Hyppone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et du beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un romain d'Afrique au cinquième siècle. Mais quelle élévation morale! quelle affection de charité! Rousseau, moins humilié de ses fautes qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis à force de talent le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour soi. Rien de haineux dans sa tristesse, ni d'orgueilleux dans son repentir; il n'étale pas de ces tableaux où l'âme, en recherchant curieusement les vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous; il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche, et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie longtemps égarée est un livre édifiant.

Ce n'est pas que les sentiments naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alype et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a quelque chose d'une grâce ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme; on le sent à la manière dont il raconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son âme, comment il se lassa de ce qu'il apprenait, comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les Manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvements du cœur que celle d'Augustin, disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les Manichéens et les astrologues pour Platon, s'élevant à l'idée du Christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Egypte, et tout à coup saisi d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie.

Nous avons vu la touchante peinture de cette dernière lutte d'Augustin. Nous donnerons aussi le mémorable entretien qu'il eut avec sa mère, sur le royaume des cieux, quelques jours avant

la mort de sainte Monique. Monique et Augustin, tous les deux seuls, étaient appuyés à une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison qu'ils occupaient à Ostie, en attendant le jour de l'embarquement. Cette mère et ce fils cherchant ensemble quel serait le bonheur des saints dans l'éternité, s'élèvent du monde matériel au monde invisible, avec des ailes que le souffle de Dieu semble soutenir. Ils reconnaissent ce qu'il y a d'incomplet, de méprisable et de vain dans les joies et les voluptés matérielles, de quelque éclat de beauté que l'imagination puisse les revêtir; ensuite, s'élançant vers la félicité immuable, la mère et le fils traversent tous les objets du monde physique, la voûte où resplendissent les astres et d'où s'échappe la lumière pour les hommes, enfin passant par les régions de l'âme, ils parviennent à la hauteur sublime, éternelle, où réside la sagesse, où réside la beauté, où réside ce qui est.

Mais laissons parler le saint docteur :

« A peu de distance de ce jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous ignorions, il était arrivé, par un effet de vos vues secrètes, comme je le crois, qu'elle et moi nous nous trouvions appuyés sur une fenêtre, d'où se voyait le jardin de la maison qui était notre demeure à Ostie, à l'embouchure du Tibre, et dans laquelle, séparés de la foule, après la fatigue d'un long voyage, nous nous préparions à nous remettre en mer : nous parlions donc là seuls, avec une douceur ineffable; oubliant le passé, occupés de l'avenir, nous cherchions entre nous, auprès de cette vérité qui est vous-même, quelle devait être l'éternelle vie des saints, que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, et qui n'est jamais montée dans le cœur de l'homme. Nous ouvrions la bouche du cœur pour recevoir les célestes eaux de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'en étant inondés autant que nous le pouvions, nous comprissions de quelque manière une aussi grande chose.

» Comme la conclusion de notre entretien était que les plus vifs plaisirs des sens n'étaient pas dignes d'être comparés aux joies de l'autre vie, ni même d'être rappelés en leur présence, nous montions avec le plus grand amour vers les félicités immortelles, parcourant successivement tous les objets corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions toujours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admirant vos ouvrages, et nous arrivâmes à nos âmes, et nous les traversâmes pour atteindre à cette région d'i-

népuisable fécondité où vous nourrissez de vérité Israël éternellement, où la vie est la sagesse, par laquelle se font toutes les choses, celles qui ont été et qui doivent être, et elle-même n'a point été faite, elle n'a pas été et ne sera point, mais seulement elle est, parce qu'elle est éternelle, car, avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Et tandis que nous parlons et que nous sommes à cette haute région, nous la touchons un peu de tout l'élan de notre cœur, et nous avons soupiré, et nous avons laissé là les prémices de l'esprit, et nous sommes revenus au bruit de nos lèvres, où la parole commence et s'achève. Quelle parole est semblable à votre Verbe qui demeure en lui-même sans vieillir, et qui renouvelle toutes choses?

» Nous disions donc : s'il y avait un homme pour qui fissent silence les mouvements de la chair, les fantômes de la terre, des eaux et de l'air, les pôles et l'âme elle-même, un homme qui s'isolât de sa propre pensée, et pour qui cessassent d'exister les songes et les rêveries de l'imagination, toutes les langues et tous les signes, tout ce qui passe; s'il pouvait fermer l'oreille à tout, car s'il écoute, toutes ces choses lui diront : Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, mais celui-là nous a faites, qui demeure éternellement; ces paroles dites, si elles se taisaient après avoir porté l'oreille de l'homme vers celui qui les a créées, et que le Créateur seul parlât, non point au moyen de ses créatures, mais par lui-même, non point par la langue de la chair, ni par la voix d'un ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par paraboles; si celui que nous aimons dans ses créatures se faisait entendre à nous sans elles, comme maintenant notre pensée rapide nous a emportés vers l'éternelle sagesse qui demeure au-dessus de toutes choses; si cela se continuait, et que s'effaçassent les autres visions d'un genre si différent, et si cette chose seule ravissait, absorbait, abîmait, dans des joies intérieures, son contemplateur, de manière que ce qui a été pour nous un éclair d'intelligence, objet de nos soupirs, devînt pour cette âme une vie sans fin, ne serait-ce pas l'accomplissement de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur. Quand s'accomplira-t-elle cette parole? Sera-ce quand nous ressusciterons tous? Mais nous ne serons pas tous changés.

» Tel était notre entretien, et si la forme et les paroles n'étaient pas les mêmes, vous savez, Seigneur, que ce jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient bien vils. Alors ma mère dit : Mon fils, pour ce qui me touche, plus rien ne me charme en cette vie. J'ignore ce que je dois faire

encore et pourquoi j'y suis, après que mon espérance de ce siècle a été accomplie. Il n'y avait qu'une seule chose pour laquelle je désirai rester un peu dans cette vie, c'était de vous voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu m'a accordé cela au-delà de mes vœux, je vous vois son serviteur, vous êtes plein de mépris pour les terrestres félicités; que fais-je donc ici? »

Ne dirait-on pas une conversation faite aux portes du ciel?

La tendresse, les prières et les pleurs de sainte Monique ont exercé une si grande influence sur saint Augustin qu'il nous faut l'écouter encore, nous racontant la mort de sa mère.

« Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas bien, mais à cinq ou six jours de là, la fièvre la mit au lit. Un jour dans sa maladie, elle perdit connaissance et fut un moment enlevée à tout ce qui l'entourait. Nous accourûmes; elle reprit bientôt ses sens, et nous regardant mon frère et moi, debout auprès d'elle, elle nons dit comme nous interrogeant : « Où étais-je? » Et à l'aspect de notre douleur muette : « Vous laisserez votre mère. » Je gardais le silence et je retenais mes pleurs. Mon frère dit quelques mots exprimant le vœu qu'elle achevât sa vie dans sa patrie plutôt que sur une terre étrangère. Elle l'entendit, et, le visage ému, le réprima des yeux pour de telles pensées, puis me regardant : « Vois comme il parle, me dit-elle, » et s'adressant à tous deux : « Laissez ce corps partout, et que tel souci ne vous trouble pas. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez. »

» Nous ayant témoigné sa pensée comme elle pouvait l'exprimer, elle se tut, et le progrès de la maladie redoublait ses souffrances. Alors, méditant sur vos dons, ô Dieu invisible, ces dons que vous semez dans le cœur de vos fidèles pour en récolter d'admirables moissons, je me réjouissais et vous rendais grâce au souvenir de cette vive préoccupation qui l'avait toujours inquiétée de sa sépulture, dont elle avait fixé et préparé la place auprès du corps de son mari, parce qu'ayant vécu dans une étroite union, elle voulait encore, ô insuffisance de l'esprit humain pour les choses divines! ajouter à ce bonheur, et qu'il fût dit par les hommes qu'après un voyage d'outre-mer, une même terre avait été jetée sur leur poudre conjugale.

» Quand donc ce vide de son cœur avait-il commencé d'être comblé par la plénitude de votre grâce? Je l'ignorais, et cette

révélation qu'elle venait de faire ainsi me pénétrait d'admiration et de joie. Mais déjà, dans notre entretien à la fenêtre, ces paroles : « Que fais-je ici? » témoignaient assez qu'elle ne tenait plus à mourir dans sa patrie. J'appris encore depuis qu'à Ostie même, un jour, en mon absence, elle avait parlé avec une confiance toute maternelle à plusieurs de mes amis, du mépris de cette vie et du bonheur de la mort. Admirant la vertu que vous aviez donnée à une femme, ils lui demandaient si elle ne redouterait pas de laisser son corps si loin de son pays : « Rien n'est loin de Dieu, répondit-elle, et il n'est pas à craindre qu'à la fin des siècles il ne reconnaisse pas la place où il doit me ressusciter. » Ce fut ainsi que, le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de sa vie, et la trente-troisième de mon âge, cette âme pieuse et sainte vit tomber les chaînes corporelles. »

Il y a quelque chose de plus qu'une confession dans ce prodigieux monument de l'humilité et du génie d'Augustin. Après qu'il a raconté la mort de sa sainte mère, Augustin ne raconte plus rien, c'est à ce sépulcre, creusé à l'embouchure du Tibre, qu'il termine sa propre histoire. Alors commencent des considérations sur les facultés de l'homme, sur les merveilles de la mémoire; un examen de conscience plein de vues profondes au sujet de trois vices ou passions : volupté, curiosité et orgueil. Nous trouvons d'ardentes prières à Dieu, pour comprendre les saintes Ecritures, ce firmament étendu au-dessus de l'homme; nous trouvons des recherches tour à tour ingénieuses, hardies et sublimes, sur la nature du temps et le caractère de l'éternité. La première moitié de l'ouvrage est l'histoire de l'âme humaine, cherchant la vérité et le bonheur loin de Dieu, et ne trouvant enfin la vérité et le bonheur qu'en Dieu. Le dernier tiers du livre des Confessions égale, s'il ne le surpasse, tout ce que la philosophie a produit de plus élevé, de plus profond. A notre avis, jamais l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme n'ont été scrutés avec plus de pénétration et de force, et la beauté transparente du langage est toujours digne de la grandeur des pensées. Le vol de l'aigle africain devient quelquefois si audacieux, que nous ne le suivons plus qu'avec une sorte d'épouvante; il nous conduit à des hauteurs devant lesquelles on sent de l'effroi, comme à l'approche de la majesté de Dieu. Ceux qui ont beaucoup lu Bossuet reconnaîtront que le grand évêque de Meaux avait soigneusement étudié le grand évêque d'Hyppone dans ses Confessions. L'Elévation sur les Mystères, cette œuvre capitale du génie de Bossuet,

nous semble avoir son idée première, son germe magnifique dans plusieurs chapitres de la seconde moitié des Confessions, comme le Discours sur l'Histoire universelle est né de la Cité de Dieu.

Le livre des Confessions, écrit dans le pays d'Afrique, aux dernières lueurs de la civilisation romaine, excite la surprise et nous apparaît comme un tour de force du génie. C'est à la fois un beau poëme, une belle histoire, un beau traité de philosophie. Nous croyons qu'un homme véritablement intelligent, quel qu'il puisse être, pourvu qu'il soit sincère, ne peut lire et méditer ce livre sans devenir chrétien.

CITÉ DE DIEU.

Le grand évêque d'Hyppone a surtout laissé des preuves de son génie dans son fameux ouvrage de la *Cité de Dieu*. Ce qui en fournit l'occasion, ce fut l'invasion des Goths dans l'Italie, et le pillage de Rome, que les païens attribuaient à la vengeance de leurs dieux, irrités contre les chrétiens. Saint Augustin ne se contente pas de venger l'honneur de la religion, à qui il érige le plus magnifique trophée. Il combat, à son tour, le paganisme et la philosophie humaine, qu'il écrase de ses foudres. Dans l'histoire de la religion, vous diriez un prophète sorti des conseils du Très-Haut, dont il rappelle les décisions sur la terre : dans l'histoire du paganisme, vous diriez l'ange du dernier jugement, évoquant du sein de leurs tombeaux, et les rois, et les sages, et les dieux de la terre, les faisant comparaître tous pêle-mêle aux pieds du tribunal souverain, les pesant dans les formidables balances, révélant leurs turpitudes aux yeux de tout l'univers, et prononçant leurs éternelles destinées. Toutes les questions qui intéressent le dogme et la morale, la méthaphysique et la théologie, la controverse et la critique, sont discutées, ramenées à des principes fixes et lumineux. Le savant et profond écrivain généralise toutes les idées, rappelle toutes les connaissances, déploie toutes ses forces. Il remonte aux principes des gouvernements, à l'origine des sciences, à la source des opinions, à la formation des sociétés, aux éléments de la morale, à la cause des événements, à l'influence des religions; et sa vaste compréhension, embrassant toute la nature, suit le plan du Créateur lui-même. Saint Augustin a exécuté sur la religion ce que Montesquieu a ébauché sur les lois.

Les traits que nous allons recueillir çà et là ne pourront donner qu'une idée très-imparfaite de cette immortelle apologie.

« Irréconciliable ennemie de la cité céleste, cette cité de la terre ajoute encore aux malheurs de notre exil les persécutions et les calomnies. Elle accuse le Christianisme d'être l'auteur ou l'occasion des calamités qui viennent fondre sur l'empire, oubliant que ce Christianisme, calomnié par la haine, avait sauvé des fureurs de la guerre une grande partie de ces païens eux-mêmes, qui s'acharnent à le persécuter. Ils ne seraient pas aujourd'hui en état de le décrier comme ils font, s'ils n'avaient trouvé dans les sanctuaires, aux pieds des autels, un asile qui les a protégés contre la fureur des ennemis. Ne sont-ce pas les mêmes Romains que les Barbares ont épargnés en considération de Jésus-Christ, qui se déclarent aujourd'hui le plus violemment contre Jésus-Christ? Les sépulcres des martyrs et les basiliques des apôtres en sont témoins : c'est là que s'arrêtait le glaive d'un vainqueur altéré de sang et de carnage. Tous ceux que des ennemis moins impitoyables voulaient arracher à la mort, c'était là qu'ils étaient amenés ; et sur le seuil des monuments sacrés, la férocité la plus brutale, oubliant le terrible droit des combats, n'osait franchir cette barrière. » (*Pensées du livre premier.*)

Mais ceux qui insultent à nos épreuves, et nous demandent où est notre Dieu, nous pouvons bien les interroger à notre tour :

« Où donc étaient-ils ces dieux qu'on croit servir pour cette chétive et trompeuse félicité du monde, lorsque les Romains, dont ils se faisaient adorer par leurs fourbes et leurs imposteurs, souffraient de si grandes calamités? Où étaient-ils, quand le consul Valérius fut tué en défendant le capitole, dont les bannis et les esclaves s'étaient emparés ; car il lui fut plus aisé de secourir le temple de Jupiter, qu'à cette troupe de divinités et à leur Jupiter même, ce dieu, ce roi si fort, si puissant, de l'assister! Où étaient-ils, quand Rome abattue par tant de séditions, attendant avec quelque sorte de calme le retour des députés qu'elle avait envoyés à Athènes pour en emprunter les lois, fut désolée par les épouvantables fléaux de la famine et de la peste? Où étaient-ils, quand Spurius-Mélius, pour avoir distribué du blé au peuple mourant de faim, accusé pour son bienfait même d'aspirer à la royauté, fut massacré par Servilius, avec un tumulte effroyable de toute la ville? Où étaient-ils, quand Rome travaillée par les

horreurs de la contagion, après avoir vainement épuisé tous les secours de l'art, imagina la fête sacrilège des *Lectisternia*? Où étaient-ils, quand les armées romaines, épuisées de sang et de forces par une guerre de dix ans contre les Véiens, allaient succomber sous tant de désastres, si Camille, depuis condamné à l'exil par son ingrate patrie, ne fût venu à leur secours? Où étaient-ils, quand les Gaulois, maîtres de Rome, la pillèrent, la saccagèrent, et la réduisirent en cendres? Où étaient-ils, quand une nouvelle peste exerça les plus affreux ravages, provoqués sans doute par le crime de plusieurs dames romaines des plus qualifiées, qui, par un attentat incroyable et pire encore que tous les fléaux, firent périr par le poison les premiers citoyens de la république? ou quand l'armée romaine, assiégée par les Samnites avec ses deux consuls dans les Fourches-Caudines, fut obligée de recevoir de si honteuses conditions, et de passer sous le joug, après avoir donné six cents chevaliers en ôtage? ou bien encore quand une autre peste, plus meurtrière que les précédentes, obligea les Romains de faire venir d'Epidaure Esculape, parce que Jupiter, qui, depuis longtemps, faisait sa résidence dans le Capitole, n'avait pas eu le temps d'apprendre la médecine, pour avoir perdu sa jeunesse en sales débauches? Où étaient-ils, etc. Si de cruels désastres ne forcent pas aussi les dieux à rougir de leur impuissance ou de leur indifférence, il faut convenir qu'ils sont aussi impassibles que leurs statues. Que dis-je? Le moyen qu'ils secourussent leurs sectateurs, quand ils ne pouvaient se défendre eux-mêmes, témoin l'incendie qui dévora le temple de Vesta, et n'aurait pas épargné la déesse elle-même, si le pontife Métellus ne s'était jeté à travers la flamme pour sauver les restes de l'idole à demi brûlée? Un homme fut donc plus puissant pour secourir une déesse, qu'une déesse ne le fut pour assister un homme?

» De toutes les calamités qui marquèrent l'époque de la seconde guerre punique, la plus déplorable est la destruction de Sagonte. Cette ville d'Espagne, alliée du peuple romain, périt pour lui avoir été fidèle. Annibal vint l'assiéger, et la serrait de près. Les détails du siége qu'elle eut à soutenir et de la ruine de cette opulente cité, font horreur. La famine s'y fit bientôt sentir, et devint si pressante, que l'on fut, dit-on, réduit à se nourrir des cadavres des habitants. Toutes les ressources épuisées, pour ne pas tomber vifs entre les mains du vainqueur, les Sagontins dressèrent dans leur place publique un grand bûcher, où ils se jetèrent avec leurs femmes et leurs enfants, et s'y poignardèrent.

Certes, ces dieux si avides de la graisse et du sang des victimes qui leur étaient offertes dans les sacrifices, ces dieux si habiles à s'envelopper d'oracles captieux, auraient bien dû venir au secours d'une ville si dévouée à leur peuple romain, et l'empêcher de périr victime de sa fidélité; car c'était sous leurs auspices que le traité avait été conclu entre les deux nations. C'étaient eux, disait-on, qui, par le bruit de leurs tonnerres, avaient jeté l'épouvante dans l'âme d'Annibal, lorsqu'il était sous les murs de Rome, et l'avaient contraint de renoncer à une conquête assurée : ils devaient commencer par sauver Sagonte, plutôt que de la punir de sa fidélité, en ne l'empêchant point de périr.... Est-ce donc que c'est un crime à leurs yeux de respecter la foi jurée aux pieds de leurs autels? Si c'est là ce qui provoque leurs fureurs, qu'ils cherchent des perfides pour les servir! » (*Livre troisième.*)

Mais les Romains, peut-on objecter, sont parvenus à soumettre l'univers à leur domination.

« Qu'ils en fassent honneur, non à Jupiter, ce prétendu tout-puissant, qui ne possédait qu'une fraction d'empire, puisqu'il le partageait avec Neptune et Pluton; mais au seul, au véritable roi des siècles, qui envoie la victoire à qui il lui plaît, et dont les conseils peuvent être cachés, mais ne sauraient jamais être injustes. » (*Pensées du livre quatrième.*)

« Si Dieu n'eût donné la gloire passagère d'un empire florissant à ceux à qui il ne devait pas donner la vie éternelle, parce qu'il ne la donne qu'à ceux qui le servent, les vertus morales par lesquelles ils s'efforçaient de parvenir à cette gloire seraient restées sans récompense, ce que la justice de Dieu ne pouvait permettre. Ne pouvant donner à des vertus païennes des couronnes éternelles, il leur a donné en échange ces fragiles couronnes de la gloire humaine où ils aspiraient. Ainsi ils ont été respectés de presque tous les peuples; ils ont assujetti la plupart des nations, et, aujourd'hui encore, l'histoire a porté leur renommée dans toutes les parties de l'univers. Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre de la justice du vrai Dieu. Vains, ils ont reçu une récompense vaine comme eux. » (*Pensées du livre cinquième.*)

Dieu destine à ses élus une récompense bien plus précieuse. Dès ce monde, il leur accorde un grand nombre de jouissances.

« Mais si toutes ces jouissances ne sont que les consolations de misérables condamnés, et non pas encore la récompense des

bienheureux, quelles seront donc les récompenses elle-mêmes? Qu'est-ce que Dieu réserve à ceux qu'il a prédestinés à la vie, s'il donne ces choses à ceux qu'il a prédestinés à la mort! De quels biens ne comblera-t-il pas, en la bienheureuse vie, ceux pour qui il a voulu que son Fils unique souffrit tant de maux en cette vie mortelle et périssable, comme le dit saint Paul? Quand cette promesse sera accomplie, que ne ferons-nous point, et quels biens ne recevrons-nous point dans ce royaume céleste, après que, dans notre vallée de larmes, nous avons déjà reçu pour gage la mort d'un Dieu? Quelle sera la félicité de l'homme, alors qu'il n'aura plus de passions à combattre; qu'il connaîtra certainement toutes choses sans effort et sans erreur; qu'il puisera la sagesse de Dieu dans la source même? Car c'est là que le corps et l'âme recevront du Créateur, de toutes les manières, toutes les perfections dont leur nature est capable, l'âme étant guérie par la sagesse, et le corps renouvelé par la résurrection. C'est là que les âmes vertueuses n'auront plus de vices à combattre, ni de maux à supporter, mais qu'elles posséderont pour prix de leur victoire, une paix éternelle, dont rien ne pourra jamais altérer l'ineffable douceur.

» Quelle sera donc cette félicité qui ne sera troublée par aucun mal! Le psalmiste l'a dit : *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, ô mon Dieu! ils vous loueront éternellement.* L'éternelle occupation des bienheureux sera donc de louer le Seigneur. Toutes les parties de notre corps, aujourd'hui destinées à certains usages nécessaires à la vie, n'auront point alors d'autre usage que de concourir aux louanges de Dieu. Car toute cette harmonie du corps qui nous est maintenant cachée, se découvrant alors à nos yeux tout entière, nous échauffera d'une sainte ardeur pour louer hautement un si grand ouvrier.... C'est là que la gloire n'est pas un vain nom; là que réside le véritable bonheur, puisqu'il ne sera ni refusé à aucun de ceux qui l'auront mérité, ni déféré à personne qui n'en aura pas été digne. C'est là que se trouvera la véritable paix, où l'on n'aura à se plaindre d'aucune contrariété, ni de la part de soi-même, ni de la part des autres. Celui-là même qui est l'auteur de la vertu, en sera la récompense; parce qu'il n'y a rien de meilleur que lui, et qu'il l'a promis. Car que signifie autre chose ce qu'il a dit par son prophète : *Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple :* sinon je serai l'objet qui remplira tous leurs souhaits, je serai tout ce que les hommes peuvent légitimement désirer, vie, santé, nourriture, richesses, gloire, honneur, paix, en un mot, toutes sortes de biens, afin

que, comme le dit l'apôtre, *Dieu soit tout en tous.* Celui-là sera la fin de nos désirs qu'on verra sans fin, qu'on aimera sans dégoût, qu'on louera sans lassitude. » *(Livre vingt-deuxième.)*

« A peine, dans cette rapide esquisse, avons-nous désigné la moindre partie des ouvrages de saint Augustin. Nous ne pouvions rappeler que ces grands traits d'éloquence qui firent partie des actions de sa vie, ou qui donnent l'image de son temps. Dans l'immensité de ses écrits, dans la variété de ses controverses, il suffit de voir ce caractère d'universalité religieuse reproduit par Bossuet dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérite inégal des ouvrages, malgré tout ce que la rouille du IVe siècle mêle au génie d'Augustin, la vie et les travaux de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hyppone; avec cette différence que, jeté dans un siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère plus actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastres, fut souvent aussi bizarre que celle de Bossuet est sublime.

» Mais ce qu'on ne peut méconnaître, c'est l'influence qu'à si grande distance un de ces hommes exerça sur l'autre. Cette influence n'est pas seulement celle de la doctrine transmise par un puissant interprète; c'est l'ascendant d'un esprit vaste et libre sur un génie plus sévère qui se plaît à son entretien et s'anime dans son ardeur. Après la Bible, il n'y a pas eu pour l'éloquence originale de Bossuet une source d'inspiration plus féconde que les ouvrages de saint Augustin. Il les étudiait sans cesse; il les admirait en les transformant. Il n'en reçoit pas seulement comme de Tertullien quelques traits d'imagination poétique, dont il augmente l'énergie en la rendant plus naturelle; il tire de ce modèle incorrect, mais grand, tout un ordre de vues métaphysiques et religieuses qu'il embellit de son langage; il en garde l'empreinte dans la méditation et dans la controverse. La Cité de Dieu était le premier essai du discours sur l'Histoire universelle. Mais ce qui semblait un amas de ruines inégales ou de marbres encore informes est devenu le monument d'un art sublime. Les sermons de Bossuet, son œuvre sinon la plus grande, au moins la plus naturelle, sa vocation première et sa pensée soudaine, attestent encore mieux sa prédilection pour l'évêque d'Hyppone. Quelque hardiesse de cette imagination africaine y brille toujours et fait partie de l'éclat qu'on admire ou dans la grandeur irrégulière des idées, ou dans la nouveauté des images, ou dans la vivacité des expressions toutes frémissantes encore de l'accent oratoire. Ce n'est pas tout. Bossuet

a vu dans Saint Augustin le philosophe autant que le théologien. C'est par son autorité peut-être qu'il a gardé, sous l'enthousiasme de la foi, une raison si ferme et si haute. Ne soyons donc pas étonnés que dans cette église du IVe siècle, parmi ces grands orateurs des deux empires, personne n'ait autant parlé qu'Augustin à l'âme de Bossuet. Le grand orateur moderne cherchait dans les lettres chrétiennes quelque chose de plus élevé que l'art et le génie.

» On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hyppone ce beau langage et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte : souvent il est barbare sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. Mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes.

» C'est par là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces, accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Ils diffèrent autant des belles homélies de Chrysostôme, que les mœurs rudes des marins d'Hyppone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople.

» Lorsque saint Augustin parlait dans Carthage, son style devenait plus pompeux et plus fleuri; mais sa puissance était toujours la même, celle qu'il demande à l'orateur chrétien, le don des larmes. Cette tendre vivacité d'âme qui jette tant de charme dans ses Confessions, revit jusqu'au milieu des épines de sa théologie. Moins élevé, moins brillant que les Basile et les Chrysostôme, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique; car il parle davantage au cœur de l'homme. » (*M. Vuillemain*, *Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.*)

RÉFLEXIONS.

« Le quatrième siècle est la grande époque de l'Eglise primitive, et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'Eglise se fonda, et devint une puissance publique; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillants génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au XVIIe siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éminents ont rempli l'intervalle d'Athanase à saint Augustin! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain! Quels talents déployés! Quel pouvoir exercé sur la croyance des hommes! Quelle transforma-

tion de la société tout entière, à la voix de cette religion qui passe des Catacombes sur le trône des Césars, qui dispose du glaive, après l'avoir émoussé par ses martyrs, et n'est plus ensanglantée que par ses propres divisions !

» Dans nos temps modernes, et surtout dans la France au XVIIe siècle, le Christianisme était en quelque sorte aidé par la civilisation, et brillait de la même splendeur que les arts. Nos orateurs sacrés du XVIIe siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur langage cet éclat de magnificence et de politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV ; ils en sont eux-mêmes revêtus et par fois éblouis. Si Bossuet prédomine par la grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

» Mais dans le quatrième siècle la sublimité de l'éloquence chrétienne semble s'accroître et s'animer en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages, c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les Barbares, qu'un Athanase, un Chrysostôme, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout, dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs, au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux, qui devait succéder à l'empire romain. »

Les écrits des saints Pères sont une image du monde à cette époque.

« Le génie grec se montre presqu'en même temps sur tous les points de l'empire; il brille dans l'Egypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique dont il ne reste rien, et qui fut si célèbre par son luxe et sa richesse. Il est puissant encore sur sa terre natale, aux lieux mêmes d'où jadis il éclaira l'Italie par Pythagore et conquit l'Orient par Alexandre.

» Athènes est toujours, au quatrième siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces enthousiastes du premier âge, qui sont à la fois avides de science et de merveilleux, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, qui cherchent la vérité avec une inquiète candeur, et la défendent avec fanatisme. Cette jeunesse suit les mouvements de ses maîtres, s'associe à leurs combats, à leurs triomphes avec

la même ardeur, la même agitation dont jadis palpitait la foule attentive à la course des chars.

» Bruyante et studieuse, elle remplit la ville d'Athènes de ses jeux, pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et de temples d'idoles. Le polythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus sans le savoir dans la même école. Ces jeunes hommes, si graves et si doux, admirés de leurs camarades, dont ils évitent les folies, ces deux inséparables qui, parmi les séductions d'Athènes, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles, c'est Grégoire de Nazianze et Basile; on les cite dans toute la Grèce; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profane.

» Près d'eux passe souvent, sans leur parler, un jeune homme à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile et dédaigneuse. Il porte le court manteau des philosophes; mais la foule qui le suit annonce sa fortune ou plutôt ses périls; c'est le frère du dernier César, de Gallus, récemment immolé à la jalousie de l'empire; c'est Julien, qui, désarmant les soupçons de l'empereur Constance, est venu dans Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire, et peut-être consulter en secret sur sa destinée les philosophes et les hiérophantes. Il est chrétien, et, contre l'usage fréquent alors, il en a reçu le signe dès l'enfance, dans le sacrement du baptême. En le confiant à la direction d'un évêque de cour, l'ambitieux et plus tard schismatique Eusèbe, l'empereur l'a même contraint de prendre un degré dans l'ordre ecclésiastique, et de remplir l'office de lecteur dans la cathédrale de Nicomédie. Peu maître des libéralités qu'il reçoit, Julien a souvent enrichi de ses dons les tombeaux des martyrs; et il faisait bâtir en commun avec son frère une église chrétienne. On doute de sa foi cependant; et son amour d'Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte. Ils vantent son génie, sa passion des sciences. Ils annoncent de lui de grandes choses, que semblent justifier son rang, ses talents, sa jeunesse préservée par un merveilleux hasard des cruautés de Constance.

» Dans l'Asie se montre Antioche, avec son église et ses théâtres, ce mélange d'imagination et de mollesse qui favorise également les austérités et les plaisirs; c'est là que les disciples du culte nouveau ont reçu pour la première fois ce nom de chrétien répandu deux

siècles après sur tous les points du monde; c'est là que Libanius, païen par amour d'Homère, ouvrait son école que suivit Chrysostôme; c'est là que Julien, devenu maître de l'empire et toujours sophiste, écrira des satires contre les chrétiens, ses sujets. Antioche est placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une pleine enchanteresse, que couronnent d'âpres sommets, où vivent épars quelques solitaires. Le Christianisme a tout obtenu d'elle, excepté l'abandon de ses courses de chars et de ses théâtres; mais aucuns jeux sanglants n'attristent cette ville charmante. Les fêtes, les bals nocturnes, les réunions de science et de plaisir occupent ses paisibles habitants. Les divisions des sectes n'amènent aucune violence; elles se raillent l'une l'autre, sans se persécuter.

» Libanius composera sans crainte le panégyrique de Julien, après sa mort, et sur les ruines du polythéisme; mais la foule se presse sur les pas du jeune et éloquent Chrysostôme. Le sanctuaire retentit des applaudissements qu'excitent ses discours. On le suit dans les campagnes, aux portes de la ville; de vastes toiles sont tendues dans les airs, pour défendre de l'ardeur du soleil une foule enivrée du charme de ses paroles.

» Telle est la vie de ces grecs d'Asie, devenus sujets de Rome et chrétiens, sans avoir presque changé leurs mœurs, leurs usages et leur génie.

» Mais ailleurs, dans les écrits d'Athanase, apparaît Alexandrie, aussi tumultueuse, aussi pleine d'orages qu'Antioche est paisible: c'est l'entrepôt de tous les commerces, la patrie de toutes les sectes. Elle est habitée à la fois par les plus contemplatifs et par les plus industrieux de tous les hommes. Près de cet observatoire fondé par les Ptolémées, près de cette bibliothèque immense et qui s'accroît sans cesse, sont des ateliers sans nombre. Personne ne paraît oisif, excepté les philosophes. On est occupé tout le jour à tisser le lin, à fabriquer le papier, à souffler le verre, à forger les métaux; les aveugles mêmes travaillent. Dans cette foule d'habitants, d'étrangers, de voyageurs, il n'est aucune opinion, aucune secte, aucune singularité de mœurs et de doctrine qui ne se cache sans peine ou ne se produise impunément. Là, jamais la persécution lente et régulière n'a pu s'établir contre le Christianisme; il y a eu des massacres militaires; mais rarement des condamnations et des martyrs. Une population nombreuse et hardie fait trembler les gouverneurs romains. Nulle ville n'est à la fois plus studieuse et plus agitée; les mœurs des habitants ont quelque chose de féroce, et leurs mains sont souvent sanglantes. On se dispute par les armes la possession d'un temple. On combat

plus encore pour l'archevêché. Le crédit de cette dignité est grand sur l'esprit du peuple. Alexandrie, par son commerce, fournit de blé Rome et l'Italie, et quand on voudra perdre Athanase auprès de l'empereur, on l'accusera du projet d'affamer Rome en suspendant par son pouvoir le départ des flottes d'Egypte.

» Constantinople, ses mœurs, son luxe, la cour impériale et ses vices paraissent mieux encore dans les grands orateurs du IVe siècle. C'est la métropole du monde et de la religion ; c'est là que brillent tour à tour sur le siége épiscopal Grégoire de Nazianze et Chrysostôme ; mais en même temps c'est le centre où viennent aboutir les sectes inventées par l'esprit subtil d'Alexandrie et la philosophie de la Grèce; c'est là qu'on vient les mettre en valeur, en les produisant à la cour, et en tâchant d'y gagner quelque chambellan ou quelque eunuque du palais. Là donc se montrent dans toute leur nudité les misères de l'empire d'Orient, le despotisme capricieux des princes, les intrigues du palais, la corruption d'une grande ville faite trop vite, qui n'était ni grecque ni romaine, et semblait une colonie plutôt qu'une capitale. Mais Constantinople, par sa nouveauté même, n'avait rien dans ses monuments, dans ses fêtes, dans ses usages, qui rappelât l'idolâtrie. Elle était de la même date que le triomphe du Christianisme; et, par là, elle plaisait aux empereurs chrétiens, ne les gênant d'aucun souvenir de culte ou de liberté.

» A Rome, au contraire, le Christianisme n'avait qu'une demi-victoire. Les deux sociétés, les deux religions, le passé et l'avenir, étaient en présence et en guerre. Les temples, les cirques, les théâtres, les rues même de Rome, toutes pleines de monuments païens, entretenaient le zèle religieux d'une partie des habitants. La plupart des familles sénatoriales surtout tenaient encore à l'ancien culte, comme à la gloire de leurs aïeux. Le peuple remplissait les églises chrétiennes et les cimetières. Les esclaves, les pauvres embrassaient avec ardeur la foi nouvelle qui leur donnait consolation et secours, et leur faisait trouver en tout lieu cet autel de la clémence que le monde païen n'avait souffert qu'une fois dans Athènes.

» L'autorité des chefs de l'Eglise donnait à Rome une haute importance ; cette ville était dès lors le centre de la vérité; elle foudroyait l'hérésie; elle étendait son heureuse influence. Le génie latin semblait partout comme l'opposé du génie grec. Celui-ci plus libre, plus hardi, et devenu depuis les conquêtes d'Alexandre plus oriental qu'européen, portait dans le Christianisme les subtilités, les allégories. L'Egypte et l'Asie-Mineure en

étaient le principal théâtre; mille sectes, mille opinions bizarres y naissaient de l'imagination superstitieuse des habitants. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque chose de moins savant, de moins ingénieux ; ils n'étaient que des théologiens grossiers auprès des Grecs d'Alexandrie ; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Ils se défiaient de la métaphysique raffinée que les orientaux mêlaient aux dogmes de la foi; et ce schisme, cette répugnance mutuelle, qui, plusieurs siècles après, sépara les deux églises, avait sa racine dans les premiers âges du prosélytisme chrétien. On devait en retrouver aussi la trace dans les monuments oratoires des deux littératures; mais le parallèle ne saurait être exactement suivi. Non-seulement l'église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence; mais parmi les écrivains de l'église latine, tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat semblaient appartenir à l'Orient; les uns en effet, tels que saint Jérôme, avaient vécu dans la Syrie, dans la Judée, et respiré l'enthousiasme aux rives du Jourdain; les autres, Tertullien, Arnobe, Augustin, nés sous le ciel brûlant de Carthage, étaint plus orientaux que latins. La langue romaine se transformait dans leurs écrits, et y prenait comme une empreinte de ce génie arabe fervent et subtil, frappé tour à tour des soleils d'Afrique et d'Asie.

» Sous ce rapport, ils étaient plus novateurs que les Grecs; ils formaient au milieu de l'Occident une époque plus singulière et plus distincte du passé.

» Nous avons essayé de marquer ces divers caractères, en parcourant l'histoire et les écrits des grands hommes qui, dans l'Orient et dans l'Occident, firent du IVe siècle une époque si mémorable pour la religion et pour les lettres.

» En prenant l'éloquence chrétienne d'Alexandrie au pied de la chaire d'Athanase, nous l'avons suivie dans toutes les contrées du monde alors connu, de Béthléem aux villes de la Gaule, de Constantinople à Milan, d'Antioche à Carthage. Partout elle nous a guidés sur les pas d'une civilisation singulière, qui réunissait tous les contrastes d'enthousiasme et de satiété, de luxe et d'ignorance. Elle a été pour nous comme le flambeau de ce monde intermédiaire, qui n'appartient plus à l'antiquité et qui n'appartient pas encore à l'histoire moderne.

» L'espace d'un siècle a vu se multiplier toutes ces tribunes chrétiennes qui furent remplacées par les Goths et les Vandales. Bien des réflexions naissent de ce spectacle. Ces hommes, dont la voix s'élève et entraîne les peuples, étaient les premiers hommes

de leur temps par le talent, par la vertu, par la science. On cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme. Ils sont les orateurs de la grande réforme du monde, les interprètes de la sublime nouveauté qui transporte tous les esprits. On croit leur parole, parce qu'on l'admire; et on l'admire d'autant plus qu'on la croit. Ils ont tout ensemble plus de lumières et de foi que leurs contemporains, et les dominent par ce double empire; leur zèle n'est pas un calcul qui s'appuie sur l'ambition et la crainte; le soupçon d'hypocrisie n'approche pas de leurs âmes. Leur religion est secourable et populaire. » *(Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle.)*

CHAPITRE QUATRIÈME.

MOYEN-AGE.

Ile de Lérins. — Salvien. — Saint Eucher. — Saint Léon. — Saint Grégoire-le-Grand. — Conversion des Barbares. — Croisades. — Pierre l'Ermite. — Urbain II. — Saint Bernard.

Ainsi le Christianisme ranimait le génie de l'éloquence; ainsi une foule de grands hommes, qu'il avait formés, enfantaient des productions sublimes. Cette carrière nouvelle qui s'était ouverte, aurait conduit sans doute à une perfection plus haute; le goût lui-même se serait entièrement épuré sous l'influence des doctrines qui avaient opéré dans le monde une si étonnante révolution. Mais un mouvement rétrograde fut malheureusement imprimé à la littérature chrétienne. Les Barbares s'étaient précipités sur l'empire et avaient ravagé ses plus belles provinces. Pendant plusieurs siècles ils continuèrent leurs dévastations, et l'on put croire, lorsqu'ils se fixèrent au milieu des vaincus, que le monde allait être plongé pour toujours dans les plus affreuses ténèbres. La lumière brillante, qui, du sein de la foi, avait éclairé les peuples, fut en effet obscurcie et enveloppée d'épais nuages. Toutefois elle ne pouvait entièrement s'éteindre. Longtemps encore le grand siècle de saint Jean Chrysostôme sembla se prolonger. On vit paraître saint Vincent de Lérins, Salvien, le grand pape saint Léon et saint Grégoire-le-Grand. Après eux on ne rencontre plus d'orateurs, il est vrai ; le génie de l'éloquence est, ce semble, étouffé; mais la religion entretient le feu sacré au milieu des ruines; elle sauve de la destruction, non-seulement les ouvrages inspirés par son esprit, mais encore la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne; elle conserve, pour un avenir plus heureux, la langue du peuple-roi, si digne, par sa noblesse, de servir à la

majesté de son culte et de proclamer ses divins mystères ; elle possède même des hommes de talent et de science, dont les écrits, empreints pour la plupart de la rouille du mauvais goût, sont quelquefois remarquables par l'élévation des pensées.

ILE DE LÉRINS.

Au cinquième siècle il se forma une sorte de Thébaïde savante dans l'île de Lérins. « Sans doute, dit saint Eucher, je dois un grand respect à tous les lieux du désert ; mais c'est principalement ma chère Lérins que j'honore, elle qui, après avoir accueilli dans ses bras maternels ceux qui ont échappé au naufrage d'un monde orageux, travaillés qu'ils sont encore des agitations du siècle, les introduit doucement sous ses ombrages, afin qu'ils reprennent leurs esprits, couverts par cette ombre intérieure de Dieu. Arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure, émaillée de fleurs, pleine de charmes pour l'odorat et la vue, elle offre à ceux qui la possèdent une image de ce paradis qu'ils doivent habiter. »

Salvien. (...—484.)

Salvien est le plus remarquable des hommes qui ont vécu dans cette île. Etabli en 426 à Marseille, où il fut ordonné prêtre, il déplora avec tant de douleur les désordres de son temps, qu'il fut appelé le *Jérémie du cinquième siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des évêques*. Il a laissé divers écrits qui le placent, pour la solidité de la doctrine, à côté des premiers docteurs, et qui, pour la beauté du style, rappellent les écrivains du siècle d'Auguste.

« Après avoir décrit ce qui se faisait dans les plus fameuses villes des Gaules (Trèves et Cologne), que dirai-je des villes moins considérables, si ce n'est qu'elles ont de même toutes péri par les vices de leurs habitants? Le crime y avait tellement endurci tous les cœurs, qu'on était au milieu du péril sans le craindre. On était menacé d'une captivité prochaine, et l'on ne s'en doutait pas. Dieu permettait qu'on demeurât dans cette insensibilité, afin qu'on ne prît point de précautions pour détourner sa ruine. Déjà les Barbares étaient présents, on n'en avait nulle défiance ; on ne faisait pas le moindre mouvement pour se garantir de l'invasion. Personne, sans doute, n'était jaloux de périr ; mais tel était l'aveu-

glement des pécheurs, qu'on ne prenait aucun soin pour éviter sa perte. Dieu endort ceux qu'il veut perdre. Lorsque le pécheur a mis le comble à ses iniquités, alors le Seigneur l'aveugle sur les suites de son péché; et, courant à sa perte, il ne pense point à se sauver.

» Si du moins on s'humiliait encore sous la main qui nous frappe! mais non, il semble que ce soit la destinée des peuples soumis à l'empire romain de périr plutôt que de se corriger; il faut qu'ils cessent d'être, pour cesser d'être vicieux.

» Trois fois la première ville des Gaules a été détruite, trois fois elle a été comme le bûcher de ses habitants. La destruction même ne fut pas le plus grand mal quelle eut à supporter. La misère accablait ceux que la ruine de leur patrie n'avait point fait périr. Ce qui s'était garanti de la mort gémissait dans la captivité. Les uns, couverts de blessures, traînaient une vie languissante; les autres, à demi brûlés, n'avaient survécu à l'incendie que pour être en proie à de longues et cuisantes douleurs. Ceux-ci mouraient de faim, ceux-là succombaient sous la rigueur du froid, tous perdaient la vie par divers genres de supplices. La ruine de cette seule ville consternait toutes les autres. J'ai vu et j'ai pu survivre à tant de calamités! j'ai vu la terre jonchée de morts, j'ai vu les cadavres des hommes et des femmes confondus sans sépulture, nus, déchirés, (spectacle lamentable!) exposés aux oiseaux et aux chiens. L'infection que ces corps répandaient devenait contagieuse pour les vivants, et la mort s'exhalait, pour ainsi dire, de la mort même; en sorte que ceux qui n'avaient point été enveloppés dans le massacre de leurs concitoyens en souffraient les suites funestes et en ressentaient les horreurs.

» Qu'est-il arrivé à la suite de cet épouvantable désastre? Une partie de la noblesse de Trèves, échappée aux ruines de cette ville, présenta requête aux empereurs, pour en obtenir, quoi? des spectacles! Ah! que n'ai-je ici l'éloquence nécessaire pour bien exprimer l'indignité d'une telle action! Mais, par où commencer? par l'irréligion de ces illustres coupables? par leur stupidité? par leur folie? par leur lubricité? car enfin tout cela se trouve dans leur conduite. Quoi donc! Messieurs, vous demandez des jeux publics; et cela après le ravage de vos terres, la prise de votre ville, la ruine de vos maisons; après le carnage, la servitude, les supplices de vos concitoyens! Est-il rien de plus digne de larmes qu'une telle folie? est-il rien de plus déplorable qu'une extravagance de cette nature? Votre malheur, je l'avoue, m'a paru xtrême, quand j'ai vu la désolation de votre ville; mais je vous

trouve encore plus malheureux, depuis que j'apprends que vous demandez des spectacles. Demander un théâtre, mais pour qui? pour une ville réduite en cendres, entièrement renversée, où à peine il reste pierre sur pierre! Pour qui? pour un peuple qui gémit dans l'esclavage ou languit dans les fers, dont les pitoyables restes ne sont que misères; pour un peuple qui n'est plus, pour un peuple, ou accablé de chagrin et d'inqniétude, ou consterné de la perte de ses proches; pour un peuple enfin dont l'état désastreux donne lieu de douter si la condition des vivants n'est pas pire que celle des morts! Vous demandez des jeux publics! mais où les célébrer, ces jeux? je vous le demande à mon tour. Sur les cendres de votre patrie? sur les ossements de vos concitoyens? dans les places qui fument encore du sang de vos compatriotes? Car y a-t-il un seul endroit dans la ville qui ne soit un monument de vos malheurs? En quel lieu n'a pas ruisselé le sang de vos frères?...... Tout est en deuil, et vous ne pensez qu'à vons divertir! et vous insultez encore à la justice divine! Ah! je ne suis plus étonné que vous ayez été châtiés par tous les maux que vous avez soufferts. Une ville que trois renversements n'ont pu corriger, méritait bien de souffrir une quatrième destruction. »

Cet éloquent morceau est tiré du plus important traité de Salvien, celui *sur la Providence* (*livre sixième*). Il n'y a pas moins de vigueur dans le *Traité contre l'avarice*. Par exemple, lorsque l'orateur cite l'avare au tribunal de Dieu :

» Que je vous demande si vous croyez au jugement de Dieu : Oui, j'y crois, répondez-vous. Et à l'instant où vous allez paraître à ce jugement, vous ne pensez à rien moins qu'à fléchir sa colère! Et ce juge terrible, vous n'avez pour lui qu'un mépris réel; car n'est-ce pas le mépriser que de compter pour rien votre salut, pourvu que vous violiez ses lois? Démentez-moi si j'accuse faux. Le voilà, ce juge, tenant dans ses mains l'arrêt de votre éternité, le voilà qui vous crie de penser à vous préférablement à tout autre, dans le partage de votre succession, d'avoir plus d'égard à vos intérêts qu'à ceux d'autrui, de penser que rien ne vous touche de plus près, que rien ne vous doit être plus cher que votre âme. Il vous répète : *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme*? C'est-à-dire, ô mortel misérable, quand tu serais paisible possesseur du monde entier, et que tu laisserais à tes héritiers tous les trésors de la terre, de quoi cela te servirait-il, si ton âme périt? Qui perd son âme perd tout. Tout l'homme périt avec elle, et que lui reste-t-il, lorsqu'il se perd lui-même?

Que donnera-t-il en échange pour le rachat de cette âme, quand une fois elle sera perdue : *Quam dabit homo commutationem, etc.*?.... C'est-à-dire, ne ménage donc rien, quand il s'agit de la sauver. Argent, biens, tout doit être sacrifié pour empêcher qu'elle ne périsse, puisque tu n'as d'espérance que dans son salut. Quoi que tu puisses donner, quoi que tu puisses offrir, ce n'est rien en comparaison. Elle est d'un prix infiniment au-dessus des biens créés. En te perdant tu perds tout, et tu gagnes tout en te sauvant..... Ayez, ayez pitié de votre âme : *Miserere animæ tuæ.* C'est Dieu lui-même qui vous en conjure. O bonté admirable du Dieu que nous servons! quelle miséricorde! C'est lui-même qui nous demande miséricorde pour nous-mêmes : *Miserere animæ tuæ.* Laissez-vous toucher aux misères d'une âme sur laquelle mon cœur ne peut s'empêcher de s'attendrir. Ayez une fois pitié de cette âme, pour laquelle je suis, moi, perpétuellement ému de compassion. Ne refusez pas quelqu'intérêt à cette âme qui est votre bien, quand je m'intéresse si fort à elle, moi, à qui elle est étrangère : *Miserere illius tandem, cujus misereor ego semper. Miserere tu animæ saltem tuæ.* Malheureux, que répondez-vous à d'aussi tendres sollicitudes? Quoi! un Dieu vous prie et vous résistez! Pour enrichir quelques héritiers vous vous déshéritez vous-même, vous vous condamnez vous-même à une éternelle indigence, afin de procurer à d'autres une opulence de peu de jours. Mourant infortuné, pourquoi tant de sollicitudes et d'agitations? A quoi bon pourvoir toi-même à la dissipation de tes biens? crains-tu qu'il ne se trouve personne pour les dévorer après toi? Sois tranquille là-dessus, ils ne seront que trop tôt dissipés; et plût à Dieu que le salut de ton âme fût aussi certain que l'abus de ta succession. O infidélité d'un chrétien! ô perversité du cœur de l'homme! On dit d'ordinaire que l'homme est le premier en date dans son amour. C'est ici tout le contraire. C'est-là une espèce de prodige tout nouveau, que le moribond pense à tout, excepté à lui-même; que les démons de l'avarice et de la cupidité aient tous un libre accès près de ce lit de mort, et que Dieu seul ne soit point entendu.... Après tout vous avez, il faut en convenir, d'assez fortes raisons pour ne pas vous rendre aux instances d'un Dieu. Rassemblé autour de vous, un essaim de parents assiége ce lit de douleur où vous expirez : quel cortége imposant! des mères de famille opulentes, des hommes d'une naissance distinguée, tout brillants d'or et de soie : le moyen de rester insensible! le digne fruit pour l'éternité, que de dispenser ses biens à de tels demandeurs! Voilà, certes, des titres assez légitimes pour ne pas

se montrer impitoyable envers des pauvres de cette espèce, et pour dérober à son âme de quoi satisfaire à leurs besoins! Comment tenir au spectacle de ces proches richement parés, dans l'éclat d'une fortune opulente, avec une contenance désolée, l'air morne, et un visage où se peint la douleur, marchandant votre héritage en habits de fête, mais avec une tristesse de commande, et épiant le moment de votre mort, bien plutôt qu'ils ne font des vœux pour votre guérison? »

Il est difficile d'armer l'ironie d'une pointe plus piquante.

« Enfin il est mort, ce riche avare. Le voilà sorti de ce monde, d'où il est allé subir un rigoureux examen aux pieds du tribunal terrible, inexorable, où l'âme, abandonnée à une incertitude accablante, ne peut espérer de refuge que dans le témoignage de la conscience, que dans l'innocence de la vie, et, ce qui équivaut presque à l'innocence, dans les œuvres de miséricorde qu'elle aura exercées; où l'accusé ne trouvera de défenseurs que dans l'abondance de ses aumônes et dans l'efficacité de sa pénitence; où enfin la diversité des mérites détermine l'arrêt du souverain bien ou du souverain mal, une couronne immortelle de gloire ou bien une éternité de supplices. C'était à ce moment que le souverain juge l'attendait, et voilà que les anges des ténèbres, exécuteurs de ses vengeances, s'apprêtent à exercer leur épouvantable ministère; et son supplice a commencé pour ne jamais finir..... Mortels misérables! pourquoi travailler avec tant d'empressement à vous damner? Vous pouviez vous sauver à bien moins de frais. »

Disons-le. Tout cela est éclatant de beautés; mais de beautés d'un ordre supérieur, et telles, que Salvien aurait égalé le mérite des plus grands orateurs, s'il avait su mettre plus de méthode dans ses traités, plus de réserve dans ses invectives, plus de précision dans ses mouvements et dans son élocution. Mais on ne saurait se dissimuler que le retour habituel des mêmes pensées, des mêmes images et des mêmes expressions, porte dans ses deux principaux ouvrages une monotonie qui nuit beaucoup à leur effet. Salvien présente une vaste galerie de tableaux composés avec feu, coloriés d'une manière brillante, mais tous copiés les uns sur les autres.

Saint Eucher. (...—450.)

Un autre solitaire de Lérins, le mélancolique et doux saint Eucher, contraste singulièrement avec l'énergique et âpre Salvien.

Ses deux principaux ouvrages sont : l'Eloge de la Solitude, et un Traité du mépris du monde et de la philosophie du siècle.

Il y a dans saint Eucher des traces de recherche et d'affectation; mais on ne peut méconnaître dans cet écrivain un style élégant et une âme tendre et rêveuse. La tristesse sainte de l'auteur semble se résumer dans cette phrase de son opuscule sur le mépris du monde : « Le genre humain se hâte rapidement vers le tombeau, et toutes les générations s'écoulent une à une avec les siècles. Nos pères sont partis les premiers, nous partirons aussi, nos neveux viendront après nous, et comme les vagues, poussées les unes par les autres, se brisent contre les rivages de la mer, ainsi tous les âges se suivent, se heurtent et se terminent à la mort. »

Saint Eucher mourut évêque de Lyon, vers 450.

Saint Vincent de Lérins. (...—448).

L'île de Lérins devait encore donner au monde, dans ce siècle, un habile athlète, Vincent de Lérins, né dans les Gaules. On croit qu'il embrassa d'abord la profession des armes, et que le dégoût de la société l'entraîna dans la sainte solitude, aux bords des flots : « Balloté, dit-il, par les tristes et divers tourbillons de la vie séculière, je me suis enfin caché au port de la religion, refuge toujours si favorable à tous les hommes. Là, déposant les pensées d'orgueil et de vanité, apaisant Dieu par le sacrifice de l'humilité chrétienne, je cherche à éviter non-seulement les naufrages de la vie présente, mais encore les feux du siècle futur. »

Vincent de Lérins écrivit, dans sa retraite, un livre qui a été souvent comparé aux Prescriptions de Tertullien. Il a pour titre : *Commonitoire d'un Pélerin contre les hérétiques*, et combat le Nestorianisme, qui exerçait alors une terrible influence.

Le Commonitoire de Vincent de Lérins le réfuta avec une logique invincible. Sous le point de vue littéraire, dit M. l'abbé Ray, traducteur de ce livre, le Commonitoire est l'œuvre d'un génie supérieur, d'une plume habile et longtemps exercée. Moins nerveux, moins pressant, moins énergique que l'auteur des Prescriptions, sur les traces duquel il conduit parfois son raisonnement, il est aussi moins fiévreux, moins obscur et moins âpre; il est plus onctueux, plus méthodique, plus abondant, sans être moins fort ni moins exact. Plus d'intelligences communes peuvent l'aborder avec profit, et cependant lorsque Vincent, dont la précision de style n'ôte

rien à la souplesse, à la clarté, au nombre, à l'harmonie, veut donner à sa pensée plus d'éclat et plus d'étendue, quelle force, quelle pompe ne déploie-t-il pas? Lisez en particulier le tableau qu'il trace de la chute de deux grands hommes, Origène et Tertullien, la description des fureurs de l'arianisme et celle des progrès du dogme catholique. Ce sont là, controverse à part, des pages bien éloquentes.

« C'est pour moi un sujet d'étonnement toujours nouveau, qu'il y ait des hommes assez abandonnés aux travers de leur esprit, pour ne pas s'en tenir aux règles de créance qui sont revêtues du sceau de l'antiquité, mais qui, travaillés d'une criminelle inquiétude, cherchent à ajouter, à changer, à retrancher quelque chose dans la religion, comme si le dogme de la foi n'était pas une révélation céleste qui suffit pour le salut; comme si ce dogme ressemblait aux institutions humaines qui ne parviennent à leur perfection que par de continuels changements et des réformes journalières......

» Mais quoi! me dira-t-on, n'est-il pas permis d'avancer dans l'étude de la religion? Oui, certes, et le plus qu'on peut. Il faudrait être l'ennemi de Dieu et des hommes pour nier que la chose soit possible, et pour le trouver mauvais. Mais avancer dans la foi ce n'est pas changer; car, pour perfectionner une chose, il faut que, demeurant toujours dans sa nature, elle reçoive quelque accroissement; au lieu que ce n'est pas un progrès qu'un changement, lorsqu'une chose cesse d'être ce qu'elle était, pour devenir autre. Qu'une sainte émulation enflamme tant les particuliers que le corps tout entier de l'Eglise; que chaque siècle enchérisse sur celui qui l'a précédé, pour avancer en science, en intelligence, en goût pour les choses divines, toujours sans s'écarter des mêmes sens, de la même foi, des mêmes dogmes sans nulle altération; qu'il y ait dans les esprits le même développement que dans les corps. Le corps humain, pour croître et se fortifier avec l'âge, ne laisse pas d'être toujours le même.... De même il faut que la religion chrétienne soit réglée dans sa doctrine, et quelle suive les mesures de son accroissement. Il faut qu'elle soit étendue par la succession des temps, affermie par le cours des années, et élevée par la suite des siècles à ce comble de perfection qu'elle attend de son origine céleste. Car enfin la religion chrétienne est un corps si accompli en toutes ses parties, qu'il ne peut recevoir ni altération en soi-même, ni dommage en ses propriétés, ni changement en ses décrets.

» Nous savons que nos ancêtres ont semé dans le champ de l'Eglise le pur froment de la foi. Il y aurait de notre part une monstrueuse inconséquence à vouloir y moissonner, non le grain, mais l'ivraie empoisonnée de l'erreur. Cultivons, conservons dans leur pureté les germes salutaires qu'a produits une si heureuse semence ; ne bouleversons pas le champ. Qu'il devienne permis à chacun d'innover, la religion tout entière tombe en ruines. Une fois que l'on aura retranché tel dogme catholique, chacun se croira en droit d'en retrancher un aujourd'hui, demain un autre. En détachant ainsi quelques parcelles successivement, il faudra bien que l'édifice croule en entier. Plus rien de sacré et d'inviolable dans l'Eglise, et le sanctuaire auguste de la vérité n'est plus qu'un profane rendez-vous, ouvert à tous les caprices des passions humaines. »

Saint Léon le Grand. (...—461.)

Saint Léon, surnommé le Grand, occupa le trône pontifical depuis 440 jusqu'à 461.

Son éloquence a un caractère spécial, et qui semble appartenir à lui seul. Ce n'est point la vigueur mâle, impétueuse de saint Grégoire de Nazianze, ni la pompe et la magnificence de saint Jean Chrysostôme, ni l'abondante sublimité d'esprit de saint Ambroise, de saint Augustin ; c'est une éloquence grave, sans passion, pleine de dignité ; celle, en un mot, qui convient éminemment au vicaire de Jésus-Christ. On reconnaît la religion du roi des rois, qui, assise sur le trône de saint Léon, dicte ses oracles par la bouche de son pontife.

Nous ne citerons qu'un seul morceau des *Sermons* de ce grand pape, parce que la majestueuse harmonie de son style ne peut que faiblement passer dans une traduction.

« Lorsque les douze apôtres, après avoir reçu par le Saint-Esprit le don de parler toutes les langues, partagèrent entr'eux l'univers, pour aller partout établir l'Evangile, saint Pierre, comme le chef du collége apostolique, fut destiné à la capitale de l'empire romain, afin que la lumière de vérité qui commençait à briller pour le salut de toutes les nations se répandît plus aisément de la capitale dans toutes les parties du monde. Y avait-il alors sous le ciel une nation qui n'eût un de ses citoyens à Rome? et quel peuple pouvait ignorer ce que Rome avait appris? C'est donc là surtout qu'il fallait confondre l'orgueil des philosophes; c'est là

qu'il fallait montrer la vanité de la sagesse humaine; c'est là qu'il fallait détruire le culte sacrilége des démons, faire cesser leurs sacrifices impies, et ruiner l'idolâtrie dans le lieu même où la superstition avait rassemblé les erreurs de l'univers entier. Vous ne craignez donc point, ô grand apôtre, d'entrer dans cette ville formidable; et tandis que Paul, votre glorieux collègue, est encore occupé du soin des autres églises, vous venez dans cette forêt remplie de toutes sortes de bêtes féroces, vous affrontez ce profond océan avec bien plus de courage que vous ne marchiez autrefois sur les eaux. Déjà vous aviez donné aux Juifs fidèles la connaissance de l'Evangile; déjà vous aviez fondé l'Eglise d'Antioche, le berceau du nom chrétien; déjà le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie, la Bithynie, se trouvaient soumis, par vos travaux, aux lois de l'Evangile : et maintenant, sans avoir le moindre doute sur le succès, et sans être arrêté par le peu de temps qui vous reste à vivre, vous portez le trophée de la croix de Jésus-Christ sur le Capitole, où la divine Providence avait placé dans ses conseils éternels et le théâtre de votre martyre et le siége de votre dignité. » (*Homélie pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul.*)

Saint Grégoire le Grand. (...—604.)

Nous devons avouer que le style de saint Grégoire le Grand est celui de son siècle, c'est-à-dire qu'il est obscur, embarrassé, rempli de locutions vicieuses, surchargé d'allégories et déjà barbare; mais ces défauts sont avantageusement compensés par la solidité de l'instruction, et surtout par l'onction divine qui fait le caractère de ses écrits.

La morale ne sort-elle pas énergique et vivante en quelque sorte de ce tableau des maux de l'empire?

« Dites-moi, qu'y a-t-il dans le monde qui doive nous y attacher? Partout ce n'est que deuil et gémissements. Nos cités sont renversées, nos camps en déroute, nos campagnes désolées; cet empire n'est plus qu'une vaste solitude; partout le silence de la mort, et le petit nombre qui a pu échapper au carnage, est en proie à des calamités sans cesse renaissantes. Il n'existe plus sous nos yeux que les restes du genre humain. Les fléaux de la colère céleste n'ont point de terme, parce que les crimes qui les ont provoqués n'en ont point. Vous voyez les uns traînés en captivité, les autres mutilés, les autres égorgés sans pitié. Encore une fois, qu'avons-nous dans le monde qui mérite de nous y retenir?

Aimer encore ce monde, c'est aimer non ses plaisirs, mais ses maux. Cette Rome, autrefois la maîtresse de l'univers, qu'est-elle aujourd'hui? Elle succombe sous le poids des tribulations qui l'accablent. Abandonnée par ses citoyens, insultée par ses ennemis, elle n'est plus qu'un monceau de ruines. Qu'est devenu son sénat? Qu'a-t-elle fait de son peuple? Que parlé-je des hommes, quand ses édifices mêmes ne sont plus; quand vous en chercheriez en vain les murailles? Où sont-ils ceux-là qui s'enorgueillissaient de sa gloire? Ses joies bruyantes, ses pompeux spectacles, tout s'est évanoui. Plus de courtisans qui viennent y chercher la fortune, plus de jeunesse qui afflue dans son enceinte pour s'y disputer les avantages du siècle, plus d'oppresseurs qui viennent s'y repaître du sang des victimes. Pas une ville n'a été plus épargnée que cette capitale. Toutes sont ou dévorées par le glaive, ou ravagées par la famine, ou englouties par les tremblements de terre. Puisque le monde s'écroule de toutes parts, sortons donc de toute l'enceinte de ce monde. » (*Homélie sur la prophétie d'Ezéchiel.*)

Le saint évêque parlait ainsi au peuple romain au moment où la ville, pressée par l'armée des Lombards, était réduite aux plus affreuses extrémités. Il termine ainsi :

« Ne vous assemblez plus pour m'entendre, mon cœur est flétri par la douleur. Nous ne voyons plus autour de nous que le glaive et la mort. Nos citoyens nous sont enlevés par le massacre ou l'esclavage, ceux qui rentrent dans Rome n'y rapportent que les malheureux restes de leurs corps mutilés par le fer ennemi. Non, je ne vous parlerai plus; ma voix se glace et ne forme que des soupirs; mes yeux ne sont ouverts qu'aux larmes; mon âme s'afflige de ma vie. »

Ce morceau est remarquable par une teinte de tristesse que l'on sent du reste dans toutes les productions de cette époque. On dirait que l'âme des écrivains ecclésiastiques réfléchit tout ce qu'il y avait de douleur dans ces grandes catastrophes, qui, en amenant la destruction de l'empire romain, préparaient les malheurs de la Barbarie, et en même temps la gloire de la religion, destinée à faire revivre l'humanité, la littérature et les arts dans le moyen-âge.

CONVERSION DES BARBARES.

Quand même le génie de l'éloquence, dans les siècles que nous

parcourons, n'aurait élevé aucun monument durable, il présenterait encore à la postérité de bien glorieux souvenirs. Les pontifes de Rome, les évêques et les prêtres attachés à la chaire de l'unité, se virent environnés du respect et de l'amour qui étaient dus à la grandeur de leur vertu, à l'éclat de leur science et à la sainteté de leur caractère. Ils exercèrent au milieu des peuples le ministère de la prédication avec une autorité imposante. Les Barbares, malgré la férocité de leurs mœurs, avaient dans le cœur je ne sais quoi de grand et de généreux. Ils furent frappés à la vue de ces hommes célestes qui leur présentaient le flambeau de la vérité; ils prêtèrent facilement l'oreille aux sublimes enseignements de la foi, et ouvrirent leurs cœurs aux nobles sentiments qu'elle inspire. Le farouche Attila, qui renonce tout-à-coup au projet de dévaster Rome, parce qu'il voit dans le pontife saint Léon, qui lui parle au nom du ciel pour fléchir son courroux, quelque chose de surnaturel et de divin, donne une idée de l'impression que firent sur eux les discours des ministres de la religion. Ainsi l'éloquence chrétienne eut une nouvelle mission à remplir, et elle l'accomplit avec succès. Elle adoucit les mœurs de ces peuples féroces que la Providence poussait sur l'empire romain, pour le punir de sa corruption et de ses crimes; elle allait même souvent à leur rencontre jusque dans les régions septentrionales, afin de les gagner au Dieu de paix et et de miséricorde, et de leur inspirer des sentiments d'humanité en faveur des nations qu'ils venaient subjuguer. Les apôtres avaient converti l'empire par la prédication; leurs successeurs le convertirent une seconde fois, ou pour mieux dire, autant de fois qu'il fut renouvelé.

Enfin d'autres sociétés se formèrent sur les débris de l'ancienne. Ils en furent pour ainsi dire les chefs suprêmes; ils dirigèrent les peuples et les rois; ils défendaient les uns contre la tyrannie, les autres contre la licence et la révolte; ils firent recevoir peu à peu dans le gouvernement des Etats, les maximes de l'Evangile et les décisions des conciles. On leur a reproché d'avoir abusé quelquefois de l'influence accordée à leur science et à leur mérite; mais en général ils s'en servirent pour le bien, et il est maintenant reconnu que tout ce qu'il y a de meilleur dans les sociétés modernes, est dû, en très-grande partie, aux pontifes de Rome et au clergé catholique. On peut en voir la preuve dans les plus célèbres écrivains de notre temps, tels que M. de Châteaubriand, M. de Maistre, M. de Bonal, M. Michaut.

CROISADES.

En avançant dans les siècles, nous arrivons à une époque plus mémorable encore ; celle qui vit tous les peuples de l'Occident s'ébranler à la fois, se précipiter sur l'Asie pour venger les outrages faits à leur culte, et refouler la barbarie musulmane qui avait débordé jusques dans les royaume de l'Europe, et qui menaçait la chrétienté tout entière. Nous ne nous arrêterons à ces entreprises extraordinaires, connues sous le nom de *Croisades*, que pour montrer qu'elles donnèrent lieu à la puissance de la parole d'opérer des prodiges.

« L'ermite Pierre, dit M. Michaut, (première croisade, 1095,) traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple, l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

» Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux, et le sang des chrétiens versé par torrents dans les rues de Jérusalem ; il invoquait tour-à-tour le ciel, les saints, les anges, qu'il prenait à témoins de la vérité de ses récits; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissements. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre le malheur des fidèles, il montrait aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui ; tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes...

» Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient, bannis de leur patrie et parcourant l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoins vivants de la barbarie des infidèles; en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, le saint orateur s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les

fidèles éprouvaient tour-à-tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance; tous déploraient dans leur cœur les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie; les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières : tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Mais écoutons l'éloquent historien, lorsqu'il transporte les prédicateurs de la guerre sainte dans une assemblée solennelle (le concile de Clermont), composée d'une multitude d'évêques, d'archevêques, de prêtres, de docteurs, d'ambassadeurs, de princes accourus de toutes les parties de l'Europe, à la voix du chef de l'Eglise.

Urbain, qui parla après Pierre l'ermite, représenta comme lui les saints lieux profanés par la domination des infidèles :

« Un peuple sans Dieu, le fils de l'Egypte esclave, occupait par la violence le berceau de notre salut et la patrie de notre Seigneur. La ville du roi des rois, qui transmit aux autres les préceptes d'une foi pure, avait été contrainte de servir aux superstitions des païens; ce tombeau miraculeux où la mort n'a pu garder sa victime; ce tombeau source de la vie future, sur lequel s'était levé le soleil de la résurrection, avait été souillé par ceux qui ne doivent ressusciter eux-mêmes que pour servir de paille au feu éternel. L'impiété victorieuse avait répandu ses ténèbres sur les plus riches contrées de l'Asie; Antioche, Ephèse, Nicée, étaient devenues des cités musulmanes; les hordes barbares des Turcs avaient planté leurs étendards aux rives de l'Hellespont, d'où elles menaçaient tous les pays chrétiens. Si Dieu lui-même, armant contre elle ses enfants, ne les arrêtait dans leur marche triomphante, quelle nation, quel royaume pourrait leur fermer les portes de l'Occident? »

Le souverain pontife s'adressait à toutes les nations chrétiennes; il s'adressait surtout aux Français :

« C'est dans leur courage que l'Eglise plaçait son espoir; c'est parce qu'il connaissait leur bravoure et leur piété, qu'il avait traversé les Alpes, et qu'il leur apportait la parole de Dieu. »

A mesure que le pontife prononçait son discours, ses auditeurs se pénétraient des sentiments dont il était animé; il cherchait tour-à-tour à exciter dans le cœur des chevaliers et des barons

qui l'écoutaient, l'amour de la gloire, l'ambition des conquêtes, l'enthousiasme religieux, et surtout la compassion pour leurs frères chrétiens :

« Quelle voix humaine, leur disait-il, pourra jamais raconter les persécutions et les tourments que souffre la race des élus, le peuple que Dieu a choisi! La race impie des Sarrazins n'a respecté ni les vierges du Seigneur, ni le *collége royal des prêtres*. Ils ont chargé de fers les mains des infirmes et des vieillards; des enfants arrachés aux embrassements maternels, oublient maintenant, chez les barbares, le nom du Dieu véritable; les hospices, qui attendaient les pauvres voyageurs sur la route des saints lieux, ont reçu sous leurs toits profanés une nation perverse; *le temple du Seigneur a été traité comme un homme infâme, et les ornements du sanctuaire ont été enlevés comme des captifs*. Que vous dirai-je de plus? Au milieu de tant de maux, qui aurait pu retenir dans leurs demeures désolées les habitants de Sion, les gardiens du Calvaire, les serviteurs et les *concitoyens de l'Homme-Dieu*, s'ils ne s'étaient pas imposé la loi de recevoir et de secourir les pèlerins, s'ils n'avaient pas craint de laisser sans prêtres, sans autels, sans cérémonies religieuses, une terre toute couverte encore du sang de Jésus-Christ?

» Malheur à nous! mes enfants et mes frères, qui avons vécu dans ces jours de calamités! Sommes-nous donc venus dans ce siècle réprouvé du ciel, pour voir la désolation de la ville sainte, et pour rester en paix, lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses oppresseurs? Ne vaut-il pas mieux mourir dans la guerre que de supporter plus longtemps ce terrible spectacle? Pleurons tous ensemble sur nos fautes qui ont armé la colère divine, pleurons sur la malheureuse Jérusalem; mais que nos larmes ne soient point comme la semence jetée sur le sable, et que la guerre sainte s'allume au feu de notre repentir; que l'amour de nos frères nous anime au combat, et soit *plus fort que la mort même* contre les ennemis du peuple de Dieu.

» Guerriers qui m'écoutez, poursuivait l'éloquent pontife, vous qui cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, car voici une guerre légitime; le moment est venu de montrer si vous êtes animés d'un vrai courage; le moment est venu d'expier tant de violences commises au sein de la paix, tant de victoires souillées par l'injustice. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos concitoyens, et qui vendez pour un vil salaire vos bras aux fureurs d'autrui, nouveaux Machabées, allez défendre la *maison d'Israël*

qui est la vigne du Seigneur des armées. Il ne s'agit plus de venger les injures des hommes, mais celles de la divinité ; il ne s'agit plus de l'attaque d'une ville où d'un château, mais de la conquête des lieux saints. Si vous triomphez, les bénédictions du ciel et les royaumes de l'Asie seront votre partage ; si vous succombez, vous aurez la gloire de mourir aux mêmes lieux que Jésus-Christ, et Dieu n'oubliera point qu'il vous aura vus dans sa milice sainte. Que de lâches affections, que des sentiments profanes ne vous retiennent point dans vos foyers; soldats du Dieu vivant, n'écoutez plus que les gémissements de Sion ; brisez tous les liens de la terre, et ressouvenez-vous de ce qu'a dit le Seigneur : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; quiconque abandonnera sa maison, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou son héritage, pour mon nom, sera récompensé au centuple, et possédera la vie éternelle.* »

Ces paroles d'Urbain pénétraient, embrasaient tous les cœurs, et ressemblaient à la flamme ardente descendue du ciel. L'assemblée des fidèles, entraînée par un enthousiasme que jamais l'éloquence humaine n'avait inspiré, se leva tout entière et lui répondit par un cri unanime : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

« Oui, sans doute, reprit le saint pontife; Dieu le veut, vous voyez aujourd'hui l'accomplissement de la parole du Sauveur, qui a promis de se trouver au milieu des fidèles assemblés en son nom ; c'est lui qui vous a dicté ces paroles que je viens d'entendre; qu'elles soient votre cri de guerre, et qu'elles annoncent partout la présence du Dieu des armées. »

En achevant ces mots, le pontife montra à l'assemblée des chrétiens le signe de leur rédemption.

« C'est Jésus-Christ lui-même, leur dit-il, qui sort de son tombeau et qui vous présente sa croix : elle sera le signe élevé entre les nations, qui doit rassembler les enfants dispersés d'Israël, portez-la sur vos épaules ou sur votre poitrine; qu'elle brille sur vos armes et sur vos étendards; elle deviendra pour vous le gage de la victoire ou la palme du martyre; elle vous rappellera sans cesse que Jésus-Christ est mort pour vous, et que vous devez mourir pour lui. »

Saint Bernard. (1091—1153.)

Dans la seconde croisade (sous le règne de Louis le jeune, 1146), on voit paraître un prédicateur plus étonnant encore, saint Bernard, abbé de Clairvaux, si célèbre par l'influence extraordinaire qu'il exerça sur son siècle. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques ; son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin, l'Eglise, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même ; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels. (*Garat*, *Eloge de Suger*.)

Il est intéressant de l'entendre dans la célèbre assemblée de Vézelay, convoquée au sujet de la croisade. « Le dimanche des Rameaux, après avoir invoqué l'Esprit-Saint, dit M. Michaut, tous ceux qui étaient arrivés pour entendre l'abbé de Clairvaux, se réunirent sur le penchant d'une colline, aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée, où le roi, dans l'appareil de la royauté, et saint Bernard, dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense. L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife, et parla ensuite à ses auditeurs de la prise d'Edesse par les Sarrazins, et de la désolation des saints lieux. Il leur montra l'univers plongé dans la terreur, en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie. Il leur présenta la ville de Sion implorant leur secours, Jésus-Christ prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux martyrs de la foi.

« Vous le savez, ajouta-t-il, nous vivons dans un temps de châtiment et de ruine, l'ennemi des hommes a répandu de toutes parts le souffle de la corruption ; on ne voit partout que brigandages

impunis. Les lois de la patrie et les lois de la religion n'ont plus assez d'empire pour arrêter le scandale des mœurs et le triomphe des méchants. Le démon de l'hérésie s'est assis dans la chaire de vérité. Dieu a donné sa malédiction à son sanctuaire. O vous tous qui m'écoutez! hâtez-vous donc d'apaiser la colère du ciel, et n'implorez plus sa bonté par de vains gémissements; ne vous couvrez plus de cilices, mais de boucliers invincibles. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre, voilà la pénitence que Dieu vous impose. Allez expier vos fautes par des victoires sur les infidèles, et que la délivrance des lieux saints soit le noble prix de votre repentir. »

Ces paroles de l'orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l'assemblée des fidèles, et, comme Urbain, au concile de Clermont, saint Bernard fut interrompu par des cris répétés : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Alors il éleva la voix, comme s'il eût été l'interprète du ciel, promit, au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition, et poursuivit ainsi son discours :

« Si on venait vous annoncer que l'ennemi est entré dans vos cités, qu'il a ravi vos épouses et vos filles, profané vos temples, qui de vous ne volerait aux armes? Eh bien! tous ces malheurs et des malheurs plus grands encore sont arrivés; la famille de Jésus-Christ, qui est la vôtre, a été dispersée par le glaive des païens; des barbares ont renversé la demeure de Dieu et se sont partagé son héritage. Qu'attendez-vous donc pour réparer tant de maux, pour venger tant d'outrages? Laisserez-vous les infidèles contempler en paix les ravages qu'ils ont faits chez des peuples chrétiens? Songez que leur triomphe sera un sujet de douleur inconsolable pour tous les siècles, et d'éternel opprobre pour la génération qui l'a souffert. Oui, le Dieu vivant m'a chargé de vous annoncer qu'il punira ceux qui ne l'auront pas défendu contre ses ennemis. Volez donc aux armes! qu'une sainte colère vous anime au combat! que le monde chrétien retentisse de ces paroles du prophète : Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée!

» Si le Seigneur vous appelle à sa propre défense, vous ne croirez pas sans doute que sa main est devenue moins puissante; il ne tiendrait qu'à lui d'envoyer douze légions d'anges, ou de dire seulement une parole, et ses ennemis tomberaient en poussière; mais Dieu a regardé les fils des hommes, et veut leur ouvrir le chemin de sa miséricorde; sa bonté a fait lever pour vous le jour du salut. C'est vous qu'il a choisis pour être les instruments de ses vengeances; c'est à vous seuls qu'il veut devoir la ruine de

ses ennemis, le triomphe de sa justice. Oui, le Dieu tout-puissant vous appelle à expier vos péchés en défendant la gloire de son nom. Guerriers chrétiens, voilà des combats dignes de vous, des combats où la victoire vous attirera les bénédictions de la terre et du ciel, où la mort même sera pour vous comme une autre victoire. Illustres chevaliers, généreux défenseurs de la croix, rappelez-vous l'exemple de vos pères qui ont conquis Jérusalem, et dont le nom est écrit au livre de vie; abandonnez comme eux des biens périssables pour cueillir des palmes éternelles, et conquérir un royaume qui ne finit point. » (*)

Tous les barons et les chevaliers applaudirent à l'éloquence de l'abbé de Clairvaux, et furent persuadés qu'il avait exprimé la volonté de Dieu. Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait d'entendre, se jeta, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il parla lui-même à l'assemblée des fidèles pour les exhorter à suivre son exemple. Dans son discours, il leur montra l'impie Philistin versant l'opprobre sur la maison de David, et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il

(*) M. Michaud a rédigé le discours qu'on vient de lire sur deux lettres que le saint abbé adressa aux habitants du Rhin et à l'évêque de Brixen, au sujet de la croisade. Nous aurions pu citer ces lettres qui sont très-éloquentes; nous avons préféré le texte de l'historien, qui en a d'ailleurs conservé la substance, et en grande partie les expressions et les tours. Il nous a paru convenable d'offrir l'intérêt d'une délibération publique.

Au reste, nous ferons remarquer que l'éloquence la plus vive et la plus vraie se trouve aussi dans toutes les lettres circulaires des souverains pontifes. Il faut voir, par exemple, dans une bulle de Grégoire VIII, comment le père des chrétiens déplore les calamités qui affligent la Terre sainte, lorsque, après la bataille de Tibériade, après la perte de la vraie croix, et la destruction de l'armée chrétienne, les troupes de Saladin se répandirent partout comme la flamme d'un vaste incendie ou les flots d'une mer débordée.

« Dans l'incertitude, dit-il, de ce que nous avions à faire en cette occasion, nous n'avons pu que nous écrier : Seigneur! les nations ont envahi ton héritage, elles ont souillé ton saint temple : Jérusalem n'est plus qu'un désert, et les corps de tes saints ont servi de pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel. »

Dans une lettre adressée à l'archevêque de Rouen, Innocent IV ne s'exprime pas avec moins d'éloquence en parlant de la captivité de saint Louis et de la douleur des peuples d'Occident.

« Oh! Seigneur, s'écrie le pontife, comment tant de guerriers valeureux sont-ils tombés dans les batailles? Voilà que le glaive des impies s'est enivré du sang des justes, et s'est rassasié de leur chair! Le fer du Sarrasin barbare a dévoré la nation que la piété avait conduite sous tes drapeaux! les plaines sont encore humides du sang qui a coulé pour toi; la pourpre du sang de tes martyrs brille sur le sol de l'Orient; leurs corps gisent sans sépulture, abandonnés aux oiseaux du ciel et aux animaux du désert..... Seigneur, tous les enfants de l'Église versent des larmes; les cris de la douleur retentissent sur tous les chemins; le deuil est peint sur tous les fronts; chacun baisse ses yeux vers la terre; il ne sort de la bouche des chrétiens que des paroles lugubres. »

Nous pourrions rappeler d'autres lettres d'Innocent III, d'Honorius IV, et d'Urbain IV, et surtout de Pie II, qui passa sa vie à prêcher la croisade contre les oppresseurs de la Grèce. On voit par ces exemples, qu'en s'adressant aux passions dominantes, l'éloquence avait emprunté leur vivacité et leur génie. Il n'est pas jusqu'aux simples chroniqueurs qui ne se montrent éloquents en déplorant la servitude de Sion, et qui, dans les harangues qu'ils font prononcer aux chefs des croisés, n'offrent quelquefois des modèles de l'art oratoire. (Histoire des Croisades).

invoqua, au nom des chrétiens d'Orient, l'appui de la nation généreuse dont il était le chef; de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte et de sa gloire. A ce discours, tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes. La piété touchante du monarque acheva de persuader tous ceux que l'éloquence de saint Bernard n'avait point entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable, retentit longtemps de ces mots : *Dieu le veut! Dieu le veut! la croix! la croix!* » (*Histoire des Croisades.*)

On connaît les mauvais succès de cette croisade. Ils furent imputés à saint Bernard, qui composa une apologie. Ce serait nous écarter de notre plan de donner ici l'analyse de ses raisons; ce serait nous en écarter également de réfuter ce que les incrédules du dernier siècle ont dit contre les guerres saintes. Nous renvoyons aux écrivains célèbres que nous avons nommés plus haut, en parlant de la puissance exercée, au moyen-âge, par le clergé catholique. Ils démontrent qu'elles ont eu les résultats les plus avantageux pour la société, et en particulier qu'elles ont sauvé l'Europe de la barbarie.

ÉCRITS DE SAINT BERNARD.

Revenons à saint Bernard. Pendant sa vie il agit à son gré sur les peuples et les rois par son éloquence et par une éminente sainteté; il fut l'oracle de l'Eglise, la lumière des évêques, le restaurateur de la discipline. Mais il continue, après sa mort, le ministère de la parole sainte; il console, il instruit par les ouvrages également pieux et savants qu'il a laissés. Il présente parmi ses contemporains une sorte de phénomène. Vivant dans le siècle des scolastiques, il n'en eut ni la méthode ni la sécheresse. Il sut briser les entraves qui auraient arrêté l'essor de son génie, et imita la marche libre et le style animé des anciens. Il est plein de force, d'onction et d'agrément. Il possédait si parfaitement l'Ecriture, qu'il en faisait passer le langage dans presque toutes ses périodes. Il avait beaucoup lu les anciens Pères, surtout saint Ambroise et saint Augustin; souvent il emprunte leurs pensées; mais il sait se les rendre propres par le tour nouveau qu'il leur donne. Ses *Sermons* respirent l'éloquence du genre, cette éloquence qui plaît à l'esprit et pénètre le cœur. Ses *Lettres*, au nombre de plus de quatre cents,

sont d'un grand intérêt; elles ont pour objet diverses questions de discipline, de dogme, de morale, et les affaires de son temps. Parmi ses *Traités* on distingue celui de la *Considération*, adressé au pape Eugène III, et dans lequel il enseigne aux souverains pontifes l'importance et l'étendue de leurs devoirs.

Erasme, bon juge en matière de style, admirait l'éloquence et les agréments de celui de saint Bernard, autant que sa vaste et modeste érudition. Son discours, dit Sixte de Sienne, est partout plein de douceur et de feu; il charme, il embrase : sa langue est comme une source d'où le lait et le miel semblent couler dans ses paroles; son cœur est une fournaise d'où sortent ces affections brûlantes qui se communiquent à ses lecteurs. Celui, dit M. de Châteaubriand, qu'on appelait le dernier des Pères avant que Bossuet eût paru, saint Bernard, joint à beaucoup d'esprit une grande doctrine. Il réussit à peindre les mœurs, et il avait reçu quelque chose du génie de Théophraste et de La Bruyère. (*Génie du Christianisme.*)

Pour faire bien apprécier l'éloquence de saint Bernard, nous emprunterons aux sermons, aux lettres et aux traités des passages de nature diverse, où l'on trouve tour à tour l'exquise douceur du sentiment, l'énergie de l'indignation, la vigueur du raisonnement, les profondes tristesses de l'âme au spectacle des misères de l'homme, enfin l'onction, la force, la sensibilité, et parfois la véhémence. Ses sujets de prédilection, dans les homélies adressées aux moines de Clairvaux, sont tendres et affectueux; c'est tantôt la naissance du Christ et son enfance, plus souvent les douces vertus de la vierge Marie, et plus souvent encore l'explication mystique du Cantique des Cantiques, divin épithalame, chef-d'œuvre de poésie mélancolique, soupir de l'âme mêlé aux terribles accents des prophètes et aux sublimes accords de la harpe de David. Voici quelques traits de cette éloquence tempérée qui semble un prélude lointain aux touchantes inspirations de Massillon.

« O homme que crains-tu! Pourquoi trembler à la face du Seigneur qui s'approche? Il vient non pour juger, mais pour sauver la terre. Jadis un serviteur infidèle t'a persuadé d'enlever furtivement le diadème royal pour en ceindre ta tête. Surpris dans ton larcin, comment n'aurais-tu pas tremblé? comment n'aurais-tu pas évité la face du Seigneur? Peut-être portait-il déjà le glaive flamboyant. Maintenant tu vis dans l'exil et tu trempes des sueurs de ton visage le pain qui te nourrit. Et voici qu'une voix a été entendue sur la terre, annonçant la venue du maître du monde. Où iras-tu pour éviter le souffle de son esprit? où fuiras-tu pour ne pas ren-

contrer son visage? Garde-toi de fuir, garde-toi de trembler. Il ne vient pas armé, il ne cherche pas pour punir, mais pour délivrer; et, pour que tu ne dises pas encore une fois : « J'ai entendu ta voix et je me suis caché; » le voilà enfant et sans voix, et si ses vagissements doivent faire trembler quelqu'un, ce n'est pas toi. Il s'est fait tout petit, et la Vierge, sa mère, enveloppe de langes ses membres délicats, et tu trembles encore de frayeur! Mais tu vas savoir qu'il ne vient pas pour te perdre, mais pour te sauver; non pour t'enchaîner, mais pour t'affranchir, car il tombe déjà contre tes ennemis. Par la vertu et la sagesse de Dieu, il met le pied sur le cou des grands et des superbes. »

C'est toujours sur ce ton de noble affection et de pieuse sympathie que saint Bernard parle des rapports de l'homme et du fils de Dieu; mais son éloquence s'épure et s'attendrit encore, sans rien perdre de son élévation, lorsqu'il célèbre les vertus et les mérites de la Vierge. On comprend facilement la prédilection des vrais chrétiens, pour la vierge Marie, symbole de pureté et d'amour, médiatrice aimable entre la terre et le ciel; aussi saint Bernard est-il inépuisable dans les tendres effusions de sa reconnaissance. Il faudrait citer des sermons entiers pour apprécier cette éloquence presque séraphique; nous nous contenterons du passage suivant, sur le nom de Marie :

« Le nom de la Vierge était Marie. Ajoutons quelques mots sur ce nom, qui signifie étoile de la mer, et convient parfaitement à la Vierge qui porte Dieu dans son sein. C'est avec raison qu'on la compare à un astre : car de même que l'étoile envoie ses rayons sans être altérée, la Vierge enfante un fils sans rien perdre de sa pureté. Le rayon ne diminue pas la clarté de l'étoile, de même que le fils n'enlève rien à l'intégrité de la Vierge. Elle est donc cette noble étoile de Jacob dont le rayon illumine l'univers entier, dont la splendeur éclaire les hauts lieux et pénètre les abîmes. Elle parcourt la terre, échauffe les âmes plus que les corps, vivifiant les vertus et consumant les vices. Elle est cette étoile brillante, élevée au-dessus de la mer immense, étincelante de vertus, rayonnante d'exemples. Oh! qui que tu sois, qui comprends que dans le cours de cette vie tu flottes au milieu des orages et des tempêtes plutôt que tu ne marches sur la terre, ne détourne pas les yeux de cette lumière, si tu ne veux pas être englouti par les flots soulevés. Si le souffle des tentations s'élève, si tu cours vers les écueils des tribulations, lève les yeux vers cette étoile, invoque Marie. Si la colère ou l'avarice, ou la

séduction de la chair font chavirer ta frêle nacelle, lève les yeux vers Marie. Si le souvenir de crimes honteux, si les remords de ta conscience, si la crainte du jugement t'entraînent vers le gouffre de la tristesse, vers l'abîme du désespoir, songe à Marie; dans les périls, dans les angoisses, dans le doute, songe à Marie, invoque Marie : qu'elle soit toujours sur tes lèvres, toujours dans ton cœur; à ce prix, tu auras l'appui de ses prières, l'exemple de ses vertus. En la suivant tu ne dévies pas; en l'implorant, tu espères; en y pensant, tu évites l'erreur. Si elle te tient la main, tu ne peux tomber; si elle te protège, tu n'as rien à craindre; si elle te guide, point de fatigue, et sa faveur te conduit au but, et tu éprouves en toi-même avec quelle justesse il est écrit : « et le nom de la vierge est Marie. »

Quelquefois la pensée de saint Bernard prend une teinte de profonde mélancolie, lorsqu'elle s'émeut dans la contemplation du sacrifice du Fils de Dieu et des misères de l'humanité. Ce caractère est surtout sensible dans l'admirable sermon sur la Passion, où il examine successivement l'œuvre, la cause et la manière de cette mystérieuse immolation du juste pour l'expiation des crimes du genre humain. Il fait admirer la patience, l'humilité et la charité du Rédempteur. Ne croit-on pas entendre Pascal ou Bossuet, lorsque, considérant l'abaissement sublime de Jésus-Christ, couvert d'ignominie et confondu parmi les plus vils scélérats, l'orateur s'écrie :

« Le voilà comme le dernier des hommes, homme de douleurs que Dieu frappe et humilie; est-il rien de plus bas et de plus élevé? O humilité! ô grandeur! opprobre de l'humanité et gloire des anges! Un tel sacrifice sera-t-il sans vertu? »

On serait tenté de voir dans cette apostrophe le germe de la sublime antithèse de Pascal sur les misères et les grandeurs de l'homme. Mais voici, dans le même sermon, un tableau de la condition humaine qui se rapproche encore davantage de la manière de l'auteur des *Pensées* :

« Nous sommes engendrés dans l'ordure, réchauffés dans les ténèbres, enfantés dans la douleur. Avant de venir au jour, nous chargeons nos misérables mères; en sortant de leur sein, nous les déchirons comme des vipères, et c'est merveille que nous ne soyons pas nous-mêmes déchirés. Notre premier cri est un cri de douleur, et à juste titre, puisque nous entrons dans la vallée des pleurs, où nous éprouvons que la sentence du saint homme Job nous est applicable en tout point : « L'homme est né de la femme; sa vie

est courte et pleine de beaucoup de misères. » « L'homme, dit-il, est né de la femme : » quoi de plus vil? Et de peur que, par hasard, il ne se flatte dans l'espérance des voluptés des sens, dès son entrée au monde, il reçoit le terrible avis du départ, lorsqu'on lui dit : « La vie est courte; » et qu'il ne s'imagine pas que ce petit espace entre sa venue et sa sortie est libre pour lui. « Elle est pleine, dit-il, de beaucoup de misères. » Oui, dis-je, misères nombreuses, innombrables misères, misères du corps, misères du cœur, misères pendant le sommeil, misères pendant la veille, misères de tous côtés. »

Voilà déjà bien des richesses oratoires; que serait-ce s'il nous était permis de faire couler la source dont nous détournons quelques minces filets? L'émotion de saint Bernard n'est jamais plus vive que dans les périls de la foi; car alors il défend le principe même de sa force, il sait que si l'opinion d'un homme vient jamais à prévaloir sur l'autorité des Ecritures, les fondements de l'édifice catholique seront ébranlés et que sa ruine entraînera celle de toutes les institutions qui lui sont chères. Abélard avait dit qu'il pensait, contre le témoignage de tous les docteurs de la foi, que le Christ n'était pas venu pour délivrer le monde de l'empire du démon, parce que le démon n'avait été que le geôlier et non le maître des hommes. Cette témérité de la raison individuelle met l'indignation au cœur de saint Bernard, et voici en quels termes il l'exhale :

« Qu'y a-t-il de plus insupportable dans ces paroles ou le blasphème ou l'arrogance? Quoi de plus damnable, la témérité ou l'impiété? Ne serait-il pas plus juste de fermer par le bâillon une pareille bouche que de la réfuter par le raisonnement? ne provoque-t-il pas contre lui toutes les mains, celui dont la main se lève contre tous? Tous, dit-il, pensent ainsi, et moi je pense autrement. Eh! qui donc es-tu? qu'apportes-tu de meilleur? quelle subtile découverte as-tu faite? quelle secrète révélation nous montres-tu qui ait échappé aux saints, qui ait trompé les sages? Sans doute cet homme va nous servir une boisson dérobée et une nourriture longtemps cachée. Parle donc! dis-nous quelle est cette chose qui te paraît à toi et qui n'a paru à personne auparavant. N'est-ce pas que le Fils de Dieu s'est fait homme pour autre chose que la délivrance de l'homme? Certes, cela n'a paru à personne, si ce n'est à toi. Mais voyons, où as-tu trouvé cela? Tu ne le tiens ni du sage, ni du prophète, ni de l'apôtre, ni de Dieu même. C'est de Dieu que le maître des nations tenait ce qu'il leur a transmis. Le maître de tout professe que sa doctrine ne lui appartenait pas. « Ce n'est pas de moi-même que je parle. »

nous dit-il; toi, au contraire, tu nous donnes du tien; tu nous donnes ce que tu n'as reçu de personne. Celui qui ment parle de lui-même : à toi donc, à toi seul ce qui vient de toi : pour moi j'écoute les prophètes et les apôtres, j'obéis à l'Evangile, mais non à l'Evangile selon Pierre. Tu nous bâtis un nouvel Evangile, mais l'Eglise ne reçoit pas ce cinquième évangéliste. Que nous dit la loi, que disent les prophètes, les apôtres et les successeurs des apôtres? sinon ce que tu nies tout seul, savoir que Dieu s'est fait homme pour délivrer l'humanité. Or, si un ange venait du ciel pour nous annoncer le contraire, anathème sur cet ange lui-même. »

Quelle logique et quelle véhémence! Comme la foi chrétienne fait explosion dans cette invective! Quelle sainte colère contre cet homme qui vient audacieusement opposer sa raison à l'autorité, sa croyance individuelle à la foi de tous! Que dire de cette protestation contre le messager céleste qui viendrait donner un démenti à la foi du genre humain? Rien aux yeux de l'intrépide croyant ne peut l'emporter sur l'Evangile et la tradition, non pas même le ciel qui n'a pas le droit de retirer sa parole et de la contredire. Le doute, ce principe d'incurable faiblesse, n'a jamais effleuré l'esprit de saint Bernard, et l'assurance que lui donnait sa conviction valait autant que ses arguments pour terrasser ses adversaires. C'est ainsi qu'au concile de Reims il ferma la bouche à Gilbert de la Porrée, lorsque celui-ci, pensant le faire reculer, disait : « Ecrivez donc maintenant que la divinité est la même chose que Dieu, » et qu'il reprit sans hésiter : « Oui qu'on l'écrive avec une plume de fer, avec un poinçon d'airain. »

Le zèle religieux de saint Bernard n'avait pas banni de son cœur les sentiments de la nature, les affections de famille. Il les subordonnait à des sentiments plus élevés, il les contenait pour donner un cours plus libre au zèle apostolique qui fermentait dans son âme; mais ces affections contenues éclataient avec plus de vivacité lorsque la nature faisait violence à la contrainte qu'il s'était imposée. La sensibilité de son cœur se montra surtout lorsque, vaincu par la douleur, il exhala les regrets que lui causait la mort de son frère Gérard. Cette oraison funèbre donne la mesure de la puissance pathétique du talent de saint Bernard. Gérard avait pris part, sous la direction de saint Bernard, à l'administration de Clairvaux; son bon sens avait souvent dirigé le génie de son frère, et son activité lui avait épargné des soins fastidieux; il avait été le compagnon de ses courses évangéliques à travers l'Italie (1138). C'est au retour de ce voyage que Gérard mourut : saint Bernard dissimula

sa douleur, il assista l'œil sec aux funérailles de son frère ; mais cet effort avait surmonté son courage : quelques jours après il monta en chaire comme pour développer un verset du Cantique des Cantiques ; mais bientôt les paroles lui manquèrent sur le texte qu'il avait choisi, et la pensée qui l'oppressait fit irruption :

« Pourquoi dissimuler, s'écrie-t-il, quand le feu que je cache en moi brûle ma poitrine et dévore mes entrailles ?... Qu'y a-t-il de commun entre ce cantique et moi qui suis dans l'amertume ? J'ai fait violence à mon cœur et j'ai dissimulé jusqu'ici, de peur que l'affliction ne parût triompher de la foi... Mais cette douleur refoulée a poussé des racines plus profondes ; elle est, comme je le sens, devenue plus cuisante, parce qu'elle n'a pas trouvé d'issue. Je l'avoue, je suis vaincu, il faut que ce que je souffre au-dedans paraisse au-dehors, mais que ce soit sous les yeux de mes fils qui, connaissant la perte que j'ai faite, doivent juger ma douleur avec plus d'indulgence et lui porter de plus douces consolations.

» Vous savez à quel point ma douleur est juste, et digne de pitié le coup qui m'a frappé. Car vous avez vu combien était fidèle le compagnon qui me délaisse sur la route où nous marchions ensemble, quelle était la vigilance de ses soins, l'activité de ses travaux, la douceur de ses mœurs. Est-il quelqu'un qui me soit si nécessaire ? quelqu'un qui m'aime aussi tendrement ? Il était mon frère par la naissance, mais plus encore par la religion. Je vous en supplie, plaignez ma destinée, vous qui saviez tout cela. J'étais faible de corps et il me soutenait, pusillanime et il me fortifiait, paresseux et négligeant et il me réveillait, sans prévoyance et sans mémoire et il m'avertissait. Pourquoi m'as-tu été arraché ? pourquoi m'es-tu enlevé, toi dont l'âme se confondait avec la mienne, homme selon mon cœur ! Nous nous sommes aimés pendant la vie, comment sommes-nous séparés dans la mort ? Amère séparation que la mort seule pouvait accomplir ! Car comment me quitterais-tu vivant pendant ma vie ? Cet horrible divorce est tout entier l'ouvrage de la mort. Quel autre que la mort, ennemie de toute douceur, n'aurait épargné le lien si doux de notre mutuel amour ? O mort ! tu as bien réussi, puisque d'un seul coup, ta fureur a frappé deux victimes. »

Saint Bernard continue d'exhaler sa douleur en rappelant toutes les vertus de son frère, tous les services qu'il en a reçus, tous les témoignages de son amitié, et il ajoute, comme pour justifier ses gémissements :

« Son âme et mon âme, son cœur et mon cœur étaient un seul

cœur, une même âme ; le glaive qui l'a traversée l'a partagée par le milieu. Le ciel a reçu l'une de ces moitiés, l'autre est demeurée dans la fange, et moi, moi qui suis cette misérable portion privée de la meilleure partie d'elle-même, on me dira : ne pleurez point! Mes entrailles ont été arrachées de mon sein, et l'on me dira : ne souffrez point! Je souffre, et je souffre malgré moi, parce que mon courage n'est pas un courage de pierre, parce que ma chair n'est pas de bronze ; je souffre et je me plains, et ma douleur est toujours devant moi. »

Enfin, en terminant cette longue plainte, il se rappelle que lorsque son frère était mourant en Italie, il n'avait demandé à Dieu pour toute grâce que de donner à Gérard la force de terminer son voyage, et de ne le rappeler à lui qu'après leur retour à Clairvaux :

« Seigneur, s'écrie-t-il, tu m'as exaucé! Il s'est rétabli et nous avons achevé la tâche que tu nous avais imposée ; nous sommes revenus, la joie dans le cœur, et chargés de nos trophées pacifiques. J'avais presque oublié notre convention, mais tu te l'es rappelée. J'ai honte de ces sanglots qui m'accusent de prévarication ; il suffit, tu as repris ton bien, tu as réclamé ton serviteur. Ces pleurs marquant le terme de mes paroles, c'est à toi, Seigneur, de marquer le terme et la mesure de mes larmes. »

Cette oraison funèbre, ouverte par une explosion involontaire de la douleur, et fermée brusquement par des sanglots, est le monument le plus irrécusable de la sensibilité de saint Bernard.

L'esprit de prosélytisme, le besoin de gagner des âmes à la vie religieuse, dicte à saint Bernard des peintures ravissantes de la joie intérieure des justes, en opposition avec les plaisirs troublés du siècle :

« Tu ne peux pas, dit-il au jeune Foulques, que son oncle avait enlevé au cloître par l'appât des honneurs et des plaisirs mondains, tu ne peux pas boire en même temps au calice du Seigneur et à la coupe du démon. La coupe du démon, c'est la superbe, l'invective et l'envie, c'est la crapule et l'ivresse, et lorsque cette impure liqueur a rempli ton esprit et ton ventre, il n'y a plus de place pour le Christ. Ne t'étonne pas de mes paroles : ce n'est pas dans la maison de ton oncle que tu peux t'enivrer au calice du Seigneur. Pourquoi? C'est que dans une maison de délices, l'esprit et la chair ne souffrent pas d'être unis. Le Christ, en voyant cette ivresse des sens, ne daigne pas approcher de vos âmes son breuvage plus doux que le miel. »

Saint Bernard a épuisé, dans une lettre écrite à son neveu Robert, que le goût de l'oisiveté et la recherche d'une règle moins austère avaient fait passer de Clairvaux à Cluni, tous les arguments qu'il reproduit si volontiers lorsqu'il veut attirer à lui de nouveaux prosélytes ou ramener des fugitifs : cette lettre se termine par une éloquente exhortation :

« Lève-toi, soldat du Christ ; lève-toi, secoue la poussière qui te couvre, reviens sur le champ de bataille pour combattre avec plus de courage après ta fuite, pour triompher avec plus de gloire. Le Christ compte beaucoup de soldats qui ont commencé courageusement, qui ont persévéré, qui ont vaincu ; mais il y en a peu qui, revenus sur leurs pas, aient bravé les dangers qu'ils avaient évités, et qui aient mis en fuite l'ennemi devant lequel ils avaient fui ; et, comme toute rareté est précieuse, je me réjouis de ce que tu peux être parmi ceux qui sont d'autant plus illustres qu'ils sont moins nombreux. D'ailleurs, si tu es timide, pourquoi craindre où la crainte est déplacée et ne pas craindre où elle est légitime? Penses-tu, pour avoir fui, n'être plus à la portée des mains ennemies? L'ennemi aime mieux la poursuite que la lutte, et presse plus hardiment un fuyard qui présente le dos qu'un athlète qui lui montre le visage. En sécurité, après avoir jeté tes armes, tu dors de longues matinées, à l'heure même où le Christ est sorti du tombeau, et tu ignores que, désarmé et plus timide, tu n'en es que moins redoutable à tes adversaires. Ils assiègent en foule ta demeure, et tu dors! mais les voilà qui franchissent le fossé, ils forcent la haie et pénètrent par la porte. Est-il plus sûr pour toi qu'ils te surprennent seul qu'avec tes compagnons, nu et couché dans ton lit qu'armé et debout dans le camp? Réveille-toi, arme-toi, va retrouver les tiens que tu as désertés, et que la peur qui t'en a séparé te réunisse à eux. Soldat efféminé! pourquoi redouter le poids et la dureté des armes? Mais ne sais-tu pas que l'ardeur du combat et le sifflement des flèches allégent le bouclier et rendent insensible la pesanteur du casque et de la cuirasse? En passant de l'ombre au soleil, de l'oisiveté au travail, tout paraît pénible au commencement ; mais à mesure qu'on perd ses vieilles habitudes pour en prendre de nouvelles, les obstacles s'aplanissent, et ce qu'on croyait impossible devient aisé, grâce à l'accoutumance. Les soldats, même les plus braves, se troublent aux premiers accents de la trompette ; mais lorsque le combat s'est engagé, l'espoir de la victoire, la crainte de la défaite, les rendent intrépides. Pourquoi tremblerais-tu entouré de tes

frères sous les armes, les anges à tes côtés, et à leur tête le Christ, animant les siens de sa voix et criant : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde? » Si le Christ est pour nous, qui est contre nous. Tu peux être tranquille sur le combat, puisque tu l'es sur la victoire. O combat plein d'assurance avec le Christ et pour le Christ, dans lequel ni blessé, ni renversé à terre, ni foulé aux pieds, ni mille fois mort, si mille morts étaient possibles, tu ne seras privé de la victoire à moins de fuir, car la fuite est la seule cause de défaite. En fuyant tu peux perdre la victoire; en mourant, non. Heureux si tu meurs dans le combat: car une fois mort, tu seras couronné! Malheur à toi, si, en refusant le combat, tu perds ensemble et la victoire et la couronne! »

Les passages que nous venons de réunir suffisent pour donner une idée exacte de l'éloquence de saint Bernard : ils mettent en lumière ses grandes qualités, sans dissimuler ses défauts. Le rhéteur paraît quelquefois à côté de l'orateur, mais il ne l'efface pas, parce que la vérité du sentiment, la grandeur des idées et la vigueur logique subsistent sous la recherche de l'expression. Pour le langage, saint Bernard suit l'école de saint Augustin plutôt que celle de Cicéron. Il cherche ses effets non-seulement dans le contraste des idées, mais dans le rapport des sons qui redoublent le choc des antithèses. Au reste, la forme antithétique est si naturelle à la pensée de saint Bernard, qu'elle semble spontanée. Il est certain qu'elle se produisait sans efforts, car le dernier des morceaux que nous avons cités, et qui n'est pas moins remarquable par le luxe des antithèses et des métaphores que par le mouvement de la pensée, est la moindre partie d'une longue exhortation qui fut dictée, tout d'une haleine, par saint Bernard, dans le jardin de Clairvaux, et non péniblement élaborée, comme on serait tenté de le croire, dans le silence de sa cellule. L'obscurité mystique dépare quelquefois les sermons de notre orateur, parce que, persuadé qu'il est, qu'il n'y a pas dans les Saintes Ecritures et dans la vie de Jésus-Christ un seul fait, un seul mot qui n'ait un sens symbolique et mystérieux, il sonde ces profondeurs cachées sans y porter toujours la lumière. Quoiqu'il en soit de ces défauts, si l'on rapproche la vie et les œuvres du saint docteur, on n'hésite pas à rappeler l'antique définition de l'orateur. Sa parole est puissante, parce qu'elle est sincère : il vise moins à se faire applaudir qu'à persuader et à toucher, et on pourrait lui appliquer ses propres paroles : « *Illius doctoris libenter audio vocem qui non sibi plausum, sed mihi planctum moveat.* » Toutefois il

était habile à exiter les applaudissements comme les sanglots. Il savait aussi qu'il fallait joindre à l'autorité de la parole les exemples d'une vie irréprochable. C'est encore lui qui nous le dit : « Un pasteur qui possède la science sans pratiquer la vertu, fait moins de bien par la fécondité de sa doctrine que de mal par la stérilité de sa vie. » La critique doit signaler les taches qui se mêlent aux grandes qualités oratoires de saint Bernard, mais elle doit reconnaître qu'elle n'en obscurcissent pas l'éclat ; car si la puissance du génie ne prévient pas toujours les écarts du goût, du moins elle les couvre et les fait oublier. (*M. Géruzez.*)

OBSERVATIONS.

Nous avons vu l'éloquence des saints Pères, sortie du collége des apôtres, se déployer avec une sublime énergie pendant les siècles de persécution. C'est au pied des échafauds et sous le glaive des tyrans que s'emflammait le génie des apologistes. Le siècle de saint Jean Chysostôme a brillé à nos yeux du plus grand éclat ; il nous a montré comme l'âge d'or de l'éloquence chrétienne. Ces deux époques donneraient lieu à un grand nombre d'observations importantes ; nous en indiquerons quelques-unes, en laissant parler, autant que possible, des écrivains célèbres dont les témoignages imposants ajouteront à l'idée avantageuse qu'on a pu se former des écrits des saints Pères.

1° L'Eglise a eu pour défenseurs, dans les premiers siècles, une foule d'hommes de talent et de savoir.

2° Leur autorité doit être d'un très-grand poids pour la cause du Christianisme.

« Quel plaisir, dit La Bruyère, d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits ! » (*Caractères.*)

« Comment n'être pas frappé, dit M. de Frayssinous, de l'autorité de ces illustres personnages, hommes si graves, si réfléchis, si vertueux, aussi incapables de précipitation dans leur jugement que d'hypocrisie dans leur conduite ? Dira-t-on que chez eux la foi était le fruit de l'ignorance ? Mais c'étaient des hommes très-éclairés et très-savants. Dira-t-on qu'ils ont cru sans examen ? Mais ils avaient si bien approfondi la religion, que plusieurs en ont laissé de très-doctes apologies ; mais ils connaissaient toutes les objections de ses ennemis, ils les rapportent sans déguisement, ils mettent dans la dispute tant de bonne foi qu'ils ne dissimulent

rien, et c'est par eux que nous avons connu ce que les Juifs ou les philosophes païens, tels que Celse, Porphyre, Julien, Hiéroclès, opposaient au Christianisme. Dira-t-on qu'ils écrivaient par préjugé de naissance? Mais plusieurs d'entr'eux avaient été nourris, élevés dans le paganisme, tels que saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, Minutius Félix. Ne sait-on pas que saint Augustin avait goûté de toutes les erreurs et de tous les plaisirs avant de se déclarer pour le Christianisme? Dira-t-on qu'ils étaient guidés par l'intérêt et par l'ambition? Mais quel intérêt avait-on, dans les trois premiers siècles de l'Eglise, d'embrasser une religion qui n'attirait que la haine et des persécutions? Quels ambitieux que ces hommes qui fuyaient les dignités ecclésiastiques avec plus d'empressement que l'ambition ne les recherche, qui ne les acceptaient qu'en tremblant, pour s'y dévouer à toutes les vertus, à tous les travaux de l'apostolat, et pour y vivre dans la simplicité et la pauvreté des solitaires! Tels ont été les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme et tant d'autres, sur les premiers siéges et au milieu des villes les plus florissantes de l'empire romain. Dira-t-on enfin que la foi qu'ils professaient au-dehors n'était pas dans leur cœur? Certes, Messieurs, on croit à l'Evangile, quand on le pratique dans ce qu'il a de plus sain et de plus pur; on croit à la religion, quand on souffre et qu'on meurt pour elle : or, saint Irénée, saint Justin, saint Cyprien, ont été les martyrs de leur foi; saint Athanase fut exilé cinq fois pour elle; saint Chrysostôme mourut en exil; saint Ambroise fut en butte à la persécution des Ariens et de l'impératrice Justine qui les protégeait : où trouver une vie plus innocente et plus pure que dans saint Basile et saint Grégoire de Nazianze? De plus longs détails sur la sincérité de leurs croyances seraient superflus. Il est donc bien manifeste que, chez les Pères de l'Eglise, la foi était l'effet de la conviction la plus profonde, la plus réfléchie, la plus éclairée; et c'est une insigne témérité que de ne faire aucun cas de leur suffrage.

» Mais ne pourrait-on pas nous dire ici : Athènes et Rome ont produit de très-beaux génies qui ont professé le paganisme; Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Varron, Sénèque, Plutarque, ont été païens : faudra-t-il donc l'être, parce qu'ils l'ont été? et pourquoi serions-nous chrétiens, parce que les Pères de l'Eglise ont été chrétiens avant nous? Ici, Messieurs, point de parallèle à établir. Que des philosophes se soient déclarés extérieurement pour des superstitions au milieu desquelles ils avaient été nourris, qu'ils trouvaient consacrées par l'usage et par les lois, qui étaient

si favorables à des passions dont les philosophes étaient loin d'être exempts ou plutôt dont ils étaient les esclaves, il n'est rien là que de très-naturel et de très-ordinaire; mais que de beaux esprits, nés dans le paganisme, malgré les préjugés de l'enfance et de l'éducation; malgré la crainte des lois, de l'exil, des chaînes, de la mort; malgré l'intérêt des passions et le charme des plaisirs, soient devenus chrétiens, voilà ce qui étonne. Que de très-beaux esprits, pleins de lumières et de critique, soient demeurés convaincus de la vérité des faits évangéliques, qu'ils aient persévéré dans une religion qui a tout contre elle, si elle n'a pour elle la vérité, et qu'ils aient pratiqué les vertus les plus sublimes qu'elle inspire, voilà ce qui suppose en eux une très-intime conviction, fruit de l'examen le plus réfléchi. Pour être païen, il suffisait de suivre ses penchants; pour être chrétien, il faut les combattre. J'ai cité en faveur de la religion des hommes qui croyaient à sa doctrine jusqu'à tout sacrifier pour elle, tandis qu'il est bien reconnu que les philosophes ne croyaient pas au paganisme qu'ils semblaient respecter. » (*Conférences sur la religion.*)

» Il n'y a point d'exagération à dire que les Pères, en général, dit M. de Genoude, étaient les hommes les plus savants de leur temps, non-seulement dans les lettres sacrées, dont ils faisaient leur étude de tous les jours, mais encore dans les lettres profanes, dont ils s'étaient instruits à fond pour mieux démontrer aux païens les folies de tous leurs cultes divers, et aux philosophes les absurdités de tous leurs systèmes de philosophie. Quelle connaissance de la mythologie et de l'histoire des siècles passés, quelle richesse d'érudition dans saint Clément d'Alexandrie, dans Origène, dans Eusèbe de Césarée, dans saint Jérôme! Que de faits historiques, que de personnages dans l'antiquité, de poètes, d'historiens, de philosophes, nous seraient inconnus sans eux!

» Si nous cherchons une autre science plus importante, où trouverons-nous plus que chez les Pères de cette vraie philosophie qui, se servant d'une exacte dialectique, remonte aux premiers principes, à la connaissance du vrai bon et du vrai beau, pour établir, par une suite de conséquences bien déduites, les règles des mœurs et l'art de rendre les hommes fermes dans la vertu, en éclairant leur raison? Qui a surpassé en ce genre saint Augustin? Quel esprit plus élevé, plus pénétrant, plus méthodique, plus modéré? Quelqu'un a-t-il des pensées plus sublimes, ou des réflexions plus ingénieuses? « Qui n'admire pas saint Augustin, dit l'abbé Fleury, ne lui ôte rien, mais il se fait tort à soi-même en

montrant qu'il n'a pas l'idée de la vraie philosophie. » Parmi les Grecs, vous verrez cette même philosophie, solide et sublime, dans les livres de saint Basile contre Eunomien, dans les discours de saint Grégoire de Nazianze sur la théologie, dans les traités de saint Athanase contre les païens et les Ariens. Quelle force, quelle logique, quelle clarté dans les preuves que les Pères nous donnent de la divinité de la religion chrétienne! Quel monument de raison, que ce livre des Prescriptions de Tertullien contre les hérétiques! Comme en réfutant les hérésies nées de son temps, il réfute d'avance, par les règles qu'il pose, toutes les hérésies à naître dans les siècles futurs!

» Les protestants n'ont rien omis pour décrier les Pères de l'Eglise. On le conçoit, ils trouvaient leur condamnation dans la doctrine constante de ces grands hommes. Mais il est juste de dire que la vérité a triomphé quelquefois, chez eux, de l'esprit de secte. Elle leur a quelquefois arraché des aveux précieux, et nous ne saurions rien citer de plus concluant en l'honneur des saints Pères que l'éclatant témoignage qui leur est rendu par un célèbre écrivain calviniste, longtemps lui-même un des plus violents détracteurs de la tradition de l'Eglise catholique. Rien de plus péremptoire que le témoignage d'un ennemi; c'est la voix de la conscience qui parle plus haut que les passions.

» Voici en quels termes le ministre Daillé a retracé ses anciennes diatribes contre les saints Pères :

« Leurs écrits, dit-il, renferment des leçons de morale et de » vertu très-capables d'inspirer les plus grands efforts. Ils contiennent plusieurs choses qui servent à confirmer les fondements du » Christianisme, plusieurs observations très-utiles pour entendre » l'Ecriture Sainte et les mystères qu'elle enseigne. L'unanimité des » Pères est, par elle-même, une preuve de la vérité de la religion » chrétienne. N'est-ce pas un phénomène admirable que tant de » grands hommes, doués de tous les talents et de toute la capacité » possible, nés en différents climats, se soient accordés pendant » 1500 ans, malgré la diversité de leurs mœurs, de leurs inclinations, de leur esprit, à croire les preuves du Christianisme, à » rendre les mêmes adorations à Jésus-Christ, à prêcher les mêmes » vertus, à recevoir les mêmes Evangiles, à y découvrir les mêmes » mystères?... Il n'est pas vraisemblable que tant d'hommes, célèbres » par la beauté de leur génie, par l'étendue et la pénétration » de leurs lumières, dont le mérite est incontestablement prouvé » par leurs ouvrages, aient été assez imbéciles pour fonder leur foi

» et leurs espérances sur la doctrine de Jésus-Christ, pour lui sacrifier leurs intérêts, leur repos et leur vie, sans en avoir évidemment senti le pouvoir divin. Préférons-nous aux suffrages unanimes des Pères les préventions et les clameurs d'une poignée d'incrédules ou d'athées qui blasphèment ce qu'ils ignorent, et qui ne se rendent pas moins suspects par le déréglement de leurs mœurs que par l'injustice de leurs déclamations? »

3° Les saints Pères ont consigné et développé dans leurs ouvrages les preuves de la divinité du Christianisme. On a pu se convaincre, par plusieurs citations de cet ouvrage, qu'ils fournissent des armes puissantes pour repousser les attaques de l'incrédulité, et qu'ils ont répondu d'avance à tous les sophismes que l'ignorance ou la mauvaise foi devait dans la suite opposer à la religion.

4° Ils sont regardés comme les oracles de l'Eglise, et Jésus-Christ les a éclairés particulièrement de ses lumières.

« Ce Sauveur tout-puissant et infaillible, dit à ce sujet M. Guillon, qui a promis à son épouse *d'être avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*, les a donnés à son Eglise pour en être les conseillers ; au monde, pour qu'ils en fussent les oracles et la lumière. En les dispersant dans les différents siècles pour combattre les nouveaux abus et les nouvelles erreurs, il a voulu non-seulement qu'ils éclairassent les nations et leur siècle, mais que leur doctrine, consignée dans des écrits excellents, parvînt aux races futures, et qu'ils fussent encore après leur trépas les apôtres de tous les pays et de tous les temps. Nous les appelons *nos Pères* dans la foi, parce que leurs écrits, pleins de la science du salut, se sont répandus, dit saint Augustin, comme une rosée abondante dans le champ de l'Eglise, pour y faire fructifier les germes de vie que Jésus-Christ et ses premiers disciples y avaient laissés, afin qu'ils nourrissent les âmes de la plus pure substance de la vraie doctrine. Ce sont eux qui ont apporté dans la construction de l'édifice sacré le ciment et les riches décorations dont se fortifie et s'embellit cette Eglise, bâtie par Jésus-Christ, qui en est *la pierre angulaire, par les prophètes et les apôtres, qui en sont les immortels fondements*. Telles sont les brillantes images que le saint évêque d'Hyppone accumule pour désigner leurs titres à la vénération. Unis à l'Ecriture, leurs ouvrages, consacrés par la sanction que l'Eglise leur a donnée, ajoutent à l'autorité de la parole divine immédiatement émanée de l'Esprit-Saint, le poids imposant d'une inspiration au moins indirecte qui les a produits,

et l'efficacité d'une grâce toute particulière qui les distingue si éminemment de toutes les compositions humaines. Ils composent cette chaîne auguste de la tradition, dont la majestueuse unité s'est soutenue, inébranlable, à travers les chocs des révolutions, les attaques du schisme et de l'hérésie, les ruines du temps, les ténèbres de l'ignorance et les ravages des mauvaises mœurs. Ils fondent les titres de notre croyance, nous montrent à chaque siècle d'illustres témoignages de la foi contemporaine, impriment à notre doctrine le sceau de la vérité, et remontent ainsi jusqu'à la source même de l'infaillibilité divine. » (*Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise.*)

5° Sous le rapport de la science ils fournissent les plus précieux documents. Leurs écrits sont comme les archives des siècles où ils vécurent, et, bien mieux que l'histoire, ils révèlent les usages, les mœurs, le génie des peuples.

6° Vivant à des époques de misère et de confusion, ils paraissent suscités par la Providence pour venir au secours de tant de maux et pour empêcher la ruine entière de la société. Exhortant les peuples à la soumission et les princes à la douceur, ils se montrent ennemis tout à la fois et de l'anarchie et du despotisme. Le monde déjà peut comprendre que la religion qu'ils annoncent donnera seule, pour les Etats, des principes d'ordre et de justice, de stabilité et de bonheur.

7° Comme orateurs, les saints Pères méritent la plus haute estime.

— « Si l'on veut juger de la puissance de la parole par ses effets, c'était certes une belle éloquence que celle qui a sauvé le monde. » (*M. de La Mennais*, *Nouveaux Mélanges.*)

« Pour que le Christianisme, dit M. Guillon, accomplît ses destinées et l'emportât sur la synagogue, sur l'idolâtrie, sur la fausse sagesse du siècle, il fallait tout abattre, tout anéantir autour de lui; et cette entreprise, le Christianisme l'a exécutée dans un temps où les dieux du paganisme étaient assis encore sur le même trône que les Césars. Cette Eglise, regardée dans le monde comme une étrangère, la voilà descendue dans une arène tout entière fumante du sang de ses martyrs; et là, pâle, tremblante, traînant, pour ainsi dire, après soi les lambeaux des bûchers dont la seule lueur la faisait reconnaître, portant encore sur le front les écriteaux qui la condamnaient à l'infamie ou au supplice, on la voit fièrement engager le combat contre tout l'univers, provoquer à la fois les Juifs, les païens et les philosophes, rétor-

quer avec autant d'érudition que de vigueur et d'habileté, contre les adversaires du Christianisme, leurs propres arguments; et tandis que, d'une main, elle sape jusque dans leurs fondements tous les autels de la superstition et toutes les écoles de la sagesse humaine, de l'autre elle élève au seul Dieu de l'univers un temple tout rayonnant du génie et de la gloire de ses prédicateurs.» (*Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise.)*

— Quelque chose de divin se fait sentir dans leur éloquence. «Deux caractères surtout la distinguent, une tendresse pénétrante qu'on a nommée *onction*, et une foi vive qui se communique et triomphe de toutes les résistances de l'esprit. On est persuadé, entraîné par la conviction de l'écrivain et par le désir de convaincre que l'on sent dans tous ses discours. Ce n'est pas un rhéteur qui disserte pour éblouir ; c'est un ami qui vous entretient avec une émotion profonde de vos plus grands intérêts, et dont le bonheur serait d'assurer le vôtre. Ce qu'il dit remue le cœur, parce qu'il part du cœur. Sa voix a des accents qui étonnent l'âme et qui la ravissent, une grâce attirante, une douceur dont le charme céleste peut à peine se comprendre, et ne saurait être peint. Que voyez-vous presque toujours dans les orateurs que l'antiquité nous vante? L'orgueil s'efforçant de vaincre et de se soumettre tous les esprits. Ici, c'est un homme qui s'abaisse, qui s'humilie, qui prie, qui conjure; et pour qui? pour ceux-mêmes à qui s'adressent ces pressantes supplications, content d'être oublié pourvu qu'il les sauve. On ne connaissait, avant le Christianisme, rien de semblable. Considérez ces sublimes docteurs d'une religion sublime. Dieu est le fond de toutes leurs pensées, de tous leurs sentiments. Plongés dans son immense lumière et dans son amour immense, leur parole ardente et néanmoins calme, éclaire à la fois et féconde comme celle du Créateur. Tous les secrets du temps et de l'éternité leur sont connus. Ils dévoilent l'homme à l'homme, en l'élevant jusque dans le sein de l'Etre de qui émanent tous les êtres. Ils développent à ses yeux les lois de sa nature, ses devoirs, ses destinées ; ils lui expliquent ce que jamais il ne comprendrait lui-même, sa grandeur, sa bassesse, les contradictions mystérieuses de son esprit et de son cœur, la cause de ses maux et leur remède.

» Que les philosophes, près d'eux, sont petits! que leur sagesse est vaine! Qu'il y a loin des disciples de Socrate et de Zénon aux disciples de Jésus-Christ! Les premiers se séparant de la tradition générale, et, s'appuyant sur leur raison seule, nièrent successivement toutes les vérités. *Flottant à tout vent de doctrine*, se

combattant les uns les autres au milieu des ténèbres, toujours doutant, toujours détruisant, après avoir ébranlé le monde moral par leurs désolantes opinions, ils en auraient consommé la ruine, si Dieu lui-même n'était venu le replacer sur sa base. Les seconds, au contraire, unis par la même foi, enseignent de siècle en siècle une doctrine immuable. Elle n'est point à eux, mais à tous les hommes ; ils ne l'ont point inventée, ils l'ont reçue pour la transmettre fidèlement comme un dépôt sacré : et traitant des plus hautes questions, de Dieu et de sa nature, de l'homme et de ses devoirs, des lois universelles, de l'ordre, du monde présent et du monde à venir, ils semblent n'avoir qu'une seule pensée, tant l'accord qui règne entre eux est parfait : et c'est que tous étaient instruits par cet esprit *un*, cet esprit divin, qui devait, aux moments fixés, remplir et renouveler la terre. » (*M. de La Mennais*, *Nouveaux Mélanges.*) (*)

« L'éloquence des saints Pères, dit aussi très-éloquemment M. de Châteaubriand, a quelque chose d'imposant, de fort, de royal, pour ainsi parler, et dont l'autorité vous subjugue et vous confond. On sent que leur mission vient d'en haut, et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-Puissant. Toutefois au milieu de ces inspirations leur génie conserve le calme et la majesté. » (*Génie du Christianisme.*)

— Cette éloquence est d'autant plus admirable qu'elle contraste avec le dépérissement de tout le reste.

« C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les Barbares, qu'un Athanase, un Chrysostôme, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Il ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. » (*M. Villemain.*)

(*) « Qu'y a-t-il de plus merveilleux, ajoute le même auteur, que cette unité d'enseignement et de foi conservée, pendant près de vingt siècles, dans l'immense société catholique? Quoi! les philosophes n'ont jamais pu s'accorder sur aucun point! chacun d'eux a eu son système, ses opinions, ses croyances : et voilà qu'au sein même de cette effroyable confusion s'établit une doctrine uniforme invariable, que rien n'altère, que rien ne modifie, ni les âges en s'écoulant, ni la science, ni l'ignorance, ni la diversité des langues, des lois et des mœurs. Depuis le Chili jusqu'au Groënland, et depuis le Kamtschatka jusqu'à Naples, le catholique aujourd'hui récite le même symbole que récitaient ses frères à Jérusalem et à Memphis, à Nisibe et à Rome au temps de Néron. Certes, il y a ici quelque chose de divin, et nous plaignons profondément la raison aveugle qui se croirait elle-même, de préférence à ce grand et constant témoignage que dix-huit siècles ont entendu, et qui a été cru pendant dix-huit siècles. »

« On cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme. » (*Le même.*)

En effet, il y a loin de saint Basile ou de saint Jean Chrysostôme à Libanius, et de saint Ambroise à Symmaque.

Le domaine de l'hérésie est plus stérile encore que celui du polythéisme.

— « Ce sont eux (les saints Pères) qui ont fait, parmi nous, les Bourdaloue, les La Rue, les Massillon, les Bossuet; eux qui ont fourni à ces grands maîtres de notre chaire française, les conceptions vastes, les magnifiques développements, les expressions éclatantes que nous admirons dans leurs discours, le plus noble patrimoine des temps modernes. Là, toutes les questions qui intéressent le dogme, la discipline, les mœurs, sont discutées avec un caractère de perfection qui n'a laissé aux siècles d'après que l'honneur de les reproduire. Là, une conviction profonde amène, sans nul effort, toutes les richesses du raisonnement, de l'imagination et du pathétique. Il est bien facile de reconnaître qu'ils ont tous puisé à une source commune qui n'a rien d'humain. » (*La France chrétienne.*)

En présence des trophées de gloire que le génie des orateurs avait accumulés autour du trône de Louis XIV, La Bruyère a dit : « Quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps! Surtout on n'y soupçonne pas le mérite d'élocution qui se compose de la pompe et du pittoresque des images unies à la vigueur de la dialectique et à la chaleur des mouvements, et qui seul entre puisamment dans les esprits et dans les cœurs. » (*Caractères*, *Chapitre des Esprits forts.*)

« Tel écrit des saints Pères nous fournira plus de cette première sève du Christianisme, que nous n'en trouvons dans beaucoup de volumes des interprètes modernes (de l'Ecriture sainte). C'est qu'après tout, ajoute Bossuet, « ces grands hommes sont nourris de ce froment des élus, de cette pure substance de la religion, et que, pleins de cet esprit primitif qu'ils ont reçu de plus près, et avec plus d'abondance, de la source même, souvent ce qui leur échappe et qui sort naturellement de leur plénitude, est plus nourrissant que ce qui a été médité depuis. » (*M. Guillon.*)

— Leurs ouvrages, il est vrai, ne sont pas exempts de défauts.

« On y désirerait plus de sévérité dans le style, plus d'attention aux convenances du genre, plus de méthode, plus de mesure dans les détails; on leur a reproché de la diffusion, des digressions trop fréquentes, et l'abus de l'érudition, qui, dans l'éloquence, doit être sobrement employée, de peur qu'en voulant trop instruire l'auditeur, on ne vienne à le refroidir. » (*La Harpe, qui d'ailleurs donne aux saints Pères les plus grands éloges.*)

Mais ces défauts, qui étaient ceux de leur temps, sont peu sensibles dans plusieurs des Pères grecs; et les Pères latins eux-mêmes savaient très-souvent les éviter. Le besoin de répandre au dehors les sentiments qu'ils avaient dans le cœur, les faisait rentrer dans les règles de la nature, qui sont celles du goût le plus pur. C'est l'observation de M. Laurentie. « Laissons donc, dit-il, laissons à Tertullien quelque dure métaphore, à saint Cyprien quelque période enflée, à saint Ambroise quelque endroit obscur, à saint Augustin quelque antithèse subtile et rimée; ce sont là des défauts qui tiennent à la décadence universelle; mais à côté de ces signes de dégradation brillent les plus beaux traits d'éloquence et les plus étonnants chefs-d'œuvre de l'esprit. C'est que les mêmes hommes que l'influence générale d'un goût altéré a jetés dans des écarts qui choquent notre raison raffinée, gardent néanmoins dans leur cœur cette vive inspiration de la vérité, cette ardeur de la répandre, ce zèle des vertus chrétiennes qui donnent au langage quelque chose de divin, et qui sont bien autrement fécondes que toutes les savantes combinaisons d'un génie exercé aux études profanes et aux finesses d'un goût simplement poli. » (*De l'étude et de l'enseignement des lettres.*)

« Ce serait juger en petit grammairien que de n'examiner les Pères que pour la langue et le style. » (*Fénélon.*)

Au reste, ils tombaient peut-être à dessein dans ces défauts que nous leur reprochons. « Ces grands hommes, qui avaient des vues plus hautes que les règles communes de l'éloquence, se conformaient au goût du temps, pour faire écouter avec plaisir la parole de Dieu, et pour insinuer les vérités de la religion. » (*Le même, Dialogues sur l'éloquence.*)

Enfin les orateurs profanes les plus parfaits ont aussi leurs défauts.

Concluons donc en disant avec M. Guillon : « Les saints Pères sont nos maîtres dans l'art de l'éloquence. Ils doivent être nos modéles. Ils sont pour nous ce que Cicéron, Horace, Quintilien,

tous les législateurs du vrai goût veulent qu'Homère et Démosthène soient pour les aspirants à la poésie et à l'éloquence. Jeunes orateurs, qui brûlez de la noble passion de servir la cause de Dieu et de conquérir des âmes à Jésus-Christ, en consacrant à l'édification des unes, à la gloire de l'autre, les heureuses facultés que vous avez reçues pour le ministère de la parole, nouveaux Pauls, appelés, comme l'apôtre, à l'honneur, *non-seulement de baptiser, mais de prêcher l'Evangile de la force et de la grâce :* après l'Esprit-Saint, le premier de nos maîtres, le seul vraiment efficace, vos oracles, vos législateurs, vos guides, ce sont les Pères. Et nous aussi nous vous dirons :

..... Et vos exemplaria græca,
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Faites de leurs écrits votre étude, votre méditation habituelle, la substance, l'expression textuelle de vos discours. Seuls ils vous révèleront tous les secrets de l'art de la parole ; ils vous ouvriront tous les trésors de la science et du langage. » (*Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE DES SAINTS PÈRES.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

PRÉDICATION DES APOTRES.

CHAPITRE PREMIER.

Pères Apostoliques.

CHAPITRE SECOND.

PÈRES APOLOGÉTIQUES.

Apologistes grecs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Moyen-Age.

FIN DE LA TABLE.




a39003 001004943b

